

@

LES DERNIERS BARBARES

CHINE — TIBET — MONGOLIE

Mission d'Ollone, 1906-1909

par
Henri D'OLLONE (1868-1945)

1911

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

LES DERNIERS BARBARES
Chine-Tibet-Mongolie,

par Henri D'OLLONE (1868-1945)

Première édition : Pierre Lafitte & Cie, Paris, 1911, V+371 pages.
Réimpression en fac-similé, Libraire You-feng, Paris 1988.

Police de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5'x11''

Édition complétée le 1^{er} mars 2006 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

Cartes

Compte-rendu de lecture de J. Bacot.

Introduction : But de la Mission.

CHAPITRE PREMIER : De Hanoi au Sseu-tch'ouan.

CHAPITRE II : Entrée chez les Lolos indépendants.

CHAPITRE III : Au cœur des « Grandes Montagnes Froides ».

CHAPITRE IV : Sortie du territoire indépendant.

CHAPITRE V : Lolos et Miaotseu.

CHAPITRE VI : Exploration des Miaotseu indépendants.

CHAPITRE VII : Autour du pays des Lolos.

CHAPITRE VIII : La porte du Tibet. Découverte de sculptures rupestres.

CHAPITRE IX : Les confins tibétains.

CHAPITRE X : Entrée au Tibet.

CHAPITRE XI : Traversée du « Pays de l'herbe ».

CHAPITRE XII : Agression des Tibétains. Arrivée à Lhabrang.

CHAPITRE XIII : Sortie du Tibet. En Mongolie. Le Dalai-Lama. Arrivée à Pékin.

*

**

DU MÊME AUTEUR

De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée (Mission Hostains-d'Ollone, 1898-1900), in-8°, chez Hachette & C^{ie}, 1901, 3^e édition.
Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Montyon, 1902)

La Chine novatrice et guerrière, in-12, chez Armand Colin. 1907, deuxième mille.
Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Fabien, 1908)

DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

DE LA MISSION D'OLLONE

chez ERNEST LEROUX, éditeur, 28, rue Bonaparte

- I. *Stèles et Inscriptions rupestres*, in-8° jésus de 400 pages, avec 100 planches hors texte (*sous presse* ¹).
- II. *Monuments de la Chine Occidentale*, in-8° jésus de 350 pages, avec 75 planches et gravures (*en préparation*).
- III. *Recherches sur les Musulmans chinois*, in-8° jésus de 360 pages, avec 60 planches et gravures (*paru*).
- IV. *Textes historiques concernant les peuples non chinois de la Chine*, in-8° jésus de 300 pages (*en préparation*).
- V. *Langues et écritures des peuples non chinois de la Chine*, in-8 jésus de 350 pages, avec 100 tableaux et 50 planches (*en préparation*).
- VI. *Ethnographie et Anthropologie*, in-8° jésus de 350 pages, avec 80 gravures (*en préparation*).
- VII. *Géographie*, in 8° jésus, avec 3 cartes, itinéraires, détaillés profils (*en préparation*).

*

¹ [css : en 1911].

Compte rendu de lecture.

J. Bacot, *Journal asiatique*, Novembre-Décembre 1911.

@

Le commandant d'Ollone a raconté dans un volume in-4° intitulé *Les dernier Barbares*, ses deux années de mission en Chine et au Tibet. Le titre indique quel était le but principal de la mission, l'étude des races indépendantes de l'Ouest chinois. Ce livre est destiné au grand public, les résultats scientifiques de la mission devant faire l'objet d'ouvrages spéciaux. Au cours du récit l'auteur ne fait que mentionner ses découvertes, s'étendant sur les plus attrayantes, celles dont l'intérêt artistique ou général est à la portée de tous les lecteurs. Les treize chapitres dont se compose cet ouvrage peuvent se grouper en deux parties, l'une relative aux explorations des territoires Lolo et Miao-Tzeu, l'autre à la traversée du Tibet Nord oriental occupé par les Sifan. La mission composée du commandant d'Ollone, des lieutenants de Fleurette et Lepage et du maréchal des logis de Boyve, entre en campagne au début de 1907. Elle se sépare à Yunnan-fou : le commandant d'Ollone et M. de Boyve gagnent le Kien-Tchang par une route nouvelle, et de Ning Yuen fou où les attendait le P. de Guébriant, ils traversent le Ta-Leang Chan, territoire lolo indépendant, et descendent le Fleuve Bleu jusqu'à Souei fou. Pendant ce temps, MM. de Fleurette et Lepage exploraient la région des Miao-Tzeu indépendants du Kouei-Tcheou. La mission de nouveau réunie à Yunnan-fou au mois de septembre, part pour le Tibet. Nous la suivons à travers le Sseu-Tchouan occidental où elle découvre de monumentales sculptures rupestres, et dans sa chevauchée épique au Tibet septentrional et en Mongolie.

Dans ces récits, le commandant d'Ollone, s'interdisant tout commentaire scientifique, donne libre cours à son tempérament de voyageur, tour à tour homme de ressource et de sang-froid, poète, observateur et critique plein de verve. Tel il se montre quand il raconte ses démêlés avec les Lolos soupçonneux et farouches, l'embuscade des pirates de Sam-Sa, l'attaque des Tibétains : quand il célèbre avec enthousiasme la prise de possession morale de régions inconnues par l'explorateur, ou décrit la caravane du Koukou Nor et le désert ; quand il donne des traits de mœurs ou de caractère comme au passage du Fleuve Bleu à Ho-Men tchang, ou qu'il plaide en faveur de sa thèse favorite sur l'atavisme guerrier de la race jaune. Les descriptions de choses vues, les récits d'événements ou de drames vécus ont, par leur seule vérité, par la justesse d'expression, une grande valeur littéraire. Les qualités d'observation de l'explorateur ont servi l'écrivain. Non content de ne rien laisser échapper de ce qui s'offre librement à sa vue, il montre encore une opiniâtreté infatigable dans les investigations les plus difficiles. Merveilleusement secondé par les membres de la mission, il épuise les diverses branches

d'étude que comporte la reconnaissance de pays inexplorés : géographie, ethnographie, linguistique, archéologie, etc.

Le chef de la mission prend lui-même la parole pour narrer les expéditions particulières de ses lieutenants, profitant largement de la liberté qui lui est offerte de rendre hommage à leur labeur scientifique, à leur vaillance et à leur courage.

Des photographies excellentes familiarisent tout de suite le lecteur avec la physionomie des vastes régions parcourues. Ce livre, bien que sans autre prétention que de tracer l'historique de la mission et de peindre le cadre dans lequel elle a évolué, donne un aperçu de ce qu'ont été ses travaux et annonce l'importance des ouvrages techniques où ils seront publiés.

J. BACOT.



INTRODUCTION

@

^{p.I} *Plaine infinie, semblable, avec ses étangs parsemés de lotus et sillonnés de jonques aux formes de monstres, avec ses îles et ses monticules innombrables tous surchargés de pavillons, de pagodes et de clochetons, à un parc prodigieux, triomphe du factice et du convenu ; habitants tous pareils, aux yeux obliques, aux longues robes, aux mouvements doucereux et compassés, incapables d'un geste viril ou d'une parole franche ; pays uniforme, artificiel, paisible, traditionnel, toujours semblable à lui-même depuis le commencement des âges, et incapable de se transformer : que ceux qui tiennent à conserver de la Chine une si commode opinion se hâtent de fermer ce livre ! Il n'y sera question que de monts formidables, de vastes champs de neige, de fleuves torrentueux roulant au fond d'abîmes, de races guerrières, violentes et frustes, aussi différentes des Chinois conventionnels que nous le sommes nous-mêmes.*

Toutes les provinces occidentales de l'Empire du Milieu ne sont que des conquêtes faites sur des populations non ^{p.II} chinoises. Et que ce mot de conquête ne fasse pas illusion ! Les Chinois se sont contentés d'occuper les riches vallées, où la supériorité de leur armement, de leur organisation, de leur nombre leur assurait l'avantage ; ils y ont construit des forteresses solides, reliées entre elles par des routes à travers les cols les plus accessibles. Ils ont ainsi jeté sur le pays une sorte de filet dont les mailles isolent et emprisonnent chaque massif de montagnes. Chassés des terres fertiles, relégués sur les hauts plateaux et les pentes escarpées, séparés les uns des autres par les vallées que tiennent leurs vainqueurs, la plupart des indigènes ont dû reconnaître la domination ou tout au moins la suprématie chinoise ; mais ils ont gardé leur langue et leurs mœurs. Et trois groupes ont opposé à la conquête une résistance invincible, aujourd'hui encore ils

conservent, au cœur de la Chine, leur parfaite indépendance : ce sont les Miao-Tseu dans le Kouei-Tcheou, les Lolos dans le Sseu-Tch'ouan, les Si-Fan dans le nord-est du Tibet ; leurs pays, interdits à l'étranger, restent les dernières contrées du monde inexplorées.

Et voici le plus imprévu : tous les observateurs se sont accordés à trouver à l'une au moins de ces races, celle des Lolos, un type, une allure et un caractère tout à fait différents de ceux des jaunes. Le premier qui les vit, le docteur Thorel, compagnon de Francis Garnier, n'hésita pas à déclarer qu'ils formaient un « rameau noir de la race Caucasique », et tous les voyageurs qui suivirent, bien loin d'infirmier cette opinion, renchérèrent sur cette parenté probable des Lolos avec la race indo-européenne. En même temps, on s'aperçut que ces prétendus sauvages possédaient un système d'écriture bien à eux, avec de nombreux livres qu'on ne pouvait déchiffrer. Étaient-ils des primitifs encore mal développés, ou au contraire ne possédaient-ils plus que les vestiges d'une civilisation détruite par les Chinois ?

Dès lors, un problème capital se posait : y a-t-il au sein de la Chine des populations n'appartenant pas à la race jaune ? Dans l'affirmative, sont-elles venues d'ailleurs ? il faut alors ^{p. III} rechercher par quelle voie elles sont arrivées, retrouver les traces de leur passage et les colonies qu'elles ont probablement laissées sur leur route, découvrir d'où elles sont parties et à quelle famille originelle on doit les rattacher. Sont-elles autochtones, ou du moins venues si tôt qu'elles ont précédé sur les lieux le commencement de l'histoire ? Mais alors l'Extrême-Orient n'est plus le berceau de la race jaune : c'est celle-ci qui est venue d'ailleurs et a dû déposséder les anciens maîtres du sol ; sans doute en a-t-elle incorporé un grand nombre, et son homogénéité n'est qu'une fiction.

Toutes ces questions, surgies peu à peu, ont commencé à passionner nombre de grands esprits, dans tous les pays. Pour les résoudre, la première condition était de posséder des données précises sur les races non chinoises : il s'agissait d'aller chez elles et de les observer directement. Mais si vastes sont les contrées qu'elles occupent, qu'aucune vie d'homme ne suffirait à en embrasser l'ensemble. A la suite d'une première reconnaissance en Chine, en 1904, le plan à adopter m'apparut le suivant.

Il fallait d'abord explorer les trois territoires indépendants. Là seulement on aurait chance de trouver des peuplades tout à fait pures qui nous révéleraient les caractères propres de leur race ; ces caractères, nous les rechercherions ensuite dans les tribus à demi soumises, puis parmi les populations d'apparence chinoise qui les entourent.

Une exploration ainsi conçue embrassait un domaine immense. Que de sciences y réclameraient leur part ! La Géographie demanderait la carte des trois régions inconnues, et une révision de celle de toutes les contrées, encore imparfaitement levées, qui les séparent ; l'Histoire le récit des vicissitudes qui, après deux mille années de guerres, n'ont encore abouti qu'à établir

partiellement la suprématie chinoise sur une moitié de l'empire. L'Archéologie et l'Épigraphie imposeraient la recherche et le relevé de tous les monuments, de toutes les inscriptions où sont gravées les phases de ces luttes. Pour l'Ethnographie et l'Anthropologie il faudrait ^{p.IV} recueillir les traditions, les coutumes, les principes de l'organisation sociale et politique, les types, les caractères somatiques ; pour la Linguistique, les vocabulaires de ces peuplades si nombreuses, l'explication de leurs caractères d'écriture. Ou plutôt — car pourquoi se bercer d'illusions ? — sur toutes ces grandes questions il faudrait s'efforcer de rassembler les premiers éléments d'une connaissance positive, laissant à ses successeurs le soin de corriger les erreurs et de combler les lacunes.

Que le lecteur ne s'épouvante pas d'une telle énumération ! Tout ce butin scientifique a été réparti en sept volumes, destinés aux spécialistes, et dont un vote du Parlement a assuré la publication. On ne trouvera ici que la peinture de contrées et de races pittoresques, et le récit d'une exploration parfois assez mouvementée, car il s'agissait de pénétrer des pays considérés comme impénétrables.

Heureux autrefois les explorateurs ! Le champ ouvert à leurs entreprises, c'étaient les fabuleux royaumes du Mexique et du Pérou, les merveilles des Indes, les immensités des steppes de l'Amérique et de la Sibérie, ou les grands lacs de l'Afrique centrale. Et ces découvertes qui immortalisaient leurs noms et décuplaient le patrimoine de l'humanité n'exigeaient cependant que la résolution de les faire : nulle part les découvreurs de continents ne furent mal accueillis. Aujourd'hui, tout ce qui pouvait être traversé l'a été, il ne reste à l'explorateur que le rebut de la terre : les pôles, quelques coins inaccessibles du Tibet, des populations farouches dans des montagnes abruptes, tout ce qu'on jugeait trop difficile, ou indigne d'être connu.

Et cependant nulle époque n'a vu pareille fièvre de découvertes. Les derniers coins de terre sont pénétrés, les monts escaladés, les indigènes apprivoisés, questionnés, mesurés. Plus un pays est inaccessible, plus on le veut connaître. ^{p.V} Pourquoi cette ardeur ? Quelle Toison d'or espèrent conquérir les modernes Argonautes ? Quel profit la science et l'humanité peuvent-elles attendre de tant d'efforts ? L'exploration n'est-elle pas devenue une forme supérieure de sport à l'usage des chercheurs d'aventures que fatigue la banalité de notre civilisation, et qui veulent, en triomphant des obstacles réputés les moins abordables, s'assurer un record sensationnel ?

Assurément cette existence active, violente, personnelle, qu'on mène à sa guise, que chaque jour on risque et qu'on ne gagne que par son adresse ou sa force, n'est pas sans exercer un attrait puissant sur les volontés bien trempées. Mais il ne s'agit point pour les découvreurs d'une simple dépense d'énergie : ils ont un but plus élevé et plus utile.

L'objet des découvertes a changé. Autrefois, c'était la figure de la Terre qu'on voulait connaître ; quant aux peuples lointains, que le manque de

communications empêchait de se mêler à notre vie, ils ne semblaient que des sujets de curiosité ou des sources de bénéfices. Voici que, grâce à nos inventions, les distances n'existent plus : toutes les races prennent contact. Et nous nous demandons avec quelque anxiété ce que nous réserve l'entrée de ces nouveaux venus sur la scène du monde. Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? qu'ont-ils fait jusqu'ici ?

Quand il s'agit d'une masse de cinq cents millions d'hommes, comme celle des jaunes, la solution de tels problèmes prend un intérêt captivant. Plus que la découverte de quelque île ou d'une chaîne inhabitée, elle suscite, chez qui la poursuit une émotion profonde. Pour l'atteindre il doit, lui, fils du siècle de la vapeur et de l'électricité, plonger au cœur des civilisations qui n'ont point changé, et retrouver toujours vivant le passé qu'il croyait aboli : ce n'est point seulement l'espace qu'il explore, c'est le temps. Successivement, à mesure qu'il pénètre plus au fond des provinces reculées, il remonte le cours des âges, et toutes les formes des sociétés, depuis Louis XIV jusqu'aux époques ^{p.vi} médiévales, défilent devant lui. Et quand enfin il s'enfonce dans les steppes infinies ou les massifs hérissés d'obstacles, ce sont les Barbares qu'il retrouve.

Ceux qui ont vaincu Cyrus, arrêté Alexandre, ravagé l'empire romain, conquis l'Asie et la moitié de l'Europe, sont encore là toujours pareils. Scythes, Huns, Turcs, Mongols, Tibétains ou Lolos, les Barbares n'ont point disparu, ni désarmé. Par eux nous pouvons comprendre et revivre les temps anciens : le conflit qui persiste entre les hommes de la nature et la civilisation nous explique les étapes de l'humanité.

Ces Barbares auront-ils encore leur heure comme ils l'ont eue tant de fois ? Depuis deux siècles, ils se soumettent ou reculent, vaincus par les armes à feu, mais celles-ci, après avoir donné l'avantage à leurs adversaires, commencent à pénétrer chez eux. Vont-ils succomber sous l'étreinte de la science, ou bien les verrons-nous, armés de fusils perfectionnés et de canons du dernier modèle, utiliser les chemins de fer que nous aurons construits pour recommencer leurs terribles incursions ?

Chimères ! vains fantômes ! Sans doute, s'ils ne sont qu'une poignée ; mais qui a dénombré leurs frères de race, en apparence soumis et devenus Chinois, cependant toujours prêts aux aventures, Longs Cheveux, Taïpings, Boxeurs ? Ce sont, ne l'oublions pas, les Barbares déjà installés dans l'empire romain qui ont fait la force des envahisseurs.

Ne méprisons donc pas ces hordes en apparence impuissantes, que de si formidables souvenirs sombrement auréolent ! Sachons ce qu'elles valent, et quels contingents, peut-être illimités, leur apporteraient les multitudes environnantes ! Et même si l'avenir leur échappe, si elles sont condamnées sans merci, ne perdons pas cette occasion, qui va disparaître pour toujours, de connaître ceux qui ont fait trembler le monde. Ils ne peuvent plus

maintenant éviter l'assaut du progrès : vainqueurs ou vaincus, il faut qu'ils se transforment.

Nous aurons vu les derniers Barbares.



La mission d'Ollone

Sous-lieutenant de Boyve
Commandant d'Ollone

Capitaine Lepage
Capitaine de Fleurette

@

CHAPITRE PREMIER

DE HANOI AU SSEU-TCH'OUAN

@

^{p.1} Le 6 août 1906, le projet d'exploration que j'avais élaboré et qui avait obtenu l'adhésion de la Société de Géographie, fut approuvé par M. Étienne, Ministre de la Guerre, et la mission constituée. A son chef furent successivement adjoints : le lieutenant de Fleuelle, — depuis capitaine, — de l'artillerie, chargé plus spécialement des études géographiques et topographiques ; le lieutenant Lepage, — depuis capitaine, — de l'artillerie coloniale, élève diplômé de l'École des Langues orientales et familiarisé par cinq ans de séjour en Chine avec la pratique de la langue : il serait l'interprète en chef de la mission ; le maréchal des logis de Boyve, — aujourd'hui ^{p.2} sous-lieutenant de cavalerie, — qui aurait à s'occuper des détails du convoi. Le personnel secondaire serait composé d'Annamites et de Chinois.

Le Ministère de l'Instruction publique, le Ministère des Colonies, le Gouvernement général de l'Indochine, l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres et le Comité de l'Asie française, en nous accordant leur aide financière, nous apportaient un appui moral plus précieux encore. Afin de préciser le caractère scientifique d'une expédition qui, par la composition exclusivement militaire de son haut personnel, pouvait inquiéter le chauvinisme ombrageux de la jeune presse chinoise, notre mission fut placée sous le patronage officiel de la Société de Géographie, à laquelle je suis heureux de pouvoir adresser, au début même de ces pages, le témoignage de notre reconnaissance pour le concours puissant et infatigable qu'elle nous a prêté durant plus de trois ans.

En décembre 1906, nous nous embarquons pour l'Indochine. Deux mois furent employés à diverses reconnaissances ethnographiques, à travers le Cambodge, la Cochinchine, le Tonkin, et sur la frontière chinoise du Kouang-Tong : plusieurs des races que nous devons étudier ont en effet des représentants en Indochine, et il fallait s'assurer tout d'abord ces éléments de comparaison ¹.

A Hanoï, j'éprouvai pour la constitution de mon personnel subalterne une déception assez pénible. Je voulais avoir autour de nous quelques hommes sûrs, qui ne nous abandonneraient en aucune occasion, et capables de nous prêter main-forte en cas d'agression. J'avais demandé — et j'en avais obtenu la promesse à Paris — que dix tirailleurs annamites nous fussent adjoints comme ordonnances : ils porteraient le costume civil, et rien ne les distinguerait de serviteurs ordinaires... que leur fidélité. Mais le Gouverneur général

¹ Carte I.

jugea que la présence de ces dix ^{p.3} soldats, même sans armes et sans uniforme, serait de nature à inquiéter la Chine. Il fallut donc nous contenter de domestiques civils. A la vérité, ce n'était nullement équivalent : rien ne saurait les forcer à nous suivre dans des régions réputées dangereuses ; ignorant le maniement des armes, ils ne nous seraient d'aucun secours dans une alerte ; nous ne pouvions même leur demander de monter la garde la nuit, et il ne faudrait compter que sur nous-mêmes.

Cependant des Annamites, même civils, étaient encore infiniment préférables à des domestiques chinois : si nous parvenions à les emmener assez loin du Tonkin, il leur serait impossible d'y revenir seuls ; ils seraient donc rivés à notre fortune. J'en engageai quatre, à la fois cuisiniers et boys, qui avaient déjà été au Yunnan au service de consuls, d'officiers, d'ingénieurs, et parlaient passablement français et chinois ; leurs gages ne leur seraient payés qu'en fin de mission, garantissant ainsi leur fidélité. Extrêmement débrouillards, prompts et ordonnés, comme le sont les Annamites, ils nous rendirent tous les services que nous pouvions en espérer. Mais combien de difficultés la présence de dix hommes résolus et prêts à obéir jusqu'à la mort ne nous eût-elle pas évitées et quelle sécurité ne nous eût-elle pas donnée !

De la frontière du Tonkin à Yunnan-sen, il y a seize jours de cheval. Ce serait d'un archaïsme presque comique de raconter ce voyage, maintenant qu'une voie ferrée, ouverte le 1^{er} avril 1920, permet de l'accomplir — par un trajet légèrement différent, il est vrai — en deux jours. Laissons donc aux futurs touristes le plaisir de découvrir Mong-Tse, qui est bien, de toutes les villes de Chine, la plus ornée de monuments en pierre sculptée, les belles Grottes des Hirondelles, Lin-Ngan-fou, Tong-Hai avec son lac et sa montagne du Siu-Chan, parsemée de gracieuses pagodes cachées dans un bois de sapins où jaillissent des cascades, un des plus beaux lieux assurément qu'on puisse ^{p.4} voir en Chine ; et le lac de Tch'eng-Kiang avec son pittoresque îlot couvert de temples. D'un bond arrivons à Yunnan-sen, la capitale du Yunnan, où devait réellement commencer notre exploration.



Arrivée à Yunnan-sen par le canal du sud

L'étude préalable que j'avais faite des moyens de pénétration chez les Lolos, soit dans les récits des voyageurs, soit grâce aux indications fournies avec une généreuse camaraderie par deux des explorateurs qui avaient approché les Indépendants de plus près, le capitaine de Vaulserre¹ et le capitaine de Marsay, m'avait révélé que les obstacles à vaincre étaient de trois sortes.

Le premier serait l'opposition formelle des autorités chinoises. Elles trouvent suspectes les relations que des étrangers veulent établir avec des rebelles ; puis, s'il arrivait malheur à l'explorateur, son gouvernement ne manquerait pas de réclamer des réparations à la Chine qui ne veut point avouer que ce territoire échappe à sa domination ; et si au contraire il réussissait, quelle preuve de la pusillanimité et de l'impéritie des mandarins qui ne peuvent même pénétrer dans ce pays !

La seconde difficulté serait de trouver des serviteurs pour nous accompagner : il ne fallait pas compter sur nos boys annamites qui n'oseraient jamais nous suivre ; quant aux Chinois, quiconque met le pied sur le territoire lolo est tué ou réduit en esclavage.

La troisième viendrait de l'organisation des Lolos eux-mêmes : ils sont morcelés en une infinité de clans qui tous se jalouent et se font la guerre. Colborne Baber, le célèbre voyageur anglais dont les observations sont si précieuses, nous explique pourquoi il a dû se contenter de les contourner : « Nous te recevrons volontiers chez nous », lui disaient les Lolos, « mais nous ne pourrions te faire passer chez nos ennemis ! »

Aucun de ces obstacles ne m'apparaissait invincible. Le dernier était celui même contre lequel j'avais, en compagnie de l'administrateur Hostains, eu à lutter chez les ^{p.7} tribus anthropophages de la Côte d'Ivoire. Les Lolos se montreraient-ils plus difficiles ?

Quant aux deux autres difficultés, un homme pouvait nous aider à les surmonter, le Père de Guébriant, provicaire apostolique du Kien-Tch'ang, région qui borde à l'ouest le pays des Lolos. Tous les voyageurs vantaient ses services et ses éminentes qualités. Infatigable et intrépide, il avait sillonné, presque autant par amour de la science que par souci d'évangélisation, toute la vaste région en grande partie inconnue qui lui était confiée. Seul le pays des Lolos était resté fermé devant lui : deux fois l'interdiction formelle des autorités chinoises l'avait arrêté au moment où il se disposait à y pénétrer ; et on devine l'impatience qui rongait son cœur d'apôtre et d'explorateur à la vue des sommets, séjour des Lolos, qui dominant sa résidence de Ning-Yuen-fou, et au pied desquels, depuis douze ans, il se voyait enchaîné.

Avant même de quitter la France, je lui avais écrit pour lui demander de choisir et d'engager en secret le personnel indispensable, interprète et

¹ [ciss : cf. VAULSERRE, *Du Yun-Nan au Tonkin, par le Kouei-tchéou et le Kouang-Si, Le Tour du monde, 1901, 7^e année*, p. 1-73].

serviteurs : son prestige, la confiance qu'il inspirait, détermineraient peut-être à nous suivre quelques braves, surtout parmi ses chrétiens ; et, disposant de nombreux et dévoués agents, il saurait bien gagner à nos intérêts quelque chef lolo de la frontière. Si tout cela était préparé dans le plus grand mystère, sans même que notre existence fût connue, à notre arrivée nous n'aurions qu'à nous jeter en pays lolo, et les mandarins surpris n'auraient pas le temps de s'y opposer.

Si le Père lui-même consentait à être des nôtres, ce serait pour nous l'aide la plus précieuse.

La réponse du P. de Guébriant m'attendait à Yunnan-sen. Il approuvait entièrement mes dispositions, et s'offrait généreusement à m'accompagner et à trouver parmi ses chrétiens les acolytes indispensables, à condition que je vienne seul ou avec un unique compagnon, car, plus nombreux, nous effraierions les ombrageux Lolos. Mais il ^{p.8} m'indiquait qu'avant la fin d'avril il comptait quitter sa résidence pour se rendre auprès de son évêque, si je ne lui mandais auparavant ma venue.

Or, nous étions au 15 avril et on compte quinze fortes journées de marche pour gagner Ning-Yuen-fou. De plus il fallait acheter des chevaux solides, obtenir des passeports pour le Sseu-Tch'ouan, louer des animaux de transport, bref faire des préparatifs généralement fort longs. Le Père ne serait-il pas parti avant même l'arrivée d'un courrier rapide ?

Heureusement l'obligation de ne pas perdre une minute, si je voulais réussir, supprima toute hésitation. J'allais me mettre en route sur-le-champ, à marches forcées, avec le maréchal des logis de Boyve. Les lieutenants de Fleurette et Lepage iraient, de leur côté, étudier les Lolos soumis du Yunnan oriental et explorer le pays des Miao-Tse indépendants.

Ce fut alors une activité fébrile. Le consul de France, M. Arnould, voyait avec inquiétude notre départ pour le pays des Lolos ; mais, ne pouvant s'opposer aux instructions que j'avais emportées de Paris, il mit le plus parfait empressement, ainsi que le vice-consul, M. Soulié, à obtenir des autorités chinoises les pièces nécessaires et les animaux de transport, lesquels partout en Chine sont soumis au contrôle des mandarins.

En deux jours, tout était prêt. D'ailleurs, notre bagage était réduit à la plus simple expression : un lit et une cantine chacun.

Nous n'emmenions avec nous que deux Annamites et un interprète chinois ; mais la prudente administration chinoise, responsable de nos personnes, nous adjoignait une escorte de dix hommes, envoyés par cinq autorités différentes : vice-roi, tao-tai, général, préfet, sous-préfet, dont ils portaient le titre brodé sur leur casaque et dont ils représentaient le pouvoir aux yeux des populations.

p.9 Suivis d'un œil d'envie par nos camarades qui demeurent, nous partons joyeusement. A quelques kilomètres de la ville, nous abandonnons la route ordinaire et, par une gorge étroite, nous nous enfonçons dans la montagne. Le sentier que nous suivons n'a été parcouru avant nous que par le Père de Guébriant, accompagné de MM. de Marsay et de Las-Cases, qu'il a conduits chez lui par cette nouvelle route ¹.



Départ de Yunnan-sen

Après avoir franchi, par un défilé encaissé, juste large comme le torrent qui l'a creusé, les montagnes qui ferment le bassin du lac de Yunnan-sen, nous cheminons à travers une série de vallées charmantes, d'un aspect très rare en Chine : elles ressemblent tout à fait à nos vallons de France. Leurs pentes sont douces, les ruisseaux, avec un gai murmure, roulent dans des lits peu profonds leurs eaux claires qui actionnent des moulins. Les rizières qui occupent tout le fond des vallées, avec leurs jeunes tiges d'un vert adorable, ressemblent à des gazons merveilleusement soignés ; de nombreux villages, des fermes espacées animent le paysage, le tapissent de feuillages, car les p.10 Chinois adorent les arbres, et les maisons blanches apparaissent à peine sous les frondaisons.

Bientôt, pour compléter la ressemblance, les crêtes, toujours dénudées depuis notre entrée en Chine, commencent à se garnir d'arbres pareils aux nôtres : bouleaux, frênes, hêtres, épicéas, sapins surtout. Comme dans nos printemps, l'air est pur, le ciel léger, la lumière a quelque chose de jeune et de gai ; rien ne rappelle les tropiques, et c'est avec étonnement que des blouses bleues des laboureurs nous voyons émerger des faces jaunes : ce sont des figures de chez nous qu'on s'attendrait à voir.

Quelle impression singulière on éprouve dans la Chine montagneuse, dès qu'on a quitté la grand'route ! on se sent à mille lieues de toute civilisation, de toute organisation, de toute société. Point de chemin pour se relier au reste du monde : chacun reste chez soi ; point de poste ni de télégraphe pour apporter les nouvelles : on vit tranquille sans se soucier de ce qu'on ignore ; point de

¹ Carte II. Au bout de quatre jours notre itinéraire coupera puis doublera parfois celui du major Davies, explorateur anglais du plus grand mérite (1898), mais sa relation vient seulement de paraître (1909) et son passage en cette région était resté inconnu.

fonctionnaire venu d'ailleurs, gendarme, douanier, agent voyer, garde forestier, maître d'école ni percepteur : on ne connaît que le chef du village, nommé par les habitants, s'il n'est — cas le plus fréquent — seigneur héréditaire ; c'est lui qui concentre tous les pouvoirs, et qui d'ailleurs n'en exerce aucun : rien ne s'opère que par l'entente commune, aisément obtenue.

C'est même une chose admirable que de voir, dans cette Chine que nous voulons croire inerte, tout se faire par l'initiative privée et la coordination volontaire des efforts particuliers. C'est ainsi que nous trouvons en deux endroits — à Tao-Yuen et à Siao-Ala-Kai — des réservoirs destinés à assurer l'irrigation de la campagne : on les a créés en barrant entièrement une haute vallée par une énorme digue ; ce procédé, habituel dans l'Inde, mais que je n'ai jamais vu ailleurs en Chine et qui n'y a pas encore, je crois, été signalé, demande un travail considérable : Ce sont des paysans qui l'ont exécuté spontanément.



Route de caravaniers en pays de montagnes

C'est ainsi encore que cette route où nous passons, et ^{p.11} qui n'existe que depuis neuf ans, a été créée par l'accord de ses riverains avec les corporations de marchands et de caravaniers de Yunnan-sen et du Kien-Tch'ang. On a construit quelques ponts sur des rivières dangereuses, on a taillé une corniche dans les rocs abrupts qui avoisinent le Fleuve Bleu, on a empierré de dalles quelques bas-fonds où les animaux chargés se seraient enlisés ; on a obtenu de certains paysans qu'ils donnent l'abri aux voyageurs : et, grâce à ces mesures, simples et peu coûteuses — on m'a parlé de vingt mille taëls, environ 65.000 francs — la série de mauvais sentiers qui, tant bien que mal, reliait les villages et les fermes, s'est trouvée constituer une nouvelle route de 250 kilomètres.

Car, du moment que vous ne serez arrêté ni par une rivière, grâce à un pont, un gué ou une barque, ni par un rocher à pic, grâce à un lacet ou une corniche, ni par une tourbière, grâce à quelques cailloux bien placés, et que vous trouverez à midi et le soir un abri pour vous reposer, de temps à autre un

marché où acheter des vivres, la route existe. Qu'elle ne présente aucune surface plane où poser sûrement le pied, qu'elle n'ait pas la largeur suffisante pour deux hommes de front ou souvent même pour un seul animal chargé, peu importe : la chaussée elle-même n'entre pas en considération et on prend le sol comme ^{p.12} il est. Pour comprendre un récit de voyage dans la Chine montagneuse, il est indispensable de se familiariser avec cette notion : la marche n'est qu'une gymnastique perpétuelle, fatigante même dans les vallées douces, vertigineuse et réellement dangereuse dans les ravins escarpés.

Le troisième jour, nous escaladons une chaîne de montagnes, à travers une jolie forêt de pins, et, parvenus au sommet, nous nous trouvons en présence d'un précipice de 200 mètres de profondeur, au fond duquel coule une grande rivière torrentueuse.

Cette fois, nous sommes tout à fait en Chine : monter à l'approche d'un cours d'eau important, rencontrer celui-ci non dans une large vallée mais au fond d'un abîme qui s'ouvre dans l'épaisseur même de l'arête dorsale de la montagne, voilà précisément la caractéristique de l'orographie chinoise.



Passage du Pou-Tou-ho

Le Pou-Tou-ho, devant lequel nous nous trouvons, est un émissaire du lac de Yunnan-sen, qui par lui se déverse dans le Fleuve Bleu. Son volume d'eau considérable lui a permis de creuser profondément le terrain formé de schistes friables, et, par suite, de capter sur un grand rayon les rivières de toutes les vallées plus élevées, auxquelles il semblait que la nature avait primitivement assigné une autre destinée et qui coulent le plus souvent en sens inverse. Ce sont de tels phénomènes d'érosion et de capture qui donnent à la Chine montagneuse l'aspect singulier, incompréhensible au premier abord, sur lequel j'aurai souvent occasion d'insister. Inutile de dire que ses eaux torrentueuses et encombrées par les rocs tombés des pentes ne sont pas navigables ; aucun chemin ne peut suivre son étroit canon, qui reste, par suite, inabordable et invisible, sauf en quelques rares points où des sentiers le coupent à l'aide de bacs.

La première reconnaissance de cette gorge secrète a été faite en 1903, par le lieutenant Grillières, au prix de fatigues héroïquement affrontées, dont les suites devaient le tuer au début même d'une nouvelle campagne en 1905, et nous traversons avec une pieuse émotion cette cluse, ^{p.13} dont l'exploration a coûté la vie à notre prédécesseur, qui était pour moi un véritable ami.

Sur les montagnes de l'autre rive, les Lolos habitent nombreux, mélangés aux Chinois, dont ils ont adopté les formes de vêtement et d'habitation ; n'étaient les costumes de femmes, mieux conservés, on ne remarquerait pas leur présence. Leurs demeures sont d'ailleurs à l'écart du chemin, qu'ils ne fréquentent pas, et sur lequel on ne trouve que des Chinois. N'ayant pas à présent le temps de m'écarter de la route, je forme dès ce moment le projet, que nous exécuterons en effet, de revenir les étudier plus tard.

Maintenant que nous avons dépassé le fossé du Pou-Tou-ho, les vallées redeviennent douces et riantes. Cependant les forêts augmentent d'étendue, ainsi qu'il arrive partout où n'existe aucune rivière flottable qui permettrait le transport des bois. Ces nombreuses petites vallées verdoyantes, ^{p.14} à demi-cachées sous les sapins qui tapissent les pentes douces des collines, rappelleraient assez bien l'aspect de la Thuringe, si du haut des crêtes on n'apercevait à l'horizon des montagnes imposantes, aux parois droites et nues, hautes comme des Alpes et pourtant sans neige : elles viennent rappeler à la fois que nous approchons du Tibet et que nous sommes presque sous les tropiques.

C'est vers elles que nous nous dirigeons. Où donc est le Fleuve Bleu ? Rien n'annonce son approche. Bien loin que les cours d'eau coulent vers le nord, où il se trouve, c'est de là qu'ils viennent et nous les remontons en nous élevant sans cesse. Mais déjà j'oublie que nous sommes en Chine ! Que nous escaladions la montagne, c'est tout naturel, puisque nous voulons trouver un fleuve !

Tout à coup nous poussons un cri d'admiration. Devant nous le sol manque subitement : nous dominons des abîmes effroyables, d'où jaillissent en tous sens des pans de rochers colossaux, débris de montagnes écroulées ; chaos inextricable de gouffres, que déjà remplissent les ombres du soir, et d'aiguilles prodigieuses, rouges des feux du couchant. Sublime spectacle ! Ce n'est point un paysage immobile, définitif, qui est devant nous : on sent qu'une force irrésistible est là en travail, détruisant et recréant à son gré, et qu'on surprend le secret d'une de ces opérations formidables où dans le creuset de la Nature se préparent les transformations du globe.

On ne peut même deviner, dans ce bouleversement, où passe le fleuve qui est l'agent de ce grand cataclysme. Descendons le chercher dans les profondeurs. Ce n'est pas chose aisée : il faut atteindre quelque une des pyramides restées debout au milieu des précipices, et, par des lacets taillés dans la paroi, la contourner jusqu'à son pied, puis recommencer la même manœuvre sur quelque autre plus basse. La nuit vient quand nous ne sommes

encore qu'à moitié de la descente : deux maisons heureusement sont là pour héberger les voyageurs.

^{p.15} Le lendemain, enfin, nous atteignons le fleuve, à neuf cents mètres seulement d'altitude. A peine large de cent mètres, encaissé dans des murailles à pic, encombré de roches et de rapides qui interdisent toute navigation, il ne permet même pas à un sentier de suivre ses bords. En 1898, le capitaine de Vaulserre a entrepris la tâche d'en lever le tracé. Dans l'impossibilité de le longer, il a dû cheminer à travers les montagnes hérissées d'obstacles qui l'enferment, sans même l'apercevoir qu'aux points où il le franchissait pour aller continuer son travail sur l'autre rive. N'est-ce pas un prodige que le quatrième plus grand fleuve du monde, parvienne ainsi, pendant plusieurs centaines de kilomètres, à échapper à tout œil humain ?



Passage du Fleuve bleu à Ho-Men-Tch'ang

Le passage s'effectue sur un petit bief tranquille, au moyen de trois grandes barques qui, à vide, élèvent leurs bords assez haut au-dessus de l'eau. C'est pour nous la première occasion d'admirer l'incompréhensible dédain que les Chinois professent pour certaines difficultés : nulle part ^{p.16} nous n'avons trouvé la moindre passerelle permettant d'embarquer les chevaux. Il faut que ceux-ci sautent par-dessus le rebord de la barque, quelquefois élevé d'un mètre au-dessus du fond de l'eau où ils doivent s'avancer ; ils retombent la tête la première et à l'aveuglette, sur des colis, sur des planches ou des cordes tendues, au risque de se briser les jambes ; parfois, leur élan étant insuffisant, ils restent suspendus en équilibre, le ventre sur le rebord, battant l'air de leurs quatre pattes, jusqu'à ce qu'enfin leur poids les fasse culbuter en avant ou en arrière. La plupart des chevaux et des mules sont familiarisés,

sans doute par un atavisme séculaire, avec ce singulier sport, mais beaucoup s'y montrent tout à fait rebelles. Ce sont alors, parfois pendant des heures, des luttes étonnantes entre la malheureuse bête et les conducteurs, et on reste stupéfait de tant de force, d'ingéniosité, de patience, de brutalité aussi, dépensées pour atteindre le but, alors qu'il suffirait d'une planche.

De l'autre côté nous sommes dans la province du Sseu-Tch'ouan. Tout de suite il faut grimper à pic, par quels sentiers ! pour se retrouver en fin de compte à 2 000 mètres, juste à la même hauteur d'où on est descendu la veille, dans les mêmes petites vallées que j'ai déjà décrites : c'est le même pays qui continue, et ce fleuve venu de loin qui le coupe en deux, coulant dans une sorte de souterrain, ne recevant aucun affluent que par des cascades ou des gorges escarpées, jamais par une vallée naturelle, semble un étranger à la contrée qu'il ne traverse que pour la bouleverser.

Mais un premier effet de ce bouleversement est de révéler les richesses contenues dans les profondeurs du sol, et qui apparaissent dans ces déchirures. Les flancs du ravin qui aboutit en face du bac sont pleins de cuivre et de charbon ; cinq mille ouvriers sont employés à les extraire et à purifier le cuivre dans des hauts fourneaux. Un mandarin dirige l'exploitation ; bien qu'elle soit sur le territoire du Sseu-Tch'ouan, les bénéfices, en vertu de droits anciens, sont partagés avec le Yunnan.

^{p.17} Le soir de ce jour — le septième depuis notre départ — nous couchons pour la première fois dans une auberge et dans une ville. Nous prenons celle-ci, Tong-Ngan-Tcheou, pour une préfecture de second ordre, d'après son titre même (tcheou) ; grand est mon étonnement en apprenant qu'il n'y a là nul préfet chinois, mais bien un prince lolo, et que, celui-ci étant en bas âge, c'est sa mère qui gouverne la contrée dont la population est pourtant en partie chinoise. Cette famille princière est très puissante et possède six résidences.

Ainsi, en plein Empire, des territoires peuplés de Chinois et traversés par des routes de commerce sont gouvernés par des princes ou même des princesses indigènes !

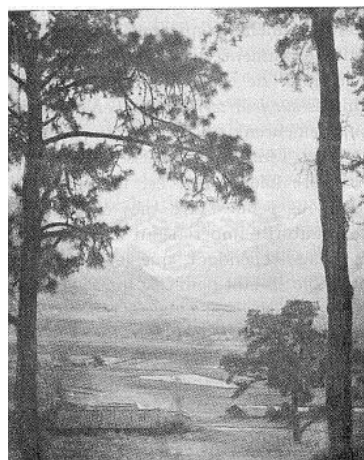
J'apprends d'ailleurs seulement là que, depuis trois jours, nous parcourons des contrées directement administrées par des chefs lolos : quoique renseigné sur leur existence, je croyais leur pouvoir limité aux indigènes, et je n'aurais jamais supposé qu'ils gouvernaient aussi les villages chinois où nous sommes passés. Ces contrées ne sont donc pas des territoires chinois, mais de simples protectorats. Et, à vrai dire, la plus grande partie du Yunnan, du Sseu-Tch'ouan, et une notable partie de toutes les provinces montagneuses, ainsi que nous allons nous en convaincre, sont dans ce cas, là même où la route semble parfaitement chinoise, si bien que souvent les voyageurs européens ne se sont pas doutés de cette curieuse situation, pas plus que nous ne l'avions fait les jours précédents.



Pont suspendu en barres de fer à Kin-Tchouan-Kiao (vallée du Kien-Tch'ang)

A travers une région déchirée par les coupures qu'y taillent tous les cours d'eau, afin d'aller se précipiter dans le Fleuve Bleu à onze cents mètres plus bas, nous forçons les étapes pour arriver le neuvième jour à Houei-Li-tcheou, où se trouve la première mission catholique du Sseu-Tch'ouan : elle relève du Père de Guébriant et sans doute nous y aurons de ses nouvelles. Mais le missionnaire est absent : personne ne nous attend. L'inquiétude me dévore, et nous reprenons de plus belle notre marche, précédés d'un nouveau courrier.

^{p.18} Houei-Li-tcheou a été visitée pour la première fois, en dehors des missionnaires français, par Francis Garnier. A partir de là nous serons sur la grande route bien connue qui fait communiquer le Sseu-Tch'ouan occidental avec le Yunnan, la Birmanie et le Tonkin. La vallée du Kien-Tch'ang, qu'on suit constamment, est une des plus riches parmi toutes celles qu'on trouve dans les montagnes de la Chine. Outre le riz et les céréales, elle produit la soie, la cire végétale, et contient des métaux en abondance, notamment le « cuivre blanc », métal très prisé des Chinois et qui mérite de l'être par les Européens.



Vallée du Kien-Tch'ang

Mais la caractéristique de cette vallée, c'est qu'elle est l'unique domaine des Chinois entre des montagnes peuplées de Lolos. A mesure qu'on s'avance vers le nord, ceux-ci deviennent plus nombreux, plus agressifs, et les Chinois sont véritablement assiégés dans leur vallée. Nous n'entendons plus parler que des exploits de ces brigands qui, du haut de leurs montagnes, fondent sur la vallée, détraussent les voyageurs et pillent les habitants. Tous les villages sont fortifiés, et des postes de paysans armés de pieux, de tridents, de sabres, quelquefois de mauvais fusils, sont en permanence sur la route ; et c'est un impressionnant spectacle que de voir dans les champs briller les lances que les laboureurs ont fichées en terre pendant qu'ils conduisent autour d'elles la charrue ou la herse.

Le treizième jour, nous atteignons la petite ville de Te-Tch'ang. C'est la résidence d'un missionnaire, le Père Dubois, et nous avons la joie de l'y trouver ainsi que son confrère de Houei-Li-tcheou, le Père Castanet, un vétéran de la région : ces excellents Pères qui vivent isolés du monde nous font l'accueil le plus touchant.

Mais les nouvelles ne sont pas excellentes, loin de là ! Le Père de Guébriant est bien à Ning-Yuen-fou, mais sa présence ne doit me donner aucun espoir : s'il n'est pas parti, c'est qu'un délégué du vice-roi vient d'arriver de la capitale tout exprès pour instruire de graves réclamations ^{p.21} qu'il a formulées contre le préfet, au nom de ses chrétiens, et il faut de toute nécessité que le Père soutienne sa cause dont dépendent la fortune, la liberté et même la vie de plusieurs de ses ouailles. Et comme mon interprète chinois ne consentira pas à m'accompagner chez les Lolos, il n'y a donc qu'à faire demi-tour... Nous verrons bien, allons toujours !

Le surlendemain, à deux heures de Ning-Yuen-fou, au village de Ma-Tao-Tseu, nous trouvons alignés une longue rangée de personnages richement vêtus, qui nous souhaitent la bienvenue avec tous les signes d'une vraie joie : ce sont les notables chrétiens de Ning-Yuen-fou accourus à cheval au-devant de nous. Ils nous conduisent en grande pompe à l'auberge : sur le seuil le Père de Guébriant nous attend avec le Père Bourgain, son adjoint. C'est un moment de touchante émotion, au milieu de l'allégresse générale qui se manifeste par des pétards innombrables.

Nous montons dans des chaises à porteurs que le général qui commande à Ning-Yuen-fou nous a envoyées, et notre troupe magnifique s'ébranle. Aux portes de la préfecture elle se grossit d'une centaine de chrétiens et d'un superbe chef Lolo dans son costume national : pieds nus, longue pèlerine de feutre brun, et turban bleu dessinant une corne au-dessus du front. Il prend, à cheval, la tête du cortège qui, avec ses quatre palanquins, ses quarante cavaliers et ses cent piétons, déploie, au milieu d'un crépitement formidable de pétards, sa pompe à travers les rues de la ville dont la population s'écrase pour nous voir. Ah ! c'est une belle entrée et qui marquera dans les fastes de la cité !

Mais, en nous la ménageant, je crois bien que le Père n'a pas que le désir de recevoir solennellement une mission française : il souhaite aussi atténuer la déception qu'il va nous causer. A peine les derniers visiteurs partis, il me prend à part et m'annonce qu'il ne peut quitter son poste.

Je comprends fort bien les devoirs que sa situation lui impose ; cependant, puisque c'est sur sa promesse que je suis venu et que je me suis privé des services du lieutenant ^{p.22} Lepage, ce qui me met hors d'état d'agir faute d'interprète, va-t-il m'abandonner et faire échouer ainsi une expédition qui devait assurer à notre pays le prestige d'une découverte importante ?

Le Père est remué, et depuis si longtemps il désire lui-même pénétrer chez les Lolos que perdre une telle occasion lui paraît doublement pénible. Il va s'efforcer de décider le Père Bourgain à le remplacer et de convaincre les deux Chinois, chefs de la communauté chrétienne dont les intérêts vitaux sont en jeu, que sa présence n'est plus indispensable : s'il y parvient, nous partons.

Durant dix jours ce sont des conciliabules sans fin. Pour mieux détourner les soupçons des autorités chinoises, le Père continue paisiblement les négociations avec le délégué du vice-roi. En même temps il invite à venir nous voir une foule de Lolos à l'aide desquels je dresse par renseignements une carte de la contrée à explorer, afin de ne pas m'y engager en aveugle ; mais comme ce sont des Lolos du pays soumis, chez lesquels le Père de Guébriant a déjà mené d'autres voyageurs, il n'y a là rien qui puisse exciter les soupçons, bien au contraire.

Cependant la situation ne s'améliore pas ; et nous n'entrevoions guère comment en sortir, quand le délégué impérial nous fournit une échappatoire inespérée : il rend son jugement sur les affaires litigieuses, et ce jugement est tellement inique, il couvre si scandaleusement des abus criants du préfet, qu'il n'est pas douteux que celui-ci n'ait su acheter sa connivence ¹.

Il est donc bien inutile que le Père de Guébriant reste pour défendre une cause condamnée : nous allons partir. Il avise sur-le-champ celui qui doit être l'instrument indispensable de notre tentative : notre futur interprète lolo.

^{p.23} C'est le moment d'expliquer la situation et par quels procédés nous comptons réussir.

L'état de guerre ne règne pas sans interruption entre Chinois et Lolos : chaque expédition se termine par un traité de paix qui définit les relations futures. Si indépendants que les Lolos veuillent être, ils ne peuvent se passer des Chinois : pour résister il leur faut des fusils, et à qui les acheter, sinon aux Chinois eux-mêmes ?

¹ Qu'on ne croie pas à une simple allégation : ce fut démontré par une nouvelle enquête ordonnée par le vice-roi. Le préfet fut déplacé et rétrogradé, le sous-préfet et le délégué destitués, et pleine satisfaction accordée à la mission. Car s'il est en Chine des juges corruptibles, en faire une règle générale est parfaitement injuste.

L'état de trouble du pays ne favorise pas l'industrie, la culture du chanvre est négligée, la toile ne se tisse plus guère, et il faut recourir aux cotonnades chinoises. De leur côté les Chinois ont besoin des Lolos. Les « Grandes Montagnes Froides », ainsi qu'ils appellent ce vaste massif, jouissent d'un monopole singulier : celui de l'insecte à cire, source de richesse pour le Sseu-Tch'ouan ¹. Ce besoin réciproque, combiné avec l'humeur indépendante ^{p.24} des Lolos qui veulent être maîtres chez eux, a donné naissance à la plus singulière organisation.

D'une part, les Lolos peuvent venir en toute liberté sur le territoire chinois : isolés ou en troupe, ils y descendent en armes, — quitte à les déposer au corps de garde s'ils entrent dans une ville, et à les reprendre en sortant — vont, viennent, commercent, se livrent bataille, bref agissent absolument comme chez eux. Mais chaque tribu qui veut jouir de cette liberté doit s'engager à respecter les Chinois *sur leur territoire*, et, en garantie, donner des otages qui demeurent au yamen du préfet ou du sous-préfet.

Les Chinois ne jouissent point de la réciprocité en territoire lolo : il leur est formellement interdit d'y pénétrer, sous peine d'être tués ou réduits en esclavage, sans que l'autorité impériale ait la moindre représaille à exercer. A moins, cependant, que le Chinois n'obtienne un passeport lolo : il faut pour cela qu'un homme de caste noble consente à le recevoir et à en répondre devant son clan. Or il ne manque pas de Lolos auxquels il ne déplaît nullement d'accorder ainsi leur protection, moyennant un honnête présent. Pour les chercheurs d'œufs d'insecte à cire, qui tous les ans viennent au nombre de plusieurs milliers, des usages se sont établis : des Lolos attendent les porteurs à la frontière, leur offrent leur patronage moyennant un prix convenu, et les prennent en charge ; jamais il n'y a le moindre manquement à la parole donnée, et les Chinois ressortent, indemnes et munis de leur précieuse acquisition, de ce pays où ils seraient dépouillés, fait captifs ou massacrés, s'ils y posaient le pied sans permission.

Ajoutons que pour mieux décider les Lolos à accepter ce régime qui déjà leur confère tant d'avantages, la Chine leur paie un véritable tribut ² : chacun des clans frontières ^{p.25} reçoit une somme assez appréciable (de 75 à 150 taëls par an, 300 à 600 francs environ).

¹ Colborne Baber, la Mission lyonnaise, A. Hosie ont déjà décrit cette curieuse industrie : un insecte, par sa piqûre, a la propriété de faire couler une cire très estimée de certains arbres ; or ceux-ci ne vivent que dans les chaudes plaines du Sseu-Tch'ouan, et l'insecte ne naît et ne se reproduit que sur une espèce de troène qu'on ne trouve guère que chez les Lolos, à plusieurs centaines de kilomètres de distance.

² Les Lolos, entre eux, ne pratiquent que l'échange direct et ne se servent jamais d'argent. Tous nos paiements sans exception ont dû être faits en marchandises emportées à cette fin. Cependant ils acceptent souvent de l'argent des Chinois, dans le but d'acheter des armes quand ils ont amassé une somme suffisante.

Il faut donc obtenir, nous aussi, qu'un Lolo nous introduise dans son clan. La chose est difficile, car la venue de personnages de notre sorte soulèvera bien des inquiétudes et des convoitises : seul un chef puissant sera en mesure de nous recevoir. Il faut le choisir bien pourvu d'alliés sur la route que nous voulons suivre, pour qu'une fois notre amitié scellée et établie, il puisse nous recommander à eux. Ainsi, non passants, mais hôtes, nous serons sacrés. Il suffira de n'être pas pressés, d'accepter des itinéraires changeants et peu directs, et d'avoir affaire à des hommes loyaux.

Par ses chrétiens, le Père a su s'assurer le concours de l'agent le plus propre à la réalisation de ce plan. C'est un jeune Chinois de vingt-huit ans, fils d'un bachelier établi aubergiste à Ta-Hin-Tchang, dernier village chinois sur la frontière, où les Lolos viennent en grand nombre. L'aubergiste et son fils leur servent de fournisseurs ; je ne serais même pas éloigné de croire qu'ils pratiquent quelque peu la contrebande des armes, denrée que les Lolos apprécient par-dessus tout. Aussi ont-ils dans les premières tribus des amis sur lesquels nous comptons pour nous ouvrir la route.

Trois jours plus tard, à la nuit tombée, l'aubergiste et son fils arrivaient mystérieusement : ils nous amenaient un Lolo aux traits réguliers et nobles, l'un des principaux membres du grand clan des Ma, qui occupe la frontière. Bientôt gagné par la confiance que nous lui témoignons, par le prestige du P. de Guébriant, aussi peut-être par le renom d'amitié que nous nous sommes déjà acquis près des Lolos qui viennent journellement nous voir, et, est-il besoin de le dire ? par quelques cadeaux, Ma déclare répondre de nous, au nom de sa tribu : si nous promettons solennellement que notre but n'est point de découvrir des mines, — ce que les Lolos redoutent par dessus tout, car les métaux précieux appellent les invasions — nous ^{p.26} n'avons qu'à venir, tous les siens nous feront bon accueil, et s'emploieront à nous en ménager un pareil chez leurs voisins.

Notre départ fut fixé au surlendemain, car il fallait à Ma le temps d'avertir son clan. Le jour suivant le préfet eut vent de quelque chose : son secrétaire accourut chez le P. de Guébriant lui dire qu'on parlait de notre intention d'aller chez les Lolos, mais que son maître ne pouvait croire à une entreprise si folle, en tous cas, si nous avions caressé ce projet, il fallait que le Père usât de son influence pour nous en démontrer l'absurdité. Le Père écouta sans rire cette invite, et s'engagea à nous prodiguer les conseils de la sagesse : il le pouvait en toute sincérité, sachant très bien que nous n'en écouterions pas un mot.

Nous n'osions rien souhaiter de plus favorable. Sans doute l'éveil était donné — il ne pouvait en être autrement à la dernière minute, — mais on ignorait encore que le Père dût nous accompagner et qu'il s'agît là d'une entreprise combinée depuis longtemps, non d'une simple fantaisie de touriste qu'une parole suffirait à réprimer.

Le lendemain, au moment du départ, le Père faisait dire au préfet que son éloquence avait été vaine, que nous étions des écervelés qui ne voulions rien entendre, et que le seul parti qui lui restât pour tempérer nos extravagances, était de nous accompagner lui-même. Le préfet demeura stupide. Mais, beau joueur, il répondit qu'il admirait la sagesse et le dévouement du Père et nous envoyait, pour nous faire honneur, huit hommes qui nous escorteraient jusqu'au village frontière, à 10 kilomètres de la ville.

Être conduits chez les Lolos par les autorités chinoises qui devaient nous arrêter, quel succès pour nos stratagèmes ! C'était presque trop beau, en vérité ! Mais il ne fallait pas attendre un revirement probable, et, sans perdre une minute, nous nous mettions en route.

@

CHAPITRE II

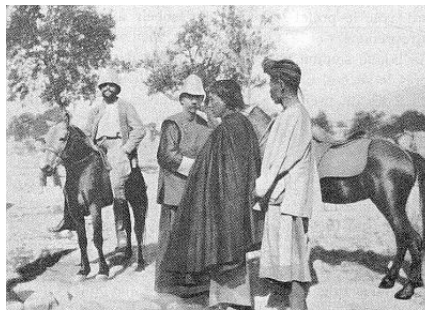
ENTRÉE CHEZ LES LOLOS INDÉPENDANTS

@

^{p.27} Notre équipage était fort réduit. J'avais congédié, en le renvoyant à Yunnan-sen, l'intérimaire interprète chinois ; trop peu sûrs de nos deux boys annamites, — combien la privation de serviteurs militaires se montrait fâcheuse ! — nous n'avions même pas songé à les emmener, mais comme nous aurions besoin de leurs services pour revenir à Yunnan-sen, nous les expédiâmes, sous la protection d'un homme de confiance du Père, à Souei-Fou dans le bas Sseu-Tch'ouan, où nous comptions aboutir : ils suivraient avec nos bagages la grande route qui contourne le pays lolo. Et comme il nous fallait bien quelqu'un pour faire notre cuisine, soigner nos chevaux et porter nos charges, nous emmenions trois chrétiens du Père, montagnards endurcis et qui, par dévoûment pour lui, se seraient fait hacher en morceaux.

Un lit chacun, une cantine pour deux, contenant par surcroît des lingots d'argent, des cartouches, nos rouleaux de pellicules photographiques, un peu de pharmacie, bref tout notre arsenal — quelle place restait-il pour nos effets ? — deux charges de sel, sucre, étoffes et menus objets destinés à être offerts en cadeaux, une dizaine de boîtes de conserves pour le cas d'absolue détresse, voilà nos impedimenta : ils ne nous promettaient pas beaucoup de confort, mais ils ne nous alourdiraient guère.

Nous longeons le joli lac de Ning-Yuen-fou et gravissons les collines qui le ferment à l'est et où s'arrête le monde connu des Européens. Notre nouvel ami Ma nous y attend, accompagné de son écuyer — car tout noble lolo après de lui un homme de confiance, choisi parmi ses serfs, qui lui ^{p.28} sert d'intendant en temps de paix et d'écuyer à la guerre. — Il va nous conduire à Ta-Hin-Tchang où il nous remettra entre les mains de trois de ses parents, venus pour nous chercher et nous emmener chez eux.



Les envoyés lolos. De g. à d. M de Boyve, le P. de Guébriant, Noble lolo, Serf

Derrière ces collines qui semblaient la base des hautes montagnes, on découvre avec surprise une petite plaine où viennent aboutir de nombreuses gorges. C'est la porte du pays lolo, le boulevard de Ning-Yuen-fou et de la domination chinoise : non moins de quatorze camps ou postes militaires, murés et crénelés, s'y pressent, contenant suivant la gravité des circonstances, de mille à trois ou quatre mille hommes. De nombreux hameaux également fortifiés sont disséminés dans les champs, et au centre s'élève le village de Ta-Hin-Tchang.

Quand nous y entrons, une multitude de Lolos, qui encombrant les rues, s'entassent autour de nous pour nous voir. Il faut l'avouer, leur mine est assez patibulaire : ils ont tout l'air de bandits en quête d'un mauvais coup, et nous surprenons maint échange de coups d'œil et de sourires mauvais qui semblent indiquer qu'ils nous considèrent déjà comme leur proie. Sans aucun doute, qui voudrait pénétrer chez ces brigands sans la protection d'un chef puissant serait sûr de n'aller pas loin.

Cependant nous arrivons à l'hôtellerie. L'aubergiste, que nous nous étonnions un peu de n'avoir pas vu venir au-devant de nous, n'est pas là ; son fils non plus. Voilà qui est étrange. Mais sans doute ils s'occupent de nos affaires : attendons !

Cependant un des chrétiens du Père, arrivé avant nous, se décide au bout de quelque temps à le mettre au courant de la situation. — C'est un trait de mœurs à remarquer dans tout l'Extrême-Orient, que le peu de hâte à communiquer les nouvelles les plus pressantes : on croirait déroger aux bienséances. — Et voici ce que nous apprenons :

Un mandarin nous a précédés et a fait connaître que quiconque nous prêterait la moindre aide encourrait des ^{p.29} châtiments terribles. L'aubergiste et son fils, épouvantés, ont renoncé à leur dessein et, n'osant braver nos reproches, sont allés se cacher. Et nos introducteurs lolos, mis au courant, viennent de disparaître eux aussi.

Voilà donc le secret de l'attitude si aimable du préfet en retenant par ses menaces tous ceux dont nous avons besoin, il comptait nous mettre dans l'impossibilité de faire un pas, cependant qu'officiellement il nous fournissait une escorte d'honneur. Joli tour, tout à fait conforme aux meilleures traditions !

La difficulté est sérieuse. Néanmoins avec des raisonnements, des promesses, on pourra peut-être ramener la confiance : après tout, un préfet n'est pas tout-puissant, et des seigneurs étrangers de notre sorte ne sont pas de ceux qu'on moleste impunément. Mais l'aubergiste reste introuvable. Cependant la nuit venue, on découvre son fils Siu. Celui-ci, qui sans doute avait escompté le salaire des services ^{p.30} qu'il allait nous rendre, paraît navré du contre-temps. Nous l'assurons de notre protection, nous faisons miroiter à

ses yeux l'appât d'une sérieuse récompense, et il entre entièrement dans nos vues. Il va s'efforcer de convaincre son père.

Le lendemain matin celui-ci se montre enfin. Mis au pied du mur, il balbutie : c'est vrai, il avait promis de nous aider, mais pouvait-il supposer que nous n'étions pas d'accord avec le préfet ? Comment désobéir à celui-ci ? Nous entreprenons de le ramener à de meilleurs sentiments : une bonne somme payée comptant au départ, une autre après le succès, c'est à mettre en parallèle avec les rodomontades du préfet, vaines contre qui nous sert. Son fils, nos chrétiens le sermonnent de leur côté.

Il est ébranlé, mais le mandarin est là qui l'épouvante. Apprenant la présence de celui-ci dans l'auberge, nous l'invitons à venir nous voir, et il n'ose refuser, puisque nous sommes arrivés ici sous l'égide officielle. Alors, devant l'aubergiste, nous lui demandons s'il est vrai que le préfet menace les gens que nous avons engagés. Il nie effrontément : quelle histoire est-ce là ? le préfet sera trop heureux qu'on nous aide, et lui-même n'est venu que pour empêcher que des gens malintentionnés ne nous trompent en nous offrant leurs services. Voilà qui est parfait, il y a eu simple malentendu, et l'aubergiste, de son propre assentiment, n'a plus qu'à nous seconder.

Tout semble donc arrangé. Mais ce sont maintenant les Lolos qui font défaut : prévenus par le mandarin que le préfet les fera mettre à mort s'ils reparaissent en territoire chinois après nous avoir conduits, ils n'ont pas envie de se brouiller, pour un motif en somme indifférent, avec la Chine dont ils sont les riverains immédiats. Impossible de les faire comparaître devant nous.

Heureusement le jeune Siu se révèle un garçon de ressources : dans cette foule de Lolos qui remplit le village, il en trouvera bien qui voudront gagner une honnête ^{p.31} récompense. Et voilà qu'il revient avec un grand diable à l'air décidé, qui offre rien moins que de nous conduire à Tchao-T'ong, préfecture du Yunnan, où il va souvent.

Nous n'en croyons pas nos oreilles. Comment connaît-il cette ville, de l'autre côté du Fleuve Bleu, et que vont faire ces farouches Indépendants si loin du repaire où on les croit enfermés ? Nous l'accablons de questions embarrassantes, il s'en tire avec la plus grande aisance, décrivant de façon précise la route, les étapes, les croisements avec les autres itinéraires que j'ai déjà notés. S'il va à Tchao-T'ong, c'est que c'est une contrée pleine de Lolos de la même race que les Indépendants et en relations constantes avec eux.

Voilà des données absolument nouvelles et du plus grand intérêt ; si ce diable d'homme dit vrai, nous allons découvrir des choses curieuses. Il nous presse d'accepter sa proposition, et Siu, qui le connaît, assure qu'on peut se fier à lui. Certes nous n'accepterons son offre qu'à la dernière extrémité, car la route qu'il nous propose nous écarte du cœur du pays lolo ; mais il est d'une bonne politique ^{p.32} de l'encourager, et de montrer que nous n'avons que l'embaras du choix.

Sur ce, nouveau coup de théâtre. Le préfet, prévenu sans doute par le mandarin, envoie à l'aubergiste une lettre foudroyante : « Comment, chétif, oses-tu braver les volontés de l'Empereur et conduire des étrangers chez les Barbares révoltés. Sache que tu seras taxé de connivence avec ces rebelles, et que ta race expiera avec toi ce forfait. »

Patatras ! Toute la combinaison s'écroule. L'aubergiste terrifié déclare qu'il renonce à l'affaire et que jamais il n'autorisera son fils à nous suivre. Le Père de Guébriant, après lecture de la lettre préfectorale, reconnaît avec tristesse qu'aucun Chinois n'osera braver des menaces si formelles et qu'il n'y a plus rien à espérer ici : à son avis nous n'avons qu'à rentrer à Ning-Yuen-fou et à tâcher d'obtenir du préfet, par la menace de plaintes contre ses manœuvres, qu'il cesse son opposition.

Mais il est clair que le Père n'a d'autre but, en proposant cette dernière démarche, que de me déguiser l'aveu d'un échec définitif, car comment espérer que le préfet va céder, surtout après la preuve d'impuissance que constituera notre rentrée. Non, si nous quittons la place, si nous faisons un pas en arrière, adieu les Lolos ! il faut y renoncer !

C'est d'ici qu'il faut agir, sans reculer d'un pas. J'écris donc au préfet pour lui dire que l'aubergiste, trompé par de faux bruits, croit qu'il interdit notre départ, mensonge certain puisque j'ai en main la lettre par laquelle lui-même nous souhaite bon voyage et nous envoie une escorte d'honneur. D'ailleurs, quelle absurdité de penser que le préfet voudrait frapper un homme coupable d'aider des officiers français, hôtes de l'empire et accrédités comme tels ! cet homme n'est-il pas maintenant à notre service et par conséquent inviolable comme nous-mêmes ? le Préfet se doit de démentir des bruits si blessants pour sa réputation d'intelligence et de loyauté.



Fermes fortifiées autour de Ta-hin-Tchang

La nuit est venue durant toutes ces péripéties. Un bruit ^{p.33} de dispute violente s'élève dans la cour, et aux lueurs incertaines de quelques lumignons, nous distinguons des silhouettes de Lolos : ils semblent prêts à en venir aux mains. Les gens de l'auberge se précipitent entre eux et finissent par obtenir qu'ils sortent. Le sujet de cette rixe ? Vraiment, il était inattendu. Au moment où les Chinois nous abandonnent, les Lolos se disputent l'honneur de nous conduire !

Notre nouvel ami avait réuni les siens devant notre porte, et tous ensemble ils allaient s'engager par le serment du sang à nous conduire fidèlement. — Ce serment, le plus sacré de tous, est tout pareil à celui des anciens Germains : chacun, par une piqûre au bras, fait couler quelques gouttes de sang dans une coupe pleine de vin, puis à tour de rôle tous trempent les lèvres dans le breuvage en répétant les paroles du serment. — Mais au moment où ils allaient le prononcer, les envoyés des Ma, qui s'étaient si prudemment éclipsés jusque-là, informés que d'autres allaient leur enlever l'honneur et la riche aubaine de nous conduire, se sont élancés en réclamant leurs droits.

Cet épisode vient à propos pour nous rendre l'espoir. Notre ténacité a déjà ramené les Lolos : pourquoi ne réussirait-elle pas avec les Chinois ?

Au matin, toute une troupe pénètre dans l'étroite chambre où depuis deux jours les négociations nous tenaient enfermés. Ce sont des chrétiens de Ning-Yuen-fou envoyés par le P. Bourgain. Ce Père, dont la sagacité et la connaissance du caractère chinois sont proverbiales, a très sagement jugé que ma lettre au préfet — que je lui ai envoyée pour la faire traduire — n'atteindrait pas son but : le préfet trouverait quelque échappatoire, il protesterait ouvertement de ses bonnes intentions, mais maintiendrait ses ordres secrets. C'est sur l'aubergiste que les mêmes arguments pourront porter.

Aussi le Père en a-t-il tiré deux pièces : l'une est une lettre par laquelle l'aubergiste répond au préfet qu'il ne ^{p.34} comprend pas quelle faute il a pu commettre en servant d'honorables étrangers qui sont arrivés avec une escorte officielle. Maintenant qu'il s'est engagé, croyant se conformer aux désirs de l'Empereur, comment pourrait-il se dédire ?

Par la seconde pièce, je déclare que je prends à mon service l'aubergiste et toute sa famille, que quiconque leur cherchera querelle à ce sujet s'attaquera à moi, et que je prie le ministre de France à Pékin de s'enquérir si quelque acte malveillant aura été commis à leur égard.

Ces pièces, admirablement tournées dans le goût chinois par un remarquable lettré qui est le chef de la communauté chrétienne, sont d'une calligraphie magnifique, et relevées de traits au vermillon du plus bel effet. Entourés de toute notre cour de chrétiens, nous les présentons solennellement à l'aubergiste. Impressionné de ce cérémonial, son cœur de bachelier frémit d'admiration à la vue d'une lettre si éloquente, et d'orgueil à la pensée de la signer, le grand diplôme garantissant la protection de la France lui semble un talisman invincible : sans balancer davantage, il trace son nom au bas de la lettre, qui est sur-le-champ cachetée et remise aux chrétiens. Puis il se prosterne et nous salue comme ses maîtres. Cette fois nous le tenons.

Aussitôt les trois envoyés lolos, que nous n'avions pas encore vus, viennent se présenter et se prosterner à leur tour — car ils se piquent de n'être point des barbares et de connaître les usages, et nulle part nous ne recevons

autant de *ko-teou* (prosternation le front contre terre) que chez cette race si fière. — Dorénavant ils répondent de nous : ils sont nos *répondants*, suivant l'expression chinoise que nous adopterons.

Il n'y a plus qu'à partir. « Mangez d'abord », nous disent les Lolos : « Ici, vous avez tout en abondance ; en haut, il n'y a rien. Ménagez vos provisions. » Paroles pleines de sagesse ! — Hélas que la sagesse est souvent mauvaise conseillère ! — Nous déjeunons rapidement, et ^{p.35} enfin nous quittons Ta-Hin-Tchang, fendant avec peine les flots pressés de la foule, que notre lutte avec le préfet a passionnée et qui se demande quel lendemain aura notre triomphe d'aujourd'hui.

Ainsi nous avons réussi à faire tomber la première barrière qui défendait le pays interdit. Les autorités chinoises, prises de court, n'ont pas soupçonné notre jeu ni préparé une opposition efficace ; leurs mesures du dernier moment, précipitées et incohérentes, donnaient prise à la parade. Mais quel secours n'avons-nous pas trouvé dans l'habileté et le sang-froid du Père de Guébriant, le dévouement filial qu'il a inspiré à tous ses chrétiens, et l'adresse diplomatique du Père Bourgain !

Peut-être aura-t-on trouvé long le récit de cette négociation de trois jours. Sans doute les chutes dans les précipices, les charges de cavaliers armés de lances, les embuscades, les trahisons, les héroïques dévoûments parlent mieux à l'imagination. Ces sujets ne nous manqueront point, heureusement. Mais je n'aurais rien de tout cela à raconter si cet obscur duel au fond d'une chambre d'auberge contre la puissance chinoise, invisible mais agissante, avait pris une autre tournure.

*

Mais où donc sont nos répondants lolos ? Ils se sont attardés à boire le coup de l'étrier : Siu nous quitte pour les relancer. Nous traversons plusieurs postes militaires, placés à cheval sur la route pour mieux la barrer. A quelque distance du dernier, toute la garnison, une vingtaine d'hommes, sort et vient nous présenter les armes : par un heureux hasard l'officier qui les commande est chrétien, et il veut saluer le Père. La petite troupe prend la tête de notre colonne ; elle nous accompagne ainsi jusqu'à une porte, reste d'un fort démoli, qui marque la frontière : devant cette porte, qui est celle du péril et de l'aventure, ^{p.36} elle s'aligne, et une dernière fois nous rend les honneurs.



Derniers honneurs

Cette fois, c'est bien l'inconnu. Sensation délicieuse qui fait trouver douce à l'explorateur les plus rudes épreuves ! Il semble que quelque sortilège écarte le mur magique qui jusqu'alors arrêtaient les pas et les regards des hommes : tout un monde nouveau lui apparaît, qu'il trouve merveilleux. Une confiance invincible l'envahit, et il croit sentir sur lui une protection toute-puissante : le Destin ne l'a-t-il pas marqué pour révéler à l'univers ce coin de terre tenu secret à son intention depuis le commencement des âges ? Maintenant un charme le protège, tout s'ouvrira devant lui. Aussi, pour bien remplir sa mission, pour rapporter à ses semblables une image complète de ce qu'il a vu, comme ses sens s'ouvrent, comme son attention se décuple ! il ne faut pas qu'un brin d'herbe lui échappe. Étonnez-vous alors si, dans ses descriptions, ce brin d'herbe occupe trop de place !

Qu'on ne sourie pas devant cet enthousiasme ! Je ne crois pas qu'un seul explorateur, fût-ce le plus sceptique et le plus froid d'apparence, ne l'ait constamment ressenti : pour s'astreindre à une vie de soldat, sans chercher les ivresses de la victoire, et d'ascète, sans avoir en vue les félicités célestes, il faut un peu de mysticisme et croire à son étoile.

^{p.37} Nous escaladons les pentes raides de la montagne, d'où se découvre l'admirable paysage de la vallée de Ning-Yuen-fou. Quelques Lolos, qui descendent, nous jettent des regards surpris ; mais à la vue des esclaves de nos répondants, qui portent nos charges, ils comprennent que nous ne sommes pas des intrus, et ils passent. N'importe, sans introducteurs et sans interprète, nous sommes dans une situation assez sotte. Que font donc nos gens ? Jusqu'au village de Ta-Hin-Tchang, là-bas à nos pieds, le chemin est désert. S'est-il produit quelque incident ? le préfet n'a-t-il pas inventé quelque nouveau tour ? Malencontreux déjeuner ! stupide précaution ! Pourquoi ne sommes-nous pas partis sur-le-champ en profitant d'un moment d'enthousiasme qui sans doute est déjà passé ?

Mais si nos réflexions deviennent sombres, le ciel l'est encore davantage : subitement le soleil, jusque-là radieux, disparaît derrière des nuages noirs surgis de derrière les crêtes ; un vent terrible nous enveloppe de ses tourbillons. Nos porteurs lolos s'élancent dans un petit vallon qui s'ouvre au cœur de la montagne, à cette altitude déjà élevée ; nous les suivons en hâte. A peine avons-nous le temps de remarquer à l'entrée un chien pendu en croix, sinistre menace à tout intrus.

L'orage se déchaîne avec une violence inouïe : pluie, grêle, neige, fouettées par un ouragan infernal, cependant que la foudre éclate et tombe de tous côtés. Il nous faut déployer toute notre vigueur pour avancer, et encore sommes-nous en terrain plat et en partie abrité : si nous avions été surpris quelques minutes plus tôt sur la pente abrupte, il n'y aurait eu d'autre moyen de salut que de nous coucher et de nous cramponner aux rochers pour n'être pas emportés par le vent.

Heureusement, à peine avons-nous fait cinq cents mètres que nous trouvons deux maisons : nous nous y précipitons. Des maisons ! Les plus misérables masures qu'on puisse rêver. Celle où nous sommes entrés n'a qu'une pièce ^{p.38} minuscule, et son toit crevé laisse passer des torrents d'eau, tandis qu'une fumée intense s'élève du foyer et nous aveugle : être enfumés et inondés à la fois, c'est vraiment le comble de la fortune ! Nous sommes étonnés de trouver ces cabanes habitées par deux femmes chinoises ; elles y vivent avec la permission des Lolos, dont un village, qu'un rebord de terrain nous cache, est à cinquante mètres.

La tempête, toujours accompagnée de neige et de tonnerre, dura toute la nuit. Vraiment l'accueil de la Lolotie n'avait rien d'engageant : « Elle veut effrayer les audacieux qui osent pénétrer sur son sol », disait en souriant le Père. Mais les torrents d'eau et les sifflements de l'ouragan s'engouffrant dans notre taudis n'étaient pas seuls à nous tenir éveillés : point d'interprètes, point de répondants, voilà qui était plus inquiétant que l'orage. Viendraient-ils jamais ? Et quel accueil nous ménageaient les Lolos du village, qui ne nous avaient pas donné signe de vie ?

Le jour vient, et un beau soleil dissipe les nuées, mais non notre inquiétude. A neuf heures seulement, avec un soupir de soulagement compréhensible, nous voyons arriver nos retardataires. Il paraît qu'hier les Lolos étaient si joyeux de nous emmener chez eux que pendant notre déjeuner ils se sont mis à boire à notre santé, si bien qu'ils ont fini par être complètement ivres. Mais maintenant les voici tout à notre disposition.

Que ce début ne donne pas une idée trop fâcheuse de nos répondants ! ils vont bientôt se relever dans notre estime.

Il est temps de les peindre, car l'opinion jusqu'ici avait le droit d'hésiter : Colborne Baber décrit les Lolos comme *plus grands qu'aucune race d'Europe* ; il n'a pas vu a un seul homme qui, même pour un Anglais, pourrait être appelé petit » ; cependant que le commandant Bonifacy, l'ethnographe le plus renommé du Tonkin, déclare impossible de reconnaître un Lolo d'un Annamite, s'ils portent le même ^{p.39} costume, et les Annamites, chacun le sait, sont une des *plus petites races qu'il y ait au monde*. Telles sont les précises données que possède la science !

« Il sont moult belles gens, mais ne sont pas bien blanches, mais brunes gens » : ce portrait, tracé au XIII^e siècle par Marco Polo, est toujours exact. Deux de nos répondants sont des hommes magnifiques : l'un, Ma-Hotseu, a près de deux mètres de haut, des traits fins et réfléchis ; l'autre, Ma-Yola, qui n'a guère que 1m,90, possède une des plus belles têtes qu'on puisse imaginer. Rien de l'Asiatique : le teint n'est pas jaune, mais basané comme celui des habitants de l'Europe méridionale ; les yeux, non obliques, non bridés, sont grands et protégés par de puissantes arcades sourcilières ; le nez est aquilin, la bouche bien dessinée. Et surtout quelle expression ouverte, franche, martiale ! Comme cet œil est assuré, sans nulle provocation ! Une tête européenne ! oui,

mais un peu indienne aussi : ^{p.40} quel superbe Peau-Rouge, s'il avait dans les cheveux un panache de plumes !



La photographie rend très mal la beauté de leurs types : un peu inquiets de ce que nous allons faire, ils ne savent point garder leur expression naturelle, clignent des yeux, tordent la bouche. Ce sera, malheureusement, un cas assez général, et je prie qu'on embellisse par la pensée tous les portraits que nous donnerons, puisque en Europe les photographes, même avec les sujets les plus accoutumés à l'opération, sont obligés de faire mille recommandations, de retoucher le cliché et souvent de le recommencer.

Quant à notre troisième répondant, Ma-Walé, quoique du même clan, il est assez laid et beaucoup moins grand (1m65 environ) ; mais il est très renommé pour son intelligence et son courage.

Pendant que nous nous disposons à les photographier apparaissent au-dessus du mur qui couronne le talus auquel les maisons sont adossées, toute une file de minois curieux : ce sont les femmes lolos du village qui, maintenant que nos répondants sont arrivés et que nous sommes par là présentés, veulent voir les Faces pâles, ainsi que sans doute elles nous nomment. Elles arrivent à point pour nous fournir un amusant fond de tableau, bien qu'aucune ne soit jolie, — nous saurons plus tard pourquoi.

Et maintenant qu'après tant d'alertes nous sommes au complet, marchons ! L'ascension est assez rude, car le chemin monte en ligne droite, mais bien que la pente soit plus abrupte à mesure qu'on s'élève, elle est bien moins raide que sur les montagnes que nous avons gravies jusqu'ici, et cependant nous sommes déjà à 3.000 mètres d'altitude. Quand nous nous retournons, la vue est merveilleuse ; la neige a, cette nuit, recouvert tous les sommets, et, de cette hauteur, on les voit briller à l'infini comme des vagues frangées d'écume : c'est le Tibet qui s'étend sans limite vers l'ouest.

^{p.41} Que le pays est tourmenté là-bas ! Ici au contraire les croupes sont arrondies, le roc disparaît sous la terre et la terre sous le gazon : on peut passer

partout à cheval comme à pied. Pas besoin de chemin : une simple piste qui a dix mètres de large au moins ; et au lieu de se suivre en file indienne, procédé obligé sur les étroites routes de Chine, et de surveiller attentivement l'endroit où poser le pied, tout le monde va librement, s'arrête, forme des groupes, cause, chante, rit. C'est une joie de marcher dans ce pays.

La région où nous avançons est peu habitée : si près du territoire chinois, les habitants n'y seraient jamais en sûreté, les guerres étant continuelles. Nous ne rencontrons que quelques cases en bambous, abris de bergers ; des troupeaux que gardent de jeunes pâtres, et plusieurs bandes — je n'ose dire caravanes, tant ces troupes joyeuses et sans ordre évoquent peu l'aspect régulier et méthodique que ce mot implique — qui se rendent à Ta-Hin-Tchang pour vendre des chevaux, des peaux et du miel.

Généralement les nobles sont à cheval, sur de petites bêtes robustes et agiles, d'une race spéciale au pays : leur pied, sûr comme celui de la chèvre, n'est pas ferré ; elles ont un harnachement teint en rouge et orné de petites plaques rondes en os, d'un joli effet. L'étrier mérite une mention spéciale : il a la forme d'un sabot, dont la moitié arrière manque et dont l'avant est plein, sauf une toute petite cavité où n'entrent que les doigts, le reste du pied ne reposant sur rien. Cette disposition singulière présente une certaine analogie avec l'étrier des anciens chevaliers japonais.

Chaque noble a avec lui des esclaves chargés de fardeaux et quelques serfs qui portent ses armes : une immense lance de cinq à six mètres de longueur, qui est une des caractéristiques des Lolos, un trident, un arc et un carquois, parfois un fusil ; lui-même a un sabre soutenu par un baudrier recouvert de ces mêmes ornements en os qui sont ici fort à la mode.

^{p.42} Tous nous saluent amicalement et s'arrêtent un moment pour interroger avec curiosité nos répondants sur ces hôtes de sorte nouvelle. Nous en profitons pour les photographier ; ils se font expliquer notre but et, celui-ci connu, ils se posent d'eux-mêmes avec leurs hommes d'armes en groupes décoratifs, d'allure même un peu théâtrale, exactement comme les disposerait un artiste professionnel. Ils ont le sens du pittoresque et de l'effet.



Chevaliers lolos avec leurs hommes d'armes

Nous franchissons la crête par un col de 3200 mètres de hauteur ; mais au lieu de redescendre, nous trouvons un large plateau en forme de cuvette, garni d'une herbe abondante : « Veuillez galoper, messieurs, c'est l'usage ici », nous disent nos guides ; et de fait, ce plateau de Tchaol, où les Lolos tiennent des assemblées et se concentrent avant les expéditions, semble un vrai champ de course. Nous lâchons la bride à nos chevaux qui partent comme des fous. En Chine tout ce qui est plaine est champ de riz ou de pavot, on n'abandonne à l'herbe que les talus escarpés où rien d'autre ne pourrait venir ; les routes sont étroites et caillouteuses : jamais on ne trouve la moindre place pour prendre les allures vives. Ici de l'espace, une plaine, de l'herbe ! de mémoire de cheval, jamais on n'a vu cela, et les nôtres sont comme ivres.

Nouveau col de 3100 mètres, puis nous commençons à descendre. Des sapins, des buis, de grands buissons d'azalées couverts de fleurs blanches et roses transforment les pentes gazonnées en un vrai parc. Tout à coup, à un tournant, Siu pousse une exclamation de joie : « Succès assuré ! » dit-il, et il nous montre à l'horizon une forme rose perdue dans le ciel.

C'est le Long-Teou-chan, le mont de la Tête du Dragon, ainsi que l'appellent les Chinois, ou Chonolévo, de son nom lolo. Nulle montagne n'est plus fameuse. Sa forme caractéristique — elle en a plusieurs, toutes remarquables, suivant le côté d'où on la regarde : d'ici c'est une pyramide régulière, à pointe effilée, — sa hauteur prodigieuse — ^{p.45} 5000 mètres, suivant l'estimation que j'en ai faite depuis — la font reconnaître entre toutes. C'est une de ces manifestations de la puissance de la Nature qui frappent l'imagination des peuples et en font jaillir les légendes : pas une famille lolo qui n'y place le berceau de ses ancêtres ; pas une histoire où elle ne joue un rôle et, d'avance, lorsqu'un conteur prend la parole, on peut se préparer à entendre son nom.

Quand on l'aperçoit d'ici, en entrant dans le pays, c'est un gage assuré que tout ira bien. Et je le crois volontiers, car une chose déjà ira certainement bien : ma carte. Chonolévo est juste à l'autre extrémité du pays lolo : je puis donc, du premier coup, viser le point précis où nous comptons aboutir et, malgré les écarts que la politique ou les accidents du sol imposeront à notre direction, assurer à mes levés une base d'une précision absolue ¹.

Plus au sud, un autre massif, qui semble aussi élevé, m'offre un second point de repère : c'est le Chama-Sué-chan (Monts neigeux de Chama), où nous comptons aussi aller. Il porte bien son nom, car ses sommets élèvent dans le ciel un vaste champ de neige que rougissent les derniers rayons de

¹ C'est d'autant plus heureux qu'à partir de ce moment nos guides, inquiets de mes questions, de mes visées et des notes que je prends, me prient nettement de ne point lever la carte de leur pays. Nous devons dorénavant nous livrer à des ruses de Peaux-Rouges pour obtenir les renseignements et les noter, ainsi que les directions, sans exciter leur suspicion.

soleil, tandis que Chonolévo, trop aigu sans doute, n'est point recouvert de neige ¹.

Derrière nous déjà le soleil a disparu ; un voile sombre s'étend sur ce pays inconnu que nous voulons découvrir ; seules, presque irréelles au milieu des nuages, les cimes roses des deux monts géants brillent comme un séjour de gloire et de splendeur. Magnifique symbole ! Quand nous verrons se dresser les obstacles et les embûches que recèlent les ténèbres, nous aurons devant les yeux la vision radieuse de ce but éclatant apparu en plein ciel.

^{p.46} La résidence de Ma-Walé, où nous devons coucher, est tout près. Elle se compose d'une assez vaste maison, sans clôture, qu'habite le seigneur, et, à quelque distance, sur l'autre rive d'un ruisseau, d'une agglomération de cases en bambou, entourées de fragiles barrières en clayonnages, où se tiennent les serfs. Un autre noble habite un peu plus haut.



Cases de serfs

Il faut que je me hâte de le dire, c'est la seule demeure de seigneur lolo que nous ayons vue ainsi ouverte et isolée : toutes les autres sont closes par une enceinte, à l'intérieur de laquelle plusieurs familles de serfs sont prêtes à défendre leur seigneur contre un coup de main. Peut-être Ma-Walé comptait-il, en temps de guerre, monter chez son voisin mieux protégé ; quoi qu'il en soit, sa confiance ne lui a pas porté bonheur : à mon second passage au Kien-Tch'ang, j'ai su qu'il avait été tué par un clan ennemi. Combien de nos amis lolos ont déjà disparu !

Comme toutes les maisons de riches Lolos, celle-ci a ^{p.47} ses parois formées de planches, disposées verticalement ; le toit est également en planches, qu'assujettissent des rangées de grosses pierres, à la mode des cabanes suisses ; mais, fort inégalement taillées, ces planches laissent entre elles des vides presque égaux aux pleins. Point de fenêtre : ce serait assurément superflu, le jour et l'air n'entrent déjà que trop, comme la pluie et

¹ Il ne l'est jamais, en effet, sur sa face sud, trop à pic — sauf dans quelques crevasses, — mais la face nord, que nous verrons plus tard, conserve toujours un peu de neige.

la neige, par cette toiture à jour. La maison comprend deux pièces : le maître de la maison et sa femme occupent la plus petite, l'autre est la salle commune.

Pas un meuble, sinon quelques coffres où sont enfermés les vêtements et toutes les misérables richesses du ménage. Au centre de la pièce, pour combattre le froid vif qui pénètre par tant d'interstices, est un foyer toujours allumé. C'est une vaste pierre circulaire, dont le centre est un peu évidé pour recevoir les cendres ; le pourtour est sculpté d'arabesques assez frustes. Trois pierres posées au milieu aident au tirage et supportent le vaste plat creux où cuisent les aliments.

Dans la grande salle, en face de la porte, est un réduit dans lequel on enferme, le soir, une partie des cochons et des brebis. Il y a encore, dans les coins, d'autres réduits qui tantôt servent à ranger des armes, des outils, des instruments de pêche ou de chasse, tantôt servent de chambre à coucher pour quiconque a besoin de s'isoler.

Mais c'est un cas rare. En général le Lolo n'a pour dormir ni lit, ni place fixe ; la seule chose qui lui soit nécessaire, il la porte toujours sur lui : sa grande pèlerine. Il s'accroupit auprès du foyer ; quand le sommeil vient, il s'étend le plus près possible du feu, les jambes à demi-repliées sous le manteau.

Ce vêtement, exactement pareil à celui que portent les bergers du Limousin ou de la Provence, est en feutre, ordinairement brun foncé, quelquefois bleu, souvent de la teinte naturelle de la laine. C'est, avec la toile de chanvre, le seul produit de l'industrie textile chez les Lolos ; son étoffe^{p.48} est grossière et inégale. Mais, tel quel, ce vêtement l'abrite si bien contre la pluie, la neige et le froid, que le Lolo le juge inestimable. Jamais il ne le quitte, été comme hiver, grâce à lui il ne craint pas d'être surpris par la nuit : qu'importe, il s'étendra dans le premier creux de rocher et dormira bienheureusement dans cette mirifique cape, qui lui tient lieu de matelas, de couverture et même de toit. La vraie demeure du Lolo, c'est sa pèlerine.

Assez tard dans la nuit, assis autour du foyer avec Ma-Walé et sa femme, ses serviteurs et les nôtres, nous causons familièrement. Malheureusement, ils ont encore plus de questions à nous poser que nous n'en tenons en réserve ; car tout ce que nous possédons n'est-il pas merveilleux ? Sur toutes choses, ce qu'ils admirent, ce sont nos lampes de poche électriques ; ce feu éclatant que chacun de nous porte sur lui sans en être brûlé, qu'il peut à volonté éteindre, rallumer, braquer dans toutes les directions, n'est-ce pas un miracle, qui fait pressentir de quel pouvoir magique nous sommes environnés ? On brûle de connaître nos armes : demain il faudra que nous en montrions l'effet...

Quand le moment est venu de dormir, sauf Ma-Walé et sa femme qui se retirent, tout ce monde reste étendu autour du feu, devant nos lits dressés. C'est pour nous^{p.49} une épreuve décisive : si les Lolos sont les brigands que dépeignent les Chinois, notre dernière heure sonnera cette nuit, car ils n'ont

qu'à étendre le bras pour nous frapper dans l'obscurité, et nos trésors sont à eux. Si demain matin nous sommes en vie, c'est qu'ils n'en veulent pas, et nous avons affaire à des hommes loyaux.



Serfs lolos

Malgré la sympathie instinctive que déjà nous éprouvons pour nos hôtes, la sagesse nous commande de ne dormir que d'un œil, la main sur nos revolvers. Parfois la lueur mourante du brasier s'éteint, l'ombre devient absolue : bientôt on entend le sourd bruissement d'un corps qui rampe. Vite un jet de lumière : ce n'est qu'un des dormeurs qui, réveillé par le froid, s'efforce de ranimer le feu.

Déjà à travers les parois à claire-voie filtre une vague clarté : tout le monde s'étire et se lève. Tous trois nous nous souhaitons joyeusement bonjour, car nous sentons maintenant que la partie est à demi gagnée : n'avoir plus à redouter que des ennemis déclarés, c'est avoir vraiment trop beau jeu !

@

CHAPITRE III

AU CŒUR DES « GRANDES MONTAGNES FROIDES ».

@

^{p.50} Cependant il ne suffit pas, pour pénétrer dans ce pays, d'avoir des hôtes loyaux. Le morcellement des clans et leurs dissensions constituent l'obstacle le plus redoutable, et le fait d'avoir été bien reçus par une tribu ne nous garantit que mieux l'hostilité de ses voisins.

Tout de suite nous allons en faire l'expérience. Il nous faut franchir la vallée de Lan-pa qui appartient à un autre clan, les Ngigai, et coupe en deux le territoire des Ma. Le vrai patrimoine de ceux-ci est à l'est ; plusieurs fractions, trop à l'étroit, sont allées s'établir dans la zone jusque-là déserte qui avoisine la Chine — conformément au mouvement qui partout, depuis deux siècles, entraîne les Lolos de l'est vers l'ouest, au rebours de ce que l'on a cru jusqu'ici — et c'est ce nouveau domaine que nous venons de traverser depuis deux jours.

Or, les Ngigai sont en bons termes avec les Ma de l'est, mais en hostilité avec ceux de l'ouest, et notre ami Ma-Walé, après nous avoir conduits jusqu'à la frontière, doit s'interdire de nous escorter plus loin, car ce serait nous exposer à une attaque. Les *répondants* qui nous restent se demandent même si le fait d'être arrivés sous son égide n'indispose pas les Ngigai : bien que ceux-ci aient à l'avance promis leur assentiment à notre passage, personne ne se trouve là pour nous recevoir. C'est assez mauvais signe, car nous sommes assurément signalés depuis longtemps ; aussi nous fait-on arrêter, et Ma-Ho-Tseu part en avant pour s'assurer de leurs dispositions.



Vallée de Lan-Pa. Esclaves portant des planches provenant de « mines de bois »

La vallée de Lan-pa, qui s'étend devant nous, renferme des villages nombreux et de riches pâturages. La rivière ^{p.51} qui y prend sa source coule vers le sud et arrose quelque temps le pays lolo ; mais elle en sort bientôt, et,

dans cette dernière partie, sa vallée est empruntée par la grande route chinoise de Kiao-Kia-Ting à Ning-Yuen-fou. Chose singulière, l'existence de cette route était restée inconnue des géographes européens, qui prolongeaient bien au delà le domaine des Lolos. C'est le Père de Guébriant qui, en 1897 la suivit le premier et signala l'erreur générale. D'avoir trouvé une route chinoise là où on dépeignait un territoire indépendant et inaccessible, il avait conservé un certain scepticisme à l'égard de celui-ci : il était convaincu que c'était une fiction inventée par les mandarins pour faire valoir en haut lieu le mérite de tenir en respect un peuple si redoutable. Grand était maintenant son étonnement de constater que nous nous trouvions bien dans ce pays indépendant ^{p.52} auquel il ne croyait plus, et que nous avions tout à fait cessé d'être en Chine. A quel point cette immense contrée, qu'on croit si bien connue, est en réalité fermée et mystérieuse, même pour ceux qui y résident !

Nos guides nous font distinguer un groupe embusqué dans des rochers : posté là ou ailleurs, il est toujours prêt à fondre sur quiconque entrerait sur le territoire sans autorisation. Chaque tribu a ainsi des grand'gardes toujours aux aguets. D'ailleurs, les moindres détails révèlent l'état de guerre permanent : c'est ainsi qu'en voulant m'écarter légèrement de la piste, je constate que tout le terrain, jusqu'à des rochers qui forment défilé, est planté de petits piquets fichés la pointe en l'air, dépassant peu le sol ; il paraît que ces pointes sont empoisonnées. Elles sont, on le devine, destinées aux pieds nus de quiconque voudrait, la nuit, passer en trompant la surveillance du poste qui garde le chemin ¹.

L'attente se prolonge. Une grande agitation se manifeste dans la vallée ; des groupes se forment et se dispersent.

Il paraît que nous serions menacés d'une attaque des Lomi-Loko, clan voisin, et les Ngigai ne savent si nous méritons qu'ils affrontent pour nous cette éventualité.

C'est le moment que choisit Ma-Yola, le répondant qui nous garde, pour demander à connaître la puissance de nos armes, et notre interprète estime lui aussi que quelques projectiles tombant de l'autre côté de la vallée ne pourront qu'améliorer la situation. Nous nous exécutons et envoyons nos balles progressivement dans la rivière, dont l'eau rebondit sous leur choc, puis au delà et sur le versant opposé des montagnes. Leur portée, la rapidité du tir, l'approvisionnement de nos armes qui semble illimité — nous avons des carabines automatiques à dix coups et nous avons soin de ne jamais laisser voir qu'elles peuvent s'épuiser — excitent des transports d'enthousiasme chez nos guides, et ^{p.53} aussi chez les gens d'en bas, qui poussent des cris d'admiration.

¹ C'est un moyen de défense usité partout où les gens vont nu pieds je l'ai vu souvent en Afrique.

Je ne sais si ce petit exercice est pour quelque chose dans la décision, mais presque aussitôt on nous fait dire d'avancer, et un *répondant* ngigai, suivi d'une nombreuse foule de curieux, vient au-devant de nous. C'est un magnifique jeune homme de 1m90 de haut, portant un fusil moderne ; il se prosterne de la manière la plus courtoise. Nos guides sont ravis : c'est le propre neveu du *nzemo* ou prince de la région, et avec lui nous n'avons rien à craindre des Lomi-Loko. N'importe, on nous prie de tenir à la main, et très ostensiblement, nos carabines, et même le Père de Guébriant, qui cependant nous a prévenus qu'il ne ferait pas usage de ces engins meurtriers, doit se résoudre à cette démonstration martiale.

Le lecteur ne se plaindra pas que, devant l'ordre chronologique afin de faciliter l'intelligence du récit, je lui explique dès maintenant l'organisation sociale et politique des Lolos, telle que nous arriverons à la déterminer au bout de plusieurs mois seulement, tant il est difficile de saisir des lois là où aucune constitution n'est écrite et où les exceptions, tout en confirmant la règle, la dissimulent trop souvent.

Les Lolos indépendants vivent sous le régime féodal. Tout le sol appartient aux seigneurs. Ceux-ci estiment et pratiquent avant tout l'art de la guerre ; nous le verrons, ils ne négligent pas les belles-lettres ; mais ils n'apprécient point le mérite agricole. C'est, pour eux, le lot des serfs et des esclaves ; il leur en faut donc, et les Chinois sont là pour leur en fournir : il les razzient et les emmènent dans leurs montagnes. Voilà, n'est-ce pas, une situation passablement paradoxale que celle de cet énorme empire qui ne peut empêcher, sur son propre territoire, ses enfants d'être réduits en esclavage par des Barbares.

Les esclaves ne sont pas maltraités... pourvu qu'ils ne se sauvent pas et qu'ils obéissent. Ils forment plusieurs ^{p.54} classes hiérarchisées, ordinairement trois. Au bout de plusieurs générations de bons services, l'esclave est habituellement affranchi et devient serf. La classe des serfs, qui a également sa hiérarchie propre, contient parfois à son sommet des nobles déchus, généralement des vaincus, qui, ne consentant pas à accepter le joug du vainqueur, vont ailleurs chercher la protection d'un seigneur puissant. Tel était le cas précisément d'un village que nous longions : il était habité par d'anciens nobles Loko, réfugiés sur le territoire des Ngigai et devenus leurs serfs.

Enfin tout en haut de la hiérarchie sont les *nzemo*, ou princes. Le pouvoir de ceux-ci, on s'en doute, n'est pas précisé par une charte ; il repose, comme dans toutes les monarchies de droit divin, surtout sur la valeur de celui qui l'exerce et sur ses ressources personnelles : tel *nzemo*, actif et riche, en impose à ses nobles, tel autre ne jouit d'aucune influence hors de son domaine privé. Ces princes n'exercent d'ailleurs sur leurs vassaux que les droits suzerains, tels que nous les comprenions autrefois, mais ils ne les gouvernent en aucune façon.

Aucune union n'est autorisée d'une classe à l'autre : les nobles sont si jaloux de la pureté de leur sang que si quelque commerce secret entre l'un d'eux et une femme serve vient à être découvert, les deux coupables sont tenus de se donner la mort. Ces classes constituent donc de véritables castes, comme dans l'Inde. Il en résulte qu'il n'y a nul lien de race entre les nobles, qui sont les seuls vrais Lolos, et les serfs et esclaves, d'origine étrangère, qui forment la grande majorité de la population.

On conviendra que cette notion, jusqu'ici inconnue, est fondamentale, et que toute étude sur les Lolos qui n'en tient pas compte ne peut conduire qu'à une confusion absolue.

Ces quatre classes ne sont pas partout représentées : souvent des familles nobles, se sentant suffisamment puissantes, ont rejeté leur lien de vassalité envers le nzemo et vivent complètement indépendantes sur leurs terres ; p.55 d'autres fois des serfs, mécontents de leurs seigneurs, ont secoué leur joug soit par la force des armes, soit en allant se placer sous l'autorité directe d'un prince : c'est alors le noble qui manque à la hiérarchie. Enfin, parmi les Lolos soumis du Yunnan et du Kouei-Tcheou, les princes ont souvent été renversés par les Chinois, la plupart des familles nobles ont péri dans les guerres qui se sont terminées par la conquête, ou elles ont émigré, et les serfs et les esclaves sont devenus libres. De là vient qu'aucun voyageur n'a jamais vu l'édifice social au complet ; et d'observations, même exactes, sur des cas particuliers et accidentels, on n'a pu tirer que des conclusions tout à fait erronées. Ce n'est point le lieu de discuter en détail les données fort contradictoires qui ont eu cours jusqu'à présent, mais la formule nouvelle que nous apportons a cette heureuse chance de pouvoir les concilier toutes ¹.

Les nobles sont partagés en clans, issus chacun d'une famille unique. Parfois deux clans ont fusionné ; dans ce cas leurs noms sont accolés : tels ces Lomi-Loko, qu'en ce moment nos guides redoutent de voir fondre sur nous ; tels les Alou-Ma, que nous rencontrerons plus tard.

Certains clans ont à leur tête un nzemo, comme le clan des Ngigai où nous nous trouvons en ce moment, dont le prince est parent et vassal du puissant nzemo de Silo, Tou (ou Aton). Mais la plupart n'ont pas de chef direct : le nzemo n'est qu'un suzerain qui domine plusieurs clans, mais n'entre pas dans les affaires particulières de chacun, que règle un conseil formé par les chefs de toutes les familles nobles. Ainsi le clan des Ma n'a point de prince à sa tête, mais il reconnaît la suzeraineté du nzemo Len, le plus puissant de tous les princes lolos, dont l'autorité nominale s'étend depuis ici jusqu'au Ta-Tou-ho, à 200 kilomètres plus au nord.

Nous cheminons dans les magnifiques prairies qui p.56 occupent tout le fond de la vallée et qui se transforment en lac à la saison des pluies, tant la

¹ Les lecteurs que ces questions intéressent les trouveront complètement traitées dans le Tome V, *Ethnographie*, de notre publication scientifique.

penne est insensible. Apercevant deux outardes, je me dispose à les tirer : « Que vas-tu faire ? » s'écrie notre interprète, « ce sont les oiseaux sacrés de la région. Ils portent bonheur à qui les voit, surtout quand on les trouve réunis. Nous avons vu la Tête du Dragon hier, aujourd'hui nous rencontrons le couple d'outardes : vous êtes des hommes aimés du Ciel. Mais gardez-vous de l'offenser en tuant ces oiseaux divins ». Sauf la musique, c'était presque le discours de Gurnemanz à Parsifal. Ému de repentir, je ne brisai point mon arc, je veux dire mon solide fusil automatique dont je pourrais bien avoir encore à me servir, mais je m'inclinai dévotieusement.

Ce respect pour les outardes n'est pas spécial aux Lolos, je l'ai constaté plus tard chez les Chinois ; ce n'est pas le même que nous portons aux cigognes ou aux hirondelles, car ces énormes oiseaux, très rares — nous n'en avons rencontré que quatre couples pendant toute la durée de notre expédition, — ne sont pas des familiers de l'homme ; je n'ai pu savoir exactement les croyances des Lolos à leur égard, mais, pour les Chinois, ce sont des Esprits (*chen*).

Cette belle vallée de Lan-pa, qui fait communiquer par des cols secondaires de nombreuses tribus, est une des artères du pays lolo. Après l'avoir franchie, nous quittons le territoire des Ngigai, et entrons maintenant sur le véritable patrimoine des Ma.



Halte au sommet du Soso-leang-tse.

Tout d'abord nous franchissons un massif, le Soso-leang-tse, qui est fameux pour deux raisons. Il porte à son sommet, d'où on jouit d'une vue magnifique, une forêt, petite mais très touffue qui est la seule que nous ayons vue en pays lolo ¹. Les Lolos, en effet, comme tous les peuples pasteurs, sont grands destructeurs d'arbres, parce qu'ils ont besoin de pâturages pour leurs troupeaux : aussi, dès ^{p.57} qu'ils s'installent quelque part, commencent-ils par mettre le feu à la forêt voisine ; si l'espace ainsi déblayé est suffisant, ils respectent le surplus, mais ils le brûleront à son tour si l'accroissement de

¹ Sauf pourtant en quelques coins déserts des monts de Chama, peu avant notre sortie.

leurs troupeaux l'exige. D'ailleurs, sans haïr les arbres, — ils ont souvent près de leur village un bosquet sacré où reposent les morts, — ils ne les affectionnent pas comme les Chinois : on n'en voit aucun autour de leurs demeures, ainsi que dans chaque cour de maison chinoise.

Le second motif de la célébrité de ce massif, a pour cause sa position stratégique qui lui a fait jouer un rôle important dans toutes les guerres entre Lolos et Chinois. Dans la dernière campagne, en 1905, qui s'est terminée par un désastre pour les Chinois, si ceux-ci n'ont pas été massacrés jusqu'au dernier, c'est qu'une arrière-garde laissée par eux sur cette montagne dans leur marche en avant a ^{p.58} résisté victorieusement aux attaques des Lolos qui voulaient couper la retraite au corps principal ¹.

La vallée de Sseu-Kouei-pa où nous descendons est le centre du clan des Ma. Nous passons sans nous arrêter devant plusieurs villages murés et demeures de seigneurs, petites forteresses établies au sommet de collines.

En avant de l'une d'elles un groupe nombreux attend et, quand nous arrivons à sa hauteur, se prosterne. C'est Ma-Djédjé, un des chefs les plus réputés, entouré des siens. Il nous souhaite la bienvenue dans son pays en termes pleins d'affabilité, nous assure que tout est préparé pour nous recevoir, et nous annonce sa visite pour le lendemain.

Comme déjà la nuit tombe, nous nous hâtons vers le gîte qui nous attend. Ce n'est plus cette fois, et je le déplore, une demeure lolo : dans leur délicatesse, nos hôtes croient que nous serons beaucoup mieux dans une maison chinoise, et, puisqu'il y en a une dans le pays, ils nous l'ont réservée.

Mais que font ces Chinois installés dans un pays interdit à leurs congénères ? Leur présence, là comme à notre première étape, décèle un mystère qu'il faudra bien que nous percions.

Cette maison chinoise, d'ailleurs fort misérable, s'élève en un point central de la belle vallée de Sseu-Kouei-pa, couverte de villages lolos. La femme qui l'habite, seule avec ses enfants, vit du passage des Chinois admis à pénétrer dans le clan. Tous logent chez elle, c'est là que se traitent les affaires avec les Lolos de la région, et la propriétaire tient un petit dépôt de marchandises. Cette tolérance est donc très utile aux Lolos qui, sans quitter leur territoire et sans se livrer eux-mêmes au commerce, trouvent là plusieurs des denrées qu'ils désirent, étoffes, sucre et sel. Cette femme chinoise n'est pas esclave, mais elle paie au clan une redevance élevée ; elle ne peut sortir du territoire qu'avec la permission du chef, ni pénétrer dans un autre ^{p.59} clan que sous la protection d'un répondant : en fait, bien que libre de ses actions, elle est captive.

¹ L'officier chinois qui fut le héros de ce combat entrera plus tard à notre service comme chef de notre convoi.

Nous allons séjourner là, car il nous faut entrer sur le territoire d'un nouveau clan, les Acheu, ce qui exige de nouvelles négociations.

Dès le lendemain matin nous voyons arriver Ma-Djédjé, accompagné non seulement de ses parents, amis et serviteurs, mais de sa femme entourée d'un nombreux cortège de suivantes.



Seigneur et Dame

C'est la première fois que nous prenons vraiment contact avec l'élément féminin : la femme de Ma-Walé, insignifiante personne, n'a guère marqué sa présence ; quant à toutes les autres femmes que nous avons vues, c'étaient des serves ou des esclaves, et, d'après l'exposé qu'on a lu plus haut du recrutement des différentes castes, elles n'ont que peu ou point de sang lolo dans les veines ; aussi quel contraste bien apparent sur les photographies entre elles et les dames nobles que nous verrons dorénavant !

^{p.60} L'épouse de Ma-Djédjé attire immédiatement et retient l'attention : elle est vraiment belle, d'une beauté régulière et noble, et son attitude, tous ses mouvements, sont empreints d'une grâce et d'une dignité parfaites.

Elle porte à ravir le costume national, qui est tout différent de celui des Chinoises : au lieu d'une tunique tombant à mi-cuisse et d'un pantalon, la femme lolo est vêtue d'un corsage au col ajusté et montant jusqu'au menton, d'une longue jupe plissée et garnie de volants. Comme l'homme elle recouvre ses épaules d'une pèlerine, mais celle-ci, qui affecte absolument la forme des « rondes » de nos élégantes, est le plus souvent, non en feutre, mais en fine laine d'agneau.

La coiffure est très variée ; il y a des formes réservées aux jeunes filles, aux femmes mariées, aux mères, aux esclaves, aux femmes nobles ou serves,

etc., mais les modes changent suivant les tribus, et, contrairement aux affirmations de quelques voyageurs, je crois impossible de définir aucune règle générale. Le turban, formé d'une bande mince et plate enroulée sur elle-même une infinité de fois, est cependant, là où je l'ai vu, réservé aux femmes nobles, et telle était la coiffure de dame Ma-Djédjé. Elle avait aux oreilles des pendants en argent, et son col était maintenu par une broche du même métal.

Le costume des hommes est fort sommaire : en dehors de la pèlerine déjà décrite, il se compose d'un pantalon et d'une veste boutonnée sur le côté, pareils à ceux des Chinois, et généralement en cotonnade bleue de provenance chinoise ; cependant on voit aussi des vêtements blancs en chanvre de fabrication lolo, mais ils sont surtout portés par les enfants, les serfs et les esclaves. Le bas de la jambe est, comme chez les Chinois, serré par une petite bande enroulée, mais celle-ci n'est pas destinée à enfermer le large pantalon, qui flotte toujours librement à la hauteur du mollet. Le Lolo porte volontiers une seule boucle d'oreille en argent, du côté gauche.

^{p.61} Cependant la pèlerine n'est point la seule particularité du costume lolo ; il y a aussi la fameuse « corne ». Le Lolo ne porte point la natte, il ne se rase pas le devant de la tête ; tout au contraire, comme s'il voulait bien marquer son opposition au Chinois, il rassemble tous ses cheveux sur le devant et en fait une petite torsade au-dessus du front. Quand il porte un turban, il l'enroule autour de la torsade, en forme de poire, d'où parfois l'extrémité de l'étoffe s'échappe en aigrette. C'est cette coiffure originale que les Chinois et à leur suite les voyageurs européens baptisent la « corne » du Lolo, mais il faut remarquer que ce n'est qu'une coiffure d'apparat : chez eux, la plupart des Lolos, même les nobles et les princes, comme on peut le voir sur nos photographies, vont tête nue ou enroulent leur turban à la manière ordinaire. Leurs cheveux sont souvent ras — quelquefois avec une petite mèche sur le devant — mais ordinairement assez longs.

Hommes et femmes vont pieds nus. Cependant en hiver ils chaussent parfois des sandales de paille et des tiges de botte en feutre.

En même temps que son époux nous faisait présent d'un mouton, dame Ma-Djédjé nous avait offert — avec quelle grâce ! — un poulet ; elle reçut en retour quelques colifichets, qui lui causèrent un plaisir extrême, et se prêta le plus volontiers du monde à nous laisser prendre son portrait. Toute la matinée se passa en honnêtes divertissements.

Le plus agréable, je pense, aux yeux des Lolos fut celui du « vin d'honneur ». Des voyageurs ont fait aux Lolos une réputation d'ivrognes tout à fait calomnieuse. Il est fort véritable, et j'en ai moi-même cité un exemple caractéristique lors de notre départ, que les Lolos se grisent assez volontiers quand ils descendent en Chine : ils ont dans les mains le montant des produits qu'ils sont venus vendre, et l'aubergiste est là qui les tente avec son « eau de feu » ; mais ils vont très rarement en Chine, et chez eux ils n'ont ^{p.62} pas d'alcool. Cependant ils savent le distiller ; il faut donc croire qu'ils n'y

tiennent guère. Il est d'obligation d'en offrir aux hôtes de marque : partout où nous sommes passés, les chefs ont dû envoyer des hommes battre le pays un jour à la ronde pour arriver à trouver la valeur d'un ou deux litres, qui n'arrivaient parfois que le lendemain...

Rien n'est plus curieux que cette offrande de vin. Tout le monde est assis en cercle. L'échanson — un serf qui a le privilège de cette fonction — tient dans ses mains deux coupelles. Il remplit l'une avec le cruchon d'alcool, puis, s'approchant de l'hôte, il fléchit le genou devant lui ; en même temps, de ses deux mains, il fait avec les deux coupes des passes très compliquées et très rapides en transvasant le liquide, et enfin s'immobilise dans une position oblique très singulière : à peu près celle d'un boxeur dont toute l'attitude exprimerait la grâce et le respect, et qui au lieu de poings fermés vous tendrait deux coupes pleines de nectar.

Quand l'hôte a bu, il désigne lui-même à l'échanson la personne qu'il veut honorer, et le même cérémonial se reproduit devant celle-ci.

Tels sont les rites de l'hospitalité lolo. Ce qu'il est difficile de rendre, c'est la noblesse et la gravité que respirent les manières des chefs, en même temps qu'une simplicité familiale ; bien que rien dans leur accoutrement si pauvre ne les distingue de leurs serfs, on les reconnaît au premier coup d'œil ; il n'y a d'ailleurs rien de servile dans le respect et l'obéissance qui les entoure, mais un empressement déférent et presque filial. Nous sommes en pleine chevalerie, et le seigneur n'est le maître que parce qu'il est le plus fort, le plus brave, que c'est lui qui mène les autres au combat, donne les plus beaux coups d'épée et paie le plus de sa personne : on sent que les serfs admirent leur suzerain.

Mais voici les Acheu qui arrivent. Il paraît qu'ils se font tirer l'oreille pour nous recevoir : déjà plus éloignés de la frontière, ils n'ont guère entendu parler des Européens ^{p.63} et nous prennent pour des hommes pareils aux mandarins chinois aux allures doucereuses et compassées. Aussi notre interprète Siu nous fait-il la leçon : il faut que je prenne un ton énergique et décidé, montrant que nous sommes des gens de guerre qui n'ont peur de rien et ne craignent pas de manifester leur force.

Les Acheu se présentent ; leur chef, Sia-Moudjé, paraît en effet passablement bourru : à peine nous salue-t-il. Comme il est convenu, je prends un ton rude et presque violent pour lui indiquer notre désir d'aller chez lui et lui demander de nous recevoir. Le Père de Guébriant traduit mes paroles sur le même diapason, et vraiment, à nous entendre, il semblerait que nous venons adresser un ultimatum et sommes tout prêts à partir en guerre. Sia-Moudjé répond à peine quelques mots à demi-voix et se retire avec les siens. Nous avons suivi aveuglément les conseils de notre agent : pourvu qu'il ne nous ait pas fait commettre un impair

Mais non, il revient ravi : la comédie a pleinement réussi. Sia-Moudjé a changé d'avis sur notre compte, et il nous reconnaît pour des gens avec lesquels un héros de sa réputation peut se commettre sans déshonneur. Mais ne voudrions-nous pas lui donner quelque idée de nos talents ! On nous amène un cheval fougueux en nous invitant ironiquement à le monter, mais Boyve n'est pas pour rien maréchal des logis et futur officier de cavalerie, et le Bucéphale lolo est dompté par ce nouvel Alexandre. Le tir rapide à longue portée, faisant jaillir des flocons de poussière sur les montagnes d'en face, excite des transports d'enthousiasme, redoublés par les décharges de nos revolvers dont personne ne soupçonnait la présence dans nos poches. Cette fois, il n'y a pas à le nier, nous sommes des guerriers, et même des guerriers auxquels nul ne résisterait : Sia-Moudjé est notre ami.

Et son revirement est à la fois comique et touchant : le voilà maintenant qui vient nous faire le grand salut ^{p.64} jusqu'à terre ; il nous offre une brebis et un faisan vivant ; puis, ayant sans doute appris par notre interprète que le Père baptise les enfants, il lui présente son fils unique encore en bas âge et le prie de lui donner un nom.

Le Père, dont le plus cher vœu serait la conversion des Lolos, est profondément ému : un nom chrétien, c'est déjà comme une profession de foi ; cet enfant est-il prédestiné à propager l'Évangile ? Et le Père, non, je crois, sans adresser à Dieu une prière pour son salut et celui de tout ce peuple, confère à l'enfant son propre nom, Jean, en latin Johannes. « Joha ! » répètent les Lolos, « Joha ! magnifique nom ! ». Et ils courent proclamer partout le beau titre inconnu dont le Père vient de sacrer l'enfant. Tel fut l'effet apostolique de nos armes perfectionnées.

Le lendemain nous quittons avec regret nos excellents amis les Ma, qui nous ont si hospitalièrement ouvert la porte du pays interdit, et, sous l'escorte de Sia-Moudjé, nous partons vers Kiao-Kio.

Nous traversons une petite chaîne, remplie de charbon qui affleure partout mais que personne n'exploite. Puis ^{p.65} nous descendons dans la vallée du San-Oua-ho, rivière à laquelle vient se réunir celle qui arrose Sseu-Kouei-pa, après avoir coupé la montagne par une gorge étroite.

Cette plaine est couverte de villages et de rizières : les Lolos ne créent point de champs en terrasses sur le flanc des montagnes, mais ils ne négligent pas d'utiliser les eaux pour irriguer le fond des vallées. La montagne, là où la pente n'est pas trop forte, est cultivée en avoine, seigle, sarrasin, pommes de terre.

Tous ces villages, bien entendu, sont fortifiés. Les maisons y sont disposées en petites rues parallèles, et donnent tout à fait l'impression de baraquements militaires.



Village fortifié

La population stupéfaite s'amasse pour nous voir passer. Son attitude n'est pas partout semblable, car dans le même clan tous ne s'entendent pas également bien, et si les amis de Sia-Moudjé nous acclament, ses adversaires p.66 affectent de bouder. Ce qui donne lieu à un incident comique.

Nous venions de dépasser un village dont les habitants s'étaient tenus à l'écart, lorsque Boyve prend la photographie du site. Déjà nous avons repris la marche, lorsque des cris retentissent derrière nous, et une foule accourt, nous sommant d'arrêter. Qu'est-ce donc ? Que leur avons-nous fait ? Que veulent-ils ? Ce qu'ils veulent ? être photographiés, pas autre chose. Comment nous emporterions l'image de leur vallon, et ils n'y seraient pas ? Après cela aurais-je eu le cœur de ne pas présenter au public le portrait de ces braves gens qui tenaient tant à le lui offrir ? ¹



Seigneur avec ses serfs (au centre notre interprète chinois)

Puis nous escaladons une chaîne assez haute, qui nous sépare de Kiao-Kio. Il paraît que nous y courons quelques risques : une fraction du clan voisin des

¹ On s'étonnera peut-être de cet empressement à poser devant l'objectif : des voyageurs ont raconté que les Lolos manifestaient la plus grande répugnance à se faire photographier. Sans doute, si on ne leur avait pas expliqué le but de l'appareil, fait jouer le déclic, montré des épreuves déjà tirées ; mais dès qu'ils avaient vu les portraits d'autres hommes et qu'ils étaient parvenus à distinguer ce qu'ils représentaient — l'image plate et noire d'un être en relief et coloré paraît d'abord inintelligible à qui n'est point accoutumé à en voir, — leur plus vif désir était de s'offrir eux aussi à l'admiration de leurs semblables. Puis la renommée célébrait l'appareil merveilleux et, nous devançant, amenait les foules devant l'objectif. Dans aucun pays d'Afrique ni d'Asie je n'ai vu cette méthode patiente manquer son effet.

Paki est en guerre avec les Acheu et vient souvent attaquer les passants. Fort malencontreusement, pendant un instant d'arrêt, mon cheval s'échappe et file à fond de train ; nos hommes ont beau le poursuivre, il les évite et s'éloigne toujours davantage. C'est un animal perdu, et me voici à pied ! Mais Boyve s'est élancé sur son cheval à sa poursuite, et bientôt tous deux disparaissent. Nous sommes passablement inquiets : les rôdeurs Paki pourraient bien être embusqués de ce côté ; et d'ailleurs, qu'arriverait-il si n'importe quel Lolo rencontrait ainsi un étranger seul, sans répondant ? Ce n'est qu'après une heure d'inquiétude que nous voyons Boyve reparaitre avec mon cheval, et il ne semble même pas se douter qu'il a bravé un danger réel.

^{p.67} Si réel que Sia-Moudjé, avant de continuer l'ascension, nous prie de prendre nos carabines à la main, puis tous ses gens, brandissant leurs lances et leurs sabres, s'élancent à l'assaut en poussant des hurlements stridents, au son de la marche nationale lolo, qu'enlève un flûtiste — mélodie originale d'un rythme bref et accentué que nous avons entendue d'un bout à l'autre du pays.

D'ennemis point, et nos héros s'arrêtent triomphants sur la crête.

Entre nous, je les soupçonne d'avoir un peu grossi le péril pour nous éprouver, mais cela nous a valu le pittoresque spectacle d'une charge de Lolos. Vraiment c'était impressionnant : ils ont gravi cette montagne à une telle allure que nos chevaux pouvaient à peine les suivre ; leurs cris perçants, qui glacent de terreur les Chinois, le cliquetis de leurs armes qu'ils frappent l'une contre l'autre, les moulinets qu'ils exécutent en courant comme s'ils perçaient d'imaginaires ennemis, toute cette mise en scène décèle une impétuosité et une ardeur farouches, servies par des muscles d'acier, et qui répondent bien à leur terrible renommée.

Du haut de la montagne nous apercevons enfin la plaine et la forteresse de Kiao-Kio qui marqueront une étape décisive de notre itinéraire. Comme nous nous hâtons de redescendre pour les atteindre avant la nuit, à l'entrée d'un village, un groupe nombreux s'avance et se prosterne : c'est Cheuka, le seigneur le plus important du clan des Acheu. Il nous remercie de l'honneur que nous lui faisons en venant chez lui, et du premier coup nous sommes gagnés par la droiture et la noblesse que respirent son visage et ses paroles.

Dire que les Chinois dépeignent ces hommes comme des sauvages ! Certes, ils sont pauvres et, à s'en tenir aux apparences, primitifs ; mais nulle part mieux que chez ces Barbares je n'ai compris combien factice est la supériorité que nous donne notre courte science, et, en présence ^{p.68} de guerriers intrépides, loyaux et bons, je me prenais à les admirer et à les aimer comme le méritent les héros.

*

Kiao-Kio s'élève non pas précisément dans une plaine mais dans une sorte de bassin irrégulier formé par la réunion de plusieurs larges vallées. La petite ville dresse ses remparts sur une colline basse allongée entre deux rivières

presque parallèles qui confluent un kilomètre plus au sud. Le cours d'eau principal, que nous devons franchir pour y arriver, n'est autre que notre vieille connaissance la rivière de Sseu-Kouei-pa, qui nous a rejoints à travers la montagne en la fendant par une cluse à pic ; dorénavant — elle a déjà changé au moins trois fois de nom, car les cours d'eau prennent celui des lieux qu'ils traversent — elle s'appellera la rivière de Kiao-Kio. Par un étroit défilé qui s'ouvre vers le sud, elle va rejoindre le Fleuve Bleu. Au nord s'élève un beau massif, la montagne des Paki, qui depuis deux jours nous sert de point de repère ; haut de 3600 mètres environ, il est rare que son front ne soit pas couronné de neige. A ses pieds, une autre « plaine », celle de Tchou-Hé, prolonge au nord-est celle de Kiao-Kio, dont un faible mouvement de terrain la sépare.

Kiao-Kio et Tchou-Hé sont appelés le « cœur du Pays lolo ». Leurs vallées sont les plus peuplées et les plus fertiles de toute la région : et à voir les villages pressés, les rizières bien irriguées, et même — car il y a ici des Chinois — quelques champs de pavots aux fleurs éclatantes, on se croirait dans une des plus populeuses campagnes de la Chine. C'est ici que se tiennent les assemblées générales où sont décidées les grandes guerres ; « c'est d'ici que », disent les livres chinois, « les Barbares se précipitent pour porter le ravage dans les contrées d'alentour, détruisant les habitations et emmenant en captivité les populations ».

Et cependant, parce qu'elle est une ville, Kiao-Kio était plus exposée que des tribus presque nomades et ^{p.69} insaisissables aux atteintes des Chinois, et ceux-ci ont jadis réussi à y établir un mandarin à la tête d'une garnison. Et c'est pourquoi le P. de Guébriant, sans trop croire à notre succès final, avait espéré qu'au moins nous pourrions parvenir jusqu'ici.



Arrivée à Kiao-kio

Quand nous arrivons, toute la population sort au-devant de nous, et on nous conduit à un logis tout prêt : deux pièces minuscules, avec une petite cour. Mais où donc est le mandarin, et comment n'avons-nous pas aperçu un seul soldat chinois ! Les gens nous regardent avec étonnement : ne savons-nous pas mieux les événements ? De fait nous les savons assez mal, et il faudra une longue enquête, tant ici qu'à mon second passage au Kien-Tch'ang, pour arriver à les connaître. Je vais les résumer dès maintenant, car ils aideront à comprendre la situation.

Le pays autrefois contenait beaucoup de Chinois : en 1523, les habitants de Kiao-Kio firent une pétition au prince de la contrée pour lui exposer que leur agglomération était maintenant assez nombreuse pour mériter le rang ^{p.70} de ville ; en conséquence le prince ordonna qu'une muraille fût élevée tout autour. — Dans cette « pacifique » contrée qu'est la Chine, toute ville est ceinte de remparts, si bien que le même mot signifie ville et muraille, ce qui symbolise à merveille l'état du pays, car sans mur, point de ville : elle serait pillée et détruite par les rebelles ou les brigands. — Les Chinois exploitaient tout le pays, qui est plein de mines d'or, d'argent, de cuivre et de bois ¹.

Les Lolos n'ont commencé, semble-t-il, à devenir redoutables qu'au dernier siècle. En 1868, le général Tcheou, surnommé le Grand Guerrier, qui voulait les réduire, a subi, à deux journées au nord de Kiao-Kio, une défaite complète à Niou-Niou-pa : ce fut le Granson des Lolos, et les Chinois furent contraints de reconnaître leur indépendance. C'est de ce jour que fut organisé tout autour du pays lolo un réseau de forts qui marquent la frontière, ainsi que le système des otages dont je parlerai plus loin.

Cependant les Lolos vainqueurs n'expulsèrent ni ne dépouillèrent les Chinois propriétaires du sol, se contentant de leur imposer leur autorité et le paiement d'un tribut ; même ils tolérèrent qu'un mandarin vînt de temps en temps à Kiao-Kio pour juger les procès entre Chinois : pourvu qu'il se procurât un répondant, en le payant convenablement, et qu'il ne se mêlât de rien en dehors de ses compatriotes, on le laissait venir et s'en retourner comme un simple porteur d'insectes à cire.

Mais l'état de guerre perpétuelle dans lequel vivent les tribus empêchait toute relation commerciale, et il exposait les Chinois résidant sur le territoire d'un clan à être enlevés et réduits en esclavage par un clan ennemi. Peu à peu les exploitations de mines cessèrent, les cultivateurs abandonnèrent leurs champs et rentrèrent en Chine : et pourtant aujourd'hui encore, tant est grand ^{p.71} chez eux le sentiment de l'équité, les Lolos reconnaissent leur droit de propriété.

Le gouvernement chinois a fait vingt tentatives pour recouvrer ce pays perdu : toutes ont abouti à des désastres. La dernière a eu lieu en 1905. Convaincu que seul un Lolo pourrait venir à bout des Lolos, il a confié le commandement de ses troupes au prince lolo Lou-Chaowou, nzemo de Houei-Li-tcheou et autres lieux, assisté du commissaire chinois Tch'ang. L'armée s'est avancée sans rencontrer grande résistance jusqu'à Poussa-tang (ainsi nommé à cause d'une grande statue de Bouddha, ou Poussa, élevée jadis par les Chinois) à un jour au sud de Kiao-Kio. Mais là, elle s'est trouvée bloquée dans un défilé par des forces supérieures qui l'accablaient, du haut des rochers, de flèches et de pierres. Coupés de leurs convois et menacés de

¹ On appelle « mines de bois » des forêts entières qu'on retrouve sous terre, et dont le bois merveilleusement conservé, par l'effet de conditions que j'ignore, est imputrescible et a par suite une valeur très considérable. Les mines de bois sont nombreuses dans le Kien-Tch'ang.

mourir de faim, les Chinois firent une sortie de nuit. La plupart périrent, mais Lou-Chaowou et Tch'ang échappèrent, et, grâce à l'héroïque résistance, mentionnée plus haut, de l'arrière-garde laissée sur le mont Soso-leang-tse, ils purent regagner la Chine.

Depuis lors, les Chinois ont presque complètement disparu : il n'en reste guère que les deux familles de Chiu-Sen-pa (notre première étape), notre hôtesse de Sseu-Kouei-pa, douze familles à Kiao-Kio et huit à Tchou-Hé. Et finalement les Lolos, agacés par ces souvenirs de l'ancienne domination chinoise, ont brûlé, l'an dernier, le yamen et la pagode de Kiao-Kio. La vaste enceinte des remparts n'abrite plus que deux rues minuscules, elles-mêmes murées à leurs extrémités, et des champs cultivés sur l'emplacement des bâtiments détruits.

Telle est l'histoire succincte des dernières luttes entre Chinois et Lolos, terminée par la victoire et l'indépendance de ceux-ci. Elle nous montre qu'au lieu d'être une race en décadence et en voie de disparition, les Lolos sont en pleine ascension ; nous aurons, par la suite, à constater partout leurs progrès. Il ne s'agit donc pas d'étudier chez ^{p.72} eux une variété particulière de sauvages, destinée à s'éteindre au contact de la civilisation, et qui ne présenterait d'intérêt que pour l'anthropologue : c'est un peuple qui jouera un rôle dans les destinées de l'Orient.

C'est d'ailleurs pour nous une chance extrême de ne plus trouver à Kiao-Kio de représentant de la Chine, car, sans aucun doute, il eût reçu l'ordre de nous arrêter et nous allons déjà avoir assez de peine à passer ! Il nous faut maintenant entrer sur le territoire des Paki ; or ce clan est en conflit avec les Acheu, précisément à cause de Kiao-Kio. Cette ville appartenait aux Acheu qui l'ont vendue aux Paki, mais ceux-ci n'ont pas encore payé le prix convenu. La tension est si grande qu'il a été impossible à notre ami Sia-Moudjé de venir à Kiao-Kio ; ce vieux bourru, qui a sans doute exprimé un peu vertement son opinion, serait tué s'il passait la rivière qui limite ce territoire litigieux.

Par bonheur Cheuka a pour gendre un des principaux seigneurs de l'autre clan, Paki-Mouka. C'est sur lui que nous comptons pour nous introduire.

Toute la journée du lendemain se passe en palabres. Jusqu'ici les choses avaient marché en somme très facilement : grâce à ses relations d'affaires, notre agent Siu avait sans trop de peine décidé ses amis Ma à nous recevoir ; ceux-ci nous avaient fait traverser les Ngigai et remis à leurs alliés Sia-Moudjé et Cheuka, les seuls d'ailleurs de tous les Acheu avec lesquels ils fussent en termes amicaux. Tout cela avait été le fruit du pacte initial, et, sauf pour conquérir l'amitié de nos guides et nous assurer une réputation favorable, notre diplomatie n'avait plus guère eu occasion de s'exercer.

Ici il n'en était pas de même : Siu n'y avait plus d'amis, et il fallait trouver un motif plausible pour nous faire ouvrir le passage. Nous avons déclaré que

nous allions faire visite au prince de Chama, dans l'espoir que les tribus intermédiaires n'oseraient pas risquer de se brouiller avec lui en nous arrêtant. Mais, pour soutenir notre cause, nous ^{p.73} n'avions que Cheuka ; heureusement la bonne impression que nous avait faite ce digne seigneur était réciproque, et il s'était pris pour nous d'une véritable amitié que nous n'avions qu'à cultiver. Il nous amenait successivement tous les notables Paki, car, bien entendu, la petite ville était pleine d'une foule considérable de Lolos accourus de tous les environs, auxquels il fallait exhiber tous nos objets et en expliquer le but et la manœuvre.



Lolos revêtus de leur inséparable manteau

Pas plus que le bouillant fils de Pélée, les Lolos n'étaient capables de dissimuler le fond de leur caractère. L'appareil le plus perfectionné n'excitait chez eux qu'une approbation discrète ; ce qu'ils attendaient avec impatience, c'était l'apparition de nos armes : déjà la renommée de ces engins merveilleux nous avait précédés. Mais ils ne pouvaient croire que des objets si petits fussent doués d'une puissance si grande, et tous demandaient à en voir l'effet.

Il fallut donc procéder à des expériences en règle. Toute la population s'était massée au pied des remparts pour nous voir tirer, et, comme nous manquions de cibles, les hommes offrirent leurs manteaux. A qui mieux mieux les jeunes gens, s'élançant dans la campagne, allaient ^{p.74} déployer leur pèlerine sur le sol, et il fallait, pour ne pas faire de jaloux, que nous tirions sur chacune d'elles. Aussitôt tous de se précipiter pour voir le résultat : quels cris d'admiration et de triomphe, quand ils rapportaient leur manteau troué ! Si nous les avions écoutés, nous eussions transformé leurs pèlerines en écumoières... et épuisé bien vite notre provision de cartouches ; il est vrai, l'effet était aussi grand que si nous avions abattu notre homme à chaque coup,

et ne valait-il pas mieux n'avoir à démontrer la puissance de nos armes que sur des manteaux ?

Le lendemain matin, notre ami Cheuka, suivi de ses notables, entre chez nous et nous invite à venir voir des exercices équestres ; il nous emmène en cortège de l'autre côté de la rivière, en territoire Acheu. Nous y retrouvons notre ami Sia-Moudjé et une nombreuse foule réunie devant une vaste carrière circulaire, visiblement très fréquentée ; nous avons la surprise d'apprendre, ce que nous pourrions vérifier par la suite, qu'aux environs de presque tous les villages, il en existe de semblables, où les jeunes chevaliers s'exercent au noble art de l'équitation.

Et alors commencent des acrobaties étonnantes. Plusieurs jeunes gens, lançant leur cheval à toute vitesse sur la piste ronde, se renversent complètement en arrière, de manière que leur tête touche presque la croupe ; mais au lieu de conserver la jambe basse, ainsi qu'en Europe on s'applique à le faire, ils l'élèvent complètement, réunissant les deux exercices de notre équitation qui s'intitulent : « Flexion du rein en arrière » et « Élévation des cuisses ». Ils n'ont donc aucune espèce de prise sur leur monture et ne tiennent que par l'effet d'une souplesse extraordinaire, qui leur permet de conserver l'équilibre de leur assiette à cette allure vertigineuse en faisant corps avec l'animal. Leur grande pèlerine, maintenue seulement autour de leur cou par une coulisse et emportée en arrière par le vent de la course, flotte horizontalement, prolongeant à plus d'un mètre ^{p.75} la silhouette du cheval, qui semble une bête apocalyptique. Ils font ainsi plusieurs tours de piste, réalisant un tour de force merveilleux.

Pour apprécier ce qu'a d'étonnant ce développement du sport équestre, il faut songer que les Lolos habitent un pays de montagnes et que les Chinois qui les entourent n'utilisent le cheval que comme animal de bât ; ce n'est donc ni dans l'exemple de leurs voisins, ni dans les facilités offertes par la nature qu'on aperçoit l'origine de ce goût si vif pour l'équitation. Je ne sais si je me trompe, mais il doit y avoir là une disposition atavique : c'est une indication précieuse pour rechercher l'origine des Lolos. Seules de vastes plaines impropres à la culture, comme celles que nous parcourons au Tibet et en Mongolie, forment des peuples de cavaliers pasteurs ; et nous pouvons, par ailleurs, constater que le Lolo de race pure ignore et dédaigne les travaux des champs, laissés aux esclaves d'origine chinoise : l'élevage des troupeaux, pour ainsi dire inconnu des Chinois, est au contraire sa spécialité.

Cette fantasia inattendue et les réflexions qu'elle nous inspirait ne nous empêchaient pas de remarquer qu'un groupe très nombreux de Lolos inconnus, tous armés, au milieu desquels on nous avait fait asseoir pour contempler le spectacle, conservaient une attitude froide et peu amicale. C'étaient les principaux membres du clan des Paki où nous voulions pénétrer. Bientôt Cheuka de l'air le plus gracieux, vient nous engager à profiter de cette

belle carrière pour galoper à notre aise, et Siu, en traduisant cette invitation, ne nous cache pas que c'est une manière polie de nous éloigner un moment.

En réalité cette grande assemblée, il n'est pas difficile de s'en apercevoir, ne s'est pas réunie afin de contempler un carrousel : celui-ci n'a servi que de prétexte pour nous y amener ; il est évident aussi que nos affaires ne vont pas toutes seules. Mais puisque nous avons des amis, que pouvons-nous faire de mieux que de les laisser agir ? Nous ^{p.76} partons donc au petit galop et profitons de ce moment de liberté pour visiter la vallée.

A l'entrée de la cluse par où la rivière de Sseu-Kouei-pa débouche de la montagne, nous trouvons deux énormes chiens crucifiés dos à dos, nous en avons déjà trouvé deux autres du côté opposé de Kiao-Kio. D'une façon générale, cet usage, qui est très répandu chez les Lolos, signifie qu'il y a un litige grave à régler, — ici, celui divisant les Paki et les Acheu au sujet du territoire de Kiao-Kio. — Impossible de rendre l'impression farouche et sinistre, pleine de menaces, que produit le supplice de ces puissants animaux ; leur forte taille paraît encore doublée par l'allongement de leurs membres, et, avec leur pelage fauve, ils évoquent de manière saisissante le tableau sauvage des lions crucifiés dans Salammô.

Quand nous revenons, l'assemblée des clans ne semble pas s'être mise d'accord, au contraire. Siu a été prié de se retirer et nous rentrons à Kiao-Kio sans qu'aucun Lolo nous fasse cortège : nous avons tout l'air d'être en quarantaine. Chemin faisant, Siu nous met au courant. De mauvais bruits sont arrivés de Ta-Hin-Tchang : il paraît, suivant les uns, que nous sommes envoyés par les Chinois pour reconnaître les mines, lever la carte et prendre avec nos appareils l'image du pays, afin de préparer une nouvelle expédition ; suivant les autres au contraire, nous sommes des individus peu recommandables qui avons fui le territoire chinois pour nous soustraire au châtement de nos crimes, et le gouvernement impérial ne pourra qu'être reconnaissant si on le débarrasse de nous. Ces accusations contradictoires, qu'elles aient été lancées par les émissaires du préfet ou par les ennemis de Siu, jaloux de son aubaine, forment un dilemme dont les deux termes aboutissent à la même conclusion : il faut nous supprimer. Solution qui aura l'avantage de permettre aux Lolos de se partager nos armes merveilleuses et les autres richesses que recèlent nos coffres. Siu ne cache pas son inquiétude, d'autant plus ^{p.79} qu'exclu de l'assemblée il ne peut réfuter ces calomnies.

C'est la crise, l'inévitable crise. Tout allait trop bien jusqu'ici ! Comme, après quelques chaudes journées sous un ciel chargé de vapeurs, il est prudent de se méfier de l'orage, l'explorateur doit savoir que le calme qui par moment l'environne est celui qui précède la tourmente. Qu'on songe à l'impression que son passage produit dans un pays dont toutes les forces étaient jusque-là déployées précisément pour exclure l'étranger ! Partout le bruit de l'événement se répand, les langues s'agitent, les imaginations s'échauffent, des partis opposés se forment. Pendant qu'il avance, profitant de l'élan qui lui

a fait franchir les premiers écueils, tout autour de lui des remous se produisent, et subitement il se trouve enveloppé dans un tourbillon. S'il s'y attend sans cesse, il saura donner à temps le coup de barre nécessaire, et répandre sur les flots l'huile qui les apaisera ; et il profitera de ce calme passager pour p.80 gagner du terrain... jusqu'à ce que vienne une nouvelle bourrasque.

Heureusement Cheuka ne nous a pas abandonnés ; il envoie un de ses gens nous dire que lui et Sia-Moudjé sont fidèles à leur parole et défendent notre cause. Par la même voie, nous lui renvoyons quelques arguments à faire valoir : ceux qui disent que nous sommes des brigands poursuivis par l'autorité chinoise ne savent-ils pas que nous sommes arrivés à Ta-Hin-Tchang avec une escorte d'honneur ? et quant à croire que nous sommes des espions chinois, nos répondants Ma n'ont-ils pas raconté que les mandarins avaient tout fait pour nous empêcher de pénétrer dans le pays ?

La journée se passe ainsi : du haut des remparts on aperçoit l'assemblée, les chefs assis en cercle, leurs gens derrière eux, à quelque distance, avec leurs longues lances fichées en terre. Sans cesse quelques messagers se détachent, venant apporter sur l'état des négociations des nouvelles qui se colportent de bouche en bouche : on a décidé de nous massacrer... le passage nous est accordé... nous allons être ramenés à la frontière et livrés aux mandarins...



Devant la porte de Kiao-Kio

Tous ces bruits soulèvent autour de nous une vive excitation. La ville est de plus en plus remplie de Lolos, et quand les nouvelles sont mauvaises, nous le voyons de suite à l'expression hostile de certains visages. Il y a, autour de nous, une foule de serfs ou d'esclaves issus de races quelconques, aux faces

bassement cruelles ; et il y a aussi quelques nobles à tête de brigand, un, entre autres, géant de plus de deux mètres, à l'air violent et mauvais, vraie bête de proie. Il est heureux qu'on ne l'ait pas appelé au conseil.

Il ne faudrait point d'ailleurs, parce que j'ai fait remarquer combien injuste est le jugement porté par les Chinois sur les Lolos pris dans leur ensemble, en conclure qu'ils sont tous de petits saints. Bien au contraire, il est évident que dans une peuple qui vit de la guerre, sans gouvernement ^{p.81} et sans tribunaux, il doit exister un certain nombre d'êtres violents, fourbes et cupides, dont rien ne vient réfréner les mauvais penchants. Ce qui est surprenant et admirable, c'est que leur nombre ne soit pas plus élevé.

Ce n'est qu'à cinq heures du soir que le palabre prend fin, et un messager accourt nous annoncer la bonne nouvelle : les Paki nous feront accueil. Cheuka revient triomphant ; il assure que c'est la bonne impression causée par nous qui a fini par faire pencher le plateau de la balance, mais nous savons très bien, par tous les témoins, que lui et Sia-Moudjé ont dû y jeter le poids de leur épée, menaçant de la guerre si on refusait de nous accueillir. Braves Acheu ! nous ne l'oublierons point, cet excellent et loyal Cheuka, ni ce vieux bourru de Siao-Moudjé, dépourvu d'urbanité, mais qui, une fois sa parole donnée, ne craint pas de jouer sa vie au service d'hôtes d'un jour, dont, retenu par ses vendettas, il ne pourra même venir chercher les remerciements.



Seigneurs et serfs

Maintenant la joie éclate. Paki-Mouka, qui devient notre répondant en titre, nous apporte un cochon de lait. Nous lui offrons en échange une chèvre donnée par Cheuka, et à celui-ci nous faisons cadeau de la brebis de Sia-Moudjé. Ainsi, sauf du cochon que nous savourons avec plaisir, nous nous débarrassons de ce bétail encombrant, et rendons les présents avec munificence sans bourse délier ; et ces savantes combinaisons me ramènent à huit ans en arrière, dans l'impénétrable forêt du Cavally ! C'était d'ailleurs pour moi un continuel sujet de satisfaction et de confiance que de constater à quel point, malgré les différences de climat et de race, les situations que

j'avais déjà rencontrées se représentaient identiques et se résolvait pas les mêmes moyens. L'homme simple est partout semblable.

Le soir, nous nous préparons au repos, lorsque Cheuka pénètre chez nous. Il paraît que le méchant géant qui nous a produit si fâcheuse impression dans la journée est résolu à nous régler notre compte cette nuit. Il s'est embusqué dans une maison voisine avec ses gens : escalader le mur ^{p.82} qui sépare nos cours, jeter bas la porte d'un coup d'épaule et, sans même entrer, nous percer de leurs longues lances dans notre souricière, ce ne sera qu'un jeu. Cheuka l'a prévenu qu'il aurait affaire à lui, et accompagné de trois des siens, les seuls malheureusement qu'il ait conservés dans la ville, il vient passer la nuit à nos côtés. Mais le brigand a une troupe nombreuse : il faut nous tenir prêts ! Et Cheuka nous montre la manœuvre : la lampe électrique de la main gauche, le revolver de la main droite, et hardi ! tuons tous ces brigands : quel débarras pour le pays ! Est-ce la crainte de Cheuka et des repréailles qu'exercerait son clan, ou celle des revolvers et de la lumière magique ? La nuit s'écoule paisible.

^{p.83} Au lendemain matin, les Paki viennent nous chercher. Cheuka a fait apporter une petite jarre d'alcool, et il nous offre à tous le coup de l'étrier, avec le cérémonial que j'ai déjà décrit.



Départ de Kiao-Kio

Toute la population de Kiao-Kio sort pour nous escorter. A ces infortunés Chinois, en fait prisonniers et serfs des Lolos, et qui avaient renoncé à l'espoir d'être jamais secourus, notre venue a apporté un rayon d'espoir : on pense donc à Kiao-Kio, on y vient ! Si nous réussissons notre traversée, ce sera pour eux l'aube d'une ère nouvelle. Le chef de la communauté, vénérable vieillard, veut nous accompagner jusqu'à la limite du territoire, et il nous donne son fils comme porteur de bagages : adroit calcul, car avec nous le jeune homme passera partout sans rien payer, et il rapportera des renseignements et se créera des relations qui pourront lui être utiles.

Rien de pittoresque comme notre départ. Devant la porte de la ville, au pied des remparts branlants, mais encore altiers, toute une foule s'étage sur la

penne, faces pacifiques de Chinois, Lolos reconnaissables à leur corne et drapés dans leur pèlerine, femmes, enfants perchés dans quelque trou de la muraille, hommes d'armes dont les lances et les tridents étincellent, un de ces tableaux qui, par delà les siècles, vous ramènent aux premières civilisations : n'est-ce point là une porte de Jérusalem ?

@



Cortège dans la vallée du Kiao-Kio

CHAPITRE IV

SORTIE DU TERRITOIRE INDÉPENDANT

@

^{p.84} Notre marche est une fête : d'un hameau à l'autre, toute la population nous escorte ; gais et agiles comme de jeunes poulains, les enfants bondissent sur les flancs du cortège, poussant des « you you you » de joie perçants, à la manière des Arabes. On voit sortir de tous les manoirs et villages des files de gens qui se précipitent sur les petites levées de terre qui bordent les rizières, ou qui, impatients, pataugent à travers la boue pour couper au court. Plusieurs dames de haut lignage, montées sur leur haquenée, accourent examiner ces étrangers à l'aspect inaccoutumé et, malgré leur liberté d'allures, elles restent un peu interdites, de voir l'œil de verre du kodak se fixer sur elles avec insistance.



Dames lolos avec leurs suivantes

Quelle différence entre ces femmes et les Chinoises ! La femme lolo, si elle n'est pas l'égale de l'homme, tient du moins une place importante dans la

famille. Le Lolo ne peut épouser qu'une seule femme, sauf pourtant en cas de stérilité ; la jeune fille, qui sort librement, est parfaitement maîtresse de son choix, à condition, bien entendu, de l'exercer dans sa caste et de respecter les intérêts du clan. Après le mariage, elle revient fréquemment chez ses parents, et chaque fois son mari doit déployer toutes ses séductions pour l'amener à réintégrer le domicile conjugal : s'il ne parvient à plaire, la femme reste définitivement dans sa famille, sans que personne y trouve à redire ¹.

^{p.85} La femme a sur la fortune de ses parents des droits absolument égaux à ceux de ses frères ; et cependant, trait curieux, elle n'hérite pas : les fils seuls se partagent l'héritage. Mais la jeune fille reçoit en dot, en se mariant, exactement la quote-part qui aurait dû lui revenir dans ce partage : c'est une avance d'hoirie dont elle bénéficie ; si elle n'est pas mariée à la mort de ses parents, ses frères devenus maîtres de la fortune lui remettront sa part quand elle se mariera, et jusque-là ils sont tenus de pourvoir à son entretien. La communauté existe dans le ménage, mais à la mort de l'époux, la femme reprend la libre jouissance de sa dot, ainsi qu'en cas de divorce prononcé « aux torts du mari » par le tribunal de famille.

De l'aveu même de tous les Chinois qui résident dans le pays, malgré la liberté dont jouissent les femmes, les mœurs sont très sévères. Les assertions contraires qu'on ^{p.86} peut entendre sur les confins du territoire indépendant ne s'appliquent qu'aux femmes esclaves qui ne sont lolo que de nom.

Les veuves dont les fils sont mineurs exercent tous les pouvoirs du chef de famille, y compris les pouvoirs politiques. Il arrive, dit-on, que des femmes prennent part aux combats ; et c'est assez naturel, car les surprises de nuit étant fréquentes entre clans ennemis, les femmes qui, ordinairement, ne sont pas épargnées, sont bien forcées de se défendre. Il y a cependant au nord-est du territoire, près de Ma-Pien-ting, des clans où les femmes sont respectées par les belligérants ; si bien que ce sont elles qui sont envoyées en ambassade pour traiter des conditions de la paix. Cet usage, qui n'est nullement général, est d'autant plus digne de remarque que le [Père Huc](#) l'a signalé chez certaines tribus du Tibet.

Notre étape n'est pas longue : à peine avons-nous fait douze kilomètres que nos guides Paki nous présentent de nouveaux répondants, car nous entrons sur le territoire de Tchou-Hé, qui appartient aux Alou-Ma.

Tchou-Hé est une cuvette dans le prolongement de la vallée de Kiao-Kio, mais dont les eaux coulent en sens inverse : par une brèche étroite, elles se précipitent vers le nord pour aller tomber dans la rivière Magon ou Mai-Kou, le plus important cours d'eau de la région septentrionale des Grandes

¹ Il s'est écrit beaucoup d'erreurs à propos de ces usages. Comme ils offrent des variantes d'un lieu à l'autre, j'admets volontiers que chaque observateur a vu clair dans le cas particulier qu'il a noté chez les Lolos soumis ; mais toutes les généralisations qui en ont été tirées sont un peu hâtives.

Montagnes Froides. La dépression où se trouvent Tchou-Hé et Kiao-Kio met donc en communication les deux moitiés du territoire arrosées l'une par le Mai-Kou et l'autre par la rivière de Sseu-Kouei-pa et Kiao-Kio ; de là, le rôle prépondérant qu'elle joue dans la vie du pays.



Nos répondants Paki et Mamouka

Nos répondants nous conduisent dans un hameau, vestige d'une ancienne petite ville, où huit familles chinoises végètent dans une misère profonde. Nous allons passer là trois journées affreuses. Durant la nuit éclate un violent orage ; sous notre toit ajouré nous sommes inondés et glacés. Le lendemain matin nous voyons toutes les ^{p.89} montagnes couvertes de neige, mais, dans la vallée, c'est une pluie diluvienne qui tombe sans discontinuer. Au fond de notre misérable bouge, réfugiés dans les coins où l'eau coule le moins fort, nous sommes réduits à l'impuissance et à l'inaction : personne à voir, même les Lolos restent chez eux par ce temps-là.

Seuls nos répondants, dont les habitations sont proches, viennent nous visiter, et nous passons le temps à les interroger. Notre répondant principal, Mamouka, est un charmant jeune homme de vingt et un ans — malheureusement très maltraité par la photographie. — Il est le fils du plus important seigneur du clan, Thetseu, qui réside ordinairement auprès du prince de Chama dont il est le plus ferme appui ; Mamouka va nous conduire à son père, qui nous introduira chez le prince.

Tchou-Hé dépendait autrefois du nzemo Len, suzerain de tout le nord-ouest des Grandes Montagnes Froides ; mais celui-ci ayant donné Tchou-Hé en apanage à sa fille ^{p.90} qui épousait le nzemo de Silo, les Alou-Ma ont refusé de reconnaître ce nouveau prince et se sont rendus indépendants. Et pour avoir un appui moral, ils se sont alliés avec le prince de Chama, lui-même menacé par des voisins terribles, les Tamouka, qui habitent le long du Mai-Kou : dans cette alliance, Chama apporte son prestige et les Alou-Ma leurs guerriers, dont il a grand besoin ; c'est pourquoi, introduits par eux, nous sommes assurés du meilleur accueil.

Le prince de Chama doit se rendre dans quelque temps chez le nzemo Len, son beau-frère, et c'est Mamouka qui lui servira d'introduit par chez ses amis les Paki, car les princes eux-mêmes ont besoin de répondants dans les clans qui ne dépendent pas d'eux. Mais chacun de ses hôtes devra, en raison de sa dignité, lui offrir un bœuf, un mouton et une poule ; il recevra, en retour, des cadeaux proportionnés. Entre nous, j'ai de fortes raisons de croire que cet échange de présents magnifiques se passera ainsi : « Noble prince, je t'offre un bœuf, un mouton et une poule », dira l'hôte, et il présentera en effet la poule, peut-être le mouton ; quant au bœuf, il est au pâturage, très loin, on l'amènera demain. Le prince remerciera vivement : « Et moi, digne seigneur, je t'offre un turban, des étoffes et un cheval », dira-t-il, et il remettra aussitôt le turban ; quant aux étoffes, il n'en a pas d'assez belles, il va en faire acheter chez les Chinois ; et il enverra le cheval dès qu'il sera rentré chez lui. Bien entendu, les choses en resteront là, et, tout comme après nos vains duels, l'honneur sera satisfait. N'est-ce pas charmant, et vaut-il pas mieux échanger, même sans résultat, des cadeaux plutôt que des balles ?

Mamouka s'est marié il y a peu de temps. Il a reçu de son père un village, et sa femme lui en a apporté deux en dot : le voilà maintenant chef d'un petit clan et affranchi de l'autorité paternelle. Encore un trait tout à fait opposé aux coutumes chinoises, où le pouvoir du père sur son fils subsiste toute sa vie.

^{p.91} Les règles de l'héritage présentent aussi des particularités remarquables. Les serfs et les vassaux sont répartis de façon rigoureusement égale entre les fils, à tel point que si leur nombre n'est pas exactement divisible, le surplus reste dans la communauté : ainsi un esclave peut appartenir à la fois à plusieurs frères ; il les sert à tour de rôle, ou, s'il est attaché à la glèbe, les produits de son travail sont partagés. Mais, pour tout le reste, troupeaux, maisons et terres, un avantage est fait *au plus jeune* : coutume généreuse, qu'on trouve également chez les Mongols. Le fils aîné n'en jouit pas moins d'une prééminence sur ses frères, et c'est lui qui hérite des pouvoirs politiques de son père ; en cas de minorité, la veuve les exerce, secondée par les frères cadets du défunt.

Le troisième jour la pluie cesse enfin, et nous recevons de nombreuses visites : il vient notamment des membres de la grande confédération des Tamouka qui comprend de nombreux clans dans le bassin de la rivière Mai-Kou, et des Alou, dont les Alou-Ma, sont un rameau détaché, greffé sur une branche des Ma. Par eux nous nous documentons sur la région septentrionale.

Le beau temps enfin revenu, nous partons le quatrième jour au matin, au milieu du même concours de peuple et des mêmes acclamations perçantes qu'à Kiao-Kio.

La montagne de Wou-Po-Tchang, qui, à gauche, nous sépare du Mai-Kou, est pleine de cuivre ; des mines, aujourd'hui abandonnées, y étaient exploitées par les Chinois et ont fait l'ancienne fortune de Tchou-Hé.

Nous cheminons à des altitudes de 2800 à 3000 mètres sur les pentes très douces qui forment le versant nord de la ligne de partage des eaux entre le Mai-Kou et la rivière de Kiao-Kio. Point de roc, un sol gazonné qui nourrit de nombreux troupeaux : on ne se douterait ni de l'altitude ni de l'aspect abrupt et déchiré qu'offrent les montagnes à ceux qui vivent dans les vallées basses. Cependant de temps en temps un des contreforts qui limitent à gauche ^{p.92} notre vue s'abaisse, et on reste stupéfait à contempler une profusion de massifs aux pics couverts de neige, jaillissant d'abîmes que nous devinons prodigieux. Puis, de nouveau, la vue est obstruée, et nous continuons à circuler sur des croupes médiocres, mais dorénavant la sensation des profondeurs invisibles qui nous entourent communique aux sites les plus ordinaires quelque chose de solennel et d'émouvant.

Par une de ces échappées nous apercevons la montagne, d'une forme très accusée et facilement reconnaissable, au pied de laquelle se trouve Niou-Niou-Pa, le théâtre de la grande victoire nationale, qu'on nous montre avec orgueil. C'était autrefois la résidence principale du nzemo dont le pouvoir nominal s'étend sur presque tout le nord des Grandes Montagnes Froides ; mais ce prince avait pris parti pour les Chinois contre ses clans soulevés, et leur défaite l'atteignit, maintenant son successeur réside toujours dans deux yamens qu'il possède en pays chinois, et il n'exerce plus qu'une suzeraineté fictive sur le pays indépendant, bien qu'il soit encore puissant par le nombre de ses serfs et l'étendue de son domaine privé.

Cependant le nzemo actuel, le prince Len dont j'ai déjà prononcé le nom plusieurs fois, jeune, intelligent, actif, et très nationaliste, est en train de restaurer son prestige. Il appartient à une nouvelle dynastie, qui a usurpé le trône de l'antique famille des Ngan, depuis la bataille de Niou-Niou-Pa. Les Ngan n'ont pas renoncé à l'espoir de recouvrer leur principauté ; de nombreux nzemos qui appartiennent à la même souche leur prêtent leur appui, et il n'est pas impossible qu'une guerre des Deux Roses ne vienne se superposer à tant de querelles qui ensanglantent déjà la région.

Plus encore que les échappées qui nous découvraient l'horizon, ces ouvertures sur l'histoire lolo avaient le don de me passionner. A vrai dire, si les Lolos nous séduisaient par leur allure fière, leurs beaux visages francs, un ^{p.93} ensemble de qualités physiques et morales qui les distinguent de la race jaune et semblent les rapprocher de la nôtre, il fallait bien avouer que sous le rapport de la « civilisation » ils paraissaient extrêmement en retard. Pas d'architecture, pas de statues, pas de peinture, pas d'industrie ; des gens à peine vêtus dans des cabanes sans meubles : mes anthropophages de la Côte d'Ivoire étaient plus avancés !

Et cependant les Lolos ont possédé une civilisation : ils ont inventé une écriture particulière, dont une vingtaine de livres, encore indéchiffrables, ont été rapportés en Europe ; une longue inscription rupestre a été découverte au Yunnan et, si elle reste inintelligible, un texte chinois, gravé tout à côté et daté

de 1533, nous apprend qu'elle concerne un prince dont la mère avait été reçue en audience par l'Empereur et traitée avec de grands honneurs. Divers textes chinois parlent de la somptuosité et du cérémonial des anciens seigneurs lolos du Yunnan. Et, puisqu'on considérait le pays indépendant comme le berceau de la race, je m'étais attendu, non sans quelque logique, on l'avouera, à y trouver intacte son ancienne civilisation. C'était pour moi un profond désappointement de ne rencontrer ni inscriptions, ni arts, ni industrie, ni culte.

Effet de la décadence ? non, on n'apercevait pas même un embryon de civilisation ; d'ailleurs, le seul aspect de ces rudes montagnards, épris de la guerre et des exercices violents, respirait la vigueur d'un sang jeune. Je me prenais à me demander si la race que nous avions sous les yeux était bien la même que celle autrefois décrite par les Chinois au Yunnan ; il n'y avait même point identité de nom, car « Lolo » n'est qu'un sobriquet et nulle part les indigènes ne se qualifient ainsi. Il y avait là une énigme ethnographique et historique à éclaircir.

Aussi toute donnée sur le passé m'apparaissait capitale et c'est pourquoi, dès le début, j'avais tenu à faire passer notre itinéraire chez le nzemo de Chama, dont la maison est particulièrement illustre : il ne me semblait ^{p.94} pas possible que les princes n'eussent pas d'archives, si rudimentaires fussent-elles, et des annales tout au moins sommaires. Dès ce moment, je me promis de revenir au Kien-Tch'ang, où résident à la fois les deux compétiteurs Len et Ngan, pour prendre connaissance de leurs titres.

La route que nous suivions était assez déserte : à peine quelques petits hameaux de culture ; parfois un vallon peuplé s'ouvrait à nos pieds dans quelque repli de la montagne, mais nous passions sans y descendre.

Nous croisons pourtant un jeune et beau cavalier, suivi de ses écuyers. C'est précisément un grand ami de Mamouka, et nous nous arrêtons pour nous congratuler. Tout de suite Mamouka nous apprend que ce noble chevalier est réputé pour son adresse à l'arc, et qu'il serait désireux d'éprouver laquelle vaut le mieux de son arme ou des nôtres. Soit, acceptons ce défi naïf !



Concours de tir à l'arc et au revolver

Tout le monde met pied à terre. Le Lolo prend son arc des mains d'un écuyer et m'invite un peu ironiquement à le bander : mais je me souviens à temps de la confusion des prétendants quand Pénélope leur tend l'arc

d'Ulysse, et, déclinant cette épreuve, je mets le revolver à la main. J'ai agi prudemment, car, à en juger par un autre arc lolo que j'ai acquis depuis et que j'ai rapporté, j'aurais été parfaitement incapable de lui faire subir la moindre flexion. Le Lolo, lui, le bande presque sans effort apparent. Il choisit une flèche dans le carquois que tient un page, vise longuement une petite tache de terre brune qui se distingue à 50 mètres au milieu du gazon, et aux applaudissements des Lolos, y fiche sa flèche qui entre profondément dans le sol. Mais une balle l'y suit immédiatement, puis d'autres, la dépassant de plus en plus, soulèvent de petits nuages de poussière qui en un instant s'échelonnent jusqu'au sommet d'une crête voisine. L'archer contemple avec stupeur la rapidité et la portée d'un tir qui ne demande aucun effort. Il s'avoue vaincu, et demande le prix d'une arme si extraordinaire. « Quatre cents taëls » (environ 1500 francs), répond Siu, qui veut le frapper par ce chiffre formidable. « Je les donnerais bien », dit sans hésiter le guerrier. « Mais, » ajoute-t-il tristement après un instant de réflexion, « où trouverais-je des cartouches ? ».

Il était si plein d'admiration qu'il ne voulait plus nous quitter. Tournant bride, il nous escorta jusqu'au lendemain, s'enquérant avec avidité de toutes nos merveilles, et nous témoignant une sincère amitié, comme il convient entre vrais gens de guerre.

Les Lolos n'avaient aucune idée de rien de semblable à nos armes. Bien que ceux qui possèdent des fusils aiment à en faire parade, nous n'en avons vu chez eux qu'un petit nombre, pour la plupart enlevés aux soldats chinois dans les expéditions précédentes ; tous étaient à un seul coup ; et il est probable qu'ils n'en ont guère fait usage, car, généralement les cartouches, achetées très cher — le commerce ^{p.96} des armes étant interdit dans l'empire — à des Chinois de la frontière, n'étaient pas du même calibre.

Le prestige que nous donnaient nos armes a été certainement pour beaucoup dans notre succès. Mais il n'est pas douteux non plus qu'elles ne fissent naître chez les Lolos peu scrupuleux un violent désir de s'en emparer, et nous n'avons conjuré ce danger qu'en nous entourant sans cesse des plus honorables personnages du pays. La preuve en a été fournie d'une manière tragique par la mort de M. Brooke, l'année suivante.

En mars 1908, je rencontrai à Tcheng-Tou ce voyageur anglais qui redescendait du Tibet, où il avait poussé une pointe ; il me demanda, comme il était naturel et sans me laisser deviner ses projets, quelques renseignements sur notre traversée des Lolos, que je m'empressai de lui donner. En décembre de la même année, il arrivait avec un autre Anglais à Ning-Yuen-fou, et presque aussitôt, laissant son compagnon qui n'était pas désireux de tenter l'aventure, il entra avec seize serviteurs chinois dans le pays indépendant. Il suivit exactement notre itinéraire jusqu'à Tchou-Hé, se réclamant partout de nous pour obtenir le passage ; il ne demandait d'ailleurs aucun service, n'avait point de répondant, vivait des provisions qu'il avait apportées, et couchait

sous sa tente. Il faut croire que le souvenir que nous avons laissé n'était pas mauvais, puisqu'on ne l'arrêta pas tant qu'il fut chez nos amis.

Malheureusement, encouragé par cet heureux début, il voulut explorer une nouvelle région : à peine eut-il quitté nos traces que les choses changèrent. Un noble du clan Arho, un peu au nord de Tchou-Hé, le somma de lui livrer son magnifique fusil à répétition qui excitait l'admiration et l'envie générales, et, sur son refus, voulut le frapper de son sabre : M. Brooke le tua, ainsi que plusieurs Lolos qui s'étaient précipités sur lui. Il voulut alors battre en retraite, mais les Lolos le poursuivirent. Il se réfugia dans une maison où il continua son héroïque ^{p.97} résistance, tirant jusqu'à sa dernière cartouche et tuant douze de ses agresseurs, mais enfin il fut massacré avec quatorze de ses gens. Deux de ceux-ci seulement furent épargnés et réduits en esclavage ; mais ils parvinrent à s'enfuir, et ce fut par eux qu'on sut les détails de cette catastrophe.

Malgré les réclamations de l'Angleterre, le gouvernement chinois a décliné toute responsabilité : « il n'est pas le maître chez les Lolos ». Tout ce qu'il a été possible de faire fut de promettre une récompense si on rendait le corps du malheureux explorateur, — véritable prime à l'assassinat. — Ce moyen réussit, et les restes furent remis au consul général d'Angleterre, mais après des négociations sans fin, *car il fallut trouver et payer des répondants pour conduire le cadavre* dans chaque clan qu'il devait traverser ; et, détail macabre, pendant qu'on apportait le tronc dans la forteresse de Yue-Hi, à l'ouest du pays lolo, la tête sortait du côté opposé à Ma-Pien, place forte de l'est.

La Chine a cependant organisé une nouvelle expédition et cinq mille hommes concentrés à Tong-Mou-Keou, sur la frontière du sud, la plus accessible, marchèrent sur Kiao-Kio. Conformément à leur tactique habituelle, les Lolos s'écartèrent devant l'armée, puis tombèrent sur ses convois et les enlevèrent. La colonne, privée de tout, dut battre en retraite et fut bientôt mise en pleine déroute.

Peut-être ces dramatiques événements aideront-ils à comprendre l'état véritable du pays. Nous n'avons vu devant nous que des visages souriants ; les foules s'empressaient pour nous accueillir et nous escortaient avec des cris de joie ; les chefs, en nous recevant à leur foyer, se prosternaient et nous offraient les prémices de leurs troupeaux. C'était en apparence tout à fait idyllique, et je pense n'avoir omis aucun trait de ce riant tableau... à condition d'ajouter que rien n'était plus trompeur.

Seul au milieu d'un peuple, l'explorateur est sans force : le jour où un ennemi décidé se dresse devant lui, il succombe. Celui qui a réussi à passer n'a aperçu que des ^{p.98} sourires : sans doute, sinon il ne serait pas revenu. Mais il faut avoir sans cesse présent à l'esprit que ces sourires ne sont point spontanés, et que tout l'art de l'exploration consiste à les faire naître sur des faces ordinairement farouches. Dissimuler, fût-ce par modestie, le danger

latent qui l'a entouré, ce serait, pour un chef de mission, forfaire à son devoir et encourir la responsabilité des catastrophes qui atteindraient ses successeurs.

*

Nous couchons dans un village appartenant à Mamouka. Le lendemain vers onze heures, rencontre d'un autre chevalier, celui-ci homme mûr et d'aspect grave. A notre vue, il s'arrête interloqué : Mamouka s'avance au-devant de lui et, sans doute, lui explique qui nous sommes, mais il faut croire que le nouveau venu n'est pas enthousiasmé, car il affecte de ne pas nous regarder. Faisant demi-tour avec ses hommes d'armes, il nous suit à une cinquantaine de mètres. « Qui est-ce ? » demandons-nous. Et nous apprenons que ce personnage mal disposé n'est autre que le propre père de Mamouka, le puissant Thetseu, chef du clan des Alou-Ma et maire du palais de Chama. Il est fort mécontent que Mamouka ait pris sur lui de nous amener sans le consulter, et il refuse de nous connaître.



Nous sommes un peu abasourdis d'apprendre que Mamouka a pris une telle initiative sans être certain de l'assentiment de son père ; l'irritation de celui-ci, dont en somme tout dépend, est chose grave.

Nous nous arrêtons pour déjeuner auprès d'une source, au fond d'un ravin où le charbon affleure ; le soleil y darde ses rayons verticaux et brûlants, et quand, en repartant, il nous faut remonter la pente, la chaleur nous accable ^{p.99} d'autant mieux que nous avons été éprouvés par le froid tous les jours précédents. Boyve qui, malgré son tempérament vigoureux, n'est pas aguerri contre ces sauts brusques de température, souffre d'une dysenterie assez forte ; tout à coup il se trouve mal et glisse de son cheval sur le sol, sans connaissance. Le Père de Guébriant et moi nous nous précipitons à son secours. Ce n'est heureusement qu'un des accidents les mieux connus d'un officier, le « coup de chaleur » si fréquent au cours des marches militaires ; une fustigation vigoureuse sur le visage et la poitrine avec un mouchoir trempé d'eau, et la circulation interrompue par un arrêt de digestion reprendra son cours.

Mais le traitement est lent à agir et nous devons nous relayer pour en continuer l'application, ce qui nous permet de remarquer l'attitude singulière de nos compagnons lolos. Mamouka a coupé une tige de bois, y a fait un certain nombre d'entailles, et, accroupi, récite une formule de prière ou d'incantation en comptant ses coches. Thetseu et ses lanciers se sont rapprochés et observent la scène avec un intérêt passionné. Visiblement un combat se livre dans leurs âmes : nous sommes là tous les trois à leur merci,

l'un inanimé, les deux autres à genoux et le soutenant ; il suffirait d'abaisser leurs lances !

Mais Mamouka se relève : « Tout va bien, il est sauvé », dit-il. Les faces des Lolos se détendent, et ils nous regardent avec sympathie. Peu d'instants après, Boyve ouvre les yeux, s'étire, et en quelques minutes se retrouve debout. Joie générale ! Mamouka et ses gens nous félicitent, et même le groupe de Thetseu participe discrètement à cette allégresse.

Mais que serait-il arrivé si le sort, consulté par Mamouka, lui avait donné une réponse défavorable ? Il est bien possible qu'elle se fût trouvée véridique et qu'aucun de nous ne se fût relevé : car doit-on ménager les maudits que le Destin condamne ?

Mamouka sent que cet incident a diminué l'éloignement de son père pour nous. En vrai Lolo, il devine comment ^{p.100}achever le rapprochement, et il m'invite à tirer quelques coups de revolver. C'en est assez pour que Thetseu sorte de son impassibilité et regarde d'un air admiratif. Alors Mamouka imagine un coup de maître : il me demande de lui prêter mon revolver pour qu'il tire à son tour cette arme merveilleuse. J'avais toujours refusé d'accéder à de semblables désirs, car il était bon que le maniement de nos armes demeurât notre secret. Mais ici la conquête de Thetseu mérite que la règle fléchisse, et, expliquant brièvement à Mamouka ce qu'il doit faire, je lui accorde trois coups à tirer, pas un de plus.

Bien qu'il n'ait jamais touché un pistolet, ses trois coups portent parfaitement dans une tache de terre que je lui ai indiquée. Thetseu est ravi, il félicite son fils, il me félicite, nous voilà amis ! Mais sait-on de quoi Mamouka est le plus enthousiasmé ? « Cette arme obéit au seigneur étranger », dit-il à Siu ; « il m'avait commandé de ne tirer que trois coups, j'ai voulu en tirer quatre, le petit fusil a refusé. » Et je constate en effet que, par un hasard extraordinaire, un enrayage s'est produit après le troisième coup. C'est peu rassurant pour l'avenir, mais cet accident, transformé en manifestation de notre pouvoir surhumain, va encore accroître notre prestige.

Toute la journée nous avons marché parallèlement à la formidable Montagne de la Tête du Dragon. Sa forme nous révèle le sens de ce nom : elle ressemble bien, en effet, au dos d'une énorme bête allongée de l'ouest à l'est, dont la tête se dresse brusquement. Cette tête, qui de loin ne semblait qu'une seule pyramide, en réalité comprend trois sommets, dont l'un s'élève par une vertigineuse falaise à pic de plusieurs milliers de mètres au-dessus du fossé de la rivière Maikou. Les deux autres, presque cachés par lui, sont encore plus élevés. Chose curieuse, plus tard, arrivés à Lei-Po-t'ing, sur le versant est de la même montagne nous lui trouverons une forme presque identique, mais cette fois orientée du nord au sud.

^{p.101} Quant aux Monts Neigeux de Chama, depuis hier ils nous sont apparus souvent par-dessus les contreforts perpendiculaires à la grande chaîne

que nous suivons. Un dernier col de 3000 mètres nous fait franchir le troisième contrefort, et nous avons en face de nous cette énorme chaîne dont les sommets atteignent 4700 mètres, et qui s'allonge du nord au sud comme une barrière infranchissable ; au sud seulement elle s'abaisse, et par la dépression nous apercevons — oh ! si loin — les monts du Yunnan qui nous représentent le salut.

A nos pieds s'étend une longue vallée, bien différente d'aspect de toutes celles que nous avons vues. Elle est, il faut l'avouer, sinistre. Les hautes montagnes qui l'entourent lui donnent l'air d'un fossé ; le sol est d'un jaune sale et les rochers noirs : au-dessus d'eux la neige elle-même fait l'effet d'un ornement de deuil. Heureusement la grande chaîne est d'une belle architecture, avec une brèche au centre même de la crête et de chaque côté des pics curieusement symétriques. Des sapins escaladent ses pentes jusque vers 4000 mètres ; au-dessus le roc est vertical.

Thetseu, devenu notre ami, prend les devants pour préparer notre réception ; notre agent Siu l'accompagne, porteur d'une magnifique montre que nous envoyons au nzemo. Nous traversons plusieurs villages de nobles vassaux, de serfs, d'esclaves, et enfin nous arrivons à la résidence princière. Elle se distingue de loin par un donjon, qui est le seul que nous ayons vu chez les montagnards eux-mêmes, dédaigneux de toute construction.



Donjon de Chama

p.102 On nous fait entrer dans une cour assez vaste, bordée de bâtiments en planches pareils à tous ceux que j'ai décrits, et on nous prie d'attendre que notre logis soit préparé. Une foule de Lolos sont là accroupis en face de nous, silencieux, ou échangeant quelques rares paroles à voix basse.

En voici un, vêtu de chanvre blanc comme un esclave, mais qui a aux pieds des sortes de babouches en cuir rouge, retenues au cou-de-pied par une bride. C'est le premier Lolo chaussé que nous voyons ; la chaussure qu'il porte est d'ailleurs d'un modèle inconnu ; et voilà un enfant de quinze ans, vêtu, lui, d'habits chinois en soie, qui va et vient chaussé des mêmes babouches rouges. Intrigués de ce luxe, nous nous informons avec discrétion, car la glace n'est pas encore rompue ni aucune présentation faite, et nous apprenons que c'est le prince lui-même, avec son fils, qui est là au milieu de ses conseillers, pour nous observer. Le prince a des traits assez fins, mais sans

beauté, et une expression fausse qui nous inquiète ; il n'a pas non plus cet aspect vigoureux et martial qui est la caractéristique de toute la nation. Mais peut-être n'est-ce qu'une première impression.

Quant à son fils, ses traits et son teint pâle sont passablement chinois ; mais sa gaîté et sa pétulance sont bien d'un Lolo. C'est l'heure où les troupeaux rentrent, les bœufs et les moutons franchissent la porte et envahissent la cour, menaçant de submerger notre noble assemblée : il faut voir alors le petit prince, armé d'une baguette, se précipiter sur eux et ramener les récalcitrants jusqu'à leur étable. O scène des temps homériques !¹

Cependant on se décide à nous conduire à notre logis : un palais, sans doute, d'après le temps qu'il a fallu pour le préparer ! C'est un des bâtiments latéraux d'une seconde cour dont la demeure du prince occupe le fond. Notre gîte est bien une des plus misérables cabanes qu'on puisse rêver : p.103 les planches du toit notamment présentent des intervalles inquiétants, car déjà il commence à pleuvoir. Le prince a la gracieuseté de nous faire dire qu'il aurait voulu nous installer dans son propre logis, mais sa femme est accouchée hier ; et ce qu'il nous offre est assurément ce qu'il y a de mieux dans la résidence après le pavillon central. C'est bien un palais, comme on voit !

La nuit vient, et une pluie torrentielle qui se déchaîne presque aussitôt et va durer jusqu'au jour, nous inondant littéralement, empêche les relations de s'établir entre nous et nos hôtes. Le prince nous fait cependant demander si nous préférons qu'il nous offre de la viande cuite ou sur pied. Nous méfiant de l'art culinaire lolo, nous préférons la viande sur pied, et le prince nous envoie un cochon. Ignorants que nous étions ! plus tard nous constaterons quel régal de gourmet nous avons perdu.

Mais notre appréhension était excusable. Nul n'est plus sobre que le Lolo, ni ordinairement plus indifférent à la bonne chère, comme à tout confort. Sa nourriture habituelle est une galette de sarrasin, pâte mal pétrie, non levée, peu ou point salée d'ailleurs, le sel qui vient de Chine étant rare et cher. Ces galettes épaisses, ces boules plutôt, sont souvent farcies de pommes de terre. Car la pomme de terre est cultivée partout : il est certain qu'elle a été importée de Chine, car elle n'a point de nom spécial en lolo, et est désignée par le nom chinois². A cette galette s'ajoutent, suivant la richesse de chacun, du riz, des pommes de terre bouillies ou cuites sous la cendre, et parfois de la viande. Avec le blé on fait aussi du pain non levé et de la bouillie. Points de légumes,

¹ Nous ne reverrons plus, d'ailleurs, les belles babouches rouges : sitôt la pluie venue, le prince et son fils marchent pieds nus dans la boue, comme tout le monde. Et ceci aussi est très homérique.

² Ce nom, *yang-yu*, signifie légume étranger, ou légume européen, ce qui révèle d'où les Chinois tiennent la pomme de terre, sans qu'on sache même qui l'a importée. N'est-il pas admirable que cet aliment se soit spontanément répandu dans la Chine, que nous nous plaisions à croire rebelle à toute innovation, alors qu'il a fallu dans notre France progressiste des efforts opiniâtres et l'intervention royale pour décider le peuple à en manger.

même de ces haricots si chers aux Chinois. Nous n'avons vu faire ^{p.104} aucun usage du lait, ce qui est singulier chez un peuple ayant de grands troupeaux et des allures de pasteur plutôt que de cultivateur.

Et vous, que mangiez-vous ? me demandent sans doute le lecteur et l'aimable lectrice — je suis même certain que depuis longtemps cette importante question leur brûle les lèvres, à en juger par le nombre de fois qu'on nous l'a posée verbalement. — Mais les choses les plus ordinaires : des pommes de terre, du riz, des œufs, du lard, des poulets et la viande des animaux qu'on nous offrait en cadeau. C'est un peu honteux à avouer, mais l'explorateur, dans aucun pays, ne fait sa nourriture quotidienne de crocodiles, de boas, de singes, voire même de nids d'hirondelles, et, s'il lui est arrivé parfois d'en goûter, il n'en a pas moins le mauvais goût d'asseoir son régime sur une base déplorablement plus banale.

Le lendemain matin la pluie tombe toujours, particulièrement dans notre case au toit à jour. Un des esclaves auxquels nous montrons avec désespoir les cascades jaillissant par les ouvertures, regarde avec étonnement des gens qui se préoccupent de pareilles vécilles, puis il sort et revient armé d'une lance. A notre tour d'être surpris, mais lui, très naturellement, il soulève avec la pointe de la lance les planches du toit, les fait glisser l'une contre l'autre, et nous aménage ainsi un petit carré à peu près étanche au-dessus de nos têtes — au détriment bien entendu du reste de la pièce. Système recommandé à nos couvreurs !

Les gens du palais commencent à venir nous voir, malgré le déluge, et parmi eux le petit prince, Tamoulé, qui nous offre un faisan vivant. Nous sommes tout de suite intimes avec cet enfant qui est le plus aimable du monde. Ayant passé quelque temps en territoire chinois chez son oncle le prince Leu et chez son cousin le nzemo de Lei-Po-t'ing, il a appris un peu de chinois : il peut donc causer directement avec le Père de Guébriant et nous servir à la rigueur de second interprète. C'est le seul Lolo ^{p.105} que nous ayons rencontré dans tout le pays indépendant en état de dire un mot de chinois ; et quant aux esclaves d'origine chinoise, il leur est interdit absolument de prononcer un mot de leur langue maternelle, car leurs maîtres veulent savoir ce qu'ils disent. Aussi l'enfant est-il ravi de faire éclater sa supériorité, et il nous prend sous sa protection spéciale, ce qui est heureux, car le nzemo ne paraît pas fort pressé de nous voir.

C'est une fortune pour nous que d'avoir deux interprètes : trop souvent le règlement des affaires matérielles occupe Siu et le rend indisponible pour l'enquête. J'en profite immédiatement pour éclaircir la question de l'écriture, et je montre à Tamoulé les spécimens de caractères lolos publiés par l'abbé Vial, missionnaire au Yunnan. Le petit prince ne peut les lire, mais il y a au château trois *pimo* et il les fait appeler.

Le *pimo* est un personnage difficile à définir, et je n'y arriverai que beaucoup plus tard. Il n'est pas prêtre, car il n'est revêtu d'aucun caractère

sacré, mais il sait lire les livres où sont notées les formules de prières et les cérémonies qui constituent le culte chez les Lolos : c'est donc lui seul qui peut s'en acquitter, et voilà un de ses rôles. Par ailleurs, puisqu'il sait lire et écrire, il sera écrivain public ; et enfin, très souvent, il sera employé par le prince ou le seigneur du lieu comme chancelier et comme précepteur de ses fils, car ces rudes guerriers — nous ne nous en doutions guère — ont un véritable culte pour leur écriture nationale, témoignage irréfutable de leur civilisation.

Les trois pimos arrivent : successivement mis en présence du livre de l'abbé Vial, ils commencent par le tenir non pas comme il a été écrit par son auteur, mais dans une position perpendiculaire, de telle sorte que les lignes verticales deviennent horizontales ; puis ils lisent certains caractères, mais en leur attribuant un son et un sens tout différents ; enfin ils déclarent ne pas connaître les autres ; bref, ils ne comprennent rien au texte. Le prince seul, ^{p.106} nous disent-ils, pourrait peut-être s'en tirer, car il est bien plus savant qu'eux, et seul le prince Len le surpasse.

Une nombreuse foule s'est amassée pour jouir de cette séance. Un des assistants sort des rangs, prend le livre comme un objet familier, mais après l'avoir feuilleté, déclare à voix basse n'y rien comprendre non plus. « C'est le prince », nous dit Siu à l'oreille, et effectivement nous reconnaissons sa tête caractéristique entrevue la veille : le désir de montrer sa science lui a fait violer sa résolution de rester à l'écart. Puisqu'il est là, nous le tenons : « N'est-ce point l'illustre prince de Chama ? » disons-nous à voix haute. Le nzemo, voyant percé son incognito, se prosterne : il n'osait se présenter, n'ayant pas de vin à nous offrir ; il en a envoyé chercher au loin, les courriers ne sont pas de retour ; que nous daignons l'excuser !

La présentation faite, il se met tout à notre disposition ; mais en attendant, il veut réhabiliter sa réputation de savant atteinte par son impuissance à lire notre livre ; et un des pimos apporte avec respect un manuscrit lolo : ce n'est ni plus ni moins que la Généalogie et l'Histoire de la dynastie de Chama ! Le prince nous en lit des passages : c'est une vraie révélation.



Les Lolos ne sont pas originaires des Grandes Montagnes Froides : ils viennent du Yunnan septentrional et du Kouei-Tcheou. Les ancêtres du prince,

les Ngan, sont d'origine chinoise ; c'est le grand empereur Kang-Hi qui leur a donné le gouvernement héréditaire de plusieurs tribus lolos aux environs de Wei-Ning, au Kouei-Tcheou, en 1713. L'empereur Yong-Tcheng ayant voulu affermir la domination chinoise, jusque-là toute nominale, les Lolos ont pris les armes, en 1727 ; mais ils ont été écrasés. Alors un grand nombre, abandonnant leur pays, ont fui vers l'ouest et, traversant le Fleuve Bleu, se sont réfugiés dans les sauvages montagnes de Chonolévo et de Chama, alors couvertes de forêts auxquelles ils ont mis le feu.

Les Ngan n'avaient pas pris part à cet exode et étaient ^{p.107} restés soumis à l'empereur. Mais leurs anciens sujets, après d'infructueuses tentatives pour reconquérir leur domaine, voulant au moins faire reconnaître leur nouvel état, ont appelé leurs princes et les ont chargés d'obtenir la paix. L'empereur K'ien-Long y a consenti et a confirmé les Ngan dans leur dignité, en leur donnant un sceau.

Mais, à chaque succession, ce sceau doit être remis à l'autorité chinoise qui le confère à l'héritier légitime. Or le préfet de Lei-Po-t'ing, au lieu de remettre au prince le sceau de son père, l'a donné à un cousin qui n'y a aucun droit. Les tribus ont refusé de reconnaître l'usurpateur, qui a dû se réfugier au Yunnan ; mais lui, l'héritier légitime, il n'a plus le sceau de sa famille. Bien que ce sceau ne fût point, comme chez les Chinois, l'instrument de son pouvoir, qui ne repose que sur le consentement des Lolos, sa possession lui donnait un grand prestige, en prouvant qu'il était reconnu par l'empereur ; sa perte lui a causé une atteinte sensible : plusieurs tribus en profitent pour ne plus lui obéir, ses ennemis ont redoublé d'audace, et sans l'alliance des Alou-Ma sa situation serait critique.

^{p.108} Tout cela nous était exposé avec beaucoup moins d'ordre, mais au fur et à mesure de nos questions étonnées. En retraçant l'illustre passé de sa race, la voix du prince s'était empreinte de tristesse, mais aussi d'orgueil ; ses grands, assis autour de nous, hochaient la tête en signe d'acquiescement. A chaque réponse, c'était comme un voile qui se déchirait : les vestiges d'une occupation chinoise antérieure, l'absence complète de traces de l'antique civilisation lolo, les traditions de toutes les familles qui les faisaient venir de l'est, la survivance de relations avec Tchao-T'ong et le Yunnan septentrional, le maintien, malgré l'hostilité des peuples, de bons rapports entre la Chine et les princes, tout ce qui nous avait tant surpris devenait clair maintenant. Le présent s'illuminait, et un coin d'une histoire inconnue sortait de l'ombre.

Combien j'aurais voulu posséder ce livre d'Annales lolo ! Mais il ne fallait pas espérer que le prince s'en séparât. Il m'assura que dans leur ancienne patrie les Lolos, bien que soumis, avaient conservé leur organisation féodale, leurs coutumes et leur écriture, et que j'y trouverais des documents en abondance. Tout un champ de recherches m'était ainsi ouvert.

Mais non la route pour y conduire ! Vers le nord, la route de Lei-Po-t'ing où nous voulons aller, est interceptée par les Tamouka, à deux kilomètres

d'ici. D'ailleurs la rivière Maikou, qu'il faudrait traverser, et ses affluents ont creusé, pour rejoindre le Fleuve Bleu, des abîmes effroyables : on ne les franchit que grâce à un câble tendu à travers la rivière et sur lequel glisse une poulie soutenant un sac de peau, dans lequel on s'enferme¹ ; aucun cheval ne peut passer. Du côté de l'est, seuls des hommes qui s'accrochent des mains aux rochers peuvent franchir la crête de la chaîne. Du côté du sud-est seulement le nzemo peut nous faire arriver jusqu'au fleuve Bleu, en face de Ho Keou : c'est la seule direction qui nous soit ouverte.

p.109 Il nous déplaisait fort de redescendre au sud, ce qui allongerait inutilement notre trajet pour atteindre Lei-Po-t'ing et Souei-Fou, et nous n'étions pas convaincus de la réalité des difficultés que le prince nous décrivait sur les routes du nord et de l'est, lorsqu'une démonstration inattendue nous en fut administrée. Une dame lolo fit son entrée à cheval, suivie de plusieurs hommes d'armes et de deux soldats chinois ! C'était la femme du nzemo de Lei-Po-t'ing, chez lequel nous voulions nous rendre, elle venait assister aux couches de la princesse de Chama, sa tante, et, précisément en raison des obstacles qui interceptent la route du nord, elle avait dû, pour venir, emprunter le territoire chinois entre Lei-Po-ting et Ho -Keou : d'où la présence des deux soldats chinois mis à sa disposition par le préfet pour l'escorter à son retour sur le sol de l'Empire. Devant cette preuve, il n'y avait qu'à nous incliner.

Mais nos affaires subitement se gâtent : le lendemain matin nous apprenons que le prince et ses conseillers ont passé la nuit à discuter le traitement à nous infliger ; l'opinion qui prévaut est de nous garder prisonniers. C'est un nouvel orage, facile à prévoir après la période de calme qui s'est écoulée depuis Kiao-Kio. Mais d'où vient-il ?

Grâce à l'aimable Tamoulé, tout peiné de notre disgrâce, nous en apprenons la cause. Les deux soldats chinois, devinant le mécontentement des mandarins si nous arrivons à franchir ce territoire qui leur est interdit, ont déclaré qu'assurément nous étions des criminels en rupture de ban, sans quoi le préfet eût connu notre venue et en eût avisé le prince : que celui-ci redoute la colère impériale

L'argument est vraisemblable, car on ne peut voyager en Chine sans que toutes les autorités soient prévenues à l'avance de votre passage ; et il est certain que les mandarins en voudront aux Lolos de nous avoir laissé passer. Aussi notre diplomatie, malgré l'intermédiaire de Mamouka et de Tamoulé, n'obtient-elle pas de résultat appréciable.

Heureusement, il y a un argument auquel nul Lolo p.110 ne résiste, et déjà le lecteur le devine : je n'ai qu'un tour, mais il est bon, et Mamouka qui le connaît par expérience nous emmène faire une séance de tir précisément au

¹ C'est, avec le sac de peau comme variante, le procédé bien connu employé sur les confins du Tibet.

pied d'une terrasse où le prince et les grands se sont retirés pour tenir conseil à l'abri des oreilles indiscretes. L'effet habituel est produit et le prince, en voyant nos balles arriver jusqu'au col où il craint à chaque instant de voir paraître ses ennemis les Tamouka et où il doit entretenir constamment une grand'garde, envie les possesseurs de telles armes. Ils ne peuvent être des gens méprisables, et subitement notre thèse, que, si le préfet de Lei-Po-t'ing ne l'a pas prévenu, c'est qu'il ignorait que nous passerions par Chama, lui apparaît irréfutable.

A peine sommes-nous rentrés que le prince se présente dans notre case, se prosterne, et se déclare notre vassal. L'arrivée du fameux vin d'honneur, qu'on a mis trois jours à trouver, scelle notre amitié, et le prince nous invite à visiter sa demeure. C'est le bâtiment qui occupe le fond de la cour ; il est précédé par une véranda, dont les colonnes sont reliées entre elles par des sortes d'ogives d'un dessin original. A l'intérieur sont trois pièces, dont deux restent closes : l'une sert de trésor, l'autre est la chambre à coucher, occupée à l'heure actuelle par son épouse ; au centre est la salle de réception, vaste pièce de dix mètres de long sur six de large et dix de hauteur : elle s'élève jusqu'à la toiture qui, bien que du modèle habituel, en planches maintenues par des pierres, est soignée et à peu près étanche. Cette résidence est neuve ; le vieux château de Chama, à une journée au nord-ouest, est habité par les deux frères cadets du prince. On nous assure qu'il est beaucoup plus beau, et qu'il a un toit en tuiles venues de Chine, ce qui représente le superlatif du luxe.

Quand vient le moment du départ, le prince nous demande de lui laisser quelque souvenir personnel : le Père de Guébriant lui donne son chapelet, et moi ma carte de visite française sur laquelle je recommande le nzemo à ^{p.111} ses futurs visiteurs. Cette politesse paraît le toucher, car il me demande une autre carte et il y écrit deux lignes en caractères lolos, qui, me dit-il, sont aussi une chaude recommandation. Plus tard, j'ai pu faire traduire ce précieux autographe : le prince y déclare qu'il nous a offert deux cochons et deux brebis ; formule de recommandation originale assurément, mais prouvant une haute estime et indiquant un salutaire exemple.

Ce sont ces hôtes que la carte chinoise, avec une concision à la Tacite, caractérise ainsi : « Les Barbares de Chama, à des époques indéterminées, passent le Fleuve pour tuer, piller, brûler et faire des captifs. »

*

Nous voici en route pour la dernière étape de notre traversée, accompagnés du majordome du palais et de plusieurs serfs. Puisque nous allions suivre la meilleure route, nous supposons qu'elle serait passable, malgré la perspective de redescendre du haut des Monts neigeux de Chama jusqu'au fond de la cluse du Fleuve Bleu. La première étape, en effet, est facile, dans une douce vallée. Nous couchons dans un village de serfs, où deux gobelets nous sont dérobés au moment du départ : je mentionne ce vol parce que c'est le seul que nous ayons eu à subir dans le pays lolo et même dans

toute la Chine — le Tibet excepté, — bien que nous ayions toujours été entourés d'une foule qui examinait nos richesses et que nous ne pouvions surveiller. Et on traite volontiers les Chinois de voleurs !

Le lendemain, nous franchissons sans effort la chaîne principale par un col de 3500 mètres où, sous la neige qui tombe, nous cueillons des fraises mûres entre des buissons d'azalées et de rhododendrons en fleurs, au milieu d'une forêt de sapins malheureusement endommagée par le feu. C'est tout à fait le pendant du col de Tchaol que nous avons passé pour entrer dans le pays lolo.

Nous pensions n'avoir plus qu'à redescendre : une ^{p.112} vallée profonde, avec de nombreux villages, est à nos pieds, nous la suivrons jusqu'au Yang-Tse. Hélas ! arrivés au fond après une descente à pic fort dure de 1300 mètres, nous sommes invités par nos guides à remonter le versant opposé qui est droit comme un mur ; quant à la vallée, elle appartient aux Nilé, révoltés contre Chama, et bientôt elle se creuse en fossé impraticable.

Nous grimpons, en nous aidant parfois des mains, un sentier d'une raideur inimaginable. Le brouillard est épais et nous cache même la montagne que nous gravissons. Nos chevaux, pourtant si habitués aux escarpements, ont fréquemment besoin qu'on les tire par la bride pour escalader quelque mauvais pas ; plusieurs fois même, il faut les attacher avec des cordes, et les Lolos, avec une force et une adresse étonnantes, les hâlent jusqu'au haut d'une paroi rocheuse. Quant à nous, nous n'en pouvons plus : la raréfaction de l'air à cette altitude rend notre respiration très pénible, et une côte à pic ne se gravit point au pas de course ; or telle est l'allure des Lolos, même chargés de nos bagages, et ils assurent que si nous tardons tant soit peu, la nuit glaciale nous surprendra sur la pente.

Pour comble de malheur, nous avons plusieurs malades : Boyve souffre toujours davantage de sa dysenterie, qui ne lui permet pas de s'alimenter et qui lui enlève toute vigueur ; nos Chinois, pourtant montagnards robustes, sont tous épuisés ; l'un d'eux est réellement à bout de force, s'arrête à chaque pas, et ne repartirait plus si le Père de Guébriant ne le soutenait par ses encouragements. Un instant le sentier paraît moins abrupt, et nous enfourchons nos chevaux, sauf le Père de Guébriant qui donne le sien au pauvre diable. Presque aussitôt, des cris s'élèvent derrière nous, et, accourant, nous trouvons le cheval du Père suspendu au-dessus de l'abîme, retenu par ses deux pattes de devant, qui se cramponnent désespérément au sentier ; quant à son cavalier improvisé, par une chance miraculeuse, il s'est accroché à une touffe de bambous nains qui bordent le ^{p.113} sentier. Nous l'aidons à sortir de cette périlleuse situation, mais tous les efforts pour soutenir le cheval sont vains : ses forces l'abandonnent et il se laisse tomber comme une masse ; de temps en temps, nous entendons le bruit de son corps qui heurte un rocher et rebondit.

Et c'est alors seulement que, par le trou qu'il fait dans les bambous et grâce à sa robe noire qui perce le brouillard, nous nous rendons compte de

notre situation : nous sommes sur une mince arrête, presque verticale, avec des abîmes en arrière et de chaque côté. Aucun de nous, assurément, n'aurait pu gravir ce chemin vertigineux, si le brouillard et les bambous ne nous avaient enveloppés de leur rideau rassurant.

C'est un vrai malheur que la perte d'un cheval, dans notre état d'épuisement. Et la perte est double, car il portait, fixé à l'arçon de la selle, un de nos pistolets automatiques enfermé dans son étui-crosse. Mais qu'y faire ? D'abord ce pistolet doit être brisé, puis nous n'avons pas le temps de descendre et de remonter avant la nuit. Mais à peine les Lolos ont-ils appris qu'un des fusils merveilleux est sur la selle, que deux d'entre eux se précipitent face en avant *par l'ouverture même que la chute du cheval a faite dans les bambous*.

Nous les perdons instantanément de vue et frissonnons. Vingt minutes après, ils reparaissent portant la selle cassée et inutilisable, et le pistolet miraculeusement intact ; le cheval est mort au pied même de la côte, à 500 mètres plus bas. Quant aux deux hommes, ils sourient avec satisfaction, nullement essoufflés, et ne se soucient guère des zébrures sanglantes qu'ont tracées sur leurs paumes et sur leur corps nu — car ils se sont débarrassés de leur pèlerine et n'ont absolument qu'un pantalon de toile retroussé en forme de caleçon de bain — les arêtes coupantes des bambous entre lesquels ils se sont laissés glisser, les saisissant au passage de leurs mains demi-fermées pour ralentir leur chute. Quels êtres merveilleusement trempés pour la guerre !

p.114 Arrivés à 3000 mètres d'altitude il nous faut encore descendre de quatre cents mètres, puis remonter une troisième fois à la même hauteur, avant d'arriver au gîte, absolument fourbus.



Le lendemain nous offrira les mêmes alternances : descente au fond d'une vallée profonde et peuplée, et remontée à pic. Le brouillard continue à nous entourer, et nous ne percevons les formes de cette nature farouche qu'aux efforts que nous coûte le moindre progrès. A descendre au fond de tant de fossés vertigineux, à escalader tant de murailles verticales, il nous semble que nous circulons dans quelque mystérieuse forteresse de géants. Aux mains de montagnards qui se rient des abîmes, elle est inexpugnable : c'est bien ici la citadelle de l'indépendance lolo, et ses blanches cimes inviolées, que des

frontières extrêmes on voit briller parmi les nuages, en sont le glorieux pavillon.

Pleins de ces pensées nous sommes entrés, toujours grimant, dans une forêt que le brouillard et la neige qui tombe nous avaient cachée, et tous à la fois nous poussons des exclamations de surprise. Nous sommes en pleine féerie : autour de nous, au-dessus de nous, ce ne sont que fleurs merveilleuses, étincelant à travers la neige comme des globes de feu. Sur nos têtes, ce sont des rhododendrons géants, hauts de dix mètres, aux branches chargées de fleurs blanches ou rouge vif ; plus bas des azalées arborescentes, élevant jusqu'à cinq mètres leurs roses calices. Des lianes moussues, brillantes de grésil, courent comme des guirlandes entre les arbres, tandis que papillonnent les flocons blancs. C'est une apparition de rêve, où tout semble irréel : ces tiges de fleurs qui sont devenues des arbres, ces corolles épanouies dans la neige, ce décor de splendeur et de grâce surgi de la brume au sommet des monts les plus farouches d'un pays entre tous dénudé et sauvage ! Sommes-nous le jouet d'une hallucination, et les Filles-Fleurs vont-elles sortir des bosquets éclatants pour nous retenir ?

^{p.115} Vingt minutes dura cet enchantement, puis sur la crête la forêt s'arrêta brusquement, comme pour dissimuler sa présence à la Chine ennemie dont les montagnes apparaissaient maintenant en face de nous. Et la descente, définitive cette fois, recommença vers les abîmes ; mais nous gardions dans les yeux et dans le cœur l'éblouissement de cette vision magique. Nous ne t'oublierons point, pays lolo à la renommée si terrible mais à l'accueil si hospitalier, toi dont les guerriers indomptés recèlent des cœurs chauds et ingénus, et dont la ceinture de précipices défend, comme un trésor sans prix, des fleurs écloses parmi les neiges.

Le lendemain continue la descente vers ce Yunnan dont nous voyons les monts en face de nous, tout près maintenant. Dans une haute vallée, à Oukoulodio, réside un petit prince, neveu et vassal de Chama ; mais nous avons épuisé notre provision de cadeaux, et puisque, grâce au représentant du suzerain qui nous escorte, nous pouvons nous passer de sa permission, nous contournerons le vallon. Nous ^{p.116} y voyons en abondance les troènes qui nourrissent les insectes à cire, sortes de bêtes à bon Dieu tâchées de jaune, qui dans ce moment se collent en grappes le long des branches pour y pondre leurs œufs.

La population change tout à fait d'aspect, et nous revoyons les mêmes faces de bandits qu'à Ta-Hin-Tchang, lors de notre entrée dans le pays, ramassis de Chinois qui ont fui leur pays à la suite de quelque mauvais coup et de Lolos qui sont venus se poster là pour en faire : les frontières sont des repaires de brigands.

Mais que cette nature est étrange ! Ce vallon est encore à plus de 2000 mètres d'altitude ; à deux ou trois kilomètres à peine la muraille des monts du Yunnan a l'air de le fermer ; or, nous le savons, entre eux et nous le Fleuve

Bleu, invisible, coule à une altitude qui ne doit pas dépasser 700 mètres, où il faudra bien que le ruisseau et nous-mêmes finissions par aboutir. Et cependant le ruisseau a l'air de l'ignorer, il coule paisiblement sur une pente insensible, sans paraître se douter qu'un gouffre l'attend ; mais nous, nous frémissons d'avance.

Car, c'est inévitable, à l'extrémité du vallon c'est l'abîme à pic. Le fleuve n'apparaît point, comme à notre premier passage, à travers un dédale de pics déchiquetés : non, il coule ici entre deux murailles de mille mètres de hauteur, et il ne semble, dans ces profondeurs, qu'un mince ruban jaune fréquemment moiré de blanc par quelque rapide. Parfois les parois s'écartent un peu et font place à quelques champs de riz d'un tendre vert ; puis entre ces oasis le couloir se resserre, et on se demande même où peut passer le chemin qui les met en communication.

C'est là qu'il faut descendre ! Le ruisseau devrait s'y jeter d'une seule chute de mille mètres, mais, comme saisi d'épouvante, il entre sous terre. C'est un des phénomènes les plus curieux produits par ce formidable travail d'érosion du grand fleuve. Quand les petits affluents, qui n'ont pas la force de ronger leur lit, arrivent dans son voisinage ^{p.117} à une hauteur énorme au-dessus de lui, ils rencontrent infailliblement quelque fissure occasionnée par la chute des rochers qui tombent vers le fleuve, produisant à l'intérieur de la paroi des crevasses et des cheminées d'appel : la nappe d'eau souterraine, dont le ruisseau n'est que la manifestation extérieure, s'y engouffre, et le ruisseau tarit. De telle sorte qu'un grand nombre de vallons arrosés par des ruisseaux viennent se terminer en terrasse à mille mètres au-dessus du fleuve, sans qu'il en tombe une goutte d'eau.

Mais que deviennent les hommes, qui ne tiennent pas à s'engouffrer dans quelque fissure ? S'ils sont Lolos, cela va tout seul : ils descendent en courant le long de la paroi presque verticale. Mais, hélas ! nous sommes de pauvres Européens fort malhabiles et que le vertige guette. Et comme nous nous engageons sur la pente, en appelant à nous tout notre courage et en nous cramponnant des mains au rocher, ne voilà-t-il pas que quelques-uns de ces aimables bandits qui nous entouraient tout à l'heure se mettent à filer au-dessus de nous à travers les rocs, armés de leurs longues lances avec lesquelles il leur serait si facile de nous précipiter dans le vide ? Nous sortons nos revolvers et leur intimons l'ordre de disparaître, s'ils ne veulent que nous tirions immédiatement.

A sept ou huit cents mètres au-dessus du fleuve, sur ses deux rives, sont des terrasses qui évidemment marquent le niveau ancien de son lit. Ces terrasses, revêtues d'excellente terre d'alluvion, sont très peuplées et bien cultivées. De cette hauteur, nous pouvons voir sur toute la longueur de la vallée la même disposition se reproduire, si bien que ces montagnes, qui d'en bas ont l'air abruptes et inhabitées, sont en réalité assez peuplées.

Sur cette terrasse, qui sera notre dernier arrêt dans le Pays indépendant, nous avons la fortune étonnante de trouver pour la première fois un Lolo en train d'écrire. C'est un jeune homme qui, assis devant sa porte, achève de copier un livre ancien : la généalogie de sa famille, dont ^{p.118} il nous lit des passages ! Nous apprenons ainsi que tous les Lolos nobles, ou même serfs de rang élevé, tiennent à jour leur généalogie, sur laquelle ils inscrivent ou font inscrire par un lettré, le nom des nouveaux membres de leur famille, leurs alliances et les principaux événements ; pour nous le prouver, plusieurs Lolos accourus vont chercher leurs livres et nous les montrent. Bien entendu, ce sont pour eux des parchemins de noblesse dont ils ne se déferaient à aucun prix : mais le jeune homme veut bien nous céder sa copie, qu'il pourra refaire.

Ainsi à la dernière minute nous acquérons notre premier livre lolo ! Heureuse chance, mais qui démontre que nous avons — faute d'un second interprète — passé à côté de bien d'autres occasions. Il s'agira de les retrouver.

Enfin, après une dernière descente effroyable, nous sommes en bas, sur les bords du Fleuve Bleu. De l'autre côté c'est la Chine : la traversée du pays lolo est terminée et notre réussite complète.

@

CHAPITRE V

LOLOS ET MIAO-TSEU

@

p.119 Il est temps d'ailleurs, nous sommes épuisés, morts de fatigue, personne ne peut plus faire un pas, nos hommes ni nous. Comme nous allons nous reposer dans une bonne auberge ! Et nous appelons joyeusement le passeur chinois qui est là en face.

Le passeur ne bouge pas. Si, bientôt il bouge, mais c'est pour filer vers le village de Ho-Keou, à quelque distance. Étonnés, nous allons nous-mêmes en face du village, et tous, ensemble ou successivement, Lolos, Chinois et Français, nous appelons de toutes nos forces, lançant prières, promesses, menaces et imprécations. Rien n'y fait : les Chinois restent sourds. Nous tirons quelques coups de fusil pour prouver par nos armes perfectionnées que nous ne sommes pas des Lolos, ce que nos casques blancs devaient suffire à montrer. Peine perdue : l'argument du fusil, irrésistible au delà des monts de Chama, n'a plus aucune valeur en deçà.

Nous sommes absolument consternés : comment sortir d'ici si les Chinois refusent de venir nous y chercher avec leur bateau. Nos répondants lolos, qui ont fidèlement rempli leur tâche, veulent maintenant repartir, et voici quelques-unes de ces mauvaises faces de brigands, sorties on ne sait d'où, qui se mêlent à nous et augmentent sans cesse en nombre.

Par des discours sentimentaux et la promesse de nos derniers bibelots nous décidons nos répondants à rester jusqu'à demain, ce qui nous protégera durant la nuit contre les malfaiteurs. Nous mangeons quelques restes, conservés par hasard, car tout le monde avait compté sur un plantureux p.120 repas chinois. Et nous dormons sur le sable, sous une pluie heureusement légère, en face de ce village dont les toits nous narguent. Et nous sommes les hôtes de l'Empire !

Au jour, nouveaux appels, nouvelles sommations. En vain ! Allons-nous terminer notre vie ici ? Nous n'avons plus rien à manger. Nos Lolos, cette fois, estiment qu'ils ont assez fait et prennent congé. Et nous restons seuls... avec les figures patibulaires qui reparaissent. De jour, nous les tiendrons bien en respect, mais la nuit !

Avec tout autre que le Père de Guébriant, je ne sais comment nous serions sortis de là. Il a appris qu'à 15 kilomètres en amont il y a un autre bac, dont le passeur habite la rive lolo : celui-là ne pourra donc refuser le passage. Oui, mais il n'y a pas de sentier pour gagner ce point. N'importe, le Père de Guébriant, malgré la fatigue écrasante qu'il ressent comme nous tous, va

tâcher de l'atteindre : une fois sur l'autre rive, il parviendra bien à joindre quelque autorité et à obtenir la fin de ce boycottage meurtrier.

Ainsi fut-il. Il fallut assurément au Père de Guébriant, pour passer dans les rochers sans chemin qui bordent le fleuve, des efforts extraordinaires, en risquant sa vie sans cesse. Bien qu'il n'y eût aucun mandarin sur l'autre rive enfin atteinte, il sut si habilement endoctriner les notables du village de Ta-Kin-Pa, que ceux-ci envoyèrent prier leurs collègues de Ho-Keou de cesser leur opposition à notre passage, due à la xénophobie du chef de village.

Et c'est ainsi qu'à la nuit tombante, après 24 heures assez peu confortables — nous n'avions même plus mangé depuis le semblant de dîner de la veille, — la barque qui met en communication les deux territoires accostait enfin notre rivage et nous transportait sur l'autre bord. Avec quelle joie nous reposions le pied sur le sol de l'Empire ! maintenant seulement notre succès était définitif.



La cluse du fleuve Bleu

La gorge du fleuve Bleu que nous allons suivre est un des sites les plus pittoresques, mais aussi les plus farouches du monde. Sur la rive chinoise un sentier a été ^{p.121} tracé : le plus souvent il est taillé dans la paroi même de la falaise à pic ; parfois, par suite d'usure ou de chute de la roche, il a moins de cinquante centimètres de large, et c'est en rampant, pour nous cramponner au sol et ne pas voir le fleuve bouillonnant à cent mètres au-dessous de nous, que nous arrivons à avancer. Nos chevaux ne passent qu'avec des difficultés extrêmes, soutenus par des cordes ; encore ont-ils le pied sûr comme des chèvres, et pas de vertige.

Cette cluse sauvage n'a été visitée avant nous que par Colborne Baber en 1877, et en 1898 par le capitaine de Vaulserre, Son Excellence Vou, ainsi que l'appellent les gens qui s'en souviennent fort bien, et il nous est doux de constater l'effet produit par le passage de notre compatriote dans des lieux si inabordables.

Les villages sont d'ailleurs assez nombreux. Chaque affluent, pour arriver au fleuve, a dû désagréger la montagne, qui s'est écroulée : la vallée s'élargit donc à tous ^{p.122} ces confluent, et les terres entraînées des sommets s'y entassent, formant des rizières fertiles.

Mais en même temps le lit du fleuve est obstrué par les rocs tombés, et chaque fois un rapide se produit. Je crois pouvoir affirmer que l'impossibilité de naviguer sur cet immense bief du Fleuve Bleu n'a pas d'autre cause que ces barrages : la pente du fleuve est faible — il ne descendra que de 300 mètres jusqu'à Souei-Fou sur près de 300 kilomètres, un mètre par kilomètre ; — sa profondeur est assurément formidable, car son lit, qui jamais ne dépasse ici cent mètres de largeur et parfois se réduit à trente, en aura deux cents aussitôt qu'il sortira des montagnes, sans que sa profondeur devienne moindre que dix mètres. Je pense donc que d'insignifiants travaux pour ouvrir un chenal dans ces barrages, qui sont anciens et ne se reformeront point, car la cause en a disparu, permettraient à des embarcations à vapeur de naviguer partout, desservant sur plus de huit cents kilomètres des régions du Sseu-Tch'ouan occidental, du Yunnan et du Tibet complètement dépourvues de communications.

Tous ces villages blottis dans les anfractuosités de la montagne présentent la même particularité déjà signalée à l'ouest du pays lolo : beaucoup de maisons possèdent une tour, qui permet de fusiller d'en haut les agresseurs. Quand ces tours sont hautes — et nous en avons vu à sept étages, — elles prennent un aspect très singulier que je n'ai vu nulle part ailleurs en Chine : elles sont évasées du bas et vont en diminuant de largeur à mesure qu'elles s'élèvent, suivant une courbe, conformément au style des tours des châteaux japonais.

Si des attaques de brigands lolos, qui traversent le fleuve sur des radeaux formés de peaux de bœufs, ont encore souvent lieu, on ne voit plus ces grandes irruptions de plusieurs milliers d'hommes qui, quarante ans plus tôt, désolaient le Yunnan, et au cours de l'une desquelles Mgr Fenouil, premier apôtre de cette province, fut pris, ^{p.123} dépouillé de ses vêtements et contraint de tourner la meule car telles furent l'entrée en relation des Lolos avec les Européens et la façon gracieuse dont ils se présentèrent au monde civilisé. L'activité belliqueuse des Lolos a décréu de ce côté, alors qu'elle augmente de l'autre, ce qui s'accorde bien avec tout ce que nous avons appris de leur marche de l'Est vers l'Ouest.

Houang-Ko-Chou est une petite ville forte dans un site extraordinairement pittoresque. Elle domine un angle aigu que dessine le Fleuve Bleu, et, grâce aux percées ouvertes par les deux vallées, jouit d'une vue merveilleuse sur les Monts Neigeux de Chama et sur la Tête du Dragon, tandis qu'au premier plan trois torrents tombent en cascades entre de grands rochers, où se blottissent des pagodes et que couronnent des ruines campées à la Salvator Rosa.

Ici plusieurs routes s'ouvrent ; les itinéraires de nos prédécesseurs divergent, et nous-mêmes, après avoir pendant deux jours marché sur leurs traces, allons en parcourir un nouveau, qui d'ailleurs recoupera à maintes reprises celui de Vaulserre.

Partis de 550 mètres au bord du fleuve, nous gagnons en deux jours, par un col de 3000 mètres, la petite ville de Kin-Ti. Tout ce parcours est prodigieux. C'est une presque île entourée par le Fleuve Bleu, et qui présente au delà du col, entre 2500 et 1500 mètres d'altitude, une sorte de plateau incliné surchargé de collines, de villages, de fermes crénelées, de bosquets, de rizières en terrasses, qu'entaillent subitement des crevasses béantes, profondes de plusieurs centaines de mètres, au fond desquelles les torrents roulent au fleuve : tout cela au centre d'un cirque de monts géants, aux formes saisissantes et aux blanches cimes. Ainsi, au milieu même des champs, on se sent en quelque sorte suspendu dans l'espace qui vous enveloppe : j'imagine que c'est cette sensation qu'aspirait à ressentir Sémiramis en ses célèbres jardins.

^{p.124} A peine sommes-nous entrés dans l'auberge de Kin-Ti que du tumulte s'élève à la porte. Boyve et moi accourons, et nous trouvons le P. de Guébriant faisant tête à une foule houleuse, tandis que deux de nos serviteurs maintiennent renversé un jeune homme. Celui-ci avait commencé à amener le peuple contre nous, déclarant qu'évidemment nous étions des individus sans aveu, puisque nous n'avions pas d'escorte, et qu'il fallait nous écharper. Si nos gens s'étaient montrés moins énergiques et si, surtout, le P. de Guébriant ne s'était trouvé là pour parler comme il fallait, prouvant sa connaissance des lois et exigeant avec autorité la venue du bourgmestre et du chef de la rue, responsables du bon ordre, l'affaire eût peut-être fort mal tourné.

Cette bagarre et l'obstruction soulevée à Ho-Keou contre notre passage sont les seuls incidents qui nous soient jamais advenus en Chine : durant toute notre expédition nous n'avons jamais rencontré, chez ces populations qu'on prétend xénophobes, qu'un accueil affable, sans une parole malsonnante.

D'ordinaire, il est vrai, nous aurons avec nous quelques soldats d'escorte. Ils sont indispensables, non pour inspirer la crainte, mais parce que c'est l'usage que les personnes de qualité — telles que le sont forcément des étrangers qui ne peuvent voyager sans passeports — en soient accompagnées ; si bien que le fait de n'en pas avoir justifiait parfaitement la méfiance, et dès lors il était facile à quelqu'un de ces vauriens qui abondent dans chaque ville, constitués en sociétés secrètes et toujours aux aguets d'un mauvais coup, d'en profiter pour exciter un mouvement populaire. Il est également absurde de croire qu'on n'a rien à craindre en Chine à moins de provoquer la foule, et de prétendre que celle-ci professe la haine de l'Européen. L'essentiel — mais ce n'est pas toujours facile à l'explorateur — est d'observer les usages.

^{p.125} Traversant le Fleuve Bleu, nous rentrons au Sseu-Tch'ouan, et nous atteignons Lei-Po-t'ing, ville forte chinoise qui surveille à l'est le pays lolo. Aux portes même de la ville réside un puissant nzemo, jadis visité par Vaulserre, et neveu de celui de Chama, celui-là même dont l'épouse, par son arrivée malencontreuse, avait failli nous faire retenir prisonniers. La ville est pleine de Lolos, et le prince y possède un yamen où il vient chaque jour.

Nous retrouvons subitement ici notre splendeur officielle : toutes les autorités, colonel, préfet, commandants, intendant, se précipitent pour nous féliciter d'un exploit qui les déconcerte, eux qui ne peuvent franchir la crête des montagnes. A notre départ, plus de vingt hommes d'escorte nous attendent pour nous protéger sur la grand' route, quand nous venons de traverser seuls le repaire même des Barbares !

Lei-Po-t'ing possède, je crois, la plus belle vue de toute la Chine, avec l'effrayante Tête du Dragon au-dessus d'elle, les gouffres en méandres du Fleuve Bleu à ses pieds, le populeux plateau de Kin-Ti incliné en face d'elle, et les admirables montagnes de Chama comme fond. En nous éloignant, nous allons bien souvent, au sommet de chaque crête, nous retourner pour revoir ces cimes qui, de l'autre côté, nous sont si longtemps apparues comme un but presque inaccessible, et qui maintenant s'effacent dans le lointain et dans le passé.

Des blockhaus avec des garnisons d'effectif variable sont échelonnés sur toute la route. Toute une brigade est massée sur cette frontière qui protège les riches plaines du Sseu-Tch'ouan : les Chinois n'ont pas oublié qu'il y a cinquante-trois ans les Lolos sont descendus jusqu'à Tche-Hi, à 30 kilomètres de la grande ville de Souei-Fou. La défense fut définitivement organisée après la grande défaite de Niou-Niou-Pa. Un général de division, qui réside à Ping-Chan, où nous allons arriver, commande aux deux généraux de l'Est, à Houang-Leang, et de l'Ouest, à Ning-Yuen-fou, dont les forces occupent la ceinture des *t'ing* (ou préfectures ^{p.126} militaires) et des innombrables postes fortifiés qui encerclent le pays lolo sur tout le territoire du Sseu-Tch'ouan. Seule la cluse du Fleuve Bleu, par laquelle nous sommes sortis, et qui appartient au Yunnan, est abandonnée aux incursions, mais des forts gardent, sur la crête, les passages qui donnent accès aux plateaux habités.

Nous n'en pouvons plus d'épuisement. A Houang-Leang nous apprenons qu'un bateau, de temps à autre, quand les eaux ne sont pas grossies par les pluies, descend un bief relativement calme de vingt kilomètres. On nous a bien prévenus qu'il y a quelques mauvais rapides, mais, tant pis ! la fatigue nous rend braves contre un danger qu'on affronte au repos, et nous affrétons la barque.



Dans les rapides du Fleuve Bleu

Ce bateau, long de quinze mètres, porte à l'avant une immense rame qui sert de premier gouvernail ; un second se trouve à l'arrière, et sur les côtés deux autres, qui sont des rames à palette beaucoup plus large, fixées de manière à offrir une grande résistance au courant.

Le fleuve est très calme... là où il n'y a pas de rapides, et c'est à la fois délicieux et impressionnant de se sentir glisser entre ces majestueuses falaises, rouges comme du porphyre. Les rapides ne seraient pas plus redoutables que ceux, cent fois décrits, du bas Sseu-Tch'ouan, que j'ai jadis franchis, si une cause particulière de danger n'existait ici. Le fleuve se rétrécit parfois à 30 mètres : dans les coudes à angle droit, qui sont fréquents, un bateau de 15 mètres risque à chaque fois de heurter les rives. Or à presque chaque coude débouche un torrent qui, ainsi que je l'ai dit, engendre un barrage et un rapide, si bien que les eaux violemment précipitées viennent se heurter contre la rive perpendiculaire et, refoulées par elle, reviennent sur elles-mêmes en un tourbillon sans fin. Aux périls ordinaires du rapide et des écueils qu'il renferme s'ajoutent donc celui du changement brusque de direction, dans un lit étroit, et celui du tourbillon qui nous ramène sous la chute ou nous lance contre les rochers.

^{p.129} Tous ces dangers se trouvent réunis à un degré remarquable au lieu appelé Noseu-k'eu, « la Gueule des Lolos », gorge abrupte par laquelle les Lolos ont coutume de dévaler pour attaquer les passants : c'est même le seul motif pour lequel on ait osé imaginer de passer en barque. Nous avons certainement vécu là quelques-unes des minutes les plus angoissantes de notre vie. Le rapide franchi, trois fois la longue barque essaie vainement de s'élever par-dessus la crête du tourbillon, trois fois elle est rejetée à l'intérieur et ramenée à toute vitesse vers la chute par qui en un instant elle serait remplie et coulée ; et quand les coups pressés des avirons et des gouvernails nous en ont écartés, c'est miracle de ne pas venir se broyer contre la falaise si proche. Un des gouvernails se brise avec un sinistre craquement, nous tournoyons sur nous-mêmes comme un oiseau blessé qui va s'abattre, et il nous semble à tous que notre dernière heure est venue, lorsque, sur un ordre subit du pilote, un effort désespéré nous fait franchir la crête du tourbillon qu'un remous vient d'abaisser.

L'arrière de la barque n'était pas encore sorti du gouffre fatal, et nos gorges restaient contractées d'angoisse, que déjà nos mariniers, laissant tous ensemble tomber leurs rames, tiraient leurs pipes et s'allongeaient sur les ballots. Et cependant nous continuions à tourner sur nous-mêmes, il semblait que nous allions nous briser contre les rives : couchés sur le dos, ils contemplaient le ciel à travers la fumée de leur pipe, et ce fut le moment précis que choisit le patron, pour réclamer le prix du passage ! Infaillible expérience du marinier chinois, qui lui fait donner quand il le faut, avec un sang-froid et une discipline admirables, le maximum d'effort que puisse produire un corps humain, mais qui lui révèle aussi l'instant précis où le danger est passé et où il peut réparer ses forces pour la prochaine lutte !

Le lendemain nous reprenons la voie de terre, notre bateau ne voulant pas s'éloigner davantage de son port d'attache, et c'est pour nous un mystère qu'il puisse arriver ^{p.130} à le regagner : bien qu'absolument vide, il lui faudra cinq jours et des efforts prodigieux de tout son équipage cramponné aux rochers. Trois heures plus tard, au-dessous du rapide de Tseng-Yao-Tan qu'aucune barque ne franchit, mais qui nous paraît très facile à aménager, nous remon- tons en bateau, et nous arrivons enfin à Man-Ying-Sseu.

Ce gros village, très pittoresque avec ses maisons élevées sur pilotis à cause des crues du fleuve, a jusqu'à présent été désigné comme le terminus de la navigation sur le Fleuve Bleu, et il est exact que c'est le dernier port commercial. L'aspect de ces nombreuses barques, amarrées le long de la crique que forme là un gros affluent, nous fait bondir le cœur, car il suffirait de nous étendre dans l'une d'elles et de nous laisser glisser au fil de l'eau pour nous réveiller dans vingt jours à Changhai : c'est ici vraiment le terminus de la civilisation !



Man-Ying-Sseu, terminus de la navigation commerciale

Mais ce n'est pas celui de la navigation, ainsi que nous l'avons prouvé par notre exemple, et je renouvelle l'expression de ma conviction que de très faciles aménagements ouvriraient à des embarcations à vapeur, huit cents kilomètres de parcours, jusqu'à la hauteur de Tali-fou ¹.

Dorénavant qu'il me soit permis d'abrégé la description de cette route connue. Des rapides, qui ont paru terribles à quelques voyageurs et que nous n'aurions même pas remarqués sans leurs effrayantes peintures ; P'ing-Chan, résidence du général en chef et où sont retenus les otages lolos de la région ; la canonnière française, l'*Olry*, y a mouillé le mois dernier, battant tous les records de la navigation à vapeur sur le fleuve. Et comme nous continuons à

¹ Ces lignes, résumé d'un rapport spécial adressé il y a trois ans à M. le Ministre des Affaires étrangères, étaient déjà sous presse, quand est arrivée la nouvelle que le Capitaine de frégate Audemard, accompagné une partie du trajet par le Comte de Polignac et M. Jacques Faure, vient de descendre en barque toute la longueur de cet immense bief réputé infranchissable. Merveilleux tour de force et d'audace dans l'état actuel du fleuve, mais qui démontre suffisamment l'exactitude de nos observations.

descendre le courant et que les remparts de Souei-Fou ^{p.131} apparaissent, la même émotion nous envahit tous les trois : le pavillon français flotte devant nous, c'est l'*Olry* qui est là pour nous accueillir et nous fêter. Remettre, si loin de la France, le pied sur un morceau du territoire français, quelle douce récompense au sortir de nos épreuves ! c'est comme si la patrie était venue au-devant de nous.

Souei-Fou, où nous arrivons enfin le 10 juin, est une belle ville de 50000 habitants, admirablement située au confluent du Fleuve Bleu et de son magnifique affluent, le Min, que les Chinois prennent pour le fleuve principal, et dont nous découvrirons plus tard la source au Tibet. Cette ville, qui ne contient pas moins de trois paroisses catholiques, avec un séminaire, un hospice de vieillards, un magnifique hôpital et un collège à l'européenne, créés et tenus par les missionnaires français, est le siège de l'évêché du Sseu-Tch'ouan occidental.

^{p.132} L'évêque, Monseigneur Chatagnon, vénérable vieillard dont la bonté et la simplicité ont charmé tous ceux qui l'ont approché, et tous les missionnaires nous firent un accueil touchant et s'empressèrent pour nous procurer le repos et les soins nécessaires. Nous en avons besoin, il faut l'avouer. Boyve surtout : il faut admirer avec quelle énergie, souffrant d'une dysenterie qui ne l'avait pas quitté depuis Kiao-Kio et ne pouvant pour ainsi dire plus assimiler d'aliments, il avait supporté des fatigues telles que je n'en ai nulle part éprouvé de semblables. Il dut sur-le-champ entrer à l'hôpital.

Au bout de quinze jours, le P. de Guébriant nous quittait pour aller à Tch'eng-Tou demander et obtenir une enquête sur les actes de notre adversaire, le préfet prévaricateur. Nos communes épreuves avaient créé entre nous un de ces liens qui ne se brisent point, et aux sentiments d'admiration que son noble caractère et sa vie d'héroïque abnégation soulèvent chez tous ceux qui le connaissent se joignait chez nous une respectueuse et profonde amitié. Aussi était-ce pour moi une vraie joie que la pensée de le revoir en revenant avec toute ma mission reprendre et approfondir nos études dans le Kien-Tch'ang.

Cependant Boyve n'allait guère mieux. Je ne pouvais m'attarder davantage, bien que ni lui ni moi n'eussions perdu notre temps, car il construisait nos itinéraires, pendant que je recueillais d'abondants renseignements sur les régions que je voulais maintenant traverser. Il s'agissait de revenir à Yunnan-sen pour retrouver mes lieutenants, en explorant les massifs inconnus qui séparent les deux grandes routes officielles qu'ont suivies tous les voyageurs, en étudiant les populations lolos et miao-tseu à demi soumises qui les habitent, et en recherchant la trace de leur ancienne occupation par les Lolos des Grandes Montagnes Froides, dont la surprenante révélation était un des principaux résultats de notre traversée.

J'allais me décider à renvoyer Boyve en France, mais ^{p.133} il me supplia de l'emmener malgré son état de santé. Sachant par expérience qu'il n'est rien de

tel que l'action pour rétablir l'homme d'action, j'y consentis, et je n'eus pas à m'en repentir, car, au bout d'un mois, il finit par se remettre complètement. Qu'on n'aille pas d'ailleurs supposer qu'il fût de complexion délicate : bien au contraire il était d'une force herculéenne, rompu à tous les sports, et infatigable en Europe. Il nous rendait grand service en s'occupant des mille détails de l'existence dans des pays où rien n'est organisé ; et si le lecteur peut suppléer à l'insuffisance de mes descriptions en contemplant une série de vues dont je ne crois pas que l'équivalent ait encore été obtenu dans ces régions de la Chine, c'est à son zèle et à son talent photographique, ainsi qu'à celui du capitaine de Fleurette, qu'il le doit. — Ce qui, entre parenthèses, explique pourquoi, bien malgré moi, je figure si souvent au milieu des scènes, et non mes compagnons : c'étaient eux qui opéraient ¹.

*

Le 8 juillet, accompagnés d'un nouvel interprète et de nos Annamites qui nous ont rejoints à Souei-Fou par la route contournant le pays lolo, nous recommençons notre vie errante, en bateau d'abord jusqu'à Li-Lo-Tcheng, puis, de là, par un itinéraire nouveau à travers un pays délicieux, parsemé de collines couvertes de pins, jusqu'à Lou-Wei. Là commencent les Miao-Tseu, tantôt isolés dans leurs villages, tantôt mêlés aux Chinois. Par l'entremise de l'aimable Père Chinchole qui y réside, je réussis à nouer avec eux des relations qui vont aboutir à un résultat inespéré... si toutefois il est quelque chose que l'explorateur n'espère pas.

^{p.134} Les Miao-Tseu sont universellement considérés comme n'ayant pas d'écriture. Profitant de ce qu'un d'entre eux, qui avait un procès, sollicitait ma protection, je le priai de m'exposer son affaire en écriture miao-tseu, et il le fit sans difficulté. Il m'assura que, les Chinois ayant lors de la conquête détruit tous les ouvrages qu'ils découvraient, les Miao-Tseu avaient caché ceux qui leur restaient et feignaient, depuis ce temps, d'ignorer l'écriture, mais qu'ils possédaient des livres nombreux, contenant les annales de leur race, et il m'en nomma les possesseurs.

J'étais, comme bien on pense, au comble de la joie : une écriture inconnue, des livres relatant une histoire ignorée, c'était une découverte qui allait révolutionner nos connaissances sur ces peuples. Avant tout, il me fallait la clé de cette écriture : j'installai donc mon Miao-Tseu à une table, et pendant deux jours, le tenant captif de peur qu'il ne reparût plus, je dressai avec lui un dictionnaire d'environ 400 caractères miao-tseu avec leur son et leur sens. Ainsi armé, je n'avais plus qu'à me rendre chez les possesseurs des livres, pour lesquels il me donna des lettres.

Une autre découverte importante fut celle d'une inscription en caractères inconnus. On comprend sans peine l'intérêt de tels documents, qui témoignent

¹ Il faut que je réclame l'indulgence du lecteur pour la rareté des photographies dans ce chapitre et dans la fin du précédent : la chaude humidité du bas Sseu-Tch'ouan leur a été funeste.

de civilisations disparues, dont nous ne savons absolument rien. Celle-ci est sculptée sur un roc à 50 kilomètres au Sud de Yong-Ning, capitale de toute la région du Sseu-Tch'ouan au sud du Fleuve Bleu.

Le « Mont de la Vertu Céleste », où se trouve cette inscription étrange, est un site absolument extraordinaire. Qu'on imagine un énorme rocher, d'un kilomètre de large sur trois de long, et d'une hauteur de 50 à 100 mètres, complètement isolé et taillé à pic de tous les côtés : on ne peut le gravir que par des échelles qui sont fixées latéralement à la paroi. En haut on a la surprise de trouver un plateau couvert d'une magnifique forêt, au centre de laquelle p.¹³⁵ s'élève une belle pagode. Voilà un ermitage sûr, pour peu qu'on retire les échelles ! La Chine est pleine de curiosités naturelles de cet ordre.

A Yong-Ning nous avons rejoint la grande route officielle du Sseu-Tch'ouan au Yunnan et au Kouei-Tcheou, mais pour la quitter immédiatement en nous enfonçant dans l'énorme massif, à cheval sur les trois provinces, qui sépare cette ville de Wei-Ning, et qui est tout à fait inconnu ¹. Son intérêt géographique est considérable : situé au milieu de l'immense arc de cercle que décrit le Fleuve Bleu entre Souei-Fou et Han-K'eu, il contient les sources d'une multitude d'affluents qui, coulant dans p.¹³⁶ les directions les plus opposées, vont rejoindre les divers biefs du fleuve à mille kilomètres les uns des autres.

C'est un dédale inimaginable de vallées dirigées en tous sens, s'enchevêtrant les unes dans les autres. Le sol est formé d'un calcaire très tendre que chaque ruisseau creuse facilement. Si bien que, souvent, descendu trop bas, il ne trouve pas d'issue à la vallée où il s'est engagé ; alors il se creuse un passage souterrain et disparaît dans une caverne. Que devient-il ensuite ? le plus souvent on l'ignore : si de nombreuses rivières entrent sous terre, on en rencontre d'aussi nombreuses qui sortent des cavernes, et avant de pouvoir affirmer leur identité, il faudra se livrer à une exploration méthodique des gouffres, que nos renommés spéléologues n'ont pas encore achevée en France. Il est probable que beaucoup se perdent par des fissures et vont constituer les puissants cours d'eau qu'on voit, à des centaines de kilomètres de là, sortir tout formés de quelque grotte à une altitude beaucoup plus basse. C'est ici comme un gigantesque château d'eau, d'où des conduits souterrains distribuent les eaux captées à toute la Chine du sud-est.

Les cavernes sont d'ailleurs innombrables. Souvent elles sont aménagées par les habitants pour leur servir de refuge en cas de troubles, c'est-à-dire fréquemment ; à cette fin on les choisit difficiles d'accès, et à deux orifices, qu'on munit de remparts ; l'eau qui coule toujours par des infiltrations est recueillie dans des citernes ; du bois et des provisions y sont amassés en tout

¹ Du moins étions-nous fondés à le croire, et il l'est réellement sur les deux premiers tiers du chemin que nous avons parcouru ; mais en arrivant à Tchen-Hiong, nous avons appris que les capitaines anglais Hunter et Pottinger, neuf ans plus tôt, étaient venus dans cette ville par le sud, ce que confirme la relation du major Davies qui vient seulement de paraître.

temps, et un gardien est installé dans la forteresse. Les besoins de l'âme sont aussi prévus, car rien n'est contraire à la vérité comme la prétendue irrégion des Chinois : souvent un peuple de statues sommeille et rêve dans le mystère de ces grottes, et le visiteur ressent une auguste épouvante en distinguant à la lueur des torches leurs formes qui émergent de l'ombre, comme les esprits mêmes de la terre. Hélas ! pourquoi ne sont-elles qu'en torchis, qui s'effrite à l'humidité et montre bientôt sa carcasse de chanvre : si elles étaient toutes —
p.137 comme le sont quelques-unes, très rares — en pierre, inspirant par leur matière même l'idée de durée que comporte le lieu, ces cavernes compteraient parmi les temples les plus impressionnants du monde ; telles quelles, elles sont encore de magnifiques curiosités naturelles.

Dans cette région si accidentée, on devine que les races autochtones ont eu beau jeu pour résister à la domination chinoise : Miao-Tseu et Lolos occupent toute la contrée, où les Chinois possèdent juste le sentier qui sert d'axe à nos enquêtes. Cependant les indigènes ne sont plus indépendants, et nous obtenons ici la confirmation des données historiques recueillies dans les Grandes Montagnes Froides.

Une première conquête a été faite par la dynastie des Ming vers 1380, une autre, plus sérieuse, par l'empereur mandchou Yong-Tcheng en 1727 ; et c'est alors que les irréductibles ont été chercher au delà du Fleuve Bleu un refuge inaccessible. Nous voyons les lieux où résidaient les tribus que nous avons rencontrées là-bas, les champs de bataille où elles ont maintes fois tenu leurs conquérants en échec ; nous trouvons encore des membres des mêmes tribus qui ont préféré la soumission, et les relations continuent à travers le fleuve. Voilà pourquoi de l'autre côté on connaissait Tchao-T'ong et on offrait de nous y mener : les Indépendants n'ont pas oublié leur patrie. Leurs grandes incursions d'antan n'avaient pour but que de la recouvrer, et ni les Chinois ni les Lolos soumis p.138 n'ont cessé de craindre ou d'espérer qu'ils y parviennent. Lolos et Miao-Tseu continuent à être gouvernés par leurs princes héréditaires, mais ceux-ci reconnaissent l'autorité chinoise, qui affecte de leur donner un brevet et un sceau comme si c'était d'elle qu'ils tenaient leur pouvoir. Les Lolos possèdent au complet la hiérarchie en quatre castes ; mais les nobles, affranchissant leurs esclaves au bout d'un certain temps et ne pouvant plus en recruter par les razzias, sont devenus beaucoup moins riches et moins puissants ; la classe des esclaves a, grâce aux libérations, en partie disparu au profit de celle des serfs, si bien qu'au premier abord on serait tenté de ne voir que des hommes libres et égaux gouvernés par des chefs nommés par la Chine. Faute de la même expérience, je n'ai guère su discerner autre chose chez les Miao-Tseu ; peut-être n'est-ce pas plus exact.

Puisque c'est ici le berceau des Lolos, c'est ici que nous devons trouver ce que nous avons vainement cherché dans les Grandes Montagnes Froides, les vestiges de leur antique civilisation. Nos recherches opiniâtres n'aboutissent d'abord à aucun résultat : partout on nous assure que lors de la conquête les Chinois ont détruit tout ce qui rappelait l'ancienne domination.

Heureusement une expérience déjà longue m'a enseigné ceci : souvent les indigènes — dans tous les pays — déclarent ne rien savoir, parce qu'on les interroge sur ce qui les entoure, et qu'ils ont intérêt à le laisser ignorer ; mais questionnez-les sur ce qui est au loin, et, s'ils le savent, ils le diront, précisément pour mieux endormir votre méfiance. C'est par cette méthode que je finis par apprendre que des tombeaux de princes se trouvaient à Yang-Kai-Tse, à 100 kilomètres environ.

Bien entendu, quand j'en approche, personne ne sait plus de quoi il est question. Ah si ! ils ont entendu parler d'un tombeau et d'une inscription lolo, à quatre jours de là. Bien ! nous nous en occuperons plus tard, mais il faut commencer par trouver celui qui est ici. ^{p.139} Un lingot d'argent dans une main, le revolver dans l'autre, je somme un habitant de choisir entre la bourse et la vie. Comme la bourse est à prendre, non à donner, son choix est vite fait : la mémoire lui revient, et il me conduit en vue d'une colline sphérique couverte de pins, qu'il désigne comme la sépulture. Mais impossible de le faire aller plus loin : le prince lolo de la contrée le ferait tuer si on savait qu'il nous a conduits au tombeau. J'envoie vérifier ses dires : l'inscription est bien là, au pied du tertre. Je relâche mon prisonnier qui s'enfuit.

Cette fois je tenais le trésor cherché, une inscription lolo ! Un texte chinois, qui occupait la moitié de la stèle, permettait d'en deviner le sens et de préciser quel prince reposait sous cette tombe.

Maintenant c'était au tour de l'autre inscription qu'on venait de m'indiquer comme existant à Tchao-Eul-Yé, à 40 kilomètres à l'est de Wei-Ning. Là, même obstruction. Il finit cependant par se trouver un indigène pour consentir à guider, non pas moi, mais un de nos gens qui attirerait moins l'attention.

Mais le pauvre diable que j'envoyai, découvert comme il achevait l'estampage, n'eut que le temps de s'enfuir à toutes jambes en emportant son précieux butin. Gêné pour courir par son bagage personnel qu'il portait sur le dos, il le jeta ; ce ne fut qu'au bout de trente kilomètres, dans une direction opposée à la nôtre, qu'il se trouva à l'abri de ses poursuivants. N'ayant plus rien pour vivre, forcé pour nous rejoindre de faire un grand détour, il dut vendre jusqu'à sa chemise et ses sandales, et nous rattrapa au bout de huit jours, tout juste vêtu d'un caleçon percé, ayant mendié sur la route, mourant de faim, mais rapportant l'inscription !

Je n'en finirais pas de raconter les incidents de cette chasse aux documents, nos visites aux puissants princes de Sôka et de Touhouei, la découverte des sépultures de très anciens nzemos, sans inscription celles-là, et tout à ^{p.140} fait cyclopéennes : au sommet de montagnes, trois enceintes de rochers renfermant une cuvette circulaire, au centre de laquelle le défunt a été incinéré et ses cendres enfouies.

L'admirable, dans ces sépultures, les modernes comme les anciennes, qu'elles se trouvent au sommet d'une montagne ou dans une vallée mystérieuse, c'est qu'elles sont situées dans des paysages à la fois secrets et magnifiques : ils suffisent à révéler la nature artiste de cette race qui ne s'est pas encore réalisée.

Quant aux Miao-Tseu qui m'avaient été indiqués comme possesseurs de livres et que nous allâmes chercher au sommet de leurs montagnes, tous, l'un après l'autre, nièrent énergiquement avoir la moindre connaissance d'une écriture quelconque. Il est vrai que j'étais escorté de soldats chinois et d'un délégué du préfet, qui suffisaient sans doute à leur ôter toute envie de divulguer leurs secrets. Heureusement le dictionnaire que je rapporte contient en lui-même les preuves de son authenticité, par la filiation des caractères, impossible à improviser ; et des savants chinois déclarent y retrouver d'anciens caractères abandonnés depuis l'an 213 av. J.-C., ce qui ouvre la porte aux hypothèses les plus intéressantes sur le passé de la race miao-tseu.

Les manuscrits lolos se montrèrent moins rebelles et j'en pus acquérir plusieurs, en même temps que je dressais, avec le concours d'un lettré lolo, un dictionnaire des caractères.

Mais c'étaient surtout des livres d'histoire que je désirais, et leur recherche me valut des scènes inénarrables. Un de mes agents chinois, pour me décider à payer mille francs un manuscrit, à la vérité fort ancien et fort beau, imagina une série de fourberies à rendre jaloux Scapin lui-même. Finalement il m'en présenta comme l'exigeant propriétaire un compère qui était tout simplement le chef d'une association de malfaiteurs : menacés d'une dénonciation au préfet, le voleur et mon agent jugèrent prudent de disparaître instantanément, si bien que malgré moi je ^{p.141} restai, sans bourse délier, en possession de ce superbe manuscrit, un des plus beaux bijoux de notre collection.

De toute cette enquête résultait que cette contrée n'est qu'à demi soumise aux Chinois, et qu'elle renferme encore à un état relativement pur les races autochtones. Les Lolos indépendants se trouvent donc doublés sur la rive droite du Fleuve Bleu par des tribus de même sang, qui occupent l'antique berceau de la race : et celle-ci, malgré l'apparente soumission de certaines fractions, forme toujours une masse redoutable, consciente de sa valeur, fière de son passé, et qui sans doute jouera encore un rôle important.

A Wei-Ning, nous retrouvions la grande route officielle. Bien que, sans nous en écarter beaucoup, nous ayons encore pu faire d'heureuses trouvailles, consistant surtout en stèles commémorant les étapes de la conquête chinoise, je ne veux point m'attarder davantage, car il est grand temps de raconter ce qu'avaient fait mes deux lieutenants durant cette longue séparation de près de cinq mois.

CHAPITRE VI

EXPLORATION DES MIAO-TSEU INDÉPENDANTS.

@

^{p.142} Les instructions que j'avais laissées au capitaine de Fleurette lui prescrivait de rechercher tous les monuments archéologiques des environs de Yunnan-sen, d'aller étudier les Lolos de l'est du Yunnan et enfin de tenter l'exploration de la région inconnue, et passant pour inaccessible, habitée par les Miao-Tseu indépendants au Kouei-Tcheou.

Bien que cette dernière tâche, fort hasardeuse, fût pour lui la plus séduisante, Fleurette eut la sagesse de la différer.



Le capitaine de Fleurette

Il ne faut jamais oublier que la Chine n'est pas un pays ouvert, que l'étranger n'y voyage qu'avec l'agrément du gouvernement, et que celui-ci peut toujours prétexter une situation momentanément troublée pour refuser l'autorisation d'aller là où on veut. Même sans manifester d'opposition ouverte, il a un moyen bien simple d'immobiliser le voyageur : toutes les entreprises de transport, mules, chevaux, porteurs, relèvent directement de l'administration qui a le contrôle absolu de la circulation ; il suffit donc d'un mot du mandarin pour que vos caravaniers vous abandonnent et que vous n'en trouviez plus d'autres. Rien de plus facile aussi que de faire naître une bagarre quelconque dont il tire argument.

Or à ce moment la grande entreprise française, la construction du chemin de fer du Yunnan, nécessitait le bon vouloir de l'administration chinoise, et tout incident fâcheux risquait d'être préjudiciable aux intérêts nationaux. Notre arrivée, en raison de notre qualité d'officiers, avait excité des inquiétudes : les journaux chinois nous avaient présentés comme l'avant-garde des troupes ^{p.143} françaises ! Fleurette, qui devait opérer sans cesse dans les deux provinces, Yunnan et Kouei-Tcheou, soumises à l'autorité du vice-roi de Yunnan-sen, jugea prudent de bien montrer d'abord le caractère scientifique de ses études.

Avec Lepage il procéda donc à la recherche méthodique des monuments archéologiques. Ce n'est nullement chose facile. En Chine tout est délabré, mais presque rien n'est vieux. Et alors que nous vivons dans la conviction que ce peuple vénère ses antiquités, il les ignore. Sans doute, elles se trouvent presque toutes mentionnées dans les monographies qui ont été, par ordre, établies dans chaque province et dans chaque ville ; mais ces livres sont fort rares, et presque personne ne les a lus ; encore moins a-t-on pris la peine de vérifier leurs affirmations. Or, depuis plusieurs siècles qu'ils ont été faits, beaucoup de monuments ont été renversés, d'autres transformés, les stèles ont disparu, brisées, enfouies ou transportées ailleurs : presque plus rien n'est exact. Et si vous interrogez les habitants, ils ne savent de quoi vous leur parlez.

De plus, les Chinois ne portent guère leur attention que sur ce qui touche leurs grands hommes, et l'histoire des autres peuples leur est indifférente : ce qui concerne les indigènes ou les Musulmans est laissé de côté ; on a brisé presque partout les stèles de la dynastie mongole ; les inscriptions tibétaines restent dédaignées.

Et cependant des millions de stèles encombrant les pagodes, se dressent aux carrefours, bordent les chemins : elles célèbrent les bienfaiteurs qui ont restauré le temple, ^{p.144} réparé le chemin, construit le pont ; ou encore, pareilles à ces pancartes du Touring-Club qui, après avoir signalé un « tournant dangereux », ajoutent le nom du généreux donataire de l'écriteau, elles indiquent la distance à parcourir jusqu'à tel endroit et, inévitablement, à quel munificent personnage un si précieux avis est dû.

Infortuné archéologue ! il faudra qu'il déchiffre tout ce fatras avant de trouver les quelques inscriptions qui valent la peine d'être estampées et projetteront un peu de lumière sur l'histoire, volontairement laissée dans l'obscurité, de ces régions non chinoises.

Et pourtant nos camarades font une riche récolte. Entre autres pièces ils trouvent plusieurs inscriptions tibétaines, témoignages de l'ancienne influence du Tibet qui a même étendu sa suzeraineté sur le Yunnan ; deux inscriptions en écriture mongole, les premières qui aient été trouvées ; la tombe, avec une inscription sino-arabe, du premier gouverneur du Yunnan, lequel était un musulman descendant du Prophète, le Seyyid Edjell Chams ed-Din Omar : les Mongols le chargèrent d'organiser cette province qu'ils venaient de conquérir, car ce sont eux qui l'ont incorporée à la Chine.

Mais la découverte de ces précieux documents ne vaut pas l'émotion de trouver un monument véritablement artistique, qui, bien que connu de quelques Européens à Yunnan-sen, n'avait jamais été signalé. C'est une pyramide octogonale à sept étages, en granit, couverte de figures et de bas-reliefs travaillés avec une finesse exquise. Le socle est couvert d'une inscription en sanscrit, la première relevée jusqu'ici, et il semble que l'exécution de cette merveille ait été due, tout au moins en partie, au ciseau de quelque artiste

hindou. Ce monument est contemporain de la dynastie des Song (Xe-XIIIe siècles) ; peu lui sont comparables en beauté dans toute la Chine.



Stupa près Yunnan-sen

Maintenant qu'il est bien avéré, de par leur succès même, que leurs préoccupations sont d'ordre scientifique, ^{p.145} nos camarades peuvent se mettre en route et entreprendre la deuxième partie de leur tâche, l'étude des Lolos de l'Est.

Ce sont ces Lolos, soumis et accessibles, qu'ont vus de nombreux Européens, et sur lesquels on a le plus écrit, en étendant à toute la race les observations faites sur eux. Or, de toutes les descriptions ne ressortait aucun point de ressemblance entre eux et les Indépendants. L'abbé Vial, qui leur a consacré plusieurs ouvrages, assure que « le Lolo est devant un Chinois comme un chien devant un tigre », ce qui vraiment s'applique mal aux ^{p.146} redoutables guerriers des Grandes Montagnes Froides ; le reste à l'avenant. Il était donc nécessaire, pour parler de cette race en connaissance de cause, d'en avoir comparé tous les éléments.

Plusieurs missionnaires s'étant consacrés à l'évangélisation de ces Lolos, le moyen le plus commode était de profiter de leur intermédiaire pour dissiper la méfiance des indigènes. A travers le pays de Lou-Nan-Tcheou, aussi étrange que Carnac, où les rochers sortent du sol comme les écueils des flots,



Rochers dans la plaine de Lou-Nan-Tcheou

et qui n'est en effet qu'une autre baie d'Along émergée de la mer, nos compagnons gagnent Toudza, petit village perdu dans les montagnes : les indigènes y seront assurément plus purs que ceux des plaines. Là réside le Père H. Maire, qui se met tout à leur disposition, lui et ses Lolos.

De l'aspect physique de ceux-ci, que révèlent les photographies et les mensurations prises, comme de tous les traits de caractère ou d'organisation sociale, semble bien résulter une différence absolue avec les Lolos indépendants. Point de princes, point de seigneurs, point d'esclaves, une seule classe de paysans libres et égaux. Le chef est désigné par eux à l'autorité chinoise qui l'agrée. Leur type n'est pas purement chinois, mais il n'a rien de précis, de déterminé ; suivant les individus, il se rapproche de toutes les races de ces contrées, et notamment des Thaï : c'est un type de métis.

Assurément, étudier la race lolo sur de tels échantillons ne peut conduire qu'au rebours de la vérité : ils sont tout, excepté Lolo. Mais n'avons-nous pas vu, même chez les Indépendants, deux castes analogues, les serfs et les esclaves, recrutées au dehors. Dès lors n'apparaît-il point probable que ces Lolos du Yunnan, soumis aux Chinois, ne sont autres que d'anciens serfs ou esclaves dont les maîtres ont disparu, tués dans leur résistance, ou enfuis devant l'envahisseur, ou bien encore réduits et dépossédés. En effet, parfois on trouve quelques Lolos au type bien marqué, le même ^{p.147} que celui des Grandes Montagnes Froides : infailliblement les Chinois les appellent Lolos Noirs, le même nom dont on baptise les nobles dans le Nord ; ils ne se marient qu'entre eux, et, bien que n'ayant aucun pouvoir, jouissent d'une considération et d'un respect particuliers. Ne serait-ce pas ainsi qu'apparaîtraient des descendants d'anciens seigneurs, dépouillés de leur puissance et de leurs biens ?

Ces constatations étaient donc d'un haut intérêt, et, par la comparaison des mœurs de ces anciens serfs avec celles des Indépendants, il devenait plus facile de départir ce qui était dû à la race pure ou à des influences étrangères.

Parmi ces traits de mœurs, j'en citerai un particulièrement curieux et rare. Au lieu que les enfants habitent avec leur famille, ils vivent réunis en deux vastes maisons, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, et c'est là qu'ils couchent jusqu'à leur mariage, bien qu'ils mangent et travaillent avec leurs parents. On devine qu'une telle coutume ne resserre pas beaucoup les liens de la famille ^{p.148} et que l'extrême liberté accordée aux enfants peut engendrer quelques excès.

La fin de la récolte est le signal de nombreux mariages, mais il semble qu'on y cherche surtout l'occasion de plantureux festins, car, après la noce, la jeune épousée retourne généralement avec ses compagnes dans la maison des filles, allant seulement de temps à autre faire visite à son mari ; finalement, à son gré, elle reste chez celui-ci ou cesse de le voir.

Les femmes possèdent des costumes de grande cérémonie très originaux, ornés de bandes multicolores ; pas plus que dans les Grandes Montagnes Froides, elles ne portent le pantalon à la chinoise, sauf là où l'influence des dominateurs s'est implantée : c'est la jupe qui triomphe, mais assez courte, et retombant sur des molletières à boutons ; les coiffures sont particulièrement curieuses. Les hommes, bien qu'habillés comme les Chinois, ne portent pas la natte.

En continuant l'étude qu'ils achèveront à leur retour, des populations lolos qui couvrent tout l'est du Yunnan, mes compagnons se dirigent vers le Kouei-Tcheou, pour procéder à l'exploration du pays des Miao-Tseu indépendants.

En route, ils traversent des paysages merveilleux comme celui où le pic du Pé-La-chan, haut de 2700 mètres, se dresse au milieu de rizières inondées, pareilles à un lac d'où les villages émergent ainsi que des îlots, et que bordent, du côté de l'est, une multitude de rocs isolés ou amoncelés, découpés suivant ces formes étranges que la peinture chinoise est parvenue à nous rendre familières mais non vraisemblables. Mais quels chemins affreux dans ces paysages de rêve !

Ou bien ce sont des séries de cuvettes sans issue : les eaux, distribuées à la surface des rizières et maintenues par des digues, finissent par être entièrement absorbées sans former de courant qui puisse creuser une vallée ^{p.149} souvent, au point le plus bas de la cuvette, s'ouvre un orifice qui absorbe le trop-plein, s'il en est un. Rien de singulier comme ces gigantesques entonnoirs, dont les parois sont formées de terrasses en étages, étincelantes comme des facettes de miroirs ou bien couvertes du plus fin gazon, qui sont des rizières ; au topographe elles fournissent toutes tracées les courbes de niveau dont il a besoin pour représenter le terrain, mais, par une singulière ironie, ce ne sera que pour l'aider à figurer des formes inusitées et surprenantes. La culture en rizières irriguées exerce à la longue sur le relief du sol une influence considérable, et engendre des phénomènes tout à fait intéressants à étudier pour qui veut comprendre la configuration si spéciale de la Chine.

Voici nos camarades à Hing-Yi-fou, qu'ils comptent prendre pour base de leurs opérations chez les Miao-Tseu ^{p.150} indépendants, dont le pays, d'après les cartes, commence là ¹.

Mais, ô surprise, ils n'y trouvent aucun Miao-Tseu : toute la population appartient à la race *thai*, ou *dioï* suivant la prononciation locale.

Cette race est, avec celle des Lolos et des Miao-Tseu, la plus importante de la Chine du Sud, et elle s'étend sur une grande partie de l'Indochine, notamment sur le Siam : on peut juger de son avenir par l'état prospère de ce royaume. Toutes les données recueillies au Siam aussi bien qu'au Tonkin

¹ Carte III.

concordent pour faire venir du nord les populations thaï qui s'y trouvent ; or, tandis qu'au Yunnan les Thaï sont mélangés à d'autres indigènes et fortement chinoises, ici ils apparaissent groupés et d'une personnalité accentuée. C'est donc dans cette région qu'il y aura lieu de les étudier et de préciser les traits de la race.



Femmes Thaï

Hing-Yi-fou, tout entourée de tours et de forts ruinés, présente un aspect des plus pittoresques. Ces ruines sont les vestiges de la grande insurrection des Thaï qui, il y a quarante ans, s'unirent aux Musulmans et aux Taïping pour renverser le joug impérial.

Car la haine du Chinois est très vive chez eux, et c'est d'autant plus singulier que, d'après leurs traditions, ils sont originaires d'une région qui semble purement chinoise, le Kiang-Si.

En l'an 941 après J.-C., une armée chinoise composée de troupes levées dans cette province se serait emparée du pays ; on y aurait, suivant un procédé habituel, fixé les soldats en leur distribuant des terres, et ce sont ces soldats qui constitueraient la population actuelle. Le surnom sous lequel on les désigne n'a pas d'autre origine : on les appelle *Tchong-Kia*, « lourdes cuirasses », car les soldats de la conquête portaient des cuirasses en peaux de buffle. La région, à cette époque, était peuplée d'indigènes divers ; les soldats, ayant épousé les filles des vaincus, leur ^{p.151} descendance se trouve de sang très mêlé ; aussi les Chinois, jouant sur les mots, prononcent-ils le nom de *Tchong-Kia* avec une intonation différente qui lui donne le sens injurieux de « fils de toutes races », métis.

De tout cela résulterait que la langue thaï apportée par ces conquérants est originaire du Kiang-Si ; et voilà de nouveau réduit le domaine des purs Chinois ! Qu'en restera-t-il, si partout on procède à de semblables recherches, et que devient la croyance à l'homogénéité de la Chine ?

Hing-Yi-fou a eu une époque de splendeur assez peu connue : lors de la conquête de la Chine par les Mandchous, il y a 250 ans, le dernier empereur de la dynastie des Ming s'y réfugia et en fit sa capitale ; durant des années,

reconnu encore par plusieurs provinces, il tint en échec les envahisseurs. On sait que ce prince avait laissé sa mère et sa femme, les impératrices Anne et Hélène, se faire chrétiennes, et ^{p.152} permis de baptiser son fils sous le nom de Constantin : sa victoire eût été celle du christianisme. La ville contient de nombreux vestiges de cette période si intéressante.

Ce malheureux prince avait su se concilier l'affection des populations indigènes à tel point qu'aujourd'hui encore elles proclament leur attachement à cette dynastie disparue, mais dont de mystérieux représentants existeraient encore on ne sait où : quiconque se soulèvera en leur nom sera sûr d'être suivi. Ainsi la survivance du prestige de l'ancienne dynastie chinoise se combine bizarrement chez les Thaï avec leur haine contre les Chinois.

Pour le moment, les populations ne sont point en guerre avec l'autorité impériale, mais à condition que celle-ci renonce à se manifester. Entre Hing-Yi-fou et Kouei-Yang, la capitale du Kouei-Tcheou, il n'y a point de chemin direct, mais bien deux routes qui font de grands détours, l'une vers le nord, l'autre vers le sud : elles évitent un pays où aucun Chinois ne pénètre. C'est là que mes compagnons vont entrer.

L'entreprise n'est pas aisée. Les conducteurs du convoi, affrétés pour tout le voyage, n'ont cessé de protester contre les pays de sauvages et les chemins exécrationnels où on les promenait ; quand ils apprennent qu'il s'agit maintenant de traverser le pays des Miao-Tseu, leurs plaintes redoublent. Fleurette, justement méfiant, prend les plus sages précautions : il ne leur verse que de légers acomptes sur la somme promise ; chaque soir il fait placer dans sa chambre les bâts des animaux. Ainsi est-il assuré contre toute velléité de fuite.

Au dernier village chinois, dès le jour, son premier soin est d'aller voir si les animaux sont en bon état pour affronter les épreuves qui les attendent. Plus de mules ! épouvantés, les muletiers ont filé pendant la nuit, abandonnant leurs bâts avec l'argent qui leur était dû !

Voici nos compagnons bloqués. Mais Fleurette n'est pas long à se décider. Laisant les bagages sous la garde ^{p.153} de Lepage, qui pendant ce temps recueillera son habituelle moisson de renseignements, il gagne une des villes qui bordent le territoire des indigènes, Tse-Heng, où il sait trouver un missionnaire, le P. Willatte, qui voudra bien lui servir d'interprète ; et il exige du sous-préfet une nouvelle caravane.

Mais le mandarin s'y refuse : il ne peut les laisser aller dans ce pays, car « les Chinois n'y vont pas ». Cependant Fleurette se montre si ferme, assure si bien que je l'attends de l'autre côté et qu'il ne peut désobéir à mes ordres, que le mandarin cède : qu'ils y aillent s'ils veulent, mais à leurs risques et périls ! Et enfin, comme ils partent, voyant que rien ne peut vaincre leur entêtement et craignant qu'on lui reproche son abstention, il se décide à leur envoyer deux soldats.

^{p.154} Deux soldats ! faible escorte assurément, s'il y avait quelque danger. Mais Fleurette va le constater avec étonnement, et non sans regret, il n'y en a aucun. Si, il y en a un, et très grave : celui de rouler au fond des ravins. On est sorti des « montagnes de pierre » pour entrer dans les « montagnes de terre ». Dans ces massifs d'argile glissante, *il n'y a pas un seul chemin* : quelques sentiers à peine praticables pour des piétons. Fleurette, qui le savait, a voulu se procurer des porteurs, mais sans succès, car à cette saison tous les habitants sont employés aux travaux des champs. Aucun muletier ne voulant le suivre, il a dû en faire réquisitionner par le sous-préfet, et c'est devant celui-ci même qu'est signé leur engagement, avec menaces des peines les plus graves en cas de rupture.

La marche dans ces montagnes de terre est terrible. On est en pleine saison des pluies ; les argiles détrempées cèdent sous le poids des mules. A chaque instant il faut débâter les animaux, les faire passer à vide ; puis les muletiers portent les colis un à un jusqu'à l'autre bout du mauvais passage. C'est une perte de temps et une fatigue considérables ; pour les éviter, parfois, on tente la chance de laisser les animaux passer tout chargés, et on en est récompensé en voyant les mules rouler dans les ravins. Elles ne se font d'ailleurs que peu de mal, grâce à l'absence complète de cailloux, et aussi à l'ingénieux système de bât des Chinois, qui est combiné tout exprès en vue des chutes : il se compose de deux parties, dont l'une est fixée à l'animal, et dont l'autre, qui porte les colis et s'emboîte exactement dans la première, est mobile, de telle sorte qu'elle se sépare d'elle-même dès que l'équilibre est rompu. Mais si cette séparation évite que la mule soit écrasée sous sa charge, elle n'empêche point cette dernière de se trouver fort mal de pareille aventure, et il faut ensuite des peines infinies pour retirer bêtes et bagages des fonds à peu près inabordables où ils ont glissé.

Fleurette se voit contraint d'engager, d'un village à ^{p.155} l'autre, des armées de terrassiers qui refont le sentier devant la caravane, je devrais dire presque devant chaque bête, car, dans ces terres molles, le passage des premiers animaux suffit pour faire effondrer l'étroite piste qu'on vient de tailler à flanc de coteau, et le travail est à refaire devant les suivants.

C'est ainsi qu'au prix de difficultés extraordinaires dont il ne triomphe que par son opiniâtre ténacité, il réussit à atteindre avec sa colonne la large rivière Houa-Kiang, un des bras principaux du Fleuve de Canton ¹, et il a le plaisir de constater que ce cours d'eau est parfaitement navigable jusqu'à Pé-Tseng, à deux jours en amont, car plus de cinquante jonques passent devant lui en deux heures.

¹ C'est probablement la même rivière que le Ko-Tou-ho, dont j'ai visité moi-même le haut cours, de telle sorte que ce grand fleuve serait presque entièrement fixé, si le Ko-Tou-ho ne disparaissait sous la montagne : il est par suite difficile, avant d'avoir procédé à des expériences spéciales, d'affirmer l'identité des deux cours d'eau.

Mais c'est là une satisfaction toute morale, car il n'y a ici aucun moyen de passage : pour qui ? puisqu'il n'y a pas de route ! Fleurette fait héler les barques : personne ne répond. Il donne l'ordre aux deux soldats de monter sur un frêle radeau composé de trois bambous, qui se trouve là, et d'aller réquisitionner une jonque : les deux soldats, peu hardis de leur nature, semblent fort embarrassés de s'acquitter de pareille tâche.

Heureusement le guide est un homme débrouillard. Il prend la veste d'un des soldats — laquelle, bien entendu, compose tout son uniforme — et, ainsi transformé en représentant de l'autorité impériale, il monte sur le radeau qui enfonce sous son poids, gagne le milieu du fleuve, saute sur un bateau et contraint le patron à accoster la berge. La barque ne peut loger que deux chevaux à la fois, mais alors les soldats, piqués d'émulation, s'élancent à leur tour sur le radeau et réquisitionnent successivement quatre nouvelles jonques : toute une flottille, qui permet un passage commode.

^{p.156} Enfin, après deux jours encore de marche par des sentiers indescriptibles, mes camarades atteignent Wang-Mou, petite ville considérée comme le cœur du pays non chinois. Et ils y sont payés de leurs peines en constatant définitivement que les « Miao-Tseu indépendants » ne sont *ni Miao-Tseu, ni indépendants*.

Depuis Hing-Yi-fou, ni la langue, ni les habitations, ni les costumes n'ont changé, et ce sont toujours les mêmes Thaï. Pourquoi les Chinois qui les appellent Tchong-Kia à Hing-Yi-fou les baptisent-ils Miao-Tseu à partir de là, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer, si ce n'est par cette observation fondamentale, qu'ils n'attachent nulle importance à l'ethnographie : tantôt le même nom leur sert à désigner des populations parfaitement distinctes, tantôt la même race est appelée de noms différents ; et c'est pourquoi il ne faut tenir aucun compte de leurs classifications. On en aura un exemple typique par ce fait qu'ils distinguent au Kouei-Tcheou 46 tribus de Miao-Tseu, parmi lesquelles on trouve énumérés les Tchong-Kia et les Lolos !

Pas davantage les indigènes ne sont-ils indépendants. A la vérité ils n'obéissent qu'à leurs seigneurs, ce qui est le cas de presque toutes les populations dans la Chine montagneuse. Mais ces seigneurs reconnaissent l'autorité du mandarin et lui versent l'impôt qu'ils récoltent chez leurs administrés. A Wang-Mou réside un sous-officier chinois, avec *deux* hommes d'escorte : il ne commande rien, mais il représente l'autorité impériale. Il est donc tout à fait faux de qualifier ce pays d'indépendant ; il est autonome ; c'est vrai, mais comme beaucoup d'autres ; sa vraie particularité, c'est celle qu'exprime heureusement Fleurette en dénommant cette contrée « le Pays où les Chinois ne vont pas ».

Partout nos compagnons y ont reçu l'accueil le plus hospitalier, logeant chez les indigènes qui la plupart du temps refusaient d'accepter le moindre cadeau. Les maisons sont bâties sur un modèle uniforme : elles sont situées à flanc de coteau, de telle manière que, de plain-pied d'un ^{p.157} côté avec le talus,

elles se trouvent, de l'autre fortement surélevées. Le sous-sol constitue une étable ; l'habitation dont l'entrée principale s'ouvre sur le côté en contre-bas par le moyen d'un perron, comprend au centre une grande salle commune, avec l'autel des ancêtres ; sur les côtés sont des chambres en nombre variable. Les proportions sont vastes, la toiture haute et bien comprise, et la propreté minutieuse ! La bonhomie la plus grande règne partout.

Et pourtant ces paysans à l'accueil affable sont en réalité fort jaloux de leur liberté et très braves. Lors de la dernière guerre, il y a quarante ans, ils n'ont point été vaincus : après l'écrasement des Tai-ping et des Musulmans, ils se sont dispersés, et les Chinois se sont abstenus de les poursuivre dans leurs impraticables montagnes. Mais leur faiblesse vient de leurs seigneurs : ceux-ci, pour les pressurer à leur aise, cherchent et trouvent un appui dans l'autorité chinoise. La situation est donc absolument l'inverse de celle que nous avons constatée chez les Lolos indépendants.

Cette mauvaise intelligence avec leurs seigneurs est d'autant plus remarquable que les Thaï se distinguent précisément par leur solidarité : un homme de n'importe quel village est partout reçu et hébergé de la façon la plus cordiale, et, en cas de guerre, tous courent au secours de leurs congénères. Cependant leurs dissemblances physiques sont si grandes qu'on ne peut leur assigner un type précis : ils sont bien vraiment des « fils de toutes races ». Il est probable que leurs seigneurs se distinguent d'eux par une origine spéciale.

C'est à Wang-Mou que réside ordinairement le grand chef indigène de la région, Mou ; il était malheureusement absent lors du passage de nos camarades ¹.

^{p.158} De nouveau ils rentrent en pays inexploré pour atteindre Kouei-Houa, où ils retrouveront une mission catholique. Le fait que des pays inconnus se trouvent de toutes parts cernés par les missions françaises prouve à la fois combien sont entreprenants nos missionnaires, et combien, pour avoir encore échappé à leurs efforts, ces pays doivent être difficiles à pénétrer. De fait, les notes de route du capitaine de Fleurette ne font que relater des obstacles sans cesse renaissants, les incidents dangereux ou pénibles qui se succèdent, et, sous leur impassibilité, il est facile à qui a l'expérience de telles contrées de deviner les continuels tours de force qui ont été nécessaires pour arriver à passer.

¹ Une fraction de la Mission lyonnaise est venue à Wang-Mou, en contournant depuis Tse-Heng, par la vallée du Houa-Kiang, les massifs impraticables que mes officiers ont tenu à explorer. L'activité et la hardiesse de la Mission lyonnaise, dont les différents groupes ont couvert toute la Chine occidentale de leurs itinéraires, ne nous a laissé, pour trouver de l'inédit, que des contrées vraiment peu commodes. Son excellente relation m'a dispensé de donner aucun détail sur tout ce qui est chinois, pour m'en tenir aux indigènes.

Enfin, aux approches de Kouei-Houa, voici que nos camarades aperçoivent ce qu'ils cherchent depuis si longtemps, des Miao-Tseu.

Ils ne sont pas difficiles à reconnaître ! Rien de plus typique que le costume des femmes, le même exactement que nous avons déjà observé au Tonkin et au Yunnan : une jupe courte tombant à peine au genou, laissant voir pieds et mollets nus, et un corsage à col marin, décolleté en triangle sur le devant. A partir de maintenant les Miao-Tseu vont être rencontrés partout, mélangés, mais non confondus, avec les Thaï : les uns et les autres occupent généralement des villages distincts et obéissent à leurs propres chefs.



Femmes Miao-Tseu

On peut s'expliquer que le nom de Miao-Tseu ait été donné à toutes ces populations par les Chinois, car, pour qui vient de Kouei-Yang, la capitale du Kouei-Tcheou, située à peu de distance, ce sont ces Miao-Tseu qu'il aperçoit les premiers et qui attirent le plus l'attention par leurs costumes et leurs allures. Par contre, ce ne sont pas eux, ^{p.159} mais seuls les Thaï qui ont pu mériter en quelque mesure l'appellation d'Indépendants : dans la plupart des endroits les chefs de village miao-tseu, au lieu d'être héréditaires, sont nommés ou du moins agréés par l'autorité chinoise ; lors des révoltes, les Miao-Tseu se sont tenus cois pendant que les Thaï se soulevaient.

Cette soumission des Miao-Tseu à l'autorité impériale doit être attribuée d'abord à leur manque de cohésion : d'une tribu à l'autre ils ne se connaissent point et ne s'entr'aident en aucune façon ; et ensuite à ce fait qu'ils ont jadis été vaincus et dépossédés de la plus grande partie du territoire par les Thaï.

D'après des traditions qui ont tout lieu d'être tenues pour véridiques, le pays était autrefois habité par d'autres peuples, les Yao et les Kélao. Les Miao-Tseu, venus du Hou Nan ou du Kiang-Si, s'en seraient emparés — à une ^{p.160} époque qu'on ne peut préciser — en massacrant ces populations dont il ne reste que de faibles débris. On trouve dans le pays de nombreux tumulus appelés tombeaux des Kélao ; c'est là qu'après leur extermination ceux-ci furent enterrés par cinquante à la fois. Quant aux Yao, on ne sait pour quel motif, les Miao-Tseu vainqueurs ont conçu d'eux une crainte tardive, et tous les ans ils vont célébrer sur leurs tombes une cérémonie expiatoire pour apaiser leurs mânes.

Ces Yao, dont j'ai aussi retrouvé la trace dans le nord du Yunnan, ne sont autres que les Man que nous avons pu observer au Tonkin. On voit à quels résultats importants conduisent ces enquêtes ethnographiques : quelques tribus de notre Indo-Chine apparaissent comme les représentants d'une race qui a occupé de vastes territoires, joué, d'après certains historiens chinois, un rôle considérable, et qui vraisemblablement, grâce aux alliances des vainqueurs avec les femmes des vaincus, constitue encore le fond de nombreuses populations.

Mais les Miao-Tseu vainqueurs ont eux-mêmes été vaincus par les Thaï, venus derrière eux des mêmes régions de la Chine centrale ; dans ce pays dont la renommée leur attribue la possession, ils ne jouent plus qu'un rôle secondaire. Les Thaï ont conservé le prestige de la victoire, à tel point que, quand l'un d'eux vient à mourir dans un endroit où se trouvent des Miao-Tseu, son décès est annoncé à la population par trois coups de canon ¹.

Les Miao-Tseu se distinguent, en tous pays, par un trait de mœurs qui leur est absolument spécial : ils aiment et pratiquent la danse. C'est là un usage tout à fait étranger au peuple chinois ; non pas du tout que cet art y soit méprisé, comme on l'a écrit : bien au contraire les rites comportent, dans certaines cérémonies, des danses de caractère noble ; ^{p.163} mais on l'ignore en tant que divertissement. Les Miao-Tseu au contraire s'y adonnent avec passion.



Danseurs et danseuses Miao-Tseu

Partout leur danse, si originale, est identique. Les hommes jouent d'un instrument curieux, qui se compose d'un tube pareil à celui du hautbois — à anche ordinairement en cuivre, — mais fermé du bout ; six tubes en bambou de longueurs variées s'y ajustent : c'est par ces tubes que l'air sort en donnant des notes réglées au moyen de trous que de ses dix doigts le musicien bouche

¹ C'est ainsi qu'on salue officiellement en Chine l'arrivée et le départ des personnages importants. Il va sans dire qu'aucun canon n'existant nulle part, les coups de canon sont figurés par de formidables pétards.

ou ferme à volonté ; en somme un petit orgue à six tuyaux ¹. En même temps qu'il joue, le musicien se livre à des entrechats, tout à fait vifs au Tonkin, plus calmes au Yunnan et au Kouei-Tcheou.

Quand les femmes prennent part au divertissement elles forment un cercle autour des danseurs, en se tenant par la main, et tournent en mesure autour d'eux.

Le marché de la ville de Tchen-Ning-tcheou est célèbre au loin pour la quantité d'indigènes de tribus diverses et de costumes aux couleurs variées qui s'y réunissent et forment comme un parterre de fleurs : Miao-Tseu rouges, bleus, blancs, noirs (les plus remarquables, et très différents des autres), Miao-Tseu fleuris, secs, etc. Aussi ce marché est-il surnommé le Marché fleuri. Si le coup d'œil est charmant, la récolte y est facile et fructueuse pour l'ethnographe.

Une des coutumes les plus curieuses est celle de profiter de toutes les occasions solennelles, mariages, fêtes quelconques, ou funérailles, pour raconter les traditions relatives aux premiers temps du monde, la Création, le Déluge, etc... C'est une histoire interminable, que la foule entend sans se lasser : on l'interrompt pour aller manger ou dormir, puis elle reprend et dure souvent plusieurs jours, les conteurs habiles y acquièrent une grande renommée. Leurs récits varient légèrement d'un village à l'autre. Le point le plus singulier de ces traditions est l'identité ^{p.164} presque parfaite, malgré quelques traits de couleur bien locale, du récit du Déluge avec celui de la Bible.



Vue de Tchen-Ning-tcheou

A Tchen-Ning-tcheou nos camarades ² avaient rejoint la grande route de Hing-Yi-fou à Kouei-Yang qui contourne « le Pays où les Chinois ne vont pas » ; mais leur tâche était loin d'être finie.

Ils avaient d'abord à visiter une inscription très réputée dans tout le Sud de la Chine, celle du Rocher Rouge. Cette inscription est rédigée en caractères inconnus, qui ouvrent la porte à toutes les hypothèses : sont-ce des caractères

¹ J'ai trouvé plus tard un instrument à peu près identique chez les Mongols ; dans les régions intermédiaires il est absolument inconnu.

² Ils eurent à se louer vivement des bons offices du P. Ménel à Kouei-Houa, des Pères Roux, Grimard et Bazin à Tchen-Ning-tcheou.

chinois tellement anciens que leur forme est oubliée, ou ceux d'une race non chinoise disparue ? Les Chinois se sont livrés sur cette inscription à des études savantes, qui concluent en l'attribuant à l'empereur Yin-Kao-Tsong (1300 avant J.-C.) qui aurait voulu y commémorer sa conquête du Kouei-Tcheou : ce serait à ce compte de beaucoup le plus ancien monument de la Chine. On en possédait jusque-là en France deux estampages achetés à des Chinois, mais comme ils ne concordent point, et qu'aucun Européen n'avait vu l'inscription elle-même, on juge de l'intérêt qu'il y avait à l'étudier sur place.

Elle est située au sommet d'une montagne d'un accès pénible. Quel ne fut pas l'étonnement de mes compagnons, en y arrivant, de constater qu'elle n'était pas gravée, mais peinte, ce qui en rendait l'estampage impossible, et qu'elle ne ressemblait en aucune manière à toutes les reproductions publiées ou en circulation

De l'enquête à laquelle ils se sont livrés paraît résulter clairement que tous les fac-similés qui ont cours ont été fabriqués par des gens qui n'ont même pas vu le Rocher Rouge, et qui écoulent leurs faux en toute sécurité, la difficulté d'accéder à cette inscription cachée au fond d'une province reculée empêchant que la supercherie soit découverte. Le calque qu'ils ont pris, non sans peine, de cette ^{p.165} inscription gigantesque, qui mesure 6 mètres de largeur sur 3 de hauteur, condamne toutes les reproductions connues, en même temps que les profondes études auxquelles elles ont donné lieu. Ainsi en est-il quand on procède à une vérification de tous les monuments de la haute antiquité chinoise ! Quant à l'origine et au sens de cette inscription mystérieuse, le problème reste entier.

De retour à Hing-Yi-fou, nos camarades reprennent la direction du Yunnan par une route nouvelle. Elle leur permettra d'étudier d'autres groupes de Lolos, et de découvrir plusieurs stèles de haute importance ¹. A partir de K'iu-Tsing, leur itinéraire se confond avec celui que je parcourrai avec Boyve un peu plus tard, ce qui permettra de contrôler nos deux levés l'un par l'autre.

Enfin, le 8 juillet, nos deux camarades, escomptant mon arrivée prochaine, rentraient à Yunnan-sen. Ils étaient épuisés de fatigue, car ils s'étaient privés du plus ^{p.166} élémentaire confort pendant cette dure randonnée ; mais ils rapportaient les résultats les plus précieux.

D'abord 1300 kilomètres d'itinéraires, dont 350 en pays absolument inconnu, et 350 autres parcourus déjà mais non levés, ce qui permettait de combler d'importantes lacunes sur les cartes et d'y corriger des erreurs considérables ; une trentaine d'inscriptions relatives à l'histoire de la contrée ; onze vocabulaires de dialectes indigènes ; sept manuscrits lolos ; de nombreuses photographies de types, costumes ou paysages caractéristiques, des mensurations anthropométriques ; des notes détaillées sur chaque

¹ Avec l'aide efficace du P. Tapponnier, et surtout du P. Badie.

peuplade ; enfin des observations de grand intérêt sur les possibilités économiques du pays et sa mise en relation avec notre Indochine.

Par-dessus tout, bien loin de faire valoir les difficultés et les dangers d'une pénétration qui passait pour à peu près impossible, ils révélaient ce fait singulier et inattendu que les Miao-Tseu indépendants n'existent pas, que le pays est habité par des Thaï accueillants, intelligents, ayant un passé historique, et susceptibles de grands progrès comme leurs frères les Siamois, et qu'il faut désormais les faire entrer dans la catégorie des peuples civilisés et dans le cercle de nos préoccupations politiques et scientifiques.

Le capitaine de Fleurette, par son esprit d'initiative, sa fermeté opiniâtre et calme devant les obstacles, la méthode avec laquelle il avait dirigé cette exploration ; le capitaine Lepage par sa connaissance du chinois et son zèle à recueillir tous les renseignements, avaient réussi à accomplir de la manière la plus heureuse et la plus complète la mission que je leur avais confiée.

*
* *

CHAPITRE VII

AUTOUR DU PAYS DES LOLOS

@

^{p.167} Le 1^{er} septembre toute la mission se trouvait de nouveau réunie à Yunnan-sen. Chacun des deux groupes rapportait des documents qu'il s'agissait de classer et de comparer afin de faire ressortir les points acquis et ceux qu'il importerait de mieux préciser. Les itinéraires devaient être construits, les photographies développées et tirées¹. Les estampages demandaient un travail considérable pour être déchiffrés, même sommairement.

Et pendant ce temps les recherches archéologiques se poursuivaient. Leur détail trouvera place dans nos documents scientifiques ; mais il n'est peut-être pas déplacé de donner au lecteur, maintenant qu'un chemin de fer conduit à Yunnan-sen, un avant-goût des monuments curieux qu'il y trouvera.

A cinq kilomètres environ à l'est de la ville, un bois ombrage de majestueux escaliers qui, sous une série d'arcs de triomphe, conduisent au sommet d'une colline où s'élève un temple ravissant. Le monument central est une pagode entièrement en bronze ciselé et doré, supportée par une haute terrasse de marbre que décorent de gracieux festons. Un rempart circulaire la protège, muni de tours, d'où on jouit d'une vue magnifique. Datant du XIII^e siècle, ce temple fut restauré par le célèbre général Wou-San-Kouei, qui mit sur le trône la dynastie mandchoue actuelle, en reçut le gouvernement du Yunnan avec le titre de roi, et enfin se ^{p.168} révolta et se proclama empereur ; la moitié de la Chine lui obéissait quand il mourut.



Pagode de bronze

¹ Pendant tout le reste de la mission, nos photographies ont été développées au plus tard tous les trois ou quatre jours, grâce à la cuve à développement qui permet d'opérer en pleine lumière et à laquelle je ne crains pas de faire une réclame bien au-dessous de ses mérites, mais la réduction de nos bagages ne nous avait pas permis de l'emporter chez les Lolos.

Or ce rebelle qui faillit renverser la dynastie est officiellement vénéré au Yunnan, et on peut voir de chaque côté de la pagode de bronze une épée et une massue gigantesques, qui sont censées représenter ses armes, accompagnées d'inscriptions laudatives. Les légendes sont nombreuses sur Wou-San-Kouei ; l'une, qui est universellement admise, veut que son corps n'ait jamais été enseveli, mais qu'il repose dans un cercueil d'argent suspendu au plafond d'une chambre secrète, dans le palais du vice-roi : le jour où il toucherait la terre, la dynastie mandchoue s'écroulerait.

Une autre pagode beaucoup moins artistique, mais curieuse cependant, s'élève dans les montagnes à l'ouest : c'est le Temple des Cinq Cents Génies.

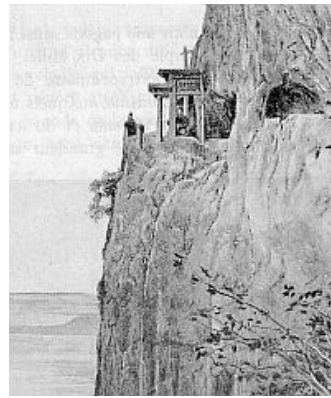


Pagode des Cinq Cents Génies

Il n'est guère ^{p.169} de grande ville en Chine qui n'ait une pagode ainsi nommée (à moins que ce ne soit : Temple des Dix Mille Génies) : on y trouve un agglomération extraordinaire de statues représentant les saints du bouddhisme, auxquels on ne se fait pas faute d'ajouter ceux du taoïsme et du confucianisme. Ces statues sont en général de grandeur naturelle, en torchis et peintes. Quelques-unes sont vivantes et expressives, d'autres grotesques et grimaçantes. La sculpture n'est pas un art, en Chine, c'est un métier, mal payé et pratiqué par de pauvres diables : ce serait trop exiger que de leur réclamer à tous du talent. Et cependant on ne peut nier qu'il n'y ait une fantaisie, un sens du pittoresque et parfois une vérité remarquables dans ces productions de simples artisans.

La sculpture sur pierre, qu'on trouve ordinairement ^{p.170} à l'aube de toutes les civilisations et dont nous découvrirons plus tard de magnifiques spécimens — mais dus peut-être à une autre race — semble d'ailleurs ne faire que commencer dans cette Chine que nous croyons très vieille, et qui le plus souvent donne l'impression d'un peuple très jeune et plein de promesses. Nous avons relevé en maints endroits des bas-reliefs ou des statues de pierre, exécutés au cours de ces dernières années par des paysans, alors que les siècles précédents n'ont rien légué de semblable. La « Montagne de l'Ouest » nous en offre un exemple. Elle se termine sur le lac de Yunnan-sen par une muraille à pic de plusieurs centaines de mètres. Les Chinois, qui sont les plus merveilleux « arrangeurs » de paysages, en ont tiré parti. Les terrasses accessibles sont

chargées de pagodes et de pavillons de plaisance ; plus haut on a percé dans l'épaisseur de la paroi verticale une galerie qui prend jour par des baies, et finalement aboutit, sous des portiques, à une légère ^{p.171} saillie du roc. Là s'ouvrent des grottes creusées de main d'homme, peuplées de divinités taillées à même la roche, et couvertes de hauts et bas reliefs. Ces sculptures sont assez gauches et frustes. Mais, ce qui est du grand art, c'est la conception de cette galerie, par laquelle on goûte ce plaisir raffiné et paradoxal de s'enfoncer dans les entrailles du rocher pour y trouver le ciel, l'espace et l'étendue du lac d'azur.



Pagode de la Montagne de l'Ouest

^{p.172} Dans la ville même, la pagode du Yuen-T'ong-Sseu, adossée à une colline, dissimule une quantité de stèles et d'inscriptions, qui sont disséminées à travers les rochers de la façon la plus pittoresque. La pagode elle-même est remarquable par les peintures qui ornent le temple principal, et par les deux gigantesques dragons qui protègent le maître autel. L'avenue qui y conduit sous un arc de triomphe a du caractère.



Pagode du Yuen-T'ong-Sseu

Non loin s'élève une autre pagode que feront bien de visiter ceux qui continuent à croire que la Chine méprise la guerre et les soldats. Ce temple est élevé à la mémoire des enfants du Yunnan tués à l'ennemi. Des tablettes verticales, d'une grandeur proportionnée au grade, portent le nom de chacun des

officiers ou soldats avec l'indication de la campagne où il a péri : c'est dire qu'il est fréquemment question du Tonkin et des Français dans ces funèbres mais glorieuses listes. De pareils temples existent dans toutes les capitales de province et dans beaucoup d'autres villes : je ne les ai cependant jamais vu mentionner, pas plus que tant d'autres caractéristiques du véritable culte qui est rendu à la valeur militaire. Mais on préférera peut-être continuer à les nier ¹.

Des pluies torrentielles et exceptionnellement tardives, occasionnant de dangereuses inondations, nous retinrent à Yunnan-sen plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Ce n'est pas que nous eussions bien peur d'être mouillés : nous avons précisément marché durant presque toute la grande saison des pluies, qui va du 15 juin au 15 septembre, et je n'ai même pas mentionné les orages — d'ailleurs beaucoup moins forts que nous ne nous y attendions — que nous avons essuyés pendant cette période. Mais il eût été véritablement maladroit de nous remettre en route sous ces déluges, au risque de compromettre irrémédiablement notre matériel, surtout au passage des rivières p.173 débordées, quand quelques jours d'attente devaient nous ramener un beau temps définitif. Reculant ainsi de jour en jour, ce ne fut que le 1^{er} novembre que nous pûmes quitter Yunnan-sen, où l'aide dévouée du consul et des missionnaires avait grandement facilité nos recherches ².

Nous allions maintenant compléter autour du Pays lolo indépendant le cercle que j'avais déjà commencé à tracer de Souei-Fou à Yunnan-sen, en étudiant toutes les populations lolo, miao-tseu, lissou, si-fan, plus ou moins soumises, et en cherchant à retrouver chez elles les caractères ethniques que nous avons observés chez les fractions restées pures. Obligés pour atteindre ce but de pénétrer au sein de montagnes impraticables à notre convoi, j'adoptai comme axe de marche la grande route ordinaire de Yunnan-sen au Sseu-Tch'ouan par le Kien-Tch'ang, que suivraient nos bagages ; de là, avec un équipage léger, nous pousserions des pointes partout où il serait nécessaire ³.

C'est ainsi que Wou-Ting-tcheou nous servit de centre pour étudier des variétés nombreuses de Lolos, de Miao-Tseu et de Lissou — race qui n'a jusqu'ici été signalée que bien loin de là, dans la direction du Tibet, — pour raccorder notre route actuelle à l'itinéraire que Boyve et moi avons précédemment suivi pour gagner Ning-Yuen-fou et pour recueillir des traditions très curieuses sur le second empereur de la dynastie Ming, Kien-Wen. L'histoire officielle admet qu'il fut brûlé dans l'incendie de son palais par des rebelles en 1402, tout en avouant qu'en 1440 un vieux bonze, près de

¹ Je me permets de renvoyer à mon livre, *La Chine novatrice et guerrière*, les personnes pour lesquelles toute idée admise n'est point un dogme.

² Nous tenons à remercier particulièrement les Pères Maire, Ducloux, Oster et Liétard.

³ Carte II. Cette grande route a été suivie par maints voyageurs. Citons M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, M. Madrolle, le consul François, etc...

mourir, affirmait être ce prince. Or, à Wou-Ting-tcheou, tout le monde assure que l'empereur, échappé sous un déguisement, a trouvé un asile dans le beau monastère ^{p.174} qui domine cette ville. Sa survivance sous un nom d'emprunt aurait donné lieu aux épisodes les plus romanesques, dont on nous montre tous les emplacements : réédition chinoise, avant la lettre, de l'évasion de Louis XVII hors du Temple. Nous signalons aux chercheurs ce captivant point d'histoire à élucider.

A 30 kilomètres de là, nous allions visiter les deux seules inscriptions lolo qu'on connût précédemment, et nous avons la bonne fortune de trouver l'une d'elles, qui n'avait pas encore été vue par un Européen, doublée d'un texte chinois qu'on ne possédait pas et qui en fournit le sens. Toutes ces inscriptions, gravées en 1533 et 1534, célèbrent un prince lolo de la région.

Un peu plus loin, Ma-Kai devenait un nouveau centre de recherches. Celles-ci aboutissaient à la découverte d'une nouvelle inscription lolo, la cinquième, non loin de la résidence du jeune prince de Fan-Tcheou et de la régente sa mère, dont nous étions les hôtes.

Une fois de plus, à Long-Kai, nous traversons le Fleuve Bleu, mais sans nous trouver tout de suite au Sseu-Tch'ouan : une petite étendue de terrain sur la rive nord continuant à appartenir au Yunnan.



Passage du fleuve à Long-Kai

Nous découvrons l'explication de cette anomalie chez le prince lolo de Li-Tsi-Tcheou : son grand-père, en mariant au prince de Fan-Tcheou sa fille, la régente actuelle que nous venons de visiter, lui a donné en dot vingt-sept villages, et comme Fan-Tcheou relève du Yunnan, ces vingt-sept villages, bien que sur la rive sseu-tch'ouannaïse, se sont trouvés passer au Yunnan, nonobstant les protestations du vice-roi du Sseu-Tch'ouan qui perdait ainsi le seul passage praticable sur le Fleuve Bleu et un excellent point de péage. Ne faut-il pas admirer la parfaite homogénéité de cet Empire chinois où les convenances matrimoniales de deux seigneurs « barbares » modifient à leur gré les frontières des provinces ?

On se rappelle peut-être la compétition entre deux ^{p.175} princes dont j'ai parlé lors de notre traversée du Pays indépendant, et que je m'étais promis d'éclaircir. Le prétendant dépossédé, Ngan, réside à Sa-Lien, à l'ouest de Houei-Li-tcheou, chez un de ses parents, seigneur du lieu. Il est chrétien et espère en l'appui du P. de Guébriant — bien impuissant en pareille matière — pour faire triompher sa cause ; aussi nous montre-t-il volontiers la copie d'une stèle qui constitue son principal titre et nous semble des plus intéressantes. Mais quand nous exprimons le désir de voir l'original, il se dérobe : la stèle est dans un endroit éloigné et difficile. — N'importe, nous allons y aller : qu'il nous conduise ! — Non, maintenant elle est brisée, on ne peut plus rien lire. Nous déclarons alors nous désintéresser de sa cause, et finalement, au moment même de notre ^{p.176} départ, comme s'il prenait une résolution désespérée, il nous emmène dans une pièce écartée : le précieux monument est là, dérobé à tous les yeux. Que ces pays sont mystérieux, et comme, à chaque instant, on risque de passer à côté des documents les plus importants !

C'est une stèle de 1392, qui raconte la conquête du pays par les Chinois sur les derniers princes de la dynastie mongole, et le partage du territoire entre les généraux vainqueurs, devenus princes héréditaires. Et depuis plus de 500 ans ces dynasties ont subsisté, se faisant la guerre, s'accroissant les unes aux dépens des autres, bref menant, aujourd'hui encore, l'existence féodale. Pour conclure, le prétendant nous assure que si le bon droit ne suffit pas à faire triompher sa cause, il recourra aux armes, avec l'appui de tous les nzemos ses parents.

Par cette précieuse stèle nous obtenons l'explication de ce fait déconcertant, que les Lolos les plus intractables aient des princes d'origine chinoise : les ancêtres de ceux-ci ont conquis le pays à une époque où, ainsi que nous l'ont appris nos enquêtes antérieures, les Lolos n'y étaient point encore installés, et les nouveaux venus, arrivés progressivement et en petit nombre, ont reconnu leur suzeraineté. Peu à peu les notions se précisent, et toute l'histoire de ces régions apparaît.

A Sa-Lien nous nous séparons en deux groupes. Avec le capitaine Lepage, je vais rejoindre à Kong-Mou-Ying mon premier itinéraire, de manière à lever tout le cours du Ngan-Ning-ho et à préciser les notions incomplètes que j'ai acquises à mon premier passage sur les Lolos à demi soumis de la région. Je confie à MM. de Fleurette et de Boyve une tâche beaucoup plus pénible et dangereuse, celle de gagner le Ya-long, le grand affluent du Fleuve Bleu, et de venir ensuite nous rejoindre à Te-Tch'ang ; il devront en route visiter le nzemo de Pou-Tsi-Tcheou.

Il est pas inutile, pour faire comprendre l'intérêt de ^{p.177} cette mission, d'indiquer que le cours d'eau que nous appelons Ya-long est, pour les Chinois, non pas un affluent du Fleuve Bleu, mais ce fleuve lui-même, et ils considèrent comme un affluent le cours d'eau que nous déclarons le principal. Ce Ya-long — qui ne porte nullement ce nom, connu seulement en littérature

— coule au fond d'une gorge à pic ; nul chemin ne le longe et son cours n'a jamais été levé jusqu'à présent : il était donc important d'en fixer une partie, et de connaître la chaîne affreusement escarpée qui le sépare du Ngan-Ning-ho. J'avais prévenu Fleurette des dangereux obstacles qu'il rencontrerait sans doute ; mais pour lui c'était un attrait de plus que d'avoir à les vaincre.

Lepage et moi nous trouvâmes en ébullition le pays ^{p.178} que j'avais autrefois traversé avec Boyve : les Lolos, nominalement soumis, s'étaient livrés à des incursions répétées ; on avait envoyé contre eux des troupes qui avaient été battues, et maintenant on essayait sans succès d'obtenir un arrangement honorable.



Vallée du Kien-Tch'ang, près Te-Tch'ang

A Te-Tch'ang où nous avons la joie de trouver comme la première fois le Père Castanet, nous rencontrons des Mosso assez nombreux. A en juger par ceux que j'ai vus là à mes deux passages, c'est une race magnifique, encore plus grande que les Lolos : beaucoup d'hommes ont deux mètres de haut ; leurs traits sont très accusés, et ils ressemblent tout à fait à des Bohémiens. Ils portent un pantalon de chanvre serré par des bandes molletières rouge incarnat, une tunique courte serrée à la taille par une ceinture de la même teinte, qui est aussi celle de leur turban ; ils sont chaussés de sandales de paille. Ils ressemblent aux Lolos, sans pourtant se confondre avec eux.

Il est heureux qu'ils nous procurent une nouvelle et intéressante matière d'étude, car la neige tombe en abondance, et Fleurette et Boyve n'arrivent pas : ils doivent éprouver des difficultés terribles dans la montagne, et je déplore de les avoir exposés à des dangers sérieux, sans avoir aucun moyen de les secourir, car je ne sais même quel chemin ils auront pris.

Enfin, au bout de dix jours d'inquiétudes réelles, nos deux compagnons arrivent. Des chemins affreux, un cheval perdu dans les précipices, avec des objets fort précieux ! Cependant la reconnaissance du Ya-long a été exécutée de point en point, et un assez vaste segment de son cours levé. La réception du nzemo de Pou-Tsi-Tcheou, d'abord très froide en raison de la présence de

deux soldats d'escorte, s'est améliorée à la vue des lettres d'introduction de notre ami, le prétendant de Sa-Lien, et Fleurette a pu recueillir de précieux renseignements sur les Si-Fan, les véritables autochtones, maintenant assujettis aux Lolos ; ceux-ci sont arrivés depuis moins de cent ans, et commencent déjà ^{p.179} à franchir le Ya-long, dans leur marche conquérante vers l'ouest.

Mais la fin du voyage a été horrible. Surpris par la neige en pleine montagne, ils ont eu la chance de pouvoir atteindre une cabane lolo, mais les habitants, invités à leur servir de guides et à les aider à se frayer un passage, ont préféré disparaître, et mes compagnons se sont vus cinq jours bloqués dans cette hutte ouverte à tous les vents. Par fortune ils y avaient pour camarades de logis... quelques cochons, ce qui les a préservés de mourir de faim. Quand la tourmente a cessé, la marche a été extrêmement dangereuse sur un sentier que la neige avait complètement caché : heureusement, sur ce versant les pentes étaient moins abruptes que de l'autre côté, sans quoi ils n'en fussent jamais sortis.

Une succession de visites à des chefs lolos sur la rive droite du Ngan-Ning-ho finit par nous amener enfin à Ning-Yuen-fou. C'est une fête pour nous de revoir ce séjour pittoresque, et surtout les premières crêtes du Pays indépendant, qui maintenant nous semble avoir gardé quelque chose de nous-même. Le Père de Guébriant nous ^{p.180} réserve un accueil chaleureux ; tous ses chrétiens, qui ont tremblé de ne pas le voir revenir de notre expédition, maintenant très fiers de la part si importante qu'il y a prise, nous reçoivent en triomphe. Nous arrivons d'ailleurs avec un à-propos aussi admirable qu'involontaire : en même temps que nous parvient la nouvelle officielle que le préfet, notre ancien adversaire qui a si bien failli nous faire échouer, et l'ennemi des chrétiens, est rappelé à la suite de l'enquête ordonnée par le vice-roi, et cette coïncidence nous donne toutes les apparences de triomphateurs.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que cette disgrâce du préfet fût pour le pays un événement secondaire : loin d'avoir été exagérés, les dangers que courent les Chinois qui se convertissent sont de tous les instants, pour peu que le magistrat ne soit pas intègre. Non que le peuple ait, comme on l'écrit, la moindre aversion pour le christianisme en lui-même, bien au contraire ; mais, les chrétiens étant peu nombreux, il se trouve toujours quelques coquins qui profitent de leur faiblesse pour s'emparer de leurs biens sous un prétexte quelconque : si le mandarin est corruptible, tous les chrétiens successivement se voient condamnés s'ils en appellent à son jugement, dépouillés de tout, et, s'ils se défendent, massacrés ou exécutés comme révoltés. Il n'est là nullement question de religion, mais de cupidité, et de l'écrasement du plus faible par le plus fort.

Précisément, depuis notre passage, la partialité ouverte du préfet avait déchaîné toutes les convoitises, et les chrétiens couraient les plus grands

dangers. Un ancien officier, le même qui s'était rendu fameux en sauvant au Soso-leang-tse le corps expéditionnaire vaincu par les Lolos, s'étant déclaré chrétien et ayant par son prestige renforcé le camp catholique, on l'avait assassiné en le perçant de vingt-huit blessures, cependant, ayant la vie dure, il avait survécu et commençait à se rétablir. Mais il n'osait plus sortir de la mission, certain d'être frappé de nouveau ; à la prière du Père, nous le prîmes à notre service pour ^{p.181} l'emmenner loin du pays : il fut dorénavant notre chef de convoi.

J'avais trouvé chez le P. de Guébriant plusieurs *pimos* qu'à ma demande il avait fait venir du Pays indépendant pour que je puisse avec leur aide arriver à déchiffrer leur écriture. L'un d'eux était particulièrement intelligent et instruit : il devint mon professeur en titre.



Mon professeur lolo

Quinze jours durant nous travaillâmes ensemble d'arrache-pied. Le Lolo commençait par écrire plusieurs pages de caractères ; puis il venait me les expliquer un par un. Ce n'était pas chose très aisée, car il ne savait pas un mot de chinois ; mais il avait amené avec lui un Lolo soumis parlant chinois, qui traduisait ses paroles ; il fallait ensuite que mon interprète me les rendît en français.

On va sans doute se demander quelle peut être l'exactitude de cette série de transpositions ; assurément elle n'est pas absolue, mais je la crois assez grande. Quand on prend le temps nécessaire, il est toujours possible d'arriver à se comprendre exactement : il suffit d'avoir soin de vérifier toutes les définitions par des exemples, à des intervalles assez longs : la confusion, s'il en est une, ne peut alors manquer d'apparaître. Au surplus un tel travail contient des preuves intrinsèques de son degré de justesse. Mais j'avoue qu'il demande une certaine dose de patience !

Mon professeur me remit en récompense de mon zèle cinq volumes résumant les connaissances des Lolos : ils traitent, m'a-t-il dit, de la religion, la géographie, ^{p.182} l'histoire, les mathématiques et les sciences diverses. J'avoue que je serai curieux de connaître le contenu de ces livres, mais je n'ai pas encore eu le temps d'appliquer à leur traduction les ressources du dictionnaire que j'ai dressé.

Nous reçûmes là la visite du fameux nzemo Len, dont j'ai si souvent parlé au cours de notre traversée, le plus puissant de tous les princes lolos et l'usurpateur de la couronne de l'infortuné Ngan de Sa-lien. Malgré les droits historiques de celui-ci, son heureux compétiteur nous inspira une vive sympathie. Bien que pour venir nous visiter il fût magnifiquement vêtu en mandarin chinois et se fit porter en chaise, c'est un Lolo pur sang, et d'un nationalisme remarquablement intelligent : il a compris que les Lolos, pour ne pas disparaître, avaient besoin de s'appuyer tout à la fois sur la tradition et sur le progrès. Non seulement il est devenu lui-même un des hommes les plus savants de sa race, ce dont il se plut à nous fournir tout de suite des preuves, mais il a fondé une école où dix-huit élèves sont instruits à ses frais et apprennent l'écriture lolo, non la chinoise ; bien mieux, il a fait graver les premières planches d'imprimerie en caractères lolos qui sans doute aient jamais été, si bien que voici cette race, qu'on traite de barbare, qui publie un livre en sa propre écriture !

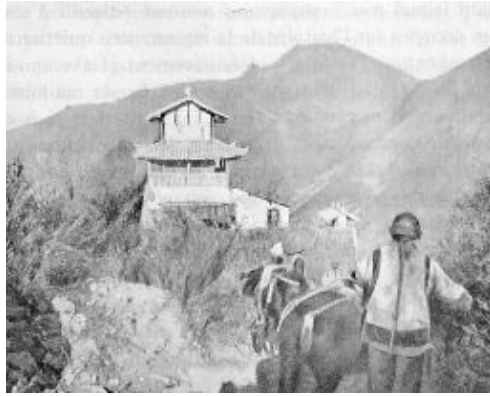
Et sait-on ce qu'il y a dans ce livre ? d'abord un sommaire des connaissances lolos, ensuite un résumé des sciences européennes, avec l'explication de nos découvertes, chemins de fer, télégraphes, ballons, alors que la plupart des Chinois ignorent tout cela ! On verra plus loin par quel moyen imprévu ce nzemo a acquis une telle science.

Le prince, ravi de l'intérêt que nous prenions à tout ce qui touchait sa race, nous fit présent d'un de ses sabres, dont le fourreau d'argent est orné d'un travail très original, et du précieux livre imprimé.

A peine terminé le gros travail du dictionnaire lolo, pendant lequel mes compagnons avaient recueilli d'abondantes données sur l'histoire de la région, nous quitions, le 28 décembre 1907, cette fois définitivement et avec un réel chagrin, le Père de Guébriant qui avait été pour ma mission un auxiliaire si merveilleux : nous lui garderons tous une éternelle reconnaissance. Il n'allait pas d'ailleurs cesser de nous aider : partout sur la route les chrétiens viendraient au-devant de nous en cortège, faisant éclater d'innombrables pétards, et se mettraient à notre entière disposition pour nous servir d'agents d'information et d'intermédiaires auprès des Lolos ¹.

La route que nous allions suivre est un secteur de cet immense chemin de ronde fortifié qui entoure le pays lolo : tous les kilomètres, plus près s'il le faut, de manière à être en vue de ses voisins, un petit fort est élevé, contenant une garnison de quelques hommes ; des points d'appui sérieux sont organisés aux endroits propices. Cette route est directement dominée par les Indépendants entre Ning-Yuen-fou et Hai-Tang, et, surtout aux approches du col du Siao-Sang-Ling (3000 mètres), les attaques sont continuelles.

¹ Au moment où ce livre est déjà sous presse, nous avons la joie d'apprendre que le Kien-Tch'ang est érigé en évêché et que le Père de Guébriant en est nommé évêque. Sur ce plus vaste théâtre, son rôle va encore grandir. Puisse ce récit contribuer à montrer que les services rendus à sa patrie par cet admirable apôtre égalent ceux qu'il rend à sa religion.



Fort chinois

Pour entrer plus facilement en relations avec les Lolos, j'avais emmené avec moi mon professeur ; chemin faisant, il s'efforçait de compléter mon instruction, car, chose remarquable, tout comme le prince Len, il aimait à montrer que, pour être de pauvres et rudes montagnards, les Lolos ne sont point des sauvages.

Qui le révélera mieux que leurs notions élevées, et si voisines des idées chrétiennes, sur la religion ? ¹ Si je n'en ai pas encore parlé, c'est qu'ils ne m'en ont jamais ^{p.184} fourni l'occasion : ce sont en effet de purs théistes. Ils n'ont aucun culte proprement dit : ni temples, ni prêtres, ni cérémonies auxquelles le peuple prenne part. Mais ils croient à un Dieu unique, parfait et tout-puissant, et à un Esprit malfaisant.

Après leur mort, les hommes bons sont appelés auprès de Dieu, et les mauvais torturés par le Démon. Mais ordinairement le défunt n'était tout à fait ni bon ni mauvais : il reste alors pendant trois ans à rôder sur terre autour de sa maison, intervenant dans les événements, et ce n'est qu'au bout de ce laps de temps que le jugement céleste est rendu. C'est pourquoi les Lolos conservent pendant trois ans chez eux, soit dans un coffre, soit sous le toit, une sorte de figurine quelquefois en bois, d'autres fois en chanvre, ailleurs faite d'une tige d'orchidée, où des formules magiques ont fixé l'âme du défunt ; à certains anniversaires, on sort cette figurine et on récite des prières. Au troisième *bout de l'an*, on la jette : l'âme est jugée. A pareille date aussi, du moins dans plusieurs tribus, on exhume le cadavre, on ^{p.185} le brûle, et on va enfouir ses cendres, recueillies dans une jarre, en un autre emplacement.

Le Démon a sous ses ordres des esprits malins qui jouent toutes sortes de vilains tours : ce sont eux notamment qui causent les maladies des hommes et des animaux. Aussi les Lolos n'usent-ils d'aucun remède : le pimo, par divers procédés, consulte le sort, découvre quel est le mauvais esprit incarné, et le

¹ Il n'y a dans ces croyances aucune influence, tout au moins récente, du christianisme : nous les avons trouvées partout, avec de très légères différences, là même où on ignorait l'existence des missionnaires.

chasse du corps du malade par des formules rituelles, accompagnées du sacrifice d'un animal.

Mais le pimo n'a aucun caractère sacerdotal, son pouvoir ne consiste que dans la connaissance des livres, et ce dont il est le plus fier, c'est, comme tous ceux de sa race, de ses prouesses à la guerre.



Envoyés lolos attendant la mission

Plusieurs fois, sur la route, des Lolos étaient venus nous attendre, pour nous inviter à aller chez eux : la renommée avait célébré notre traversée du Pays indépendant, et ^{p.186} chacun voulait avoir pour hôtes les amis des Lolos. Notre visite chez Matou, « chef de mille familles » dans la vallée de Kang-Siang-Ying, nous valut une découverte, hélas ! tardive, et une acquisition précieuse.

La découverte, c'est que les Lolos connaissent l'art d'une cuisine succulente. A notre arrivée dans le nid d'aigle dominant toute la vallée qu'habite ce seigneur — avec des villages de serfs cachés dans tous les recoins environnants de la montagne, sans que d'en bas on puisse même soupçonner leur présence, — on nous offrit un cochon qui immédiatement fut égorgé, flambé et découpé. Une demi-heure après on nous invitait à prendre place, par terre naturellement, et on nous servait deux des plats les meilleurs que j'aie mangés de ma vie : je ne sais de quels ingrédients étaient fabriquées les sauces, mais c'était à s'en lécher les doigts — ce dont personne ne se faisait faute, les Lolos ignorant l'usage des bâtonnets chinois comme de notre fourchette ¹.

Si nous avions connu plus tôt ce talent culinaire des Lolos, combien notre traversée de leurs pays s'en fût trouvée facilitée, et avec quelle joie nous nous serions passé de la détestable nourriture que nous préparaient nos serviteurs chinois !

Mais notre visite chez Matou avait un but plus noble. Nous savions que les Lolos possèdent de véritables armures, sans en avoir jamais vu, car ils ne les

¹ Par contre ils se servent de cuillers en bois, que ne connaissent pas les Chinois, et de coupes de toutes grandeurs en bois sculpté, peint et verni, qui ne manquent pas d'élégance, et dont nous avons rapporté une série.

revêtent que pour la guerre, et, au milieu de nos incessantes négociations, le temps nous avait manqué pour obtenir qu'on nous en montrât. Or Matou était renommé pour en posséder une fort belle, et nous désirions vivement l'acquérir.

Afin de l'engager à nous l'exhiber, nous avions emporté nos armes perfectionnées qui exciteraient son émulation. Le moyen réussit : dès qu'il a vu fonctionner nos fusils ^{p.189} et nos revolvers, Matou se précipite dans sa maison, et en ressort bientôt armé de pied en cap. Sur le chef, un casque composé de trois pièces recouvrant le crâne et les joues, et renforcé par le turban ; sur le torse une cuirasse en cuir bouilli, couvrant la poitrine et le dos, prolongée par une sorte de cotte de mailles composée de petites lamelles de cuir imbriquées ; au bras gauche, le brassard également en cuir durci que tout Lolo en âge de porter les armes revêt et ne quitte plus ; des cuissards en étoffe rouge brodée, des bottes en feutre sans pied, et des souliers de paille ; en sautoir le baudrier portant le sabre, et au côté le carquois plein de flèches empoisonnées. Un écuyer tient son arc, un autre brandit sa longue lance de cinq mètres, tandis que Matou se précipite sur nous le sabre haut, en poussant son cri de guerre.



Chevalier lolo

Mais à peine a-t-il reçu nos félicitations sur sa fière mine dans son armure de chevalier, qu'il l'enlève, et, d'un beau geste : « Elle est à toi », me dit-il. Grande est ma joie, car l'existence de pareille armure était quelque chose de tout à fait inconnu en Europe, et la cuirasse surtout, laquée de rouge, avec des dessins jaunes et noirs, constituait une pièce de musée remarquable.

Mais à ce cadeau de grand seigneur il fallait répondre de même. Je fis demander discrètement à Matou si un revolver — nous en avions quelques-uns à offrir en cadeaux — lui conviendrait. Oh ! il accepterait avec

gratitude tout ce que nous lui offririons, mais la seule chose qui lui ferait plaisir, ce serait une de nos carabines automatiques ! Nous n'en avons que quatre, pour notre usage personnel. J'expliquai que je ne lui offrais pas cette arme parce qu'il ne pourrait jamais se ravitailler en cartouches : « Oh ! cela ne fait rien, répondit-il, je n'aurai jamais besoin de m'en servir : personne n'osera me tenir tête quand on saura que j'ai un pareil fusil ». Que répondre à cet argument ? Nous ne pouvions, après qu'il s'était dépouillé pour nous de sa seule armure, qui venait de ses ancêtres et qu'il pourrait ^{p.190} difficilement faire refaire, car les artisans capables d'un tel chef-d'œuvre sont rares, hésiter devant un sacrifice en somme moindre : et d'ailleurs n'est-il pas classique que les héros échangent leurs armes ?

Au comble du bonheur, Matou nous offrit par surcroît une selle avec ses étriers si curieux en forme de sabots ; puis, avec tous ses vassaux, il nous escorta jusqu'à la sortie de son territoire. Partageant la joie de leur maître, les guerriers voulurent nous donner une idée de leur savoir-faire, et, durant quinze kilomètres, ce ne furent sur nos flancs que charges furieuses accompagnées de cris effroyables et de bonds dignes de panthères.

On respire dans ces montagnes une odeur de bataille, qui s'accorde bien avec le tragique décor. A chaque pas nous rencontrons quelque groupe de Lolos en armes. Tout le long de cette grande route, nous n'entendions que le récit des agressions de ces montagnards intraitables : chaque poste avait une partie de son effectif blessé ou tué. Nous n'avions d'ailleurs nous-mêmes absolument rien à craindre, car il est sans exemple que les Lolos aient attaqué un des Européens, missionnaire ou voyageur, qui ont passé sur cette route, même aux moments les plus troublés : ce n'est qu'aux Impériaux qu'ils en veulent. Cependant les postes chinois, responsables de notre sûreté, faisaient grand étalage de zèle : toute la garnison sortait à notre approche, faisant la haie avec ses majestueux drapeaux et la moitié de l'effectif nous escortait jusqu'au poste voisin.



Honneurs rendus par les garnisons chinoises

Nous regrettons presque, il faut l'avouer, que cette immunité attachée à nos personnes nous privât d'assister à l'une de ces actions de guerre qui se

produisaient quotidiennement devant ou derrière nous. Mais cette suprême faveur, qu'avait bien méritée notre persévérance à étudier ce peuple, nous était réservée : à six kilomètres de la place forte de Yue-Hi, le village de Tchong-So-Pa, où nous étions couchés, fut enlevé par les Lolos.

Vers minuit des coups de feu éclatèrent, de plus en plus ^{p.191} nombreux et de plus en plus proches, et le terrible cri « Man-tseu lei-lo — Voici les Barbares ! » retentit. Toute la population épouvantée passait en tumulte dans la rue, se précipitant vers l'autre issue du village, cependant que les coups de feu partaient tout autour de nous.

Bien décidés à ne pas nous mêler d'une affaire qui ne nous regardait pas, nous restions dans l'auberge barricadée, attendant pour nous servir de nos armes qu'on voulût en forcer l'entrée. Les Lolos, maîtres du village, s'avancèrent jusqu'à notre porte, ainsi que nous le reconnaissons à leurs seuls hurlements, car cette scène de violence se passait au milieu d'une obscurité profonde, que rayait la lueur des coups de feu tirés au hasard ; déjà nous croyions le moment venu de nous défendre, lorsque les Lolos, nous ne saurons jamais pourquoi, battirent en retraite. Au jour on constata que toutes les maisons jusqu'à la nôtre avaient été pillées, dans la demeure voisine même une femme qui ^{p.192} ne s'était pas enfuie et qui sans doute avait voulu défendre son bien, avait la tête fendue ; deux soldats étaient retrouvés morts.

Mais il faut que j'abrège, bien que nombre d'épisodes instructifs méritent encore d'être rapportés. Pour en observer, même sur une grande route connue, il suffit d'aller lentement, de s'arrêter aussi souvent qu'un détail attire l'attention, de ne pas coucher ni manger aux étapes habituelles où tout est préparé, en un mot, de se mêler autant qu'il est possible à la vie locale, au lieu de passer comme un voyageur pressé, aussi isolé sur son cheval ou dans sa chaise du pays qu'il traverse qu'il le serait dans un compartiment de chemin de fer.

Je noterai seulement notre visite au Père Martin, qui, depuis dix-huit ans, s'est consacré à l'évangélisation des Lolos. Peut-être — il le reconnaît lui-même maintenant, mais au début il ne pouvait soupçonner l'organisation de la société indigène — a-t-il eu tort de croire que son enseignement, commencé sur la périphérie, ferait la tache d'huile et lui ouvrirait l'accès du centre. Il s'est fixé à Guiélouka, premier village lolo contigu au territoire chinois, et dépendant de notre ami le prince Len. Les habitants du village acceptèrent fort bien son enseignement et devinrent chrétiens, jusqu'au jour récent où le prince envoya un de ses officiers célébrer une cérémonie en l'honneur de ses ancêtres : et ce jour-là le malheureux Père vit toutes ses ouailles retourner sans l'ombre d'une hésitation à la religion de leurs maîtres, car ils ne sont tous que des serfs et des esclaves du nzemo. C'est le prince, ou quelque noble puissant, qu'il eût fallu convertir, et non des esclaves qui ne sont Lolos que de nom.

Nous avons donc trouvé complètement abandonné ce Père que précédemment M. et Mme Berthelot, M. Bons d'Anty et M. Legendre ¹, venus de Tch'eng-Tou, avaient vu entouré d'une chrétienté florissante : depuis six mois personne ne s'était risqué à réparaître dans la pauvre maison qu'il s'est p.193 bâtie au fond d'un ravin sauvage. Notre venue fut un heureux prétexte pour rétablir les relations, et toute la population accourut.

Et cela nous donna l'occasion d'admirer le résultat étonnant de ses efforts. Il ne s'est pas contenté d'enseigner sa religion aux indigènes, il a voulu en même temps élever leur esprit : il a imaginé d'écrire, en langue lolo, mais avec l'alphabet latin, des livres où il expose quelques notions du monde et des sciences. Le Père croyait que depuis leur disparition, ses élèves avaient tout oublié : non pas, et nous fûmes stupéfaits de voir ces jeunes gens lire notre écriture, faire au tableau des opérations d'arithmétique, et nous parler du téléphone et des ballons dirigeables. Devine-t-on maintenant où le prince Len, que le Père Martin considère comme p.194 l'auteur de son infortune et son plus cruel ennemi, a puisé toutes les notions qu'il fait enseigner dans sa propre école ? Mais dans les livres du P. Martin, qu'il s'est fait lire par un de ses anciens élèves et qu'il a traduits en caractères lolos ; si bien que le missionnaire, s'il n'est pas parvenu à convertir les Lolos, ni même à pénétrer, sur leur territoire, n'en a pas moins réussi, à son insu, à leur donner des rudiments de science qui les élèveront de beaucoup au-dessus de la masse chinoise et seront pour les Européens une facilité de plus pour entrer en relation avec eux. Et qui sait si les idées chrétiennes qu'il a lancées ne feront pas aussi leur chemin, et si cet apôtre, dont l'échec paraît absolu, n'aura pas travaillé pour l'avenir ?

Cette visite à Guiélouka était la clôture de nos recherches sur nos amis les Lolos. Dorénavant une nouvelle phase de notre expédition commençait.



Au pied des montagnes des Lolos

@

¹ [cf. CSS, Collection Chine, A-F. LEGENDRE, *Le Far-West chinois, Kientchang et Lolotie*].

CHAPITRE VIII

LA PORTE DU TIBET
DÉCOUVERTE DE SCULPTURES RUPESTRES

@

p.195 C'est maintenant à l'étude des Si-Fan ou Barbares de l'Ouest que nous allons nous consacrer. Sous ce nom fort vague les Chinois confondent toutes les populations que nous appelons tibétaines. Cette dernière désignation est d'ailleurs aussi peu précise, car le Tibet — nom fabriqué par les Arabes qui nous l'ont transmis, et tout à fait inconnu des Tibétains comme des Chinois — n'est pas une entité déterminée : ni politiquement, ni géographiquement on ne peut fixer ses limites ; et quant aux populations qui l'habitent, l'homogénéité de leur race n'est nullement certaine, ainsi que nous le verrons.

Mais elles se rapprochent par un trait commun qui les distingue immédiatement de toutes leurs voisines de l'Est : elles pratiquent la religion lamaïque. Le froid vif, dû à l'altitude, leur a imposé certains procédés de construction et de vêture semblables ; leurs pauvres montagnes impropres à la culture n'ayant pas excité la convoitise du paysan chinois, ils n'ont pas eu à subir de contact et ont pu sans peine garder leur autonomie et leur individualité.

Nous n'allons donc plus trouver comme jusqu'à présent des populations autochtones cernées par les Chinois, parfois même submergées par eux au point de n'être plus reconnaissables. A la frontière des Si-Fan la Chine finit nettement et définitivement et, même là où l'autorité impériale est reconnue, c'est à titre de suzeraineté étrangère.

Ces peuples obéissent soit au Dalaï-Lama, soit, sur la bordure de la Chine, à des princes vassaux de Pékin. Aussi, sauf à Lhassa même, les voyageurs ont-ils pu aller partout, sans rencontrer d'autres obstacles que ceux, suffisamment p.196 redoutables, créés par la nature ; et puisque Lhassa, déjà visitée par le Père Huc ¹, vient d'être prise par une armée anglaise, il ne reste plus d'inconnu au Tibet que deux vastes régions, l'une au sud-ouest, qu'en ce moment même — 1908 — explore Sven Hedin ², effrayant massif désert et impraticable, l'autre au nord-est.

Celle-ci au contraire est peut-être la partie la plus peuplée du Tibet. Mais ce qui aurait dû lui valoir d'être la mieux connue en a détourné les pas des

¹ [cf. CSS, Collection Chine, E. HUC, *Souvenirs d'un voyage ...*].

² [css : cf. Sven HEDIN, *Le Tibet dévoilé, Le Tour du monde, 1910, 16^e année*, p. 109-204].

voyageurs, car elle est habitée par des confédérations de tribus nomades qui déclinent toute obédience et qui vivent du pillage de leurs voisins. Ce qu'on raconte d'elles s'accorde assez mal avec les descriptions des Tibétains ordinaires, et c'est là que nous voulons aller.

Pour y parvenir il faudra traverser tout le Sseu-Tch'ouan ; mais auparavant une tâche nous reste à remplir. Certaines populations tibétaines sont contiguës aux Lolos ; déjà même nous en avons trouvé des représentants dans les régions que nous venons de parcourir, que seules elles occupaient autrefois et d'où les Lolos achèvent de les refouler. Il s'agit de déterminer la limite d'expansion et d'influence des Lolos ; en même temps, pour que nos observations sur les nomades du nord soient fructueuses, il est nécessaire que nous ayons vu auparavant les Tibétains déjà connus. C'est pourquoi, en sortant du Kien-Tch'ang, nous nous dirigeons vers Ta-Tsien-Lou, la grande porte du Tibet.

Tout le monde a suivi cette route, et je n'ai qu'à renvoyer aux descriptions du P. Huc, de Gill, de la mission lyonnaise. Cependant nous relevons un certain nombre d'inscriptions intéressantes relatives à la conquête de ces régions et à l'histoire de leurs populations. Et puis, tout le monde n'y est pas passé en janvier, et ce monopole nous procure l'enviable privilège de rencontrer des difficultés sérieuses là ou en toute autre saison nous n'en aurions aucune ; mais ne vaut-il pas mieux braver ces obstacles dans des régions ^{p.197} paisibles, et utiliser la meilleure saison pour les explorations difficiles ?

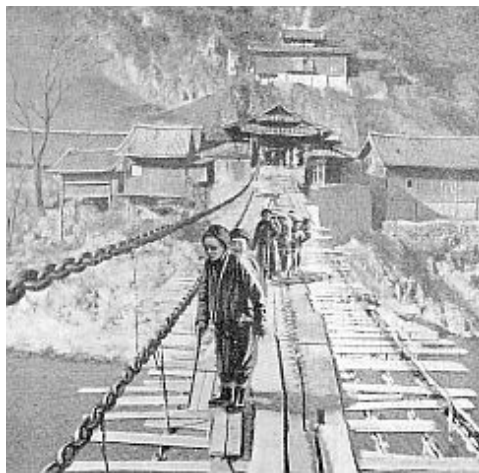
C'est ainsi que, pour descendre du col de Fei-Yue-Ling (3000 mètres), nous trouvons le chemin couvert d'une couche de glace luisante comme un miroir. Nous réquisitionnons des porteurs chargés de thé pour le Tibet, qui sont pourvus de crampons à glace, et nous leur faisons prendre les fardeaux de nos animaux : mais ceux-ci comment les faire descendre ?

Qui n'a lu dans le Père Huc cette horrible dégringolade de yaks qu'on lance sur la pente glacée de la montagne ? On l'a prise pour une aimable « galéjade ». Eh bien, nos chevaux découvrent cette méthode tout seuls, sans le vouloir. Le premier qu'on essaie de faire descendre par le chemin, après lui avoir entouré ses sabots de chiffons, et en le tenant par la tête et par la queue, glisse, tombe avec ses palefreniers, qui le lâchent à temps pour ne pas rouler avec lui, et en un clin d'œil file, couché sur le côté, jusqu'en bas de la pente. Nous le croyons perdu : non, il y a de la neige accumulée et des buissons : il s'arrête doucement, s'ébroue,...et mange un peu de neige pour se rafraîchir. Un second animal a exactement le même sort. N'eût-il pas mieux valu les lancer que de les laisser tomber involontairement ?

Mais tout cela est plus drôle à raconter qu'à faire. Heureusement il y avait de la lune, ce qui nous permit, à dix heures du soir d'atteindre l'auberge, ayant laissé ^{p.198} presque tous nos bagages sur la route. Et dire que le passage de ce

col n'a rien de difficile en temps ordinaire ! nous-mêmes l'avons regravé très aisément vingt jours plus tard.

Le pont de Lou-Ting-Kiao, sur lequel on franchit le large et profond Ta-Tou-ho, grand affluent du Min, a déjà été célébré par tous les voyageurs, mais il a fait de nouveaux progrès... vers la ruine. Il est composé de chaînes, tendues d'un bord à l'autre de cette rivière de cent mètres, et sur lesquelles devrait être posé un tablier de planches ; mais ces planches manquent : à peine reste-t-il les lattes destinées à les supporter, posées de loin en loin en travers des chaînes. Ajoutez à cela les oscillations d'un pont si léger et l'absence, d'un côté, des chaînes qui devraient servir de garde-fous. Et ce pont est pour ainsi dire l'unique passage faisant communiquer la Chine avec le Tibet !



Pont de Lou-Ting-Kiao

La photographie en donne une très fausse idée : on y voit en effet un tablier, ou quelque chose qui y ressemble vaguement. C'est que ce tablier vient d'être posé en ^{p.199} notre honneur : c'est là-dessus que vont défiler nos chevaux ! — Je ne me lasserai pas de répéter qu'un cheval chinois passe là où aucun cheval européen ne ferait un pas, et il le faut bien, sans quoi l'espèce aurait depuis longtemps disparu au fond des abîmes. — Mais à peine sommes-nous sur l'autre bord, n'ayant qu'un seul cheval tombé à l'eau de dix-huit mètres de hauteur (et qui regagne la rive à la nage), que les gardiens du pont se précipitent et remportent les planches : ce qui leur permettra d'exiger une gratification de tous ceux qui demanderont qu'on les replace. Doux pays !

La route de Ta-Tsien-Lou est, ce pont mis à part, de beaucoup la plus belle que nous ayons vue dans les montagnes de Chine. Elle a presque partout deux mètres de large, et il n'y a vraiment aucune raison péremptoire pour qu'on tombe dans les précipices. Elle est sillonnée par un nombre extraordinaire de porteurs de ballots de thé, car on sait que les Tibétains font leur principal aliment du thé, qui leur arrive presque exclusivement par cette route. Les charges portées par tous ces hommes qui n'ont pas l'air particulièrement

vigoureux sont prodigieuses : nous en avons vu et pesé qui atteignaient 140 kilos ! Joignez à cela que la route n'est qu'une suite de montées et de descentes, tout aussi fatigantes, pour s'élever finalement à 3000 mètres !



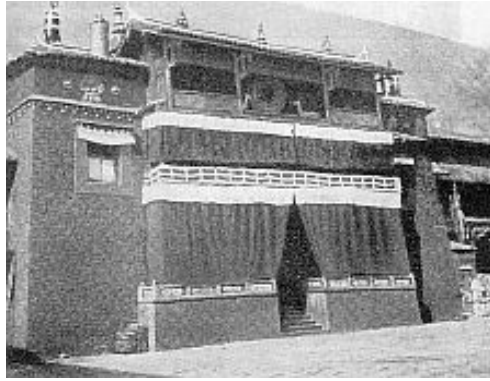
Porteurs de thé sur la route de Ta-Tsien-Lou



Tibétain portant un ballot de thé

La ville de Ta-Tsien-Lou ^{p.200} qui possède à la fois un roi tibétain et un préfet chinois, est bien l'entrée du Tibet. Les maisons tibétaines sont infiniment plus belles, plus confortables, plus propres, plus pareilles aux nôtres, tout en gardant un cachet original, que celles des Chinois, et il ne semble pas qu'on leur ait rendu la justice qu'elles méritent.

Mais je ne veux pas m'attarder à décrire cette ville si connue, pas même les couvents des lamas jaunes et rouges des environs ; pas davantage les Tibétains du lieu ni ceux qui viennent de loin, avec des caravanes de yaks, chercher les ballots de thé arrivés à dos d'homme. Le Tibet est un monde, et le soin d'en parler doit être légitimement réservé à ceux qui se sont consacrés spécialement à son étude. Nous ne sommes venus chercher ici que des termes de comparaison, et il faut nous applaudir d'y être venus, car cette reconnaissance nous guidera dans nos recherches futures et nous permettra de constater des différences ethniques assez remarquables.



Temple des lamas rouges à Ta-Tsien-Lou

Contentons-nous de signaler l'état d'inquiétude que règne dans la contrée. Le bruit court que les lamas, vaincus l'année dernière par le terrible Tchao-Eul-Fong, commissaire impérial, profitent ce qu'il a été appelé à faire l'intérim de vice-roi du Sseu-Tch'ouan pour préparer leur revanche. Mais Tchao le sait et il se dispose à revenir : déjà des troupes nombreuses sont arrivées. Ce sont elles qui, deux ans plus tard, prendront Lhassa.

^{p.201} Redescendus au Sseu-Tch'ouan, nous pensions n'avoir à y trouver que des documents épigraphiques. Cette province a été et est sans cesse parcourue par un grand nombre de missionnaires catholiques et protestants, de diplomates, de commerçants, d'explorateurs, de touristes. Si quelque curiosité artistique restait à découvrir en Chine, ce ne pouvait être là à coup sûr.

Aussi, grande fut notre stupéfaction, au sud de Yong-King-hien, en apercevant à quinze mètres de la grande route, protégés par un hangar, deux rochers jadis tombés de la montagne et couverts de merveilleux bas-reliefs représentant des figures bouddhiques. Rien de semblable ne nous était encore apparu en Chine, — et c'était même pour nous un sujet constant de regret de ne trouver aucune sculpture sur pierre dans un pays où les statues de terre se comptent par millions.



Rochers sculptés près Yong-King-hien

Le caractère le plus apparent des œuvres d'art qui se trouvaient devant nous était la profusion et la fantaisie, alliées à une certaine symétrie. Pas un pouce de la pierre n'était sans ornement, et pour utiliser la forme des blocs tout en respectant les sujets à traiter, on avait été amené à donner à ceux-ci les dimensions les plus variées : de la pierre sortaient une multitude de personnages de toutes les tailles, pourtant alignés et régulièrement superposés. La plupart des figures n'avaient rien de chinois, non plus que les poses. Nous y reconnaissons plusieurs des traits de l'art hindou, et nous les notions avec étonnement, sans savoir qu'en ce même moment M. Chavannes, l'éminent membre de l'Institut, procédait aux mêmes constatations dans les temples souterrains de Long-Men et de Yun-Kang — que nous devions voir plus tard — et établissait leur filiation directe de l'art gréco-bouddhique du Gandara ¹.

Trois jours après, près de Ya-Tcheou, nous ^{p.202} découvrons un monument non moins remarquable : un grand pilier en blocs de grès, de trois mètres de largeur sur deux d'épaisseur et cinq mètres de hauteur, prolongé par un contrefort presque égal. Deux frises en orment la partie supérieure, l'une en bas-relief, l'autre en haut-relief. Le bas-relief représente un cortège magnifique de cavaliers et de chars traînés par des chevaux fougueux analogues à ceux qu'on voit sur les bas-reliefs égyptiens. Parmi les hauts-reliefs se distinguent des atlantes, dont l'un se distingue par son type sémite et sa barbe assyrienne. A cinquante mètres de là se font face deux lions ou tigres ailés en pierre, d'un modèle jusqu'ici tout à fait inconnu en Chine et visiblement apparenté aux animaux ailés d'Assyrie. Une inscription de l'an 209 après Jésus-Christ date le monument, qui se trouve l'un des plus anciens de la Chine en même temps que l'un des plus intéressants ².

La descente de Ya-Tcheou à Kia-Ting par la rivière Ya est un des parcours les plus délicieux qui se puisse faire au monde. Le paysage est sans cesse ravissant : montagnes, forêts, rochers, cascades, pagodes, tout est disposé à souhait.

Mais c'est surtout le mode de locomotion qui est pittoresque. La rivière est à tout instant barrée par des rapides : ce n'est qu'une suite de seuils au-dessus desquels ne glisse qu'un filet d'eau ; aucun bateau, si plat qu'il soit, ne pourrait passer. Les Chinois ont imaginé de construire des radeaux de bambous, longs d'environ quinze mètres, extrêmement légers et enfonçant à peine : ils raclent bien un peu la roche en passant, mais qu'importe ! vu leur longueur et leur perméabilité à l'eau, qui circule librement entre les bambous, ils se moquent des rapides. A chaque chute le radeau tout entier disparaît sous l'eau,

¹ On désigne sous ce nom l'art qui s'est développé dans le Gandara (nord du Penjab), sous l'influence des artisans grecs introduits par les Séleucides, successeurs d'Alexandre.

² Un temps affreux qui dura plusieurs jours ne nous permit pas d'achever le moulage des bas-reliefs ni de prendre des photographies satisfaisantes. Le Père Gire, missionnaire à Ya-Tcheou, eut la bonté d'achever les moulages après notre départ, et, comme il n'avait pas d'appareil photographique, un autre missionnaire, le P. Mansuy, fit huit jours de cheval pour venir recommencer ces photographies, et nous les envoya.

mais les passagers installés sur une ^{p.205} minuscule plate-forme n'ont qu'à lever les jambes : avec un bruit de tonnerre, le flot bouillonnant les enveloppe de toutes parts, pendant que, assis, semble-t-il, sur son écume, ils filent à toute vitesse ; puis insensiblement le radeau remonte à la surface, et glisse nonchalamment vers une autre chute.

« Exciting but safe », peut-on lire au Japon en haut des rapides du lac Biwa, qui durent vingt minutes à franchir ; la descente de la rivière Ya demande trois jours, particulièrement enchanteurs pour des voyageurs habitués à d'autres « excitements » beaucoup plus fatigants et beaucoup moins sûrs. Sauf à Fleurette, toujours occupé à lever le parcours — et bien il fit, car rien n'est plus erroné que le tracé affecté par les cartes à cette rivière si fréquentée, — ce voyage exquis nous donnait la passagère illusion que nous étions des touristes n'ayant rien à faire qu'à jouir de la vie, tout en privant de la leur les innombrables canards et autres oiseaux d'eau qui se levaient à notre passage. Et il nous réservait encore une surprise : le Rocher des mille Bouddhas.



Rocher des mille Bouddhas sur la rivière Ya

C'est une falaise entièrement creusée de niches contenant des personnages bouddhiques, dont plusieurs figurés dans une des poses spéciales à l'art du Gandara. Au centre de la paroi, une chapelle creusée dans le roc contient un beau Bouddha et, à ses côtés, deux Apsara de type nettement grec.

A partir de là nous entrons dans la contrée la plus étonnante. Les montagnes se sont éloignées, seules des collines bordent la rivière. Des collines, ou d'étranges palais ? Des portes innombrables s'ouvrent dans le roc, conduisant dans l'intérieur de la terre. Leur forme est égyptienne, un peu plus large sur le sol qu'au plafond ; au-dessus la paroi est souvent ornée d'un rinceau, et une voûte cintrée surplombe. Ce sont des cavernes creusées de main d'homme, mais depuis longtemps abandonnées. Elles sont d'un caractère architectural frappant : nous espérons y trouver des merveilles de sculpture, mais nous avons beau en visiter, sans ^{p.206} nous lasser, des centaines, nous n'y découvrons rien, que des traces d'utilisation très variée. Les unes ont

servi de demeures : on y voit le foyer, l'auge, le réservoir à eau, les niches pour ranger les objets divers ; d'autres étaient des écuries, ainsi que l'indique la mangeoire ; d'autres sont des sépultures, et les cercueils de pierre sont toujours là, mais on les a fouillés, ainsi que l'indiquent les couvercles déplacés, et ils sont vides.

Un peuple vivait donc dans ces cavernes, qu'il avait creusées suivant des conceptions précises. Vainement nous avons fait des fouilles : nous n'avons trouvé que des débris de poteries sans caractère, et, une seule fois, des fragments de statues en terre cuite assez singulières, mais dont rien ne prouve l'ancienneté. La tradition locale prétend que ce sont les Tibétains de Ta-Tsien-Lou qui habitaient ces cavernes jusqu'à la dynastie des Ming ; de temps à autre quelqu'un d'entre eux viendrait fouiller telle caverne, et y trouverait les trésors dont ses ancêtres lui ont transmis le secret.

Il y a là un problème d'autant plus curieux que les livres chinois mentionnent à peine ces grottes ¹. Il existe peu de races qui aiment vivre sous terre, et les habitants actuels n'utilisent plus ces abris, même comme greniers ou écuries, sauf de très rares exceptions ; au contraire, dans le Kan-Sou et le Chen-Si, des cavernes toutes semblables sont creusées dans le lœss, et, encore aujourd'hui, ce sont les demeures préférées des populations.

Kia-Ting, où se termine notre navigation, possède une des œuvres les plus étonnantes, sinon les plus admirables, que l'homme ait produites : c'est, dans une falaise au pied de laquelle confluent la rivière Ya, le Ta-Tou-ho et le Min, un Bouddha sculpté en plein roc et haut de 60 mètres environ. C'est de beaucoup la plus grande statue du monde ^{p.207} entier. Elle occupe le fond d'une niche, de vingt mètres environ de largeur et de profondeur, taillée à ciel ouvert dans la falaise, et dont les parois contiennent une quantités de petites loges où devaient jadis se trouver des statues, mais vides à présent, autant qu'il semble. Le dieu est représenté assis à l'européenne.

Mais, il faut bien l'avouer, cette œuvre prodigieuse ne produit aucun effet. Sous l'action des pluies, les contours se sont effrités, de grands blocs se sont détachés ; la végétation, mousses, arbustes, arbres même, est montée à l'assaut de ce qui restait et le défigure. Sans arriver à comprendre comment Colborne Baber a « échoué à y découvrir, excepté dans le visage, aucune trace de la main du sculpteur », il faut convenir qu'aucune trace d'art véritable n'est plus ^{p.208} visible. On jugerait que des tailleurs de pierre ont dégagé du roc une ébauche rudimentaire, pareille à nos bonshommes de neige, que le praticien n'est jamais venu dégrossir.

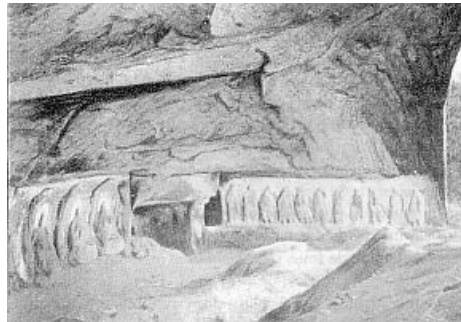
¹ Tous les voyageurs européens en ont parlé avec étonnement et ont émis sur leur origine des hypothèses diverses ; mais il est à croire qu'ils n'ont pas eu la patience d'en visiter un grand nombre, car ils n'ont point remarqué les objets que j'ai cités, qui se trouvent dans plusieurs cavernes, ni même les magnifiques sculptures dont nous parlerons plus loin.

Pour comble de malheur, à une époque récente on a imaginé de refaire au Bouddha la coiffure de cheveux frisés dite « en fruit de jaquier » qui le caractérise : c'était une restauration facile, ne demandant aucun échafaudage, le sommet de la tête affleurant le plateau qui couronne la colline. Et on a incrusté dans le crâne une coiffe de pavés ronds de l'effet le plus misérable.

Je ne sais ce que donnerait un nettoyage complet de la statue : l'élégance de plusieurs des niches voisines autoriserait quelque espoir ; mais, dans l'état actuel, l'énormité de l'effort qui aboutit à nous présenter cette figure informe ne produit plus qu'une impression d'impuissance et de ridicule.

Cependant une belle statue de Poussa, taillée dans le roc à peu de distance, et quelques bas-reliefs en amont assurent de l'intérêt à ce site, où plusieurs riches pagodes sont l'objet de pèlerinages très fréquentés.

Poursuivant nos visites dans les grottes qui entourent la ville, nous avons enfin la joie d'en trouver un groupe, à 15 kilomètres au nord, qui ont servi de sanctuaires bouddhiques. Nombre de statues gisent à terre, brisées ; cependant on peut encore se rendre compte de l'effet impressionnant que devaient produire ces rangées de dieux et de saints qui semblent sortir des entrailles de la terre pour tenir conseil.



Temples souterrains de Pai-Yen-Ting

De Kia-Ting, retournant légèrement en arrière, nous allons faire l'ascension du mont O-mei, la montagne sacrée du Sseu-Tch'ouan.

Je ne veux point refaire après tant d'autres le récit de cette excursion de huit à dix jours, qui rentre dans le domaine du tourisme. Qu'il me suffise de dire que cette pyramide de 3500 mètres d'altitude, d'où la vue est admirable, couverte d'une profusion de temples et de couvents accrochés à la moindre saillie, entourée d'une ceinture de ^{p.209} contre-forts boisés et eux aussi peuplés de riches pagodes, est certainement l'un des plus beaux sites du monde.

Mais ce que je tiens à signaler une fois de plus — en renvoyant encore, pour l'étonnante histoire des religions en Chine, à mon ouvrage précédent, — c'est l'erreur fondamentale de ceux qui prétendent que les Chinois sont un peuple dépourvu d'esprit religieux. La quantité de pagodes qu'on rencontre en tous lieux est prodigieuse : pas un hameau qui n'ait la sienne, et dans les villes, même médiocres, elles se comptent par dizaines. Or elles sont bâties,

non par l'État, mais bien par les particuliers qui se cotisent à cet effet. Il est difficile d'admettre que le Chinois pratique et aimant l'argent, qu'on nous dépeint, se plaise à gaspiller des sommes considérables pour construire des temples en l'honneur de dieux qui ne lui inspirent que scepticisme et indifférence.

^{p.210} Mais, dira-t-on, ces temples sont toujours déserts, personne n'y va prier. Nouvelle erreur, qu'une observation plus méthodique aurait empêchée. Chez nous chaque jour est la fête d'un saint : ainsi en est-il en Chine, et la pagode consacrée au saint ou au génie dont c'est le jour anniversaire est envahie par une foule venue de toutes parts apporter son offrande et ses prières. Le lendemain la pagode retrouve, parfois pour un an, le silence et l'abandon qui frappent l'Européen de passage, mais la ferveur n'a fait que se déplacer, et c'est ailleurs que la foule pieuse est allée se concentrer pour prier.

Mais en outre, il est des lieux tellement saints que toute l'année on y vient en pèlerinage. Le T'ai-chan au Chan-Tong, le Wou-t'ai-chan au Chan-Si, le Heng-chan au Hou-Nan, et le O-mei-chan au Sseu-Tch'ouan sont quatre foyers de dévotion ardente. On y accourt de partout, bravant les plus dures fatigues. Qu'il me suffise de dire que nous avons fait l'ascension du mont O-mei en février, par un froid rigoureux, au moment le plus pénible de l'année : plusieurs centaines de pèlerins, pieds nus dans la neige et grelottant sous leur léger vêtement de toile, redescendaient ou montaient derrière nous, venus de toutes les provinces. Parmi eux, d'ailleurs, pas une femme, la saison étant vraiment trop rude : les hommes n'abandonnent donc pas la piété au sexe faible.

En un lieu depuis si longtemps sacré — un des premiers apôtres du bouddhisme, Pou-Hien, au début de l'ère chrétienne, l'aurait sanctifié, — nous pouvions espérer trouver des merveilles d'art. Hélas ! sauf en la célèbre pagode des Dix Mille Années, où se trouvent le fameux éléphant en cuivre blanc, de grandeur naturelle et d'une vérité d'allure étonnante, image de l'animal légendaire sur lequel Pou-Hien serait venu de l'Inde, et divers autres monuments intéressants mais déjà signalés — quoique avec des erreurs d'attribution regrettables, — il n'y a presque rien d'artistique ni même d'ancien dans ces ^{p.211} monastères si nombreux. Au cours des guerres et des révoltes, les pillards sont montés ici !

Nous revenions donc assez déçus de cette magnifique excursion, quand nous en fûmes consolés par deux trouvailles, dans deux pagodes voisines de la ville qui est bâtie au pied de la montagne. L'une est une ravissante stupa (pyramide bouddhique) en cuivre, portant, délicatement ciselées, près de quatre mille sept cents figurines — Fleurette qui en a pris le dessin, car la photographie était impossible, les a comptées. — L'autre est une statue colossale d'Avalokiteçvara ¹, de 12 mètres de hauteur, en bronze doré, datant

¹ Un des principaux Boddhisatvas, ou futurs Bouddhas.

de trois cents ans ; entourée de plusieurs autres statues de bronze et de bois, elle est abritée dans une pagode spécialement construite à sa mesure. Son style archaïque, ses mille bras, pareils ^{p.212} à des tentacules s'agitant dans l'ombre, la lumière venant des hautes fenêtres qui pourtant l'éclaire par en-dessous, et surtout l'expression mystique de son visage dominant de si haut la terre, tout cela fait une impression saisissante. C'est bien l'art, un peu gauche et raide, mais étrange, puissant, énorme, qu'on s'attend à trouver à chaque pas en Chine : hélas ! combien de telles manifestations y sont rares.



Statue colossale d'Avalokiteçvara, à O-Mei-Hien
(Au premier plan un soldat sur le pied de la statue)

Revenus à Kia-Ting, nous partons vers le nord pour gagner Tch'eng-Tou, la capitale du Sseu-Tch'ouan. Le pays est charmant, coupé de collines couvertes de pins. Qui donc assure que le Chinois déteste les arbres ? Il n'est pas de peuple au contraire qui les aime davantage : chaque maison possède un ou plusieurs arbres dans sa cour ou dans son jardin, si bien qu'on devine de loin un village en apercevant un bois ; les pagodes, qui sont les seuls lieux de réunion publique, possèdent toutes des bosquets le plus souvent séculaires ; bref, on voit des arbres partout autour des habitations, signe évident qu'ils ne déplaisent point.

Pourquoi donc le Chinois, qui les aime tant chez lui, détruit-il sans pitié tous ceux qui sont au loin, dénudant si fâcheusement les montagnes ? Question naïve que j'ai tort de prêter au lecteur, car il en a par avance trouvé la réponse : parce que le bois, seul employé dans la construction, a un grand prix, et que, quand il n'appartient à personne, il est fort bon à prendre. Toutes les grandes montagnes étaient des terrains sans maître : chacun en a enlevé tout ce qu'il pouvait, de peur que son voisin ne le prît avant lui. Mais, sur sa propriété, le Chinois conserve et entretient fort bien ses bois, et il fait de nombreuses plantations : c'est pourquoi le Sseu-Tch'ouan, où il n'y a guère de terre vacante, est particulièrement boisé. Que demain l'État chinois adopte un régime forestier et l'applique aux immenses étendues sans propriétaire, et on verra les forêts se reconstituer, à la grande satisfaction du peuple.

La découverte, si inattendue que nous avions faite ^{p.213} de sculptures rupestres d'une haute antiquité et relevant d'un art perdu, nous avait remplis de joie, car elle suffisait à révéler un passé pour ainsi dire inconnu. On se doute bien que nous nous informions sans cesse de tout ce qui pourrait nous mettre sur la voie de nouvelles trouvailles, mais il faut l'avouer, les réponses étaient régulièrement négatives. Seul un missionnaire, à Kia-Ting, m'avait dit que, passant dans une vallée près du village de Kiang-K'ou, il avait remarqué des rochers sculptés en forme de Bouddha ; aussi avais-je dirigé notre marche vers cette localité. Mais je n'étais pas sans inquiétude : aucun Chinois, sur la route, ne connaissait ces sculptures.

A peine arrivés à Kiang-K'ou nous nous informons : on ne sait pas ce que nous voulons dire. Nous allons voir le maire, le commandant de la police fluviale de la rivière Min, important personnage qui a sa résidence ici : ^{p.214} ils nous comblent d'amabilités, mais ne connaissent point de sculptures. Nous questionnons tous les habitants, avec le même succès. A la fin cependant, on semble se souvenir de quelque chose : « Des rochers sculptés ? une statue de Bouddha ? Mais oui, à Houang-Long-Ki, à 20 kilomètres d'ici, vous trouverez cela. Bien, notons Houang-Long-Ki pour demain, mais, aujourd'hui, c'est Kiang-K'ou qu'il nous faut.

Puisque personne ne veut rien nous dire, cherchons nous-mêmes ! Et désolés de voir nos espérances s'envoler, ne sachant plus que croire, d'une parole, peut-être mal comprise, d'un missionnaire de passage ou de l'affirmation si catégorique des habitants, nous nous engageons avec l'obstination du désespoir, dans une petite vallée.

Il est déjà 5 heures du soir, la nuit tombe. Nous marchons deux kilomètres sans rien rencontrer que des habitants qui ne savent rien. Un certain découragement nous envahit, lorsque nous remarquons, dans la nuit tout à fait venue, une paroi de montagne verticale comme celles qu'affectionnent les sculpteurs de rochers. Vite nous frappons à une maison de paysan : « De la lumière, brave homme, et mène-nous voir le Bouddha. » L'homme, obéissant, sort avec une torche, et sans hésitation nous conduit par un sentier de chèvre à mi-hauteur de la montagne. « Voilà », nous dit-il, et nous ne voyons rien du tout, dans l'obscurité profonde, que des rocs informes. Mais, lui, baissant sa torche, nous montre sur quoi nous nous tenons : deux pieds énormes, sculptés dans la pierre, et qui appartiennent sûrement à quelque géant que la flamme vacillante ne parvient pas à faire sortir de l'ombre.

C'en était assez, nous tenions notre colosse et le retrouverions demain ; nous pouvions rentrer prendre un repos bien gagné en rêvant à la découverte désormais acquise.

Et le lendemain, en effet, deux immenses statues de Bouddha, de dix-huit à vingt mètres de haut, nous apparaissaient côte à côte, l'une debout, l'autre assise à ^{p.217} l'orientale sur une fleur de lotus. Les assises de la montagne constituaient leur trône ; de leurs fronts ils atteignaient presque son faite, et il

semblait vraiment qu'elle n'était tout entière faite que pour leur servir de cadre. Ah ! Sous un ciel comme celui d'Égypte, ces colosses eussent marqué leur place à côté de ceux d'Abou-Simbel ! Hélas ! le ciel pluvieux du Sseu-Tch'ouan avait délité le calcaire tendre ; bien des morceaux étaient tombés, et bien des contours usés et dégradés. Mais au moins, ici, nulle tentative de restauration n'était venue déshonorer ces vestiges d'un art colossal, qui suffirait à la gloire d'une race.



Colosses de Kiang-K'ou

Ce n'était pas tout : les alvéoles de la fleur de lotus nous réservaient la plus admirable surprise. Chacune était une chapelle peuplée de figures de



Bas-reliefs de Kiang-K'ou

grandeur naturelle. Mieux protégées contre la pluie, elles avaient conservé une certaine netteté de contours, et les Bouddhas assis à p.218 l'européenne, les plis



Bouddhas assis à la mode européenne

des draperies, les poses souples, parfois même onduleuses, de certaines figures, tout offrait une influence évidente de l'art grec et de l'art hindou, si distants de l'art chinois tel que nous le connaissons.

Voilà une nouvelle occasion de constater combien la Chine, que nous voulons croire isolée du reste de l'univers jusqu'au jour où nous nous sommes mêlés de la découvrir, a en réalité une histoire pareille à la nôtre. C'étaient les mêmes barbares qui l'enfermaient et nous isolaient nous-mêmes du monde jaune ; périodiquement, comme cela est arrivé à notre Europe, elle tombait sous leur joug, et ce jour-là, tout naturellement, la barrière disparaissait.

C'est grâce à l'arrivée des Mongols jusqu'en Hongrie que nous avons eu connaissance de la Chine ; de même, sept cents ans plus tôt, la conquête du Nord de la Chine par les Tongouses, ancêtres des Mongols, l'a mise en relation avec l'Inde. C'est à ces empereurs tongouses, les Wei, fervents bouddhistes, ou à leurs successeurs, les T'ang, que sont dus ces admirables monuments du Sseu-Tch'ouan, ainsi que ceux dont j'aurai plus tard l'occasion de parler. Nul doute qu'avec les apôtres bouddhistes ne soient venus de l'Inde les premiers sculpteurs qui ont creusé dans le roc, à la mode hindoue, ces extraordinaires monuments, sans précédent en Chine, et où se retrouvent des détails caractéristiques de l'art gréco-bouddhique.

La Grèce au Sseu-Tch'ouan ! L'art introduit par les Barbares, après la chute desquels il disparaît bientôt ! Combien tout cela ressemble peu aux notions conventionnelles !

Mais ce n'était pas fini. Les mêmes gens qui avaient nié qu'il y eût ici des statues géantes avouaient qu'il en existe à Houang-Long-Ki. Nous y courons donc. La comédie recommence : point de Bouddha ici, mais il y en a un fort beau à Yong-Hien, à 80 kilomètres environ au sud-est.

Bien entendu, nous finissons par découvrir le Bouddha. Il n'a que dix mètres de haut, et malheureusement sa tête, ^{p.219} jadis brisée, a été refaite en stuc d'une façon assez grossière ; mais le corps est bien conservé, ainsi que deux statues d'adorateurs, et l'ensemble est imposant.

Yong-Hien est trop en dehors de notre itinéraire, et nous n'irons point voir son colosse. Nul doute que là on ne nous en ait signalé un autre !

Mais dès maintenant le résultat est atteint : il apparaît que cette partie du Sseu-Tch'ouan est le centre d'une floraison d'art prodigieuse, une des plus étranges et grandioses qui soient au monde. Pour qui voudra l'étudier, la récolte sera aussi facile que riche. Il nous suffit de l'avoir signalée. Notre apanage est ailleurs : ce sont les contrées désolées où nul ne va.

@

CHAPITRE IX

LES CONFINS TIBÉTAINS.

@

p.220 A Tch'eng-Tou, ville de 800.000 habitants, un séjour d'un mois est employé à donner à tout notre personnel un repos bien nécessaire, à réparer notre matériel, à renouveler notre cavalerie fourbue, à mettre au net les itinéraires et en ordre les documents recueillis, cependant que les recherches sur les monuments archéologiques et historiques s'effectuent comme d'habitude. Celles sur les mahométans chinois, assez mal connus jusqu'ici, obtiennent des résultats intéressants, qui nous en promet tant d'autres si l'enquête est conduite avec suite ; c'est pourquoi, à nos deux lettrés chargés du déchiffrement des stèles, j'adjoins un musulman instruit qui aura pour tâche de relever tout ce qui se rapporte à sa religion dans les contrées traversées : il nous sera surtout utile au Kan-Sou.

Nous jouissons dans cette ville de l'accueil particulièrement empressé et obligeant de notre consul général, M. Bons d'Anty, et du vice-consul, M. Bodard. M. Bons d'Anty est un des hommes qui connaissent le mieux la Chine ; il venait précisément de rentrer à son poste en faisant un voyage des plus intéressants dans le Kouei-Tcheou, accompagné du lieutenant Noiret, chargé de lever la carte : nos itinéraires s'étaient recoupés à quelques jours d'intervalle, huit mois plus tôt, à Yong-Ning, ce qui permettrait de raccorder nos travaux ¹.

p.221 Le lecteur n'attend point que je lui décrive une ville si connue, et il préfère assurément de l'inédit. Je me contenterai seulement de mentionner l'activité déployée par le vice-roi intérimaire, Tchao-Eul-Fong, pour porter l'armée au degré d'efficacité qu'il voulait : il allait repartir pour Ta-Tsien-Lou, et sans doute depuis longtemps la conquête de Lhassa hantait son esprit. Pour qu'il n'eût pas à craindre d'être mal soutenu, le gouvernement chinois, qu'on accuse volontiers d'imprévoyance, avait pris une mesure profondément habile : il venait de nommer vice-roi du Sseu-Tch'ouan le propre frère de Tchao, assurant par là à celui-ci toutes les ressources de la province pour l'appuyer dans son audacieuse campagne.

¹ Nous avons aussi le plaisir de trouver là les membres de l'Ecole de médecine franco-chinoise, spécialement le Dr Mouillac qui en est le chef aujourd'hui. Le directeur d'alors, le Dr Legendre était absent : comme il le faisait depuis plusieurs années, il avait profité d'un congé pour aller étudier les Lolos des confins du Pays indépendant. On voit avec quelle activité notre pays était représenté au Sseu-Tch'ouan. C'est là aussi que je rencontrai l'infortuné M. Brooke.

Le 23 mars nous nous remettons en route vers Song-Pan-t'ing, à l'extrémité nord du Sseu-Tch'ouan, à l'entrée même des régions du Tibet que nous voulons explorer. Deux routes connues y conduisent, l'une par Long-Ngan-fou, l'autre par la rivière Min : toutes deux ont été suivies par Gill, par la mission lyonnaise et divers voyageurs. Entre elles, nous allons en prendre une troisième, qui aura l'avantage de nous offrir un nouvel itinéraire à lever, et, tout de suite à la sortie de la plaine, de nous replonger dans des districts montagneux habités par des populations non chinoises ¹.

Le Sseu-Tch'ouan a la réputation de la province la plus ^{p.222} riche et la plus raffinée de la Chine, et il la mérite. Mais on aurait tort de croire que cette richesse et ce raffinement correspondent à ce que nous entendons sous ces mots. Un Européen subitement transporté au Sseu-Tch'ouan n'y verrait que misère, malpropreté, absence des plus élémentaires conditions de l'art, de la bienséance et du confort.

Le long des rivières plusieurs centaines de milliers de bateliers travaillent entièrement nus et sans demeure autre que la barque où ils sont engagés comme hommes de peine pour la haler à la cordelle ; des millions de porteurs font l'office de bêtes de somme ; les faubourgs de chaque ville recèlent une population qui ignore le matin de quoi elle se nourrira le soir. Comme partout en Chine, la plupart des monuments tombent en ruines ; même neufs ils paraîtraient bien misérables aux yeux habitués à nos palais et à nos cathédrales. Quant aux auberges, le dernier taudis du plus pauvre hameau de France est moins infect que la plus renommée de ces hôtelleries.

Et cependant, quand on est habitué à la Chine, la supériorité du Sseu-Tch'ouan apparaît incontestable. Si les monuments tombent en ruines, c'est que le Chinois, pour diverses raisons dont quelques-unes mystiques, n'aime ni entretenir, ni restaurer ; mais on en construit de neufs en grand nombre. C'est ainsi qu'on rencontre en abondance ces arcs de triomphe élevés, sur les deniers publics, pour commémorer quelque bon citoyen ou plus



Arcs de triomphe

fréquemment une veuve qui a observé la viduité ; couverts de sculptures très fines qui ajourent la pierre, ils montrent de quelles œuvres magnifiques,

¹ Cartes I et II.

dignes de celles dont nous avons retrouvé les vestiges oubliés, seraient capables ces artisans chinois auxquels on ne commande malheureusement guère que de grossières statues de terre enluminées.

Pourtant, même là, leur art parfois éclate. C'est ainsi qu'au nord de Sin-Tou-hier, la pagode des Mille Génies nous offre une collection de figures fort expressives, disposées d'ailleurs avec beaucoup plus de goût que de coutume. ^{p.223} Le motif central est une Kouan-yn, déesse de la miséricorde, tenant dans ses bras un enfant qui symbolise l'humanité ; les visages — car la statue en a neuf — sont vraiment charmants, et les trente-six bras dessinés avec entente de l'effet.



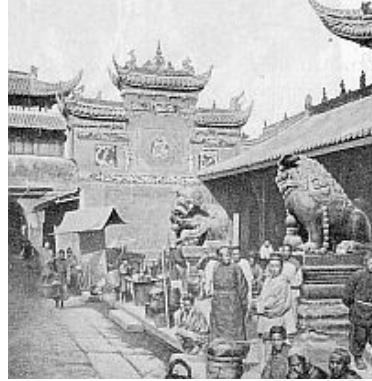
Kouan-yn, déesse de la miséricorde

D'ailleurs toute cette pagode est fort remarquable. Nous y découvrons une des trois stèles en mongol dont nous rapportons les estampages, et qui sont les seules qu'on ait jusqu'à ce jour trouvées en Chine. On nous montre avec vénération, dans une sorte d'armoire où elle est ordinairement cachée, la statue d'un moine accroupi dans la position rituelle et revêtu d'un authentique costume de bonze : le visage est d'une vérité étonnante ! Mais non, nullement étonnante : ce n'est pas une statue, c'est le corps même d'un saint moine mort en prière, il y a deux siècles, et qu'on a embaumé et doré dans la pose où son âme l'a quitté. Il est l'objet d'une grande dévotion et opère de nombreux miracles assurant les bonzes. Nous avons plusieurs fois trouvé de ces momies statufiées.

^{p.224} Dans cette même sous-préfecture de Sin-Tou est le seul jardin public que nous connaissions en Chine, avec celui de Nankin ; tous deux sont d'ailleurs d'anciens jardins particuliers que leurs possesseurs ont offerts à leur ville. C'est dire à quel point manquent en Chine les accessoires qui nous paraissent les plus indispensables pour assurer l'agrément de la vie, et qu'on trouve chez nous dans les plus petites localités.

L'architecture du Sseu-Tch'ouan affectionne les murs de brique grise, où sont encastrés des motifs sculptés dans des panneaux de stuc ou d'émail. Bien qu'ils soient en eux-mêmes médiocrement artistiques, parfois un ensemble de

ces murs décorés, avec les lions de pierre qui gardent les porches, produit un effet assez caractéristique et conforme au décor conventionnel que nous attribuons à la Chine, mais qu'on y rencontre si rarement.



Une rue à Han-tcheou

Une des plus grandes surprises du voyageur qui arrive au Sseu-Tch'ouan par la montagne, où il a rencontré des caravanes de chevaux dans des sentiers bons pour des chèvres, est de n'en plus voir un seul dans la plaine où leur place semblerait tout indiquée. L'explication en est simple : ^{p.225} le sol dans ces vallées d'alluvion étant excessivement fertile, on le cultive avec amour, et pas un pouce n'est perdu à produire du fourrage pour les chevaux. Ceux-ci ne trouvent leur nourriture que dans les pauvres pays de montagnes, où presque toute la surface reste forcément inculte. C'est pourquoi les caravanes de chevaux s'arrêtent en vue des plaines.

J'ajouterai qu'elles n'ont pas le droit de s'y avancer. On sait qu'en Chine toutes les professions constituent des syndicats, qui usent et abusent de leur force ; le syndicat des porteurs interdit tout simplement aux chevaux de pénétrer sur ce territoire où le portage, peu fatigant, constitue une profession commode pour tous ceux, et ils sont légion, qui n'en ont pas d'autre. Seuls peuvent entrer les chevaux des particuliers, qui sont peu nombreux et coûtent très cher à nourrir.



Porteurs de bagages

Puisqu'il n'y a pas d'animaux de trait, il ne peut y avoir de voitures, bien que les routes soient plates. On y supplée par la brouette. Il y en a deux sortes,



basées sur deux principes tout différents. L'une est exactement la nôtre — que je n'ai pas vue ailleurs en Chine, — mais on en fait un usage original : un fauteuil y est disposé et c'est ainsi que les gens aisés se font voiturer. L'autre procédé, particulier à la Chine et répandu dans toutes les plaines, comprend une grande roue, de chaque côté de laquelle deux plateaux se font équilibrer : il n'y a qu'à pousser l'appareil, sans en supporter aucunement le poids et en n'ayant à vaincre que l'adhérence et le frottement. Par ce système ingénieux, qui demande seulement un équilibre parfait, condition *sine qua non*, un homme arrive à pousser des charges étonnantes : j'ai vu des brouettes portant huit femmes assises dos à dos, quatre sur chaque plateau, et le coolie n'avait nullement l'air de trouver la besogne pénible.

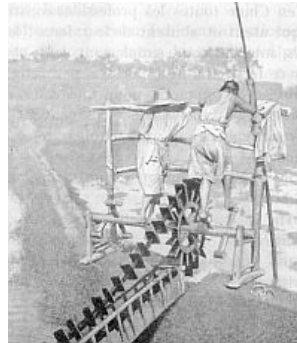
Pour la faciliter encore, les ^{p.226} Chinois ont trouvé d'eux-mêmes le rail : dans les dalles qui forment la chaussée sont creusées deux petites rigoles que suivent toutes les brouettes à l'aller et au retour.

Rien n'est curieux comme de voir, le matin, les files ininterrompues de brouettes transportant au marché les paysans tenant dans leurs bras leurs enfants et poussés par leurs serviteurs. Des stations de brouettes sont partout à la disposition du public.

Les plaines du Sseu-Tch'ouan sont charmantes. Il n'y a guère de villages proprement dits, que ceux qui servent de marchés ; presque tous les campagnards habitent des fermes isolées, quoique peu distantes. Chacune de ces habitations est entourée d'un petit bois de sapins et de grands bambous, qu'on est tout étonné de voir réunis, et dont les feuillages se marient merveilleusement. Ces bosquets partout disséminés et les rizières, tantôt couvertes de ^{p.227} tiges d'un vert charmant, tantôt inondées et semblables à des étangs, donneraient vraiment l'impression qu'on se promène dans un parc, si maisons et gens étaient plus propres et moins misérables.

Car ces plaines, en somme fort petites, doivent nourrir une population énorme, puisqu'il y a 80 millions d'habitants au Sseu-Tch'ouan d'après les recensements officiels. Seul le riz, par son grand rendement, peut accomplir ce miracle, mais il lui faut de l'eau. On a célébré avec raison le système de canaux qui distribue dans toute la plaine l'eau du Min, captée à sa sortie de la

montagne ; mais il ne semble pas qu'on ait suffisamment vanté l'ingéniosité des paysans à utiliser l'eau de ces canaux.



Machine élévatoire

Pour la faire monter dans leurs champs, presque toujours plus élevés, ils se servent de la « voiture à eau. C'est une rigole inclinée, plongeant d'une part dans le canal, aboutissant de l'autre au plan à irriguer. Une série de palettes sont fixées à une chaîne sans fin, mue par une roue qu'actionnent les pieds de deux hommes ; elles entraînent l'eau dans la rigole et la déversent dans le champ supérieur. Des dispositifs variés se combinent avec cette « voiture à eau » : le plus répandu est un manège mû par un cheval, un bœuf ou un âne, et qui, grâce à un système d'engrenages, remplit l'office des deux hommes précédemment indiqués.

De toutes parts on aperçoit ces appareils en mouvement, ils donnent l'illusion d'une de ces fêtes champêtres où tournent des chevaux de bois et où des bicyclistes pédalent avec ardeur sur des machines fixées au sol. Leur rotation semble la vibration même de cette terre altérée, et c'est elle qui là-bas remplace le « geste auguste du semeur ».

Quand l'eau est courante et qu'il s'agit de l'élever à une plus grande hauteur, les Chinois utilisent la grande roue. Celle-ci porte des palettes que le



Roue hydraulique

courant pousse, faisant ainsi tourner la machine ; des récipients en bambou, fixés aux palettes et inclinés à 45°, se remplissent en passant dans le ruisseau, puis, en arrivant au sommet de la course, déversent l'eau dans une auge d'où une conduite aérienne l'emmène dans les champs. On voit des roues de vingt mètres de hauteur, fabriquées en bambou par de simples paysans avec une ingéniosité et une précision admirables. Ce n'est pas tout. Le trop-plein de l'eau ainsi élevée forme en redescendant du champ une chute ou un courant qu'on peut utiliser encore pour mouvoir une autre roue moindre. Si bien qu'une fois ces machines posées, un ruisseau peut élever lui-même ses eaux à une assez grande hauteur sans qu'aucune force humaine ait besoin d'intervenir.

Les grandes roues viennent à point pour compléter l'idée de kermesse ; mais on voit qu'en Chine c'est au ^{p.229} travail que sont appliquées toutes nos inventions de fête.

Cette fameuse plaine de Tcheng-Tou, la plus grande du Sseu-Tch'ouan, et d'ailleurs coupée de collines basses, n'a guère plus de 100 kilomètres de diamètre ; un cirque de montagnes, très hautes au nord et à l'ouest, plus basses au sud et à l'est, l'enveloppe. C'est vers les premières que nous nous dirigeons. Elles sont précédées de collines couvertes de pierres roulées, que les Esprits malins ont apportées ; de là la vue s'étend sur l'immense horizon, riant et majestueux tout ensemble. Regardons-le bien, car nous ne verrons plus rien de semblable !

La haute muraille qui semble nous barrer la route n'a pas besoin d'être gravie, elle s'entr'ouvre. On s'y introduit par l'étroite brèche d'une rivière : dorénavant nous ne ferons plus que circuler au fond de tels couloirs. Certes, ils sont beaux, eux aussi, quoique l'absence de forêts enlève ^{p.230} toute impression de mystère et de vie cachée. Là, comme partout, le sens artistique des Chinois et leur amour de la nature, — que tant de résidents européens nient de parti pris, se manifestent avec évidence. On rencontre fréquemment une pagode accrochée au flanc de la montagne, une tour perchée sur une pointe de rocher ; évidemment elles ont une destination religieuse — malgré l'irréligion des Chinois, proclamée par les mêmes observateurs ! — mais une inscription a soin de prévenir le passant que tel homme riche a construit ce monument parce qu'il lui a paru qu'il s'harmoniserait avec le site et compléterait la beauté du lieu. Ainsi les Carnegie chinois, au lieu de fonder une école, offrent à leurs concitoyens un paysage ; leur argent n'est pas employé à procurer à quelques-uns une science qui n'assurera probablement pas leur bonheur, mais à signaler à tous, pauvres ou riches, la beauté de la nature, pour qu'ils en jouissent davantage.

Parmi les monuments construits dans cette intention d'altruiste esthétique, les plus nombreux sont les tours destinées à brûler les papiers. On sait que, pour le Chinois, le caractère d'écriture, qui incarne en quelque sorte la pensée, a quelque chose de divin et de sacré ; c'est donc une action répréhensible que

d'employer à des usages vils les vieux papiers écrits ou imprimés : on les doit brûler. Les tours contiennent à cette fin un four ; elles sont consacrées à quelque dieu, vers lequel la fumée de l'autodafé montera en holocauste. N'y a-t-il pas dans ce culte simultané de la Beauté et de la Pensée, adressé à la Divinité qui nous en a fait don, quelque chose de vraiment élevé ?



Tour à brûler le papier

Un des motifs qui nous avaient guidés dans le choix de cette route était le désir de visiter, à Che-Ts'iuan-hien, le lieu prétendu de la naissance du grand Yn, empereur légendaire qui aurait régné de 2223 à 2216 avant J.-C. et aurait, par ses grands travaux, assaini et irrigué la Chine ¹.



Pont de cordes à Che-Ts'iuan-hien

^{p.231} Ce personnage mythique a eu le mérite de choisir, pour un des lieux de sa naissance imaginaire — car on lui en attribue d'autres, — un endroit

¹ Je rappelle au lecteur que toute l'histoire de la Chine antérieure au IX^e siècle avant J.-C. ne s'appuie sur aucun monument, sur aucun document contemporain. L'antiquité de la Chine est une légende, et les travaux du grand Yu méritent autant de créance que ceux d'Hercule. Ce n'en était pas moins utile de rechercher sur place les fondements des traditions sur lesquelles la Chine fait reposer son orgueil national.

particulièrement pittoresque. Un beau pont en cordes de chanvre, spécialité de la région où nous en avons vu plusieurs, relie la ville et son faubourg. C'est à une quinzaine de kilomètres, dans une gorge très sauvage, où sa mère aurait cherché un refuge contre la disgrâce impériale qui venait de frapper son mari, que le grand Yu serait venu au monde. Du moins, une inscription du XI^e siècle après J.-C. l'atteste, et, si elle ne suffit guère à faire foi pour un événement antérieur de 3000 ans, du moins est-elle par elle-même un document intéressant que nous estampons.

Mais ce n'est pas précisément une besogne aisée que de prendre l'empreinte d'une inscription qui n'a pas moins de 10 mètres de hauteur. Par fortune, nous trouvons un échafaudage tout prêt : c'est le préfet qui vient de le faire construire aux mêmes fins. Il ne s'agit plus maintenant que de tapisser de feuilles de papier mouillé, que le vent déchire ^{p.232} entre nos doigts, cette immense paroi, d'en chasser les bulles d'air avec une brosse pour que l'adhérence soit parfaite, et de tamponner avec de la poudre d'encre, de manière que seuls se détachent en blanc sur la surface ainsi noircie les caractères creux que le tampon n'a pu atteindre. Si l'opération réussit, c'est-à-dire si aucune déchirure ne se produit et si le papier ne vient pas à se dessécher, et par suite à se décoller, avant que toute la surface ne soit noircie, c'est une petite affaire de quatre à cinq heures ; et on ne peut se dispenser de tirer au moins deux exemplaires de documents qu'on a pris la peine d'aller chercher si loin : soit deux jours au minimum. La récolte des documents épigraphiques est pleine de charme.



La capitaine Lepage estampant l'inscription de Yu

*

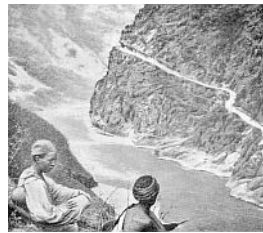
Notre route rejoint à Mao-Tcheou la vallée du Min, que nous ne quitterons plus dorénavant avant d'avoir découvert sa source. Cette vallée profonde est ordinairement ^{p.233} assez large pour donner place, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, à quelques champs, et de temps en temps à un village. La rive de l'est, que nous suivons, est chinoise, celle de l'ouest tibétaine, ou plutôt, elle n'est pas chinoise, ni par ses habitants ni par son administration, mais elle n'obéit pas davantage au Dalaï-Lama. Il y a, entre la Chine proprement dite et le territoire gouverné par le pontife-roi de Lhassa, une immense étendue occupée par des principautés ou des confédérations, pour laquelle il serait utile de trouver un nom. Peut-être pourrait-on réserver celui de Tibétains aux sujets du

Dalaï-Lama, et donner aux autres le nom de Si-Fan, que les Chinois appliquent en bloc à tous les Barbares de l'ouest de l'empire. Ce ne serait d'ailleurs encore qu'un nom provisoire, car toutes ces populations sont de races assurément diverses, qu'il s'agira de déterminer.

Ces villages tibétains se distinguent au premier coup d'œil par leur construction : Les maisons sont à étage, recouvertes non d'un toit, mais d'une terrasse, et n'ont presque pas d'ouvertures du côté extérieur ; la ressemblance avec les villages arabes saute aux yeux. Il faut d'ailleurs noter que ces constructions à terrasse, nullement chinoises, se retrouvent de place en place, à d'assez grands intervalles, depuis le Tibet jusqu'aux confins du Tonkin, ce qui est un indice très intéressant.

Les Chinois ne vont guère sur l'autre rive, où ils ne seraient pas en sûreté, mais les Tibétains viennent sur la rive chinoise vendre leurs produits, ce qui nous permet de recueillir leurs vocabulaires et de ^{p.234} nous renseigner sur leurs divisions. Les communications ont lieu parfois par un pont de cordes, parfois plus simplement par un câble sur lequel glisse une poulie portant une selle, où il suffit de s'asseoir pour se trouver transporté sur l'autre bord : encore un des divertissements de nos foires ! seulement nous n'avons pas eu l'idée de faire passer un fleuve sous le câble, ce qui rend ce jeu beaucoup plus captivant.

Souvent la vallée se rétrécit de telle sorte que la rivière en occupe tout le fond ; la route alors s'élève par des corniches passablement vertigineuses.



Route de Song-Pan-t'ing

Cependant c'est bien, avec celle de Ta-Tsien-Lou, la meilleure que nous ayons eue en montagnes. Un intelligent préfet l'a fait récemment améliorer, et nous y admirons plusieurs tunnels ; même l'un d'eux est en forme hélicoïdale, à l'instar de la voie du Saint-Gothard !



Presque toujours les parois trop rapprochées cachent la hauteur totale de la montagne ; il faut pour l'apercevoir la rencontre d'un affluent dont la vallée

ouvre une perspective : alors nous voyons se dresser les belles chaînes de 5000 mètres vers lesquelles nous nous élevons progressivement, et qu'il nous faudra finir par franchir.

Tout ce pays a été le théâtre de combats incessants. Les Chinois tenaient à posséder cette longue vallée qui aboutit au cœur même du Sseu-Tch'ouan ; aussi ne voit-on, sur les deux rives, que ruines de forteresses à côté de nouveaux forts. A partir de la pittoresque place de Tie-Hi, où nous retrouvons quelques sculptures sur roc du VIII^e siècle, les constructions tibétaines prennent un aspect vraiment remarquable. Ce sont des châteaux-forts ^{p.237} d'aspect formidable, qui nous reportent en plein Moyen âge : la masse carrée du bâtiment principal fait penser aux robustes palais florentins ; mais l'obliquité des lignes qui devraient être verticales évoque des architectures plus reculées, et parfois on se croit avec étonnement devant quelque pylône de temple égyptien.



Châteaux tibétains

Assurément, vues de près, ces constructions perdent quelque chose de leur majesté. On les voudrait en pierre de taille, comme nos châteaux : elles ne sont qu'en terre soutenue par des armatures en bois.

Néanmoins elles surprennent par un aménagement très pareil à celui de nos demeures. Les étages comprennent de nombreuses pièces, desservies par des corridors et des escaliers intérieurs, dont on n'a aucune idée en Chine. Une salle commune réunit la famille, et les serviteurs autour du foyer, qui est le siège de la divinité protectrice de la demeure : ce serait un sacrilège d'enjamber le contrefort de mastic qui le relie au mur.



^{p.238} De grands dressoirs sont chargés d'une vaisselle de cuivre rouge et jaune avec ornements ciselés en argent : théières, vases à lait ou à bière, soupières, tasses et plats de toutes les tailles et de formes infiniment variées, d'un art véritable.

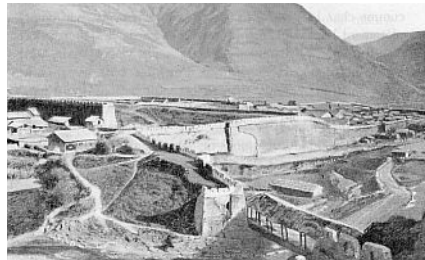
La fumée monte librement vers une sorte de coupole, où elle est captée et conduite au dehors : des moulins à prière, exactement pareils aux petits

moulins à vent que vendent à nos enfants les marchands ambulants, sont placés au-dessus du foyer, et l'air chaud qui s'élève, en les faisant tourner, emporte les invocations vers le ciel.

Tout hôte est immédiatement gratifié d'un bol de thé au beurre ou à la crème, et d'une pinte d'une boisson assez pareille à une bière aigrette, extraite du lait fermenté, la même sans doute qu'Hérodote mentionne chez les Scythes, et que le *koumiss* des Mongols.

Mais la pièce la plus curieuse est la chapelle. Non seulement les statuette de cuivre représentant Bouddha et les nombreuses divinités dites « Protectrices de la religion » sont gracieuses de pose et d'expression, non seulement une foule d'accessoires curieux les entourent, tamtam, trompettes, conques marines à garniture d'argent, cymbales, clarinettes, lanternes et bannières, mais les murs sont recouverts de boiseries laquées, où sont peints des sujets pieux ou des motifs décoratifs, d'un travail délicat et soigné, qui ne seraient pas déplacées dans un boudoir Louis XV. Le parquet est ciré, tous les objets sont d'une propreté parfaite et brillent comme des miroirs : et on se demande dans quel pays on vient d'être subitement transporté !

*



Song-Pan-t'ing

Enfin, le 8 avril, nous arrivons à Song-Pan-t'ing. Cette cité, d'un aspect extrêmement pittoresque, avec son pont couvert de boutiques comme celui du Rialto et ses remparts qui escaladent la montagne — cette partie de la ville manque malheureusement sur la photographie — est une place de haute importance : placée à la jonction du Sseu-Tch'ouan_{p.239} avec le Kan-Sou, c'est elle qui maintient la communication, en arrêtant les incursions des nomades intraitables dont le territoire commence à 30 kilomètres. Elle a d'ailleurs eu à soutenir contre eux de nombreux sièges, et a été prise trois fois, dont la dernière il y a quarante ans.

Nous sommes ici à la porte même du pays que nous voulons explorer : celui des Si-Fan — ou Tibétains indépendants. D'ici aux sources du Fleuve Jaune s'étendent des tribus que tous les voyageurs qui ont longé cette région, Huc, Prjevalski, Rockhill, Grenard, dépeignent comme les plus redoutés des brigands. Aussi personne n'a-t-il encore essayé de pénétrer chez eux. C'est pour les éviter, ainsi que le raconte son compagnon, que Dutreuil de Rhins, dont pourtant l'intrépidité était hors de cause, choisit comme moins

dangereuse la route où il trouva la mort ¹. Aussi le pays est-il parfaitement inconnu : l'immense boucle du Fleuve Jaune a été dessinée à l'aide de renseignements chinois. Car les Chinois y sont allés, ils y ont même fait des expéditions nombreuses ; mais tout ^{p.240} comme chez les Lolos, ils ont dû finir par évacuer complètement le pays et se contenter d'en garder les abords ².

Explorer cette région difficile, mais vierge, était, dès avant notre départ de France, l'un des buts assignés à notre mission. Grande fut, en arrivant à Song-Pan-t'ing, notre déception d'apprendre que deux Allemands, le lieutenant Filchner et le docteur Tafel, venaient de la traverser pendant que nous-mêmes étions chez les Lolos et les Miao-Tseu. A la vérité ils avaient été attaqués, blessés, faits prisonniers, dépouillés de tous leurs bagages ; mais enfin ils avaient su passer. Même le docteur Tafel, encouragé par cette réussite mouvementée, avait tenté de la recommencer ; dépouillé une seconde fois, il n'avait échappé qu'avec peine, mais pour s'y reprendre de nouveau et réussir une deuxième traversée, bien qu'en y perdant sa troisième caravane.

Nous étions donc devancés. Nous apprenions cette nouvelle si fâcheuse pour nous par le Père Dury, — car même dans cette forteresse avancée on trouve un missionnaire français, — qui avait chaque fois reçu les explorateurs allemands à leur sortie et tenait d'eux-mêmes les détails de leurs périlleuses aventures. Ce fut là une circonstance heureuse, car je pus me rendre compte qu'une grande partie de cette immense région n'en restait pas moins inconnue et que, tout en laissant à nos prédécesseurs l'honneur d'avoir, par leurs héroïques efforts, réussi à y tracer les premiers itinéraires, nous pouvions encore en parcourir d'inédits.

Cette nouvelle expédition demandait des préparatifs sérieux. Il nous fallait d'abord des guides, car faute de ^{p.241} connaître les emplacements de combustible, on risque de mourir de froid et de faim ; des interprètes de tibétain ; une équipe d'hommes de peine pour monter les tentes, chercher l'eau, le bois ou l'argol ; enfin une caravane de yaks. Aux altitudes où nous allions vivre, seul le yak, ou buffle à long poil, le « bœuf grognant » des anciens naturalistes et du P. Huc, peut servir de bête de somme. Or on ne trouve pas de yaks à Song-Pan-t'ing, il fallait en faire venir.

Il était inutile d'espérer dissimuler de tels préparatifs aux autorités. Leur opposition était certaine d'avance, pour les mêmes motifs que chez les Lolos,

¹ [css : cf. Fernand GRECARD, *La dernière mission de Dutreuil de Rhins au Turkestan et au Tibet*, [Le Tour du monde](#), 1896, 2^e année].

² Ces tribus indépendantes sont appelées par tous les voyageurs *Kolo*, *Ngolo* ou *Ngolog*. — Je signale en passant que Kolo est également le nom donné par les anciens ouvrages chinois aux tribus qu'on appelle aujourd'hui Lolo. — Or les Ngolo ne constituent qu'une des confédérations de nomades qui couvrent la contrée ; et si les voyageurs n'ont entendu que leur nom, c'est que ce sont eux qui résident le plus près des routes de l'Ouest jusqu'ici suivies. Mais les autres tribus ne leur cèdent ni en importance et en humeur batailleuse. — Voir Carte IV.

et il nous était impossible d'engager un seul yak sans leur consentement. Il s'agissait donc d'user de diplomatie.

Dès le premier jour, je mets le préfet au courant de nos projets. Nous avons la chance de tomber sur un homme intelligent et aimable, quoique bien décidé à nous empêcher de partir. Dès lors commencent des négociations interminables. Nous avons, de part et d'autre, un argument péremptoire : « Les officiers allemands sont passés, vous ne pouvez donc songer à nous empêcher de faire la même chose », disons-nous. — « Je suis responsable de votre sûreté », répond le préfet. « Or, ils ont été blessés et pillés. Il vous en arrivera autant, et la faute en retombera sur moi. »

Les deux points de vue étant inconciliables, il n'y a d'espoir pour chacun que dans la lassitude de l'autre. Les lettres succèdent aux lettres, et les visites aux visites, sans le moindre progrès.

Heureusement ce délai n'était pas perdu. La ville se remplissait chaque jour de Tibétains venus de toutes les montagnes voisines, dont nous tirions force renseignements. Leurs vêtements aux couleurs éclatantes nous enchantaient, et les femmes, avec leurs jupes bariolées et les gros bijoux fichés dans les énormes nattes de leurs cheveux, étaient en butte à nos objectifs.



Femmes tibétaines des environs de Song-Pan-t'ing

Aux alentours de Song-Pan-t'ing sont des monastères de lamas rouges et jaunes ; en outre les Pon-bo, — ou ^{p.242} mieux Peun-bo, suivant la prononciation locale — sont fort nombreux. Il est impossible à qui n'est pas spécialiste en ces matières de distinguer en quoi leurs divinités diffèrent de celles des bouddhistes : nous avons rapporté des statuette des deux cultes, qui sont identiques. Les religions des Peun-bo et des bouddhistes sont considérées par les savants européens comme rivales et antagonistes : celle des Peun-bo, religion nationale, aurait été détrônée par le bouddhisme hindou, et pour mieux se défendre lui aurait emprunté la plupart de ses mythes et de ses rites. Je n'ose, sur la question théologique, rien avancer ; mais en fait, là où nous les avons vus, et ces régions sont un de leurs principaux centres, les Peun-bo sont

bien plutôt considérés et se considèrent eux-mêmes comme une secte particulière du bouddhisme.

On sait que leur particularité la plus apparente est de faire de gauche à droite tout ce que les bouddhistes font de droite à gauche, par exemple tourner le moulin à prière, le chapelet, ou faire le tour d'un monument. Une autre différence visible est que les moines peun-bo laissent pousser leurs cheveux longs, tandis que les lamas les portent presque ras : on peut voir la photographie d'un moine peun-bo dont les cheveux tombent jusqu'aux genoux.



Moine Peun-bo, Tibétain musulman et novices lamas

Les Peun-bo ont, tout comme les bouddhistes, des ^{p.243} Saints réincarnés. On ne sait peut-être pas assez combien ces réincarnations de saints sont nombreuses au Tibet : tout couvent qui se respecte a le sien. Un enfant riait ; la famille proclame partout qu'il a déclaré en venant au monde être tel saint célèbre, et elle va l'offrir, moyennant finance, aux couvents qui n'en ont encore pas. Si le marché paraît avantageux, l'enfant est déclaré Saint réincarné, et il fait la fortune du monastère en devenant le but de pèlerinages. Pendant notre séjour à Song-Pan-t'ing, il y avait ainsi un jeune saint réincarné à vendre ; mais les parents demandaient un prix trop élevé, et aucun couvent ne voulait s'offrir un patron si cher.

Nos négociations ne chôment pas ; elles sont encore compliquées par l'intervention du général, dont le préfet doit prendre l'avis — car dans cette Chine où il est convenu que les mandarins militaires sont absolument ^{p.244} méprisés, ils ont en réalité la prééminence sur les mandarins civils, et un simple colonel passe avant le préfet dans sa propre préfecture : c'est à croire qu'il y a une conspiration ourdie pour enseigner à l'Europe, à propos de la Chine, exactement le contraire de la vérité !

Et cependant quelque progrès se manifeste. Le préfet n'est pas sans comprendre qu'il s'attirera des réclamations de la France, s'il nous empêche d'accomplir notre mission là où des Allemands sont allés. Puis notre réussite chez les Lolos, dont le bruit lui est parvenu, est un précédent de nature à inspirer confiance, et la disgrâce du préfet qui nous a combattus en est un autre à méditer. Bien entendu ce n'est pas en face que toutes ces

considérations se font jour : les hommes de confiance du préfet et les nôtres échangent des visites continuelles, et ce sont eux qui sont chargés de faire entendre ce qui ne peut se dire ouvertement.

Le préfet finit par consentir à ce que nous suivions la même route que le docteur Tafel, qui a rejoint le territoire chinois à Tao-Tcheou : une expédition, l'année précédente, avait châtié les tribus pillardes des environs et inspiré momentanément quelque respect pour les couleurs chinoises. Mais précisément nous ne voulons point de cet itinéraire, car notre but est d'en tracer un nouveau, beaucoup plus long, par le confluent inconnu du grand et du petit Fleuve Jaune et par la célèbre lamaserie de Lhabrang. Le préfet s'y refuse, car il nous arrivera malheur et on le destituera.

Qu'à cela ne tienne ! nous allons dégager sa responsabilité. Je lui écris une pièce officielle reconnaissant qu'il nous a prévenus des dangers de la route, qu'il s'est déclaré impuissant à nous y protéger, et qu'il nous a conseillé de toutes ses forces de renoncer à notre projet ; qu'en conséquence il ne sera nullement responsable des accidents qui nous surviendront, s'il veut bien prendre les trois mesures suivantes : 1° nous fournir huit hommes d'escorte — tout à fait impuissants à nous défendre en cas d'attaque, mais ^{p.245} suffisants pour monter la garde la nuit et nous éclairer le jour ; 2° avertir la première tribu que nous devons aborder, laquelle, quoique indépendante, est en bons rapports de commerce avec Song-Pan-t'ing, que nous sommes ses amis ; 3° enfin aviser le vice-roi du Kan-Sou que nous sortirons du Tibet sur son territoire, afin qu'il prenne des dispositions analogues du côté de Lhabrang.

Je savais que rien n'est plus dangereux qu'un tel engagement en face d'un fourbe : il peut vous faire massacrer, par une simple promesse d'impunité donnée en sous-main aux tribus, et ensuite prouver triomphalement par votre attestation qu'il a tout fait pour éviter la catastrophe. Mais nous n'avions pas d'autre ressource, et la fortune a voulu que nous soyons tombés sur un homme loyal. Bien loin de se désintéresser de notre sort, maintenant qu'il était ^{p.246} couvert, il prit de concert avec nous toutes les mesures de détail propres à assurer notre succès.

Un des soldats d'escorte fut désigné sur les indications du Père Dury dont il était le meilleur fidèle, et c'est en partie au dévouement et à l'intrépidité de cet homme que nous avons dû la vie. Les autres furent choisis parmi ceux qui parlaient couramment tibétain ; trois d'entre eux, même, étaient Tibétains et deux autres avaient déjà fait la guerre ou le commerce chez les Nomades. Le général crut nous faire plaisir et couronner ces excellents choix en mettant à la tête de notre escorte un sous-officier chrétien : en quoi malheureusement il se trompait, car c'était bien le plus médiocre sujet de toute la chrétienté, et il ne valait pas mieux comme militaire.

Un troupeau de 26 yaks, conduit par trois Tibétains connaissant le pays, était affrété : il devait nous conduire jusqu'à Lhabrang, et là seulement il serait payé, ce qui garantissait sa fidélité. Ces yaks porteraient nos tentes, nos

bagages personnels réduits au minimum, un mois de vivres pour toute notre troupe, et deux mois de grains pour nos montures. La plupart de celles-ci étaient remplacées par des chevaux tibétains.

Le reste des bagages, notamment notre argent et tous les documents recueillis, que nous ne voulions pas exposer à un pillage, allaient suivre la route chinoise qui fait un vaste détour vers l'est pour éviter le pays dangereux, et iraient nous attendre à Ho-Tcheou : s'il nous arrivait malheur, au moins nos découvertes ne périraient pas avec nous. Notre lettré en chef, complètement inutile au Tibet, devait conduire cette caravane.

Tout était prêt, on chargeait les yaks, lorsque le plus funeste contre-temps se produisit. La perspective de cette expédition ne causait aucune joie à nos gens : la réputation des Nomades ne leur disait rien qui vaille, et la neige qui tombait fréquemment depuis notre arrivée à Song-Pan-t'ing n'était pas de nature à leur faire goûter ^{p.247} les charmes du *camping*. La plupart s'étaient déclarés trop fatigués pour nous suivre et avaient été remplacés par des hommes du pays, habitués au climat et aux Tibétains. Notre interprète chinois avait vainement essayé de nous dissuader de notre projet, quand il se vit pris dans le dilemme, nous suivre ou perdre sa lucrative situation, il n'hésita pas : il tomba malade. Que faire d'un homme qui a 40 degrés de fièvre ? Force nous était de l'envoyer en chaise avec nos bagages à Ho-Tcheou.

Mais alors le capitaine Lepage restait seul pour nous servir d'interprète. C'était tout à fait inadmissible : il ne pouvait être à la fois en tête et en queue, quelque circonstance exigerait peut-être que nous nous séparions momentanément les uns des autres ; et qu'arriverait-il s'il venait à être malade ?

Fallait-il donc renoncer à une entreprise depuis si longtemps mûrie, au moment même où tous les obstacles semblaient aplanis ? Fallait-il laisser croire que nous reculions devant des dangers qui n'avaient pas arrêté nos émules de l'armée allemande ? J'allai sans hésiter frapper à la porte du Père Dury et lui demander de prendre la place de l'interprète malade ; et, tout simplement, il accepta. Il ne pouvait trouver à nous suivre que souffrances et périls, sans gloire ni profit, même pour la tâche évangélique à laquelle il s'était voué ; mais il lui suffisait de rendre service à une mission française. « Par exemple, vous vous chargerez de m'obtenir le pardon de Monseigneur ! » me dit-il, non sans alarme, car c'était vrai, il allait quitter son poste et disparaître sans autorisation. Mais l'évêque ne lui en a pas su mauvais gré !

Et enfin, le 24 avril, notre troupe s'ébranlait. Elle comprenait, outre nous cinq, huit soldats chinois et tibétains montés, nos quatre Annamites, deux lettrés, trois Tibétains convoyeurs, et dix domestiques et hommes de peine pour les soins des chevaux et du camp. En tout 24 cavaliers et huit hommes de pied.

p.248 Notre départ de Song-Pan-t'ing fut splendide. Décidément le préfet et le général faisaient bien les choses : plus de cinquante soldats et satellites nous précédaient portant des drapeaux et des parasols ; les pétards éclataient sur notre passage. C'était un vrai triomphe.

Un jour de marche à travers des villages tibétains d'un nouveau modèle, tout en bois, pourvus de balcons, et semblables à des chalets suisses, avec une étonnante profusion de mâts à banderoles pieuses, nous conduit à un grand rempart, gardé par un poste de soldats, qui vient barrer la vallée du Min : c'est un prolongement de la Grande Muraille qui protège la frontière contre les Barbares, — c'est la « Barrière de l'Empire ».

Nous la franchissons joyusement et allons planter notre camp dans le « Pays de l'herbe ».



Village tibétain

@

CHAPITRE X

ENTRÉE AU TIBET ¹

@

^{p.249} Nous dressons notre camp, à cinq kilomètres de la frontière, au confluent des deux sources de la rivière Min. M. Tafel a suivi la source occidentale, nous allons remonter celle du nord. Pendant huit jours nous ne rencontrerons pas un habitant : faire le vide autour d'un puissant voisin est toujours la tactique des peuples épris d'indépendance.

Nous nous sommes arrêtés de bonne heure, car, avec un personnel novice, l'installation d'un camp n'est pas chose facile. Il sera toujours disposé en carré ; nos trois tentes formant une face, celles de notre personnel occupant les deux faces adjacentes, et le quatrième côté fermé par les yaks, attachés au moyen d'un anneau passé dans le nez à une corde allongée sur le sol ; nos convoyeurs tibétains dressent leur tente en avant, et leur énorme molosse complète la garde de cette face, et, nous l'espérons bien, du camp tout entier. Nos chevaux sont entravés et amarrés à des piquets, au centre du carré.



Installation du camp

Mais cette forme type doit se plier aux accidents du sol, tenir compte du vent pour que les ouvertures des portes se trouvent placées du côté opposé et les feux de manière à n'enfumer personne. Il faut penser à mille détails insoupçonnés des débutants, et pour lesquels seule la pratique donnera le tour de main indispensable.

Le paysage nous enchante par un aspect que nous n'avions pas vu depuis le pays des Lolos : c'est une vallée douce, aux pentes gazonnées et arrondies ; au fond un haut ^{p.250} massif neigeux, celui de Tama, qui pendant plusieurs jours nous servira de repère. Et, ce qui manquait chez les Lolos, les bouquets

¹ Les Chap. X et XI ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1911.

de bois sont nombreux. Quel contraste avec les vallées âpres et farouches qui nous ont conduits jusqu'ici ! En vérité, il n'y avait pas besoin de la Barrière de l'Empire pour nous indiquer que nous changions de royaume.

Bêtes et gens en témoignent à l'envi : tout est dérangé dans leurs habitudes, et ils se montrent singulièrement désorientés. Nos chevaux surtout : nous les avons, suivant la coutume au « Pays de l'herbe », lâchés pour qu'ils pâturent à leur guise, en nous contentant de les entraver. Nos chevaux chinois, non habitués à cette liberté ni à cette gêne, se jettent les uns sur les autres, se mordent, brisent leurs entraves, et s'enfuient au loin. Il faut organiser une battue pour les ramener. Mais alors a lieu une scène singulière : un de nos chevaux, très grand et très fort pour un cheval chinois, et toujours très difficile, ce qui l'avait fait à l'unanimité attribuer comme monture à Boyve, est devenu absolument furieux, et il fond sur qui l'approche. Successivement deux de nos hommes sont renversés par cette bête féroce qui, les maintenant à terre avec ses pieds, se met à les mordre à belles dents : sans le secours des assistants, il les eût infailliblement mis en pièces. Les malheureux en auront pour plusieurs jours avant de pouvoir faire aucun service, tant ils souffrent de ces morsures. Il faudra user de tous les procédés en usage dans le désert, lasso, nœud coulant, etc... pour arriver à reprendre cet animal indomptable.

Puis, subitement un coup de vent terrible passe, la foudre éclate et des tourbillons de neige nous enveloppent. Toute la nuit, c'est une tempête. Plusieurs tentes mal fixées sont renversées par l'ouragan, et les pauvres diables qu'elles abritaient submergés par l'épaisse masse des flocons : sans doute une autre fois ils planteront mieux leurs piquets. Le tonnerre roule sans interruption. Vraiment, tout est combiné pour inspirer une haute idée des charmes du Tibet !

^{p.251} Mais je songeais qu'un accueil aussi farouche, curieuse coïncidence, nous avait été fait par le pays des Lolos, où cependant le succès nous attendait. Des épreuves ne sont-elles pas imposées à tous les chercheurs de Toison d'or, et resterait-il quelque contrée vierge à découvrir si, comme la Valkyrie, un cercle de feu ou de glace ne protégeait son repos ? Allons ! cette tempête était de bon augure.

Il n'y parut pas, au matin ! Trois de nos chevaux, les meilleurs, manquaient ; leurs attaches étaient coupées au couteau : leurs traces, en compagnie de deux autres inconnues, s'éloignaient dans la montagne : on les avait enlevés.

Pour un début, c'était complet ! Être volés à cinq kilomètres de la frontière, dans notre camp, à trois mètres de la tente des soldats ! Et cependant il y avait une sentinelle dont, durant les intermittences de l'orage, nous avons entendu le cri de veille ; mais sans doute pendant les rafales ^{p.252} s'était-elle réfugiée sous sa tente, s'en rapportant au mauvais temps du soin de nous

garder. Et notre molosse tibétain qui n'avait même pas aboyé !¹ Ah ! que n'avions-nous quelques tirailleurs annamites ! Si les choses devaient continuer ainsi, une catastrophe ne tarderait pas.

Cependant ce vol était vraiment si extraordinaire d'audace et d'habileté, il était si singulier que, dans une zone déserte où le bruit de notre entrée n'avait pu encore se répandre, il y eût eu des voleurs embusqués juste dans notre voisinage, que nous nous demandions si ce n'étaient pas les mandarins qui avaient combiné ce coup pour nous effrayer et nous faire reculer ?

Il s'agissait de montrer un visage énergique. J'écrivis au préfet et au général que par la négligence de leurs soldats nos trois meilleurs chevaux nous avaient été enlevés, et qu'eux-mêmes étaient par conséquent responsables de ce vol, qui ne rentrait pas dans les cas de force majeure pour lesquels je leur avais donné décharge. Nous allions continuer notre route, mais s'ils ne prenaient pas les mesures nécessaires pour nous faire restituer nos chevaux, je porterais plainte au vice-roi.

Puis, pour bien prouver que nous ne nous laissons pas intimider et pour donner une sanction à la faute des soldats, je fis lever le camp et réquisitionnai trois de leurs chevaux pour nos cavaliers démontés. Mais, après une courte étape, nous arrêtons pour attendre la réponse des autorités.



Notre escorte
Chinois Tibétains

Elle arriva le surlendemain sous la forme la plus satisfaisante : trois excellents chevaux, que les mandarins nous offraient avec leurs excuses. Ils nous pressaient bien de profiter de cette fâcheuse expérience pour rentrer ; mais on ne pouvait plus galamment nous mettre à même d'agir à notre guise. Et ne trouve-t-on pas admirable ce sentiment des devoirs de l'autorité, qui fait que chaque ^{p.253} fonctionnaire est tenu de réparer, sur sa cassette personnelle, tous les vols qu'une meilleure surveillance eût pu empêcher ?

Notre marche reprend. Les multiples incidents de cette première nuit auront servi de leçon : les tentes seront mieux plantées, les chevaux réunis à

¹ Cet animal avait décidé de ne garder que ses propres maîtres, si bien que nous ne pouvions approcher de leur tente sans risquer d'être dévorés, mais ce qui se passait dans le reste du camp lui inspirait la plus complète indifférence. Il nous fut absolument inutile.

plusieurs par des entraves de fer cadénassées, la sentinelle militaire sera doublée par un de nos hommes sur la face opposée, et un service de ronde sera fait régulièrement par nous. Tout le monde a compris qu'ici toute faute se paie.

La marche est charmante. Il n'est point nécessaire de suivre la piste : le sol gazonné est partout facile, — bien qu'il faille faire attention à de fréquentes tourbières, — ^{p.254} et, si nous ne craignons de fatiguer nos chevaux qui vont supporter tant d'épreuves, quelles belles parties de galop nous ferions ! Souvent nous faisons lever des lièvres et des faisans, qui viennent agréablement varier notre ordinaire de riz, de lard et de jambon.

Seuls ceux qui ont pratiqué le désert savent ce que cette solitude cache de vie. L'homme disparu, la nature apparaît avec une personnalité singulière : le moindre accident du sol prend de l'importance. Tel repli de terrain est bon pour camper, car il met à l'abri du vent ; ici l'eau est mauvaise, elle vient de tourbières ; là on trouve du bois ; cette vallée est celle par laquelle arrivent les coupeurs de routes, et c'est sur ce rocher qu'il faut monter si on veut découvrir de loin leurs embuscades ; en cas d'attaque, voici la fondrière derrière laquelle on s'abrite contre la charge ; si tel pic a mis son bonnet de nuages, la neige va tomber ; mais si elle a disparu de tel vallon, c'est que l'hiver est décidément fini. Ainsi tout vit, tout parle, tout joue un rôle, et l'homme, quittant ses façons de maître, interroge avec respect et se conforme aux conditions édictées.

Cette transposition apparaît de suite. En Chine c'est lui qui compte seul : en dehors des villages qu'il habite et des champs qu'il cultive, aucun lieu ne possède de nom ; à peine si les grands fleuves et les massifs importants ont des désignations vagues et changeantes ; quant aux rivières et aux sommets, si par hasard on leur applique un nom, il est tout local et inconnu partout ailleurs. Au Tibet, au contraire, la moindre motte de terre a son état civil, et quand chaque jour nous discutons avec nos guides l'étape du lendemain pour savoir où il vaudra mieux faire la halte de midi et dresser le camp, on croirait vraiment, à entendre tant de noms, que nous allons traverser les contrées les plus peuplées. Que l'abondance des indications portées sur notre carte ne trompe donc personne : elles ne représentent que des sites parfaitement solitaires ; mais ces lieux ont plus ^{p.255} d'importance, pour qui traverse la contrée, que la plus grande ville en pays habité.

L'absence de troupeaux en cette région déserte est favorable à la conservation des plantes médicinales : aussi vient-on de très loin les chercher, car les plantes du Tibet sont réputées dans toute la Chine ; la récolte est faite par des équipes dont nous rencontrons fréquemment les campements abandonnés. Une autre substance médicinale, mais non plus végétale, s'y recueille aussi en abondance : ce sont les cornes de cerf ; au moment de leur chute, elles contiennent une moelle qui entre dans la composition d'une foule

de médicaments. On sait que la pharmacopée chinoise, comme celle de notre Moyen âge, utilise beaucoup de matières animales.

Ces solitudes sont d'ailleurs plus fréquentées qu'elles ne le paraissent, et souvent nos hommes s'arrêtent pour examiner des empreintes sur le sol : tant de cavalier sont passé hier, ou tel jour. A leur nombre, à leur direction, au chargement de leurs montures, on conjecture que ce doivent être des chasseurs, et qu'il n'y a rien à en craindre. Plusieurs fois, la nuit, des pas de chevaux se font entendre, un colloque s'engage entre nos sentinelles et des interlocuteurs invisibles, car l'obscurité n'arrête pas les gens du désert, qui connaissent la moindre taupinière et dont les sens sont prodigieusement développés.



La caravane en marche

L'agrément de la route, quand le temps est passable, fait oublier la lenteur de la marche des yaks : ces animaux ont le cou si heureusement disposé qu'ils peuvent paître tout en marchant, et on conçoit que leur allure n'en est pas accélérée. Mais aussi n'ont-ils guère besoin qu'on s'occupe de leur nourriture ; les chevaux qui ne peuvent brouter sans s'arrêter, arrivent à l'étape le ventre vide, si bien qu'il faut camper de bonne heure, si on veut leur donner le temps de chercher leur pâture.

Encore faut-il que la neige le leur permette. Elle tombe chaque soir, tantôt durant la nuit, tantôt même dès ^{p.256} quatre ou cinq heures ; le matin elle recouvre le sol sur un demi-pied. Phénomène remarquable, vers dix heures elle a complètement disparu, sans avoir fondu et sans que le sol soit mouillé : elle s'est évaporée, tant l'air est sec, et vif le vent qui passe avant d'être saturé.

Mais elle n'en a pas moins empêché les animaux de paître avant le départ, elle les en prive souvent à l'arrivée, et, tandis que les yaks se sont rassasiés en marchant de l'herbe découverte pendant le jour, les chevaux restent à jeun. C'est pourquoi nous avons dû, pour les empêcher de mourir de faim, emporter à leur usage une forte provision de pois secs, nourriture éminemment reconfortante.

Les bois sont nombreux, arbres feuillus dans le fond des vallées, sapins sur les pentes. Personne ne les coupe : déjà en aval de la Barrière de l'Empire, la rivière cesse d'être flottable et le transport serait impossible ; et, puisque les

pasteurs ne fréquentent pas la contrée, personne n'a intérêt à les détruire. Nous nous demandons même pour ^{p.257} quelle raison ils ne recouvrent plus le sol d'une façon continue, ainsi qu'ils ont dû le faire autrefois, car c'est le propre de la sylve de gagner du terrain partout où l'homme ne la combat pas.

L'explication nous est bientôt fournie. Nous trouvons des forêts entières renversées : un feu allumé par quelque chasseur ou chercheur de plantes et mal éteint à leur départ les a embrasées ; puis le vent a déraciné les arbres calcinés. Spectacle tragique comme celui d'un champ de bataille où s'entassent les cadavres dépouillés ! Et c'est ainsi, par la négligence de l'homme, que disparaissent les forêts séculaires, et qu'en bien des points déjà les douces vallées voient les eaux ravager les terres que plus rien ne retient : dans quelques centaines d'années, elles seront creuses et dénudées comme celles que nous avons traversées en Chine.



Dernières forêts

D'ailleurs, voici la fin des forêts et des arbres. A force ^{p.258} de monter, nous avons atteint la source de la rivière Min, à 4250 mètres d'altitude, au col de Lang-Kia-Ling. De là nous descendons la rivière de Paotso, qui coule en sens opposé : c'est la source, inconnue jusqu'ici, de la rivière aux eaux blanches (Pei-Chouei-ho), le grand affluent qui après huit cents kilomètres de cours rejoindra le Fleuve Bleu à Tchong-King. Un col encore, de 4300 mètres, celui de Tangoma, et nous pénétrons dans le bassin du Fleuve Jaune. Nous avons quitté la zone de la végétation — au-dessus de 3800 mètres nous ne trouverons jamais même un buisson — et nous avons atteint le domaine des neiges. Sont-elles éternelles ? Je ne le crois pas : leur peu d'épaisseur, dû à l'évaporation, ne doit pas résister au soleil d'août. Mais, bien que nous entrions dans le joli mois de mai, chaque jour la couche est renouvelée.

C'est ici la crête de la grande chaîne bordière du Tibet, et notre vue plonge dans l'intérieur. On doit s'attendre, d'après les récits de tous les voyageurs qui ont exploré cette contrée mystérieuse, à une description d'effrayantes montagnes : bien au contraire, la multitude des chaînes qui nous entourent, toutes égales ou supérieures au Mont Blanc, ne nous apparaissent que comme de faibles collines aux formes arrondies. Nous pourrions ignorer à quelle

hauteur nous sommes si, derrière nous, du côté de la Chine, quelques pointes aiguës, surgissant du vide, ne nous révélaient que leur pied plonge dans des profondeurs démesurées, qui nous enveloppent.



Col de Lang-Kia-Ling

Au col de Lang-Kia-Ling nos Tibétains et même nos Chinois ne manquent pas de jeter une pierre sur le *latsi*. C'est le nom que porte ici ce que les Mongols appellent *obo* : un amas de pierres s'élevant en pyramide, et formé par les cailloux que les gens pieux y ont déposés en passant. Des perches y sont plantées, où flottent des banderoles portant des invocations pieuses. Contrairement à ce qu'on écrit assez généralement, les *latsi* ne se rencontrent pas sur tous les cols, loin de là, et par contre on en trouve tout ^{p.259} autant dans les vallées et dans des endroits quelconques. En l'honneur de qui sont-ils élevés ? pour tous les simples, c'est en l'honneur du Génie du lieu, car bouddhistes ou peun-bo en réalité sont surtout panthéistes et voient des esprits partout. Aussi nos gens offrent-ils à la divinité de ce col fameux, d'où pour la dernière fois on aperçoit les montagnes de Chine, de la monnaie d'or et d'argent... en papier qu'ils ont emportée à cette intention.

Et maintenant nous allons redescendre — oh ! bien peu ! Nous quittons le territoire de la tribu de Paotso, que nous n'avons pas vue et qui habite dans une vallée à l'écart de la route ; nous entrons sur le domaine de la grande confédération des Dzorguè, qui occupe le sommet de la boucle du Fleuve Jaune, au centre des Ngolo, des Ngapa, des Paotso, des Samsa et des Tatseu.

Tous ces peuples seront à redouter puisqu'ils vivent de pillage autant que d'élevage ; seuls les gens de Paotso et la première tribu des Dzorguè, celle de Pain-Yu ou ^{p.260} Pan-Yu, sont, pour le moment, en bons rapports avec l'autorité chinoise, et le préfet, conformément à notre demande, les a priés de nous bien recevoir. Que déjà nous ayons franchi sans incident le territoire de Paotso, c'est bon signe, mais nous devons surveiller avec une particulière attention nos derrières, car c'est par là qu'arrivent les Ngapa pour enlever les caravanes à destination de Pan-Yu. Les Nomades ne pillent pas leurs voisins immédiats, à moins d'être en guerre déclarée, mais ils ne se gênent nullement pour venir chez eux détrousser les étrangers qui s'y trouvent, ou pour traverser leur territoire afin d'aller enlever les troupeaux d'une tribu plus lointaine.

Hélas ! l'accueil du Tibet ne se fait pas plus hospitalier à mesure que nous y pénétrons davantage : le froid redouble au contraire. La neige maintenant

tombe presque sans discontinuer. Fouettée par un vent continu que je ne sais quel sort hostile nous pousse toujours dans la figure, elle nous aveugle et nous brûle. En peu de jours notre épiderme, noirci comme par les rayons d'un soleil ardent, se détache et s'enlève par bandes, qui laissent paraître à leur place une peau nouvelle, encore tendre ; le contraste de ces raies roses et brunes qui zèbrent nos figures n'a rien de séduisant ; nos lèvres sont gercées et enflées : chacun de nous regarde ses compagnons avec horreur, et, sans même se risquer à consulter son miroir, se demande avec inquiétude s'il est aussi hideux. Oserons-nous jamais nous remonter à des gens civilisés ?

Il faut que je l'avoue, nous sommes en partie victimes de notre insouciance. Tous ces maux ont été décrits par nos prédécesseurs ; mais nous n'avions pas cru qu'ils nous frapperaient si tôt ni si soudainement. Il eût fallu, dès le premier jour, sinon imiter complètement les Tibétains et les Chinois de notre escorte, qui jamais plus ne se laveront, du moins nous oindre le visage d'un corps gras. Et pourquoi ne nous être pas souvenus de la joie du Père Huc, recevant d'un bienveillant lama une « paire de ^{p.261} lunettes » formées de crins de yak ? nos Tibétains en ont, et ils nous font envie. De solides conserves d'automobiliste avec masque nous auraient évité bien des souffrances.

Quant à nos Chinois et surtout à nos Annamites, on devine combien ce climat leur était agréable. Nous avons pris cependant pour eux toutes les précautions nécessaires, leur achetant des manteaux ouatés, des capotes de feutre imperméable et des peaux de chiens à longs poils sur lesquelles ils couchaient. Mais, de tous, celui qui souffrait le plus, bien qu'il ne se plaignît point, était assurément le Père Dury. Nous ne nous étions pas préoccupés de lui, il faut le dire à notre honte, et comme c'était à la dernière minute que nous



Le Père Dury

lui avons demandé de nous suivre, il n'avait pas eu le temps de se procurer des vêtements fourrés. Même en mettant sur lui tout ce qu'il possédait d'habits, il grelottait, mais il n'osa nous avouer son dénuement que quand nous l'entendîmes tousser.

Nos animaux ne trouvaient plus à se nourrir qu'à grand'peine, en fouillant la neige pour découvrir l'herbe, et en avalant la neige elle-même, car les yaks et même les chevaux en mangent beaucoup.

Et encore tout allait à peu près bien quand nous trouvions moyen de faire du feu. Puisqu'il n'y avait plus de bois, le seul combustible était l'argol, et l'on sait que ce nom poétique désigne la fiente desséchée des animaux. Le Père Huc ^{p.262} a traité cette matière de façon magistrale, et nous étions parfaitement au courant des différentes sortes d'argol et de leurs vertus, il ne nous manquait... que d'en trouver.



Recherche de l'argol

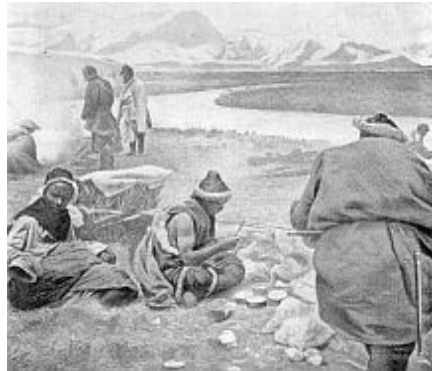
Comment, se demandera-t-on, peut-on s'en procurer dans le désert ? Mon Dieu ! la chose est moins compliquée qu'elle n'en a l'air. Tous les nomades viennent camper dans les mêmes endroits, qui présentent des conditions favorables telles que protection contre le vent, proximité de sources non gelées, etc. Il en résulte que chacun, en partant, laisse un dépôt d'argol frais, qui deviendra sec avant le passage de nouveaux visiteurs.

Il n'y a donc aucune difficulté quand il ne neige que la nuit et que le jour la terre se montre à nu ; mais, quand il neige même le jour, le précieux combustible disparaît, enseveli. Il faut alors, dès qu'on s'arrête, disperser ses gens sur toute l'aire où sa présence est présumable, et chacun, avec fièvre, fouille la couche glacée jusqu'à ce qu'il découvre cette manne. Parfois nous voyions l'obscurité descendre, et rien n'était signalé : lugubre perspective ^{p.263} que celle d'une nuit sans feu, par ce froid et cette bise, sans aliments cuits, sans même un peu de thé ! Enfin un cri de triomphe partait de quelque coin, et tout le monde accourait récolter le bienheureux crottin.



Toutes ces épreuves, cruelles pour notre personnel, nous étaient rendues légères par la conscience de notre mission à remplir ; et, si parfois elles nous

semblaient pénibles, il nous suffisait de lever les yeux vers le drapeau français flottant dans la bourrasque sur ces solitudes inviolées.



Le petit Fleuve Jaune

Descendant toujours la pente douce de petits ruisseaux qui grossissent peu à peu, nous arrivons enfin au bord d'une rivière assez forte : c'est le principal affluent du Fleuve Jaune dans son cours supérieur, et tous le considèrent comme en étant la deuxième source, ainsi que l'indique le nom même que lui donnent les Chinois : Second Fleuve Jaune — Eul-tao Houang-ho ; — les Tibétains l'appellent Maitcheu, et nomment Matcheu ou Matchi le grand fleuve.

Nous n'avons plus maintenant qu'à descendre son ^{p.264} cours. Quelques broussailles, pleines de lièvres et de faisans, reparaissent sur ses bords, le temps s'améliore, l'herbe se montre, des antilopes, toujours hors de portée, nous narguent avec grâce, la vallée s'élargit, un je ne sais quoi de moins âprement farouche fait pressentir l'approche de l'homme ; enfin nous apercevons des troupeaux. Il était temps. Ces huit jours de marches presque constamment dans la neige, de nourriture insuffisante, de nuits terriblement froides ont épuisé nos chevaux : déjà l'un d'eux tombe pour ne plus se relever, et bien d'autres vont l'imiter.



Rencontre des premiers Tibétains

Le chef de Pan-Yu vient à notre rencontre suivi de plusieurs cavaliers en armes. C'est un homme de 35 ans environ, aux traits assez fins. Il porte une

capote en peaux de mouton cousues le poil en dedans, bordée d'un col en peau de panthère ; avec cela des bottes, et c'est tout.

Tel est le costume de tous les Nomades : ils sont entièrement nus, par cette température polaire, dans leur capote qu'ils relèvent jusqu'aux genoux au moyen d'une ceinture, sans souci du froid montant de la terre gelée. Et cependant ils ont encore trop chaud : ils rejettent la manche droite, parfois aussi la gauche, et vont presque constamment le torse nu, tout au moins le côté droit. Quelle rude race !

Cependant j'oublie un trait de leur vêtue, trait essentiel, car c'est lui qui leur conserve la chaleur indispensable : ne se lavant jamais, ils sont recouverts d'une épaisse tunique de crasse accumulée depuis leur naissance. Leur peau, qui devrait être blanche et rose, — ainsi qu'elle se montre, quand ils ôtent leurs bottes, à leurs pieds et à leurs jambes, lavés de temps à autre par les ruisseaux qu'ils traversent, apparaît d'un brun presque noir. Certes le soleil, assez chaud en été, y est pour quelque chose, le vent glacé pour bien davantage, car rien ne hâle plus fortement, mais ce teint de Nigritien provient surtout d'une couche de corpuscules solidement incrustés.

N'allez pas croire cependant, sur la foi d'auteurs qui n'ont vu — ou senti — que des sédentaires, que le parfum de ces nomades impressionne fâcheusement ; ne croyez pas, surtout, qu'ils paraissent malpropres ! Non point. L'air vif dans lequel, par en haut et par en bas, leur corps est continuellement baigné, se charge d'en emporter l'odeur ; et la crasse, pénétrant dans les pores de la peau, s'incorporant à elle, n'apparaît plus comme une matière étrangère dont la présence incongrue mérite l'expulsion : non, elle fait partie intégrante du tissu, et elle ne semble plus qu'une patine vigoureuse et de grand effet.

Mais quelle atteinte à nos théories hygiéniques sur la propreté, que cette imperméabilité donnée à la peau, très logiquement, semble-t-il, puisque la pénétration de l'air glacé serait mortelle, et que toutes les races qui résistent au froid, Tibétains et Lolos comme Sibériens ou Esquimaux, y ont pareillement recours !

Quand ils se déplacent, les Nomades se coiffent d'un chapeau curieux. C'est une cône en peau de mouton ; parfois l'extérieur est doublé d'une étoffe rouge ou bleue, et toujours les bords sont relevés de manière que le poil blanc frisé de l'intérieur vienne dessiner une bordure élégante. Ce bonnet subit des variations de détail infinies : tantôt il est court et évasé du bas, tantôt démesurément long ; tantôt la pointe en est rentrée, tantôt elle est cassée et retombe sur le côté comme dans le chaperon de nos anciens dragons, tantôt elle pique vers le ciel ; tantôt la bordure frisée est parfaitement circulaire, tantôt, déployée en avant, elle s'allonge en visière. Ces chapeaux ont quelque chose de comique et d'élégant à la fois qui fait notre joie.

Autour de chez eux, et même fréquemment en route, les Nomades vont nu-tête, ils montrent ainsi leurs cheveux courts mais non rasés, par quoi ils se

distinguent de toutes les races sans exception jusqu'ici signalées dans l'empire chinois¹. Les Tibétains qu'on connaissait portent deux grosses nattes enroulées autour de la tête.

Comme dans tout le Tibet, les cavaliers ont un sabre passé horizontalement dans la ceinture en travers du ventre, et en bandoulière un fusil, pourvu d'une fourche mobile. C'est un appareil étonnamment pratique : le tireur pique son fusil vers le sol où pénètre la fourche qui se redresse verticalement, tandis que le canon pivote et devient horizontal ; on tire alors à coup sûr, sans avoir perdu une seconde. Les Tibétains apprécient tellement, et à juste ^{p.267} raison, cette fourche légère, qu'ils l'adaptent même aux fusils perfectionnés qui leur parviennent, si bien que nous avons vu, contraste piquant, des fusils à répétition du dernier modèle pourvus par eux de cet appareil qui évoque les temps lointains du mousquet primitif.

Mais leur arme principale est une lance immense, de 5 à 6 mètres de long, exactement la même que celle des Lolos, et que nous n'avons vue nulle part ailleurs.

Le chef annonçant qu'il a choisi une belle place pour notre camp, j'exprime le désir que ce soit dans le village même, pour mieux observer. « Impossible, à cause des chiens », répondent nos guides, « ils nous dévoreraient. — Eh bien ! on les attachera », dis-je, un peu étonné de cette défaite qui me paraît destinée à nous tenir à l'écart. Mais mes guides me regardent avec un étonnement non moindre, puis se mettent à rire, et je crois bien que, mentalement, ils haussent les épaules.

De fait on nous conduit dans une prairie bien unie, au bord de la rivière, et, ma foi ! il faut s'en contenter. Une foule de jeunes gens et d'enfants nous entourent en un clin d'œil, nullement farouches, obligeants même et rieurs.



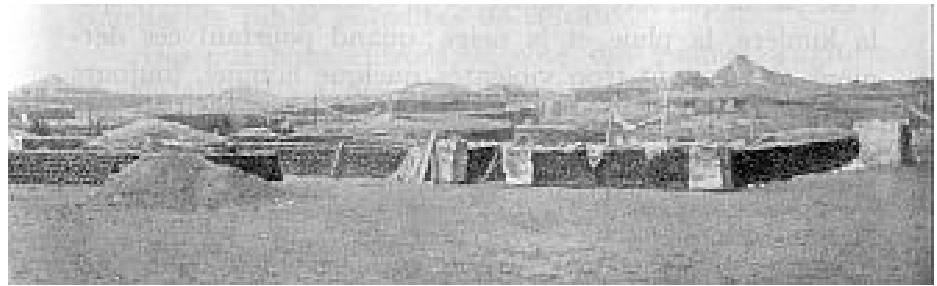
Foule à Pan-Yu

^{p.268} Mais où donc est ce grand village de Pan-Yu, célèbre dans toute la contrée ? On nous en a donc parqués bien loin que nous ne le voyons pas ? —

¹ Les jeunes Lolos cependant portent les cheveux de la même manière, sauf parfois sur le devant une mèche destinée à devenir la fameuse corne. Mais les hommes ont les cheveux assez longs.

Où est-il ? Mais là devant nous, à cent mètres au plus. — Et nous nous écarquillons les yeux sans rien apercevoir que des palissades qui doivent enfermer des parcs à bestiaux ; si ! au centre de presque tous ces parcs s'élèvent de petits tertres circulaires en haut desquels sont juchés des groupes de femmes qui nous contemplant ; mais pas la moindre maison, ni aucune tente

Vivement intrigués, nous demandons au chef à lui rendre sa politesse en allant le visiter dans sa demeure. « Avec plaisir, nous dit-il, mais faites bonne garde : ayez tous un sabre ou au moins un bâton ; que ceux qui sont sur les flancs et par derrière protègent les autres ! Et lui-même, tirant son épée, prend la tête de notre troupe. Qu'est ceci, et quels dangers nous menacent ?



Village de Pan-Yu

p.269 Il avait eu raison de nous prévenir, le brave chef ! Quand nous approchons de la palissade, une douzaine d'énormes molosses qui étaient couchés tout autour s'avancent sur nous d'un pas résolu : il faut que nous nous mettions à faire des moulinets avec nos gourdins pour maintenir à un ou deux mètres ces bêtes féroces qui n'écoutent même pas la voix de leur maître.

Ces terribles gardiens sont une caractéristique des agglomérations des Nomades. Pour aller d'une habitation à l'autre, il faut, *même pour les gens du lieu*, être au moins deux et armés ; sous peine d'être dévoré. Les chiens, heureusement, ne s'éloignent pas de la demeure qu'ils sont chargés de garder : à cinquante mètres on n'a rien à craindre, mais malheur au téméraire qui s'approche plus près. Fleurette, emporté par son zèle photographique, en fit la cruelle expérience, et si, nous étant aperçus à temps de son imprudence, nous n'étions accourus en foule à son secours, il eût laissé aux crocs des molosses autre chose que son manteau.

Nous franchissons plusieurs enceintes de palissades qui sont vides, les bêtes étant aux pâturages, et nous arrivons devant le tertre central. Toujours point de maison. « Donnez-vous donc la peine d'entrer », dit le chef en s'inclinant avec respect. Où donc ? Sous terre ?

p.270 Et en effet dans le monticule même s'ouvre une porte ; à travers l'obscurité, on devine une étable à bestiaux ; puis, au delà, la caverne s'éclaire, et on débouche dans une vaste rotonde de dix à quinze mètres de diamètre, sur trois ou quatre de hauteur.

Ce tertre que nous croyions naturel est complètement creux ; de gros piliers et des poutres supportent les terres qui reposent sur des fascines. En dehors de la porte, que masque un mur séparant l'étable de la grande pièce, la seule ouverture est au sommet même de la coupole : c'est par là que sort la fumée, et qu'entrent, plus encore que la lumière, la pluie et la neige ; quand pourtant ces dernières deviennent trop violentes, quelque homme, toujours comme chez les Lolos, saisit une lance, fait glisser dans une rainure de la voûte des planches disposées à cet effet, et bouche ainsi l'ouverture : l'obscurité est alors complète.

Il fait d'ailleurs toujours sombre au fond de ces demeures artificiellement souterraines. Quand l'œil s'est habitué, on découvre un intérieur grandiosement barbare et primitif.

Le meuble principal est un long foyer en terre durcie, contenant deux brasiers et deux récipients où l'argol est à portée d'être introduit dans le feu ; sur ces brasiers toujours chauffe dans de grandes marmites l'eau destinée au thé. Par ce foyer, le sol de la salle est divisé en deux compartiments : celui de droite est réservé au maître et à ses hôtes, celui de gauche aux femmes et aux serviteurs.

Au fond du compartiment des hommes, un autel, avec quelques statuette bouddhiques et une multitude de petites soucoupes pleines de beurre, dont l'une toujours brûle en veilleuse ; dans le prolongement du foyer, des banderoles portant imprimée l'image d'un cheval divin, symbole qui joue un grand rôle dans cette région de cavaliers. Tout autour, sur le sol, sont dispersées les richesses de la famille : des selles, des armes, et surtout de nombreux ballots, contenant les uns du thé, du sel, de la farine d'orge, un peu de riz, ^{p.271} denrées venues de loin, les autres des peaux et des fourrures qui serviront à de nouveaux achats.

Le côté gauche contient les ustensiles de cuisine, de grands récipients pour conserver le lait, pour baratter le beurre. Là on travaille avec assiduité pour servir les hommes assis sur des peaux de l'autre côté du feu. A droite c'est le salon, à gauche la cuisine.

Le foyer ne sépare pas complètement les deux domaines un assez large passage existe entre lui et le mur de l'étable, contre lequel sont généralement disposés plusieurs lits, couchés de peaux entourées de rideaux.

Dès que nous entrons, le côté des femmes s'agite : le combustible est précipité dans le foyer, le beurre frais extrait de la baratte, et un vase se remplit d'une délicieuse crème, légèrement aigre et épaisse à plaisir. Le thé est servi, par-dessus le foyer protecteur des bonnes mœurs, par la majestueuse dame de céans.

La polyandrie du Tibet a fait couler beaucoup d'encre. Les sociologistes inclinent à la considérer comme une des manifestations du parfait communisme de la famille, par lequel tous les frères ne font qu'un avec leur

aîné, ayant la même femme comme ils ont les mêmes biens. Or, nous n'avons trouvé ni communisme, ni polyandrie : à la mort du père ses enfants se divisent ses biens par parts égales, et s'installent chacun de leur côté pour leur compte ; naturellement ils ont chacun leur femme, ou même plusieurs, bien qu'assez rarement ; je n'ai pu savoir si la polygamie était facultative ou réservée au cas de stérilité.

Le type des hommes est variable ; tous sont grands, beaucoup ont des traits fins et allongés. Tout autre, sauf d'assez rares exceptions, est le type de la femme : elle est courte, ramassée, solide, plantureuse ; sa face est large, son visage peu dégrossi. Ses cheveux, séparés par une raie au milieu du front, sont nattés en une multitude de petites tresses, d'où tombe par derrière une bande d'étoffe chargée d'énormes bijoux en argent, turquoises, corail. Deux bandes ^{p.272} identiques, partant de derrière le cou, descendent par devant jusqu'aux pieds ; elles sont le plus souvent seules à voiler — fort peu — les poitrines : ces dames, de même que leurs époux, ont comme unique vêtement, la capote de peaux de mouton, qui est bien lourde et bien gênante pour les travaux du ménage ; aussi est-elle presque toujours rejetée jusqu'à la ceinture.



Quelle vision d'humanité lointaine nous donnent ces créatures robustes, qui, presque nues, mais toujours chargées de bijoux comme des reines, vaquent avec solennité à des travaux de bêtes de somme, fléchissant sous le poids de hottes d'argol ou de grands tonnelets qu'elles vont remplir à la rivière : on les sent aussi orgueilleuses de bien accomplir ces fonctions grossières, mais rendues par la nécessité sacrées à tous les primitifs, que d'étaler sur leur corps les signes tangibles de la richesse et de la puissance de leur époux. Et quand, sur le sommet de chacune des taupinières géantes, nous voyons se dresser en groupes leurs silhouettes massives, d'où se détachent, sous les cheveux pendant jusqu'à terre, les larges faces étonnées, les épaules solides, les bras musclés et les parures éclatantes, nous croyons voir apparaître, juchées sur leurs chars, les indomptables compagnes des Cimbres et des Teutons.

Pendant deux jours nous ne nous laissons point de visiter l'une après l'autre ces demeures étranges, qui ne ressemblent à rien qui ait été signalé sur la surface du globe, à notre connaissance. Il y en a une trentaine, qui peuvent abriter chacune de vingt à trente personnes, tant maîtres que serviteurs. Elles constituent chacune, avec leurs enceintes de palissades, des forteresses isolées.

Personne ne sort de chez soi sans être armé de son sabre, et, s'il va dans la campagne, de son fusil et de sa lance. La vie pastorale, que nous nous représentons sous des aspects bucoliques, n'est en fait qu'une vie de guerre et d'aventures. La richesse du nomade, son bétail, n'est point comme celle du sédentaire, rivée au sol d'où il ^{p.273} faut l'extraire par un labeur opiniâtre : une surprise, et les troupeaux d'autrui sont à vous. Qui ne serait tenté ? Aussi chacun ne pense-t-il qu'à attaquer et à se défendre, et toujours le pasteur est un voisin dangereux. Tibétains, Mongols, Turcs, Huns, Arabes, Touaregs, partout ces tribus impuissantes n'attendent qu'un Attila, un Gengis-Khan ou un Mahomet pour conquérir le monde ; et n'oublions pas qu'au VIII^e siècle, deux fois nos Tibétains ont pénétré jusqu'à la capitale de la Chine, Si-Ngan-fou, et l'ont prise.

Mais cet amour des coups de main et des profitables exploits ne signifie point qu'ils soient querelleurs et insociables. Tout comme leurs émules africains les Touaregs, ^{p.274} avec lesquels ils ont tant de ressemblance, ils sont graves, réfléchis et courtois.

Partout nous étions hospitalièrement accueillis ; partout aussi nous répondions à l'offrande de thé et de crème par celle de quelque objet rare, couteau ou miroir ¹.

Mais, surtout, nous savions gagner le cœur des femmes. Leurs bijoux préférés, ce sont les boutons d'uniforme dorés, et l'Angleterre a inauguré là une nouvelle forme de pénétration pacifique, en écoulant tous les vieux boutons de l'armée des Indes, si bien que, même en cette extrémité nord du Tibet, nous pouvions sans peine dénombrer ses forces : il nous suffisait de regarder les femmes, les numéros de tous les régiments hindous s'étaient sur leur sein. Notre chauvinisme ne pouvait tolérer une si astucieuse prise de possession : et les futurs explorateurs verront dorénavant, à côté des anglais, des boutons d'uniforme français briller sur les robustes poitrines des dames tibétaines.

Ce séjour était bien utile pour remonter notre cavalerie et pour nous procurer des vivres.

Quels vivres, demandera-t-on ? Les Nomades n'ont absolument *aucune* culture ; ils n'ont pas de poules — c'est le seul pays du monde que j'en sache dépourvu — ni de cochons. Mais leurs troupeaux de moutons, de chèvres et

¹ La fameuse *Khata*, ou *écharpe de félicité*, si nécessaire chez les Tibétains ordinaires, n'est pas employée ici ; nous n'en retrouverons l'usage qu'à Lhabrang. Et personne ne nous tire la langue.

de yaks leur fournissent de la viande, dont ils mangent assez souvent, du lait, de la crème, et surtout du beurre, dont ils font une consommation considérable, car c'est lui qui leur fournit la graisse dont la combustion intérieure leur permet de lutter contre le froid. Ils le consomment, comme dans tout le Tibet, mélangé au thé : c'est le fameux thé beurré. Enfin ils y ajoutent, comme ailleurs aussi, le *tsamba*, farine d'orge grillé, qu'ils se procurent dans les hautes vallées des confins, là où la culture est encore possible et où les populations ne dédaignent point de s'y ^{p.275} livrer. On voit que pour deux éléments essentiels de leur alimentation, le thé et le *tsamba*, ils dépendent entièrement de l'extérieur, ce qui rend encore plus admirable qu'ils aient su maintenir une si complète indépendance en face de l'envahissante Chine qui pourrait les affamer.

On aura peut-être constaté avec étonnement l'existence d'un village, même si singulier, parmi des populations réputées nomades. Elles le sont en effet, mais ainsi qu'on l'a écrit avec justesse, personne n'est plus sédentaire que le nomade. Il se déplace à la suite de ses troupeaux, mais dans le cercle restreint de son territoire propre ; bientôt il a déterminé quelques emplacements particulièrement favorables, et désormais il va de l'un à l'autre suivant les saisons ; et si, dans l'organisation de sa demeure, il se trouve quelque chose qui puisse subsister, comme le rempart ou le foyer, il le laisse pour le retrouver l'an prochain. C'est ainsi que toutes les tribus des Nomades ont deux ou trois lieux fixes de résidence, qui portent toujours leur nom, si bien qu'au voyageur qui demande si tel village se trouve dans telle vallée, on répond : « Oui, en hiver, mais en été il est de l'autre côté de la montagne. » Il faut être bien fixé sur ce point que tous les noms d'agglomérations appartiennent, non pas aux lieux, mais aux habitants, et se déplacent avec eux ; et les cartes doivent tenir compte de cette particularité.

C'est ainsi que la route de M. Tafel passe par un autre Pan-Yu, résidence d'été, tandis que nous étions au Pan-Yu d'hiver, et nous croyions être les premiers Européens à être venus ici. Grande fut notre surprise d'entendre le chef nous parler de deux blancs venus huit ans plus tôt. Comme aucune exploration semblable n'a été publiée, nous restions dans le doute, lorsqu'un de nos soldats chinois nous déclara avoir fait partie de l'escorte de ces deux Européens, nous décrivit leur itinéraire et nous donna leurs noms chinois, Pé et Tchou-li-seu, ce qui a permis de les identifier.

Ce sont deux explorateurs anglais, M. Birth (Pé), et le ^{p.276} capitaine Watt Jones (Tchou-li-seu) ; partis en 1900 de Song-Pan-t'ing par la même route que M. Tafel, ils ont croisé la nôtre à Pan-Yu, puis, passant plus à l'est, par Achi et Zareu, ils ont gagné la ville chinoise de Tao-Tcheou par Ja-Tang-Pa et Lamo-Seu, comme le fera plus tard Tafel. A peine sortis du Tibet, le premier s'est noyé dans le Fleuve Jaune, le deuxième a été tué par les Boxeurs, à la Ville Bleue, et leurs papiers ont été détruits. On n'a donc jamais connu cette exploration, et le journal de voyage de M. Birth, publié après sa mort, contient seulement les notes qu'il avait expédiées avant de quitter le Sseu-Tch'ouan, et

une lettre postérieure où il dit bien qu'il vient de traverser une partie du Tibet, mais sans préciser davantage. Nous sommes heureux d'avoir retrouvé la trace ignorée de ces deux vaillants et infortunés précurseurs et de rendre hommage à leur mémoire.

Tout ce que nous voyons, aspect physique des indigènes, habitations, vêtement, mœurs, diffère au plus haut point, sauf par certains détails que le climat ou le sol rendent obligatoirement semblables, des descriptions que tous les voyageurs ont faites des Tibétains, et de ce que nous avons vu à Ta-Tsien-Lou : nul rapport entre ce peuple de guerriers toujours à cheval, la lance au poing, et les lourds sédentaires ou les pâtres craintifs jusqu'ici connus. Cette différence se complète et s'explique par celle de la langue : les vocabulaires que nous recueillons n'ont rien de commun avec le tibétain ni avec ses dérivés notés sur les confins. Il semble donc que nous avons affaire à un peuple entièrement nouveau pour l'Europe, quoique vraisemblablement ancien et fort illustre, car, à en juger par leurs vertus guerrières, ce sont ces Nomades, bien plutôt que les Tibétains ordinaires, qui sous le nom de Tangoutains ont joué un grand rôle dans l'Histoire chinoise.

@

CHAPITRE XI

TRAVERSÉE DU « PAYS DE L'HERBE ».

@

^{p.277} Par la lamaserie de Tartsa-Gomba — qu'on excuse ce pléonasme, car gomba signifie lamaserie, — nous allons maintenant gagner la tribu de Lai-Wa, où le chef de Pan-Yu nous a ménagé bon accueil.

La confédération des Dzorguè comprend douze tribus. L'autorité des chefs est médiocre : ils ne sont guère que des notables plus distingués et plus influents. Tous les chefs de famille participent aux décisions générales, telles que changement de résidence, guerre ou paix, et pour le reste, ils agissent en toute indépendance, faisant leurs expéditions de pillage sans en devoir compte à personne. A plus forte raison les liens entre les tribus sont-ils très lâches ; cependant des relations de parenté et de commerce maintiennent de bons rapports, et toutes viendraient en aide à celle qui serait attaquée ; mais cela n'oblige nullement chacune d'elles à adopter à notre égard la même attitude.

Quand on quitte les constructions préhistoriques de Pan-Yu, Tartsa-Gomba surprend comme le rappel d'une civilisation qu'on avait oubliée : son temple, ses nombreuses cellules ont un aspect ordonné et architectural. C'est notre première rencontre avec les lamas dans leur empire ; les autres voyageurs, sauf les Pères Huc et Gabet, n'ont eu nulle part à se louer d'eux, et il est probable qu'ils ne verront pas d'un bon œil l'intrusion d'étrangers. Nous pourrions passer ici sans les visiter, car le territoire de la confédération Dzorguè ne leur appartient pas, et les Nomades, quoique heureux de les avoir chez eux pour assurer leur salut grâce à leurs prières, ne leur concèdent aucune autorité ; mais il y a toujours de nombreux lamas qui circulent ^{p.278} dans le pays, et, s'ils interprètent mal notre abstention, ils répandront de mauvais bruits sur notre compte.

Nous leur faisons donc exprimer notre désir d'aller les voir. On nous fait attendre très longtemps la réponse : une bourrasque de grêle violente tombe à ce moment, et nous restons à la recevoir, à 500 mètres du monastère d'où on nous voit très bien, sans que personne nous fasse signe de venir nous abriter. C'est seulement quand le beau temps est revenu qu'on nous invite à entrer ; l'accueil d'ailleurs est froid : les supérieurs ne paraissent pas, et une foule de petits moinillons, pieds nus dans la boue glacée, nous entoure avec des moues passablement moqueuses.

Cependant notre curiosité et la leur prolongent cette visite, et on nous ouvre le temple. Nous admirons d'abord l'étonnante volonté qui a présidé à la construction d'une charpente aussi considérable dans un pays absolument dépourvu de bois. Les forêts les plus proches sont à Péchi, à l'est de Pan-Yu et

à deux jours et demi d'ici : c'est de là qu'il a fallu apporter les arbres entiers qui servent de piliers, et cela sans cours d'eau flottable ni chariot.



La lamaserie de Tartsa-Gomba

Mais ce qui ne nous confond pas moins, ce sont les fresques qui recouvrent les murs : je ne dirai pas qu'elles valent des Fra Angelico, mais leur conception naïvement mystique, la grâce un peu gauche de leur exécution, ne peuvent manquer d'évoquer l'art de nos couvents avant la Renaissance, tandis qu'elles n'ont pour ainsi dire point de rapport avec l'art chinois.

Et qui donc peint, qui fond ou cisèle ces nombreuses statues, ces objets de culte finement travaillés, qui trace les plans de ces architectures imposantes, réalisées avec de si chétifs moyens d'exécution ? Ne sommes-nous pas chez ces mêmes nomades qui vont nus dans leurs peaux de bêtes, vivent dans des tanières souterraines ou sous le frêle abri d'une tente, et semblent ne s'être pas encore élevés à la conception du vêtement ni de la maison ? Et ce sont leurs fils et leurs frères qui possèdent ^{p.279} et pratiquent tous les arts, sans parler des sciences que doivent contenir leurs livres imposants ! Voilà certes un problème de sociologie particulièrement curieux.

Pendant la nuit une rumeur s'élève et des cavaliers pénètrent dans notre camp. Ce sont des Tibétains de Song-Pan-t'ing : faisant cent kilomètres par jour grâce à des chevaux de rechange, ils nous ont rattrapés pour nous apporter un message urgent du vice-roi du Sseu-Tch'ouan. C'est une lettre de Tchao-Eul-Fong au Consul général de France à Tch'eng-Tou, lui exposant que jamais la situation du Tibet n'a été plus troublée, que les lamas sont dans la plus violente excitation contre tout ce qui est Chinois ou étranger, et que nous courons notre perte ; il le prie en conséquence, sachant que son préfet n'a pu nous arrêter, d'intervenir lui-même. A cette lettre est jointe, en effet, une exhortation pressante de M. Bons d'Anty à revenir, ses renseignements personnels étant d'accord avec ceux du vice-roi.

Certes, l'avis était sérieux : le futur conquérant de Lhassa avait déjà montré dans ses expéditions précédentes contre les Tibétains qu'il ne tremblait

pas devant des dangers imaginaires ; quant à M. Bons d'Anty, toujours parfaitement renseigné, il avait en mainte occasion prouvé sa vaillance d'explorateur, et il n'était pas homme à conseiller à la légère de reculer à des officiers français. ^{p.280} L'attitude si équivoque, bien que sur le territoire d'une tribu amie, des lamas que nous avons visités aujourd'hui, confirmait l'hostilité signalée et nous présageait mauvais accueil quand nous atteindrions leur domaine propre.

Mais quoi ? Ne savions-nous pas tout cela avant de partir ? Avions-nous pensé faire un voyage d'agrément ? Je lis ces lettres à mes compagnons : « Bonne affaire », dit simplement Fleurette, « avec ces papiers, on ne s'avisera pas, si nous réussissons, de prétendre que notre entreprise était trop aisée ; si nous y restons, on ne pourra dire que c'est par notre maladresse ». Ce fut toute la délibération : je n'avais plus qu'à remercier le Consul général et le vice-roi de leur sollicitude, en leur annonçant que nous continuions notre route.



Levée du camp

Mais ce fut comique de voir la stupeur désolée de notre personnel en recevant l'ordre de reprendre la marche : les courriers avaient répandu la nouvelle que notre gouvernement nous ordonnait de rentrer, excitant ainsi une allégresse générale. Maintenant notre entreprise allait paraître plus folle encore.

La région où nous avançons est une vaste plaine qu'entoure un cirque de hautes montagnes, rapprochées à l'est et au nord, lointaines au sud et à l'ouest. A peine si des collines basses y modèlent quelques vallons ; la pente est tellement insensible que les cours d'eau ne savent plus leur route : ils tournent sur eux-mêmes en d'invraisemblables méandres. Et cet essoufflement de fleuves à bout de course, arrivés trop tôt au niveau de la mer, se produit ici à 4000 mètres d'altitude !

En vérité, il semble que sa ceinture de monts isole cette contrée du reste de l'univers : la nature et les hommes ignorent qui les entoure, rien ne vient les troubler, et ils ne veulent que continuer toujours la même vie. Nous qui, avant de parvenir ici, avons dû nous imprimer dans les yeux, dans le cerveau, dans tous les membres la vision tragique de la terre éventrée par les fleuves, le vertige de tant d'abîmes, la fatigue de tant d'escalades, nous restons muets ^{p.281} d'étonnement devant cet Eden glacé mais si calme, si ouvert, si pastoral,

où la vie semble si douce à des hommes qui se rient des frimas. Nous sentons qu'après avoir longtemps erré dans des souterrains et de sombres couloirs, nous sommes parvenus sur la terrasse de l'édifice terrestre, où il n'y a plus qu'à vivre baigné dans le ciel, sans souci des esclaves qui peinent dans les profondeurs. Heureux maîtres du toit du monde !

Mais moins heureux leurs hôtes ! Nous avons beau nous exhorter mutuellement à aller à la mode du lieu, l'épaule nue, nous sommes décidément encore très loin de ce degré d'entraînement, et nous ne trouvons point trop de superposer des peaux de bique à nos capotes recouvrant des vestons de cuir fourré par-dessus des vêtements de laine, des tricots et des chemises de flanelle doubles. Car la neige fait rage de plus en plus. Il nous arrive de ne pouvoir lever le camp et de rester enfermés dans nos tentes, tant la tempête est violente. Quelle peine, quand on se décide à partir, pour rouler les tentes congelées, arracher les piquets et les cordes recouverts de deux doigts de glace ! Je plains nos pauvres hommes ; sans l'exemple des Tibétains qui ^{p.282} semblent tellement à leur aise, nous aurions peine à maintenir leur moral. D'autant plus que les chevaux leur donnent le mauvais exemple : pas de jour que l'un d'entre eux ne tombe mort sous son cavalier. Si nous n'en trouvions pas à acheter, je ne sais ce que nous deviendrions.

Une des principales causes de leur fatigue vient d'une extraordinaire disposition du sol que nous rencontrons fréquemment. C'est une argile ferrugineuse imperméable qui, sous l'action combinée du gel, de la fonte et du soleil, s'est craquelée et divisée, à la manière d'un damier irrégulier, en une multitude de mottes, séparées par des cavités pleines d'eau ou de glace. Les animaux du pays passent sans difficulté, posant le pied sur les mottes avec une adresse de chevaux de cirque ; mais pour ceux venus de Chine, qui mesurent mal leur élan et manquent à chaque pas de culbuter avec leur cavalier, c'est un exercice horriblement ardu, où ils dépensent des efforts exagérés et épuisants.

La tribu de Lai-Wa occupe une succession de villages identiques à celui de Pan-Yu. Cependant, faute de bois, les maisons-tertres sont moins hautes, et les palissades extérieures sont faites en mottes de terre. En même temps que nous, arrive une famille qui revient de la forêt voisine : cinq jours de marche à l'aller, et autant au retour, pour rapporter quelques poutres.

Nous avons le plaisir de constater là que la saison est évidemment fort clémente, car on a décidé de quitter les villages d'hiver pour se rendre aux campements d'été ; déjà les tentes sont sorties et dressées dans les cours, pour vérifier leur état et procéder aux réparations. C'est très consolant, ces préparatifs contre la chaleur ; hélas ! pas plus qu'une hirondelle une tente de Tibétain ne fait le printemps.

Mais qu'importait le froid ? nos affaires n'allaient-elles pas admirablement ? pas la moindre difficulté, des gens ^{p.283} d'abord assez réservé, mais simples et en somme accueillants. Et c'étaient là ces fameux bandits à la renommée sinistre ! « Vraiment ! » s'écrie l'un d'entre nous, « c'est trop

facile de passer ici ! ceux qui ont été attaqués par les Tibétains ont dû le faire exprès ». L'imprudent ! savait-il pas que le joueur heureux ne doit jamais jamais proclamer sa chance, sous peine de la voir tourner ? Comme l'avalanche en suspension que déchaîne une parole, les incidents vont se précipiter.



Village de Lai-Wa

Le lendemain matin, au moment où nous allons quitter Lai-Wa pour la tribu de Mboulou, des cavaliers envoyés pour préparer notre réception reviennent inopinément, et c'est tout de suite un palabre animé avec notre escorte. Qu'est-ce donc ? Il y a, tout simplement, qu'un fort parti de cavaliers de Samsa est posté sur notre route.

Samsa est une grosse confédération au nord des Dzorgué, particulièrement redoutée des gens de Sang-Pan-t'ing, et ce conflit va nous faire toucher du doigt le mécanisme de la vie du désert.

Les nomades sont bien des pillards, ils vont au loin ^{p.284} dévaliser les caravanes qui passent hors de leur territoire, mais cela ne leur suffit pas pour vivre : car au Tibétain il faut du thé, et le thé ne pousse qu'en Chine. Et comme il ne plairait point à ces pasteurs et à ces guerriers d'aller l'y acheter, ils ont conclu des conventions avec les négociants de Song-Pan-t'ing. Deux fois par an, une caravane chargée de thé part de cette ville et traverse le pays jusqu'au lac Koukou-noor. En route elle cède à chacun le thé dont il a besoin contre les peaux de ses troupeaux et notamment de la précieuse chèvre du Tibet ; au Koukou-noor ce qui lui reste est échangé aux Mongols qui bordent le lac.

Cette caravane n'a rien à craindre des tribus qu'elle traverse, moyennant une redevance convenue, mais rien n'empêche les autres confédérations de venir l'attaquer, et parmi toutes c'est Samsa qui est la plus à craindre.

N'existe-t-il pas une autre route permettant d'éviter l'embuscade ? Si, tout près d'ici il y a un gué dans le petit Fleuve Jaune, devenu ailleurs infranchissable : changeons de rive, et Samsa ne pourra nous atteindre.

Chose facile qu'un passage de gué, même profond, s'il n'y avait à passer que des hommes ! mais il y a nos bagages, qui contiennent nos photographies,

nos notes, tant de choses qu'une goutte d'eau perdrait. Un faux pas du yak qui les porte, et nos travaux sont anéantis



La mission s'échappe en traversant le petit Fleuve Jaune

Enfin, nous voilà en sûreté sur l'autre rive. Nous y sommes guidés par le plus joyeux Tibétain que nous ayons rencontré : c'est un bonhomme de soixante-dix ans, à la figure de vieux vigneron bourguignon — il semble même que son nez bourgeonne légèrement, — avec lequel nous sommes tout de suite devenus amis intimes. Il s'assied sur nos pliants, goûte notre thé dans nos timbales, fouille dans nos cantines, et, ravi de faire croire qu'il sait le français, nous imite en appelant nos boys d'une voix retentissante : « Boy-Boy ». Nous lui décernons à lui-même ce beau nom.

Décidément les Nomades avaient raison de préparer ^{p.287} leurs tentes, et il faut croire que la prédiction du temps se fait plus exactement au Tibet qu'en Europe. La température s'adoucit sensiblement, un joli soleil se montre, et voici toutes les marmottes qui apparaissent. Leur nombre est extraordinaire ; partout où le terrain est sec et meuble, on le voit couvert des grandes taupinières, généralement à plusieurs issues, qui sont la demeure de ces animaux. Jusqu'ici, à cause du froid, nous ne les avons guère vus eux-mêmes, mais, en même temps que les Tibétains de leurs tanières d'hiver, calquées sur leurs demeures, ils sortent tous à la fois.

Rien de plus amusant que de les tirer : d'une agilité extrême, car elles ont maigri durant l'hiver, les marmottes jaillissent d'un trou, et presque aussitôt s'enfoncent dans un autre ; il faut une rapidité très grande pour arriver à jeter son coup de fusil, et une précision absolue, car, même blessé, l'animal disparaît dans un terrier voisin. Néanmoins, nous aurions trouvé là une ressource réelle, car on sait que la chair de la marmotte est assez bonne, mais aucun de nos hommes ne voulut y toucher, et il fallut renoncer à ce sport agréable, pour ne pas gaspiller inutilement nos munitions. Les canards, fort nombreux, nous procurèrent heureusement des compensations.

^{p.288} Le second jour, nous trouvons la tribu des Keutè déjà installée dans ses campements d'été. Généralement les tentes sont disposées en cercle. La tente des Nomades, noire, faite d'un tissu en poils de yaks, n'est point hexagonale, comme on l'a signalée ailleurs, mais irrégulièrement polygonale ; son

procédé de support, très ingénieux, consiste en perches plantées hors *de la tente*, auxquelles des cordes la relie de telle sorte que tout l'espace intérieur est libre. Les ballots qui constituent la fortune du maître, répartis circulairement, forment comme un bourrelet qui empêche le vent de



Campement d'été

s'engouffrer par-dessous ; la fumée s'échappe par une ouverture centrale, qu'un pan d'étoffe peut aveugler au besoin. Cette tente, très vaste, serait parfaite si l'étoffe n'en était d'une trame si grossière que le soleil et le froid y pénètrent à leur aise.

Notre plan est d'aller sur cette rive, où nous sommes à l'abri de Samsa, jusqu'au confluent du grand Fleuve Jaune, qui n'est plus loin — voilà plusieurs jours que nous marchons parallèlement à lui, à 10 ou 15 kilomètres au plus ; — là un gué nous permettra de franchir le petit fleuve, et de reprendre notre itinéraire prévu, après avoir dépassé la zone dangereuse.

Mais, en tournant la tête, l'un de nous aperçoit sur nos derrières une colonne de feu. Quelque fumeur imprudent a-t-il jeté une allumette enflammée sur l'herbe séchée par ce malencontreux soleil ? En un instant les flammes s'étendent et gagnent toute la prairie. Nous n'avons rien à craindre d'elles, car le vent les chasse du côté opposé, et cependant le danger est grave : même si les tentes et les troupeaux sont épargnés, et nous l'espérons d'après la marche de l'incendie, une étendue considérable de pâturages n'en aura pas moins été dévorée ; c'est un désastre pour les pasteurs, et ils voudront se venger de nous.

Boy-boy, qui n'a pas envie de rester plus longtemps en notre compromettante compagnie, nous entraîne vers la rivière, nous la fait franchir de nouveau par un gué, ^{p.289} et vite il nous tire sa révérence et disparaît avec ses gens aux grandes allures de son cheval.

Nous revoilà sur la rive occupée par le parti Samsa et tout près du point où on nous l'a signalé. Comble de malchance, nous ne pouvons suivre la berge et nous tenir à distance des montagnes qui se sont beaucoup rapprochées : toute cette rive n'est qu'un vaste marécage. Il nous faut donc atteindre le pied des hauteurs où justement doivent être cachés nos ennemis. Nous trouvons heureusement pour camper un asile idéal : une petite presqu'île dans un marais, avec un isthme étroit facile à défendre.

Nous avons bien fait de nous mettre à l'abri derrière le fleuve. Durant la nuit s'élèvent de tous les points de la plaine des aboiements incessants, qui

témoignent d'une agitation insolite : sans doute les guerriers se concertent pour nous attaquer. Nous sommes à l'abri d'une surprise dans notre presqu'île, mais gare à demain !

Dès l'aube nous levons le camp et nous éloignons en hâte. Entre la base des montagnes et les marécages, il y a juste la place de la piste, et l'ennemi qui le sait a toute facilité pour nous attendre à l'endroit propice. Aussi procédons-nous avec la plus extrême prudence, protégés par des patrouilles en tête, en queue et sur le flanc droit, à gauche la vue s'étendant à l'infini sur les marais. A chaque coude de la sente qui contourne un éperon de la montagne, nous attendons que nos éclaireurs, grimpés en rampant sur la crête, nous aient signalé que la voie est libre. Et puisque notre fortune nous offre l'occasion de voir des soldats chinois en action de guerre, il faut le reconnaître, ils manœuvrent à merveille, utilisant au mieux le terrain sans être vus, et il est impossible de désirer un service de sûreté en marche mieux exécuté, sans qu'il soit besoin de leur rien dire. Et une fois de plus j'admire l'étrange aveuglement de ceux qui refusent au Chinois toute vertu guerrière.

Ces précautions ne sont pas de trop ! Tout à coup nos éclaireurs de tête font signe d'arrêter ; l'un d'eux ^{p.290} revient au galop nous annoncer que deux cents cavaliers de Samsa sont là, embusqués dans un ravin devant lequel il nous faut passer.



La mission s'arrête devant l'embuscade

Désagréable situation ! Forcer le passage avec nos quatorze fusils, il n'y faut guère songer ; reculer, encore moins, car nous retomberions chez les tribus incendiées ; à droite les montagnes et le territoire de nos agresseurs, à gauche les marécages. Pas d'hésitation : ce sont les marécages qu'il faut choisir ; nous ne sommes pas absolument sûrs d'y rester, tandis que partout ailleurs...

Et nous voilà pataugeant dans les prairies inondées, tâchant d'éviter les trous profonds et plus encore les tourbières. Tous nos hommes de pied marchent devant, dispersés sur un grand front et éprouvant le sol, afin de trouver le passage le moins dangereux pour les cavaliers et les yaks. Cela n'empêche qu'à chaque instant quelque bête n'enfonce et, dans ses efforts pour se dégager, ne tombe sur le côté avec sa charge ou son cavalier. Quelle

peine ensuite pour la retirer de la vase ! Des ruisseaux venus de la montagne, ne trouvant plus de pente pour s'écouler, tracent des méandres profonds dans lesquels on risque à chaque instant de disparaître, et qu'on retrouve toujours devant soi.

Interminables marais ! Nous avons pris comme point de direction un contrefort de la montagne qui s'avance en presqu'île au delà de l'embuscade et que nos adversaires ne pourraient atteindre sans se montrer et s'exposer à nos armes à longue portée. Il n'y a guère que trois kilomètres à franchir : nous mettons cinq heures à les parcourir. Quel soupir de soulagement quand nous posons le pied sur la terre ferme !

Et quelle joie aussi nous attend là ! De la hauteur nous apercevons enfin ce Fleuve Jaune qui est notre but, et que toutes les cartes portent à cent kilomètres plus loin. Nos renseignements ne nous ont pas trompés, et la découverte qu'ils nous promettaient est obtenue. Voilà qui nous paie ^{p.291} en un instant de toutes nos fatigues et nous fait oublier le danger qui nous menace encore. N'attendons pas pour assurer scientifiquement ce résultat, car qui sait où nous serons demain ! Il va être midi, le soleil brille : le théodolite est installé et Fleurette fait le point, multipliant les observations de hauteurs conjuguées ¹.

Dès qu'il a fini nous repartons, suivant cette fois la terre ferme. Mon inquiétude n'a pas diminué, car nos ennemis ne doivent pas avoir renoncé à saisir une proie si facile et si tentante ! Mais voici, que, parvenue sur une colline, notre avant-garde pousse des cris et nous appelle : nous accourons, et un spectacle saisissant frappe nos regards. Dans la plaine à nos pieds s'avance une armée, une armée innombrable de sombres yaks et de cavaliers aux longues lances étincelantes. Leurs escadrons forment des groupes compacts qui se suivent à courts intervalles. ^{p.292} Leur colonne descend de la crête opposée, toujours de nouvelles masses apparaissent, sans fin.



La grande caravane du Koukou-noor

¹ De ces observations calculées, à notre retour par le Bureau des Longitudes, ressort bien que le Fleuve Jaune s'avance vers l'est 95 kilomètres plus loin qu'on ne le supposait. Cela modifie entièrement l'aspect de la région, puisqu'un grand fleuve coule en de larges plaines là où on supposait des massifs escarpés.

A la joie exubérante de nos hommes, nous devinons c'est la Caravane, la grande caravane du Koukou-noor. Chargée des peaux et des fourrures échangées contre le thé qu'elle a porté, elle revient, par un hasard providentiel, un mois plus tôt qu'on ne l'attendait, à point nommé pour nous sauver. Car ce sont des alliés : Chinois ou Tibétains de Song-Pan-t'ing, ils courent dans le désert les mêmes risques que nous, et leurs marchandises vont exciter les convoitises des mêmes agresseurs ; nos hommes les connaissent tous, et c'est comme des frères qui se retrouvent au sortir d'un naufrage que nous nous abordons. Tout de suite la tête de la caravane fait halte, et nos deux camps s'élèvent contigus, cependant que, interminable, la file des yaks continue à descendre de la hauteur.

Mais que les effusions ne nous fassent pas oublier les affaire sérieuses ! nous mettons les chefs au courant de la situation. A peine disent-ils quelques mots à ceux qui les entourent. Bientôt un cavalier sort des tentes, puis deux, puis dix, puis cent ; silencieusement, au grand galop de sa monture, la lance au poing, chacun fend l'espace vers un but que nous ne discernons pas encore ; en quelques minutes ^{p.293} plus de deux cents guerriers se trouvent rassemblés à un kilomètre en avant du camp, groupés en deux escadrons qui, tout de suite, précédés de patrouilles, s'en vont à la recherche de l'ennemi.



Rassemblement des cavaliers

La belle manœuvre, exécutée avec quelle souplesse, quel silence, quelle soudaineté ! Comme elle révèle l'habitude de la guerre, des coups de main subits ! Point d'ordres bruyants, point d'explications : un mot jeté tout bas, et voici l'armée en bataille. Qui vient au désert, fût-ce pour commercer, ne peut être qu'un professionnel et un amoureux des aventures : Tibétains et Chinois, tous ceux que nous y avons rencontrés paraissaient échappés des pages de Gustave Aymard et de Fenimore Cooper.

Pendant ce temps le camp a achevé son installation. C'est une ville, avec ses rues et ses places. La caravane est divisée en trente groupes dont la place respective est toujours observée. Chacun forme un quartier, composé d'un certain nombre de tentes ; aux angles un bastion est construit avec des charges de peaux, empilées les unes sur les autres de manière à constituer un rempart rectangulaire : un poste y veillera toute la nuit, secondé par une escouade de ces terribles molosses qui ne laissent même pas approcher les voisins. D'ailleurs plusieurs patrouilles ^{p.294} ont occupé au loin les passages dangereux,

et avant l'aube un escadron repartira pour se tenir prêt à recevoir l'ennemi, si à la faveur de l'obscurité il a réussi à s'approcher.



Un bastion du camp

Toute la nuit, assis sur des ballots de peaux, dans l'âtre fumée qu'exhalent les feux qui brûlent sous chaque tente, nous devisons avec les rudes coureurs d'aventures. Brèves sont leurs paroles, mais combien chaque détail est évocateur !

En raison du conflit avec les gens de Samsa, la plupart des riches négociants de Song-Pan-t'ing ont reculé devant la crainte du pillage, et la caravane ne comprend que deux cent cinquante cavaliers et quinze cents bêtes, au lieu du double qu'elle a d'habitude. A l'aller, bien qu'elle n'ait fait que longer le territoire de Samsa, un parti de cavaliers est venu réclamer un tribut exorbitant : il y a eu bataille. La caravane a réussi à passer, tuant une dizaine d'hommes à l'ennemi et en perdant autant ; mais, pour revenir, elle a fait un grand détour afin d'éviter ce territoire, et c'est ce qui nous a valu sa rencontre, car ce n'est pas sa route habituelle. Assurément c'est contre elle qu'est dirigée l'embuscade dans laquelle nous avons failli tomber, et en fait, c'est nous qui la sauvons en la prévenant.

La caravane se met en marche au petit jour. C'est merveille de voir avec quelle rapidité cette ville et ces remparts ont été démolis et chargés sur les yaks. Mais pourquoi la colonne prend-elle une direction presque opposée à celle qu'elle devait suivre ? C'est qu'elle ne tient aucunement à affronter le combat, surtout dans les fâcheuses conditions où nous nous trouvons hier, resserrée, en une file immense et sans force, entre les marais et les montagnes propices aux surprises. Risquer le combat pour conquérir des trésors, à merveille, mais fuir pour les conserver, mieux encore ! Aussi la caravane, changeant de route, va-t-elle exécuter précisément la même manœuvre que nous, et mettre le petit fleuve entre elle et les pirates.

Le gué vers lequel elle se dirige est à peine à six cents ^{p.295} mètres du confluent. Le Petit Fleuve engourdi par ses sinuosités à travers une plaine sans pente, n'a plus la force de pénétrer dans le Grand Fleuve, un peu plus rapide et qui le refoule ; aussi le limon en suspension dans ses eaux dormantes se dépose-t-il en plus grande abondance dans ce dernier parcours, et le lit est-il presque barré par les dépôts.

Le passage dure trois heures. Toutes les précautions d'ordre militaire sont prises pour parer à une attaque sur l'une ou l'autre rive. Les groupes passent successivement, attendant pour s'engager dans la rivière que leur prédécesseur ait occupé une position favorable sur la berge opposée.



Passage de la grande caravane ...

Que le spectacle soit pittoresque au plus haut point, on le devine. Mais comment rendre l'effet que produit cette scène de vie intense au milieu de l'immensité immobile qui l'encadre ? Dans ce contraste se manifeste d'une façon saisissante le mystère latent qui fait le charme étrange du désert.



... au confluent du grand et du petit Fleuve Jaune

Où n'existent ni maisons, ni routes, ni champs, par quel prodige se trouvent aujourd'hui rassemblés tous ces hommes ? On saisit là que des forces secrètes actionnent les communautés minuscules qui semblent comme noyées dans l'espace et privées de vie sociale. Leur apparente inertie cache des ^{p.296} combinaisons à longue échéance, tout un faisceau de dispositions, parfois séculaires, qui tout d'un coup produisent l'explosion par laquelle le silence et l'immobilité sont un instant rompus. Aujourd'hui c'est le passage de cette caravane ; dans six mois, dans un an, il en viendra d'autres. En vue de cet événement des alliances se nouent, des embûches se préparent ; chacun calcule ce qu'il pourra tirer de l'échange ou du coup de force, et les troupeaux se multiplient, et s'aiguisent les fers de lance.

Cette caravane, c'est le grand ressort du désert. Qui ne l'a pas rencontrée ignore le mécanisme caché et ne voit que la trompeuse surface.

Mais même ce mystère surpris ne suffit point à expliquer l'émotion, en quelque sorte sacrée, qui remue nos cœurs et ne s'effacera point de nos

mémoires. C'est une vision des premiers âges de l'humanité que nous avons sous les yeux. Ces savanes, ces monts aux neiges éclatantes, ce fleuve immense, rien n'a changé depuis le commencement du monde, rien ne porte la marque de l'homme : la nature ^{p.297} ignore encore qu'elle puisse avoir un maître ; et ce peuple en marche, à peine couvert de dépouilles d'animaux, mais armé de glaives et d'épieux, avec ses yaks puissants et informes comme les espèces disparues, c'est une horde préhistorique. O désert ! ta majesté ne réside point dans l'immensité de l'espace : souvent tes horizons sont courts et médiocres tes paysages ; mais ton infini est dans la durée. Sur toi les siècles passent sans marquer leur empreinte. Tu es toujours jeune, désert, et par toi l'homme aussi reste jeune, tel qu'aux premiers jours. Nous te devons les derniers Barbares, pareils sans doute à ce que furent nos pères : grâce à toi nous pénétrons plus profondément en nous-mêmes et, sous les acquisitions de la civilisation, croyons sentir tout au fond remuer l'âme ancestrale.

Mais déjà la vision commence à s'effacer : la masse des yaks sombres, les guerriers aux longues lances, tout cela s'écoule, s'allonge, s'effile : l'immensité l'absorbe. Encore quelques meuglements lointains, quelques éclairs de lances au sommet d'une colline : le désert a repris son visage éternel...

@

CHAPITRE XII

AGRESSION DES TIBÉTAINS.
ARRIVÉE A LHABRANG.

@

p.298 Et maintenant notre but était atteint : nous avons découvert le Fleuve Jaune dans la seule partie de son cours capricieux restée inconnue, ce qui permettrait, avec les données rapportées de leur côté par nos émules allemands, d'établir définitivement les bases du système hydrographique et orographique de la région.

A nos successeurs nous laisserions d'ailleurs une part enviable : celle de l'étude de l'énorme massif qui commence sur l'autre rive et qui est un des plus formidables du monde. Célèbre au loin, son nom est écrit par les géographes : *Amné Matchine* ou encore *Matgyen*. Je me permets d'en proposer une nouvelle forme, celle des Nomades qui entourent cette chaîne et l'ont sans doute baptisée : *Anié Matchi*. Dans leur langue *anié* veut dire ancêtre, et *Matchi* est le nom du grand Fleuve Jaune¹ ; cette appellation signifie : l'Ancêtre du Matchi, et c'est la croyance universelle que ce massif contient les sources principales, placées jusqu'ici dans les lacs Nyoring-So et Doring-So.

Sans garantir la vérité de ce renseignement, je le donne comme aussi positif que possible dans la bouche des indigènes, et partant digne d'être contrôlé. Anié Matchi est pour les Tibétains nomades ce que Chonolévo est pour les Lolos : la personnalité la plus importante du pays. Il est toujours présent à la pensée et dans les discours, et chacun sait tout ce qui le concerne.

Nous allons maintenant nous diriger vers la grande lamaserie de Lhabrang. Je savais que nous trouverions p.299 sur cette route de curieux problèmes géographiques et ethnographiques à résoudre ; il nous faudrait traverser les immenses territoires appartenant à la lamaserie, et pourtant habités par les nomades : nous pourrions ainsi étudier l'organisation de ces grands domaines ecclésiastiques et voir comment leur existence peut s'accommoder de la présence de tribus indisciplinées et pillardes.

Déjà nous pouvons prendre contact avec les lamas. Au près du confluent, caché dans un des replis de la montagne, s'élève le couvent de Tchaga-Weisiong, en relations cordiales avec Lhabrang, quoique indépendant. Nous faisons connaître aux moines notre désir de les visiter, mais ils refusent nettement de nous recevoir, et notre envoyé, fils d'un des principaux notables

¹ On le prononce aussi Matcheu, mais non Matchou comme en tibétain ordinaire.

de la région, prétend même avoir été frappé pour l'audace d'une pareille commission. C'est un début encourageant !

Nous quittons le territoire des Dzorguè pour entrer sur celui de la tribu de Lhardé. Elle comprend quatre villages ; déjà la plupart des habitants sont sous la tente. Une lamaserie s'élève sur la montagne.



Campement d'été de Lhardé

p.300 Tout de suite, à propos des moindres détails, les difficultés commencent. Nous en avons l'explication le lendemain : le supérieur du couvent, auquel nous annonçons notre visite, prétexte la règle de son ordre pour ne pas nous recevoir, mais en même temps il se plaint que nous ne lui ayons pas envoyé de cadeaux. A quel titre, puisque nous ne sommes pas ses hôtes ? Mais à titre de représentant de Lhabrang, propriétaire du pays.

Les nomades ne sont que les locataires du sol. En cette qualité ils paient une redevance en bestiaux, beurre et lait ; pour le reste ils sont parfaitement libres. Mais c'est ici que triomphe l'esprit d'organisation et de suite : Lhabrang a dans le centre de chaque tribu un couvent, où réside un lama chargé des intérêts temporels de la communauté ; soutenus par toutes les forces de leur ordre, au courant des affaires de tous les particuliers chez lesquels les religieux vont réciter des prières, ces lamas sont en fait les véritables chefs de ces tribus d'allure si indépendante.

Nous nous en apercevons facilement. Quelques moines sont continuellement dans notre camp, l'air amical, et nous n'osons les chasser, pour ne pas provoquer une rupture éclatante ; mais il est visible qu'ils sont là pour tenir à distance les indigènes qui pourraient nous vendre quelque chose ou nous offrir leurs services. Seul notre hôte tient bon, car il est l'ami et le correspondant ordinaire du chef de nos convoyeurs tibétains.



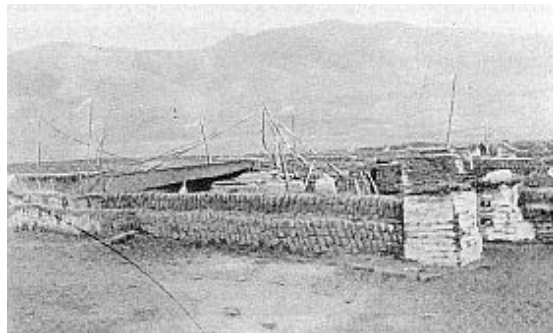
Lamas en visite dans notre camp

Mais voici précisément le chef de notre caravane, Renzé, qui vient nous trouver : ses yaks sont épuisés ; nos étapes ont été trop fortes, il aurait fallu

faire des arrêts plus longs, pour qu'ils eussent le temps de trouver leur nourriture sous la neige ; bref, ils ne peuvent continuer. Nous nous récrions : il s'est engagé, par traité passé devant le préfet, à nous conduire jusqu'à Lhabrang. C'est juste, aussi va-t-il nous procurer une autre caravane, aux mêmes conditions de prix : c'est notre hôte qui la fournira.

Cela ne fait pas du tout notre affaire. Les convoyeurs ^{p.301} de Song-Pan-t'ing sont tenus à nous être fidèles par la crainte d'un châtement de la part des autorités chinoises, que nous avons fait intentionnellement intervenir ; qui, au contraire, empêchera notre nouvelle caravane de nous planter là au premier détour ? Cependant il est exact que les yaks de Renzé ne tiennent plus debout, et il ne serait pas impossible qu'avec eux nous restions en détresse dans les neiges. Force nous est donc d'accepter la combinaison, mais avec la garantie que Renzé, de sa personne, nous accompagnera jusqu'à Lhabrang, et que là seulement nous lui paierons la somme convenue. A lui de s'arranger pour que les remplaçants qu'il nous fournit tiennent leurs engagements.

Les villages de Lhardé présentent le même dispositif que tous ceux rencontrés précédemment, mais avec une différence essentielle : le bois manquant absolument, il est impossible d'élever les fameuses taupinières de terre, faute de pouvoir les soutenir par une charpente ; si bien qu'au centre des remparts on trouve tout simplement... une tente. Curieuse antithèse, cette tente, symbole de la vie nomade, entourée de murailles, protection de la vie sédentaire !



Village d'hiver de Lhardé

^{p.302} Tout étant réglé et notre habituelle moisson de renseignements réunie, nous reprenons la marche. Avec notre ancienne caravane nous laissons un de nos soldats chinois dont le cheval est mort et qui lui-même est trop fatigué pour nous suivre. Mais dix guerriers, parents ou serfs de notre hôte, vont nous escorter, et ce sont de rudes gars, à l'air hardi et farouche.

Nos vingt nouvelles bêtes de somme sont mille fois plus indociles que les premières. Celles-ci étaient des « pien-nieou », croisements de yak et de bœuf domestique, qui sont plus facilement domestiqués et pour cela utilisés de préférence dans les caravanes. Maintenant nous avons de vrais yaks, bêtes énormes et fougueses qu'on n'élève guère que pour leur lait, leur viande et

leur poil, mais qui se montrent intraitables quand il s'agit de les bâter. Cela va à peu près bien pendant l'opération, car on les attache par les naseaux aux cordes qui servent à les parquer la nuit ; mais, à peine lâchés, ils secouent leurs charges, les renversent, et se sauvent à travers la plaine traînant derrière eux, toujours attachées par leurs cordes, nos malheureuses ^{p.303} cantines qui bondissent avec un bruit affreux : c'est une vraie débandade. Je laisse à juger si nos bagages se trouvent bien de ce régime, chaque jour renouvelé.

Il est bon de mentionner que nulle part chez les Nomades on n'emploie de bât, ainsi qu'on le fait dans le reste du Tibet. La bête porte seulement sur le dos un mince matelas ; chacun des colis y est successivement placé et brêlé par des cordes, de manière que finalement ils se fassent équilibrer, soit par leur poids soit par la hauteur de leur point d'attache. Le large dos du yak se prête à ces combinaisons, auxquelles les Tibétains sont étonnamment habiles et prompts.



Dans la vallée du Fleuve Jaune

Nous abandonnons bientôt la vallée du Fleuve Jaune, que nous voyons dans le lointain continuer vers l'ouest la série des méandres étonnants qui l'ont amené vers l'est. Vraiment, « ce fleuve est un errateur », suivant une pittoresque expression de M. Tafel, dont l'équivoque définit à merveille ce cours qui erre et trompe. Que de fois encore avant Pékin nous retrouverons ses coudes capricieux !

^{p.304} Nous voici maintenant rentrés dans les montagnes. Nous allons suivre à peu près la ligne de partage des eaux entre le bassin propre du Fleuve Jaune et celui d'un grand affluent, la rivière de Tao-Tcheou, qui coule vers l'est et ne rejoindra le fleuve que beaucoup plus tard, au delà de Ho-Tcheou. Nous allons couper des sources très nombreuses, étonnamment emmêlées, et ce ne sera pas un petit travail que de débrouiller leur écheveau.

Nous savons que nous allons retrouver la neige sur les sommets qu'elle ne quitte guère, mais nous pouvons espérer qu'elle ne nous assaillira plus, car nous sommes au 15 mai. Vain espoir ! Il semble que l'hiver recommence : la neige tombe avec fureur, fouettée par un vent furieux, et en peu de temps il nous devient complètement impossible d'avancer. Nous sommes contraints de nous arrêter là même où nous sommes, un ravin étroit et en pente raide où il ne se trouve pas un pouce de terrain plat. Nous nous gîtons en hâte sous nos

tentes dressées Dieu sait comme ! Par bonheur nous avons avec nous une provision d'argol, sans quoi nous mourrions de froid. Toute la nuit la tourmente sévit.



Campement de la mission

Au petit jour une accalmie se produit, et nous nous hâtons de sortir de nos tentes où le froid, le claquement des toiles mal tendues secouées par le vent, et la crainte de les voir emportées nous ont empêchés de fermer l'œil. Nous cherchons du regard nos Tibétains pour leur faire bâter leurs animaux. Pas de Tibétains ! Se sont-ils enfuis ? Mais non, leur yaks sont là, et même voici leurs lances immenses fichées dans le sol. Où sont-ils donc ?

Au pied même des lances la neige remue ; dans l'épais tapis nous distinguons alors des renflements, une sorte d'amoncellement : ce sont nos Tibétains, qui dorment comme des bienheureux. Ah ! ils n'ont pas besoin de tentes, eux ! défaisant leur ceinture, ils ont laissé tomber jusqu'aux pieds leur capote qu'elle retenait aux genoux, ils ont relevé le collet jusqu'aux oreilles, rabattu le bord frisé de leurs ^{p.305} chapeaux, et, leur corps nu ainsi enveloppé, ils se sont paisiblement étendus dans la neige, lui laissant le soin de leur former un chaud édredon. Trop chaud même ! Quand, à nos appels, ils se réveillent, leur premier soin est de rejeter leur capote, et de baigner leur torse dans la bise cinglante.



Heureux Tibétains ! Pour eux l'aquilon est un doux zéphir, la neige un lit moelleux et confortable. Quelle adversité pourrait les frapper ? Ainsi bâtis, ils bravent le sort, et, comme nos pères les Gaulois, ne craignent même pas que le ciel vienne à tomber sur leur tête : leurs lances sont là pour le recevoir

Pour leur nourriture, quelques pincées de thé, trois poignées de farine et un peu de beurre, voilà nos gens rassasiés. Mais encore faut-il de l'eau chaude, et, pour la faire chauffer, du feu. Ah ! Père Huc, auteur d'une si ^{p.306} impeccable classification des argols, vous êtes impardonnable d'avoir omis le détail le plus essentiel. Il importe assurément de savoir que la crotte de bique brûle mieux que la bouse de yak et celle-ci que le crottin de cheval, et nous vous sommes reconnaissants de nous l'avoir appris. Mais ce ne sont là que notions purement abstraites et bonnes pour des savants de cabinet : car en fait, quand il est imprégné de neige, le meilleur de ces combustibles ne vaut rien. Seul le *soufflet* peut arriver, après quels efforts ! à le faire brûler.

Rien ne plus original que ce soufflet : un tube de fer auquel est adapté un sac de peau ouvert. L'opérateur assis par terre, le soufflet entre ses jambes, ouvre largement le sac, pour que l'air s'y engouffre ; puis, brusquement, par un tour de main spécial qui croise ses deux avant-bras, il referme l'ouverture en l'appliquant sur sa jambe gauche ; l'air enfermé et comprimé s'échappe alors par le tube. Je ne sais si ce mouvement apparaîtra facile : en réalité, il demande une habileté remarquable ; entre les mains d'un novice l'ouverture mal close laisse fuir l'air, le sac reste dégonflé et la soufflerie ne fonctionne pas. Notre maladresse eût été une raison de plus pour avoir un grand nombre de ces précieux appareils, et cependant pour nous-mêmes et nos serviteurs nous n'en possédions qu'un seul ! Que nos successeurs profitent de notre cruelle expérience !

Mais la préparation du thé m'entraîne sans transition vers un sujet plus noble. Dès que l'eau est chaude, avant de la verser sur le thé, un Tibétain en prend à trois reprises quelques gouttes dans son écuelle et les lance vers trois points de l'espace, en récitant à chaque fois une prière assez longue. Pour qui ces libations ? En l'honneur des Esprits des Monts qui sont dans ces trois directions, et, avant tout, du Génie d'Anié Matchi.

Le colossal massif d'Anié-Matchi, d'autant plus frappant qu'il est entouré des molles plaines du Fleuve Jaune, est un véritable Olympe. Un dieu formidable, Anié-Matchi-Ponra, y tient sa cour. Il a sous ses ordres 360 feudataires, ^{p.307} 1500 officiers et un nombre incalculable de soldats. Rien ne lui résiste. C'est lui que l'on prie quand on part en guerre : on brûle en son honneur des branches de sapin, cherchées au loin et enduites de beurre.

Mais Bouddha ? Comment s'accorde-t-il avec Anié-Matchi-Ponra ? On l'ignore et n'en prend nul souci : leur domaine n'est pas le même. On prie le premier pour être heureux après la mort : c'est l'affaire des lamas et des vieillards. Mais au second on demande la réussite sur cette terre : des troupeaux abondants, le succès d'une expédition de pillage, etc. Bouddha ne récompensera que les gens vertueux, mais Anié-Matchi-Ponra n'a cure de la morale : il aide ceux qui le prient et font monter vers lui la fumée odorante de la résine et du beurre grésillant. C'est un guerrier : il est à cheval, et porte une lance, un sabre... et un fusil !

Un dieu armé d'un fusil ! Trait admirable ! Les dieux d'Homère portaient l'armure de leur temps ; ceux d'aujourd'hui sont pourvus d'armes nouveau modèle : l'humanité est toujours la même ! Mais je crois bien que c'est la première apparition du fusil dans la mythologie.

Cependant la neige avait cessé de tomber. Nous avançons à travers une série de vallées creusées dans des montagnes de grès dont les parois sanglantes contrastaient d'une façon saisissante avec la neige immaculée.

Enfin nous débouchons dans la magnifique vallée de Sérutchong, habitée par la tribu des Tatseu, et nous regardons, pleins d'étonnement, les tentes qui parsèment la plaine. Elles ne sont plus polygonales et noires, mais bien drons et blanches, d'une forme parfaitement connue : c'est la yourte mongole, et c'est une horde mongole qui est devant nous.



Campement d'une horde mongole

C'est bien ce que nos renseignements nous avaient fait supposer ; cependant, malgré ce nom de Tatseu — Tartare — qui pouvait être une simple homophonie, malgré la différence de langage et de mœurs annoncée, nous avons peine à croire que des Mongols se trouvassent ainsi en ^{p.308} plein territoire tibétain, et c'était en partie pour vérifier ce fait surprenant que nous avons choisi cet itinéraire.

On a bien souvent décrit la yourte. Son originalité vient de ce que les couvertures de feutre blanc qui la composent sont assujetties par deux



YOURTE MONGOLE

montures pliantes en bois. Celle qui supporte le toit est une véritable armature de parapluie, sans manche : les lattes disposées en rayons qui la composent peuvent se replier l'une contre l'autre comme des baleines ; leurs extrémités

s'appuient sur le corps cylindrique de la tente. Celui-ci est maintenu par un treillage de lattes croisées entre elles en forme de losanges à charnières, pouvant s'allonger et s'élargir à volonté, ou se resserrer en occupant très peu de volume. Ces ingénieuses dispositions permettent un montage et un transport faciles de la tente.

Il faut encore citer une particularité curieuse : en outre de la portière mobile en feutre, ces tentes ont une vraie porte à deux battants, soit en bois soit, à son défaut, en feutre tendu par des lattes, avec encadrements et seuil de bois comme dans une maison.

A moins que l'installation ne soit trop passagère, les Mongols élèvent aussitôt au centre un fourneau en terre analogue à celui des Tibétains, mais avec un seul foyer. Comme chez ceux-ci, le fourneau allongé sépare la tente en deux parties réservées aux hommes et aux femmes, mais ^{p.309} ici c'est le côté gauche qui est celui des hommes. L'autel est tout pareil à celui des Tibétains, mais il y a en plus, dans beaucoup de tentes, de petits dressoirs et des bahuts, mobilier qu'on ne s'attend guère à trouver chez des nomades.

Les Mongols ont la tête complètement rasée, avec, au sommet, une petite tresse minuscule, la tresse caractéristique de leur race qui l'a imposée aux Chinois. Quant au costume, ce n'est point celui des Mongols de Mongolie, mais bien celui des Tibétains nomades, capote de peau, bottes et bonnet fourré, orné d'un gland ; cependant il vient s'y ajouter une pièce que les civilisés s'accordent à juger indispensable, mais considérée comme fort superflue au Tibet : un court pantalon. D'ailleurs, cette concession faite à leurs traditions, ils trouvent délicieux d'aller comme les Tibétains, le torse à l'air, et hommes et femmes rejettent fréquemment leur capote jusqu'à la ceinture.

Et leur type, il faut l'avouer, est tout à fait le même que celui des Tibétains nomades, c'est-à-dire nullement « mongolique » : les yeux ne sont pas obliques ni bridés, les orbites sont profondes, le nez accentué, la face ovale, parfois triangulaire. Se sont-ils transformés par des unions avec les Tibétains, ou bien au contraire ont-ils introduit ce type différent de celui des Tibétains sédentaires ? Car, nous le verrons plus tard, beaucoup de Mongols de Mongolie ont ce ^{p.310} même type fin et passablement caucasique, si éloigné de celui auquel bien injustement on a donné leur nom.

Ces Mongols nous accueillent hospitalièrement, mais ils ne savent que leur langue, que personne chez nous ne connaît : cela rend la conversation difficile. Comme ils ont un roi qui réside en ce moment à Lhabrang, où nous pourrions trouver les interprètes nécessaires, nous ne nous attardons pas.

Par une étonnante brèche de trois mètres à peine de large, qu'ouvre un ruisseau, nous entrons dans le cœur même de la montagne ; nous y trouvons bientôt un vallon en pente assez raide, bordé et parsemé de blocs de porphyre d'un effet merveilleux. Et comme si le décor ne se suffisait à lui-même, voici

qu'une troupe magnifique débouchant derrière nous de l'étroit défilé, nous dépasse et vient garnir la scène.

Ce sont des lamas, escortés de jeunes moines et d'hommes ^{p.311} d'armes. Ils ne portent pas l'habituel vêtement monastique, mais des costumes de voyage aussi variés que riches, casaques de soie jaune, gilet tissé d'or,



Lama en voyage

écharpes écarlates, grand manteau pourpre ; ils ont sur la tête le chapeau de cardinal, laqué d'or à la surface supérieure, de rouge en-dessous, et portent gaillardement la lance, car les serviteurs de Dieu ne sont pas à l'abri des brigands : on croirait voir l'armée du pape Jules II. Aux rayons du soleil déclinant qui fait encore mieux éclater le rouge violacé du porphyre au milieu du gazon tendre et des plaques de neige, quelle vision féerique que tous ces princes de l'Église pompeusement vêtus et armés en guerre chevauchant dans ce site gandiosément sauvage ! C'est un de ces spectacles d'une beauté invraisemblable, irréaliste, qu'on ne voit qu'au Tibet, et la contrée où ils se produisent spontanément en revêt un caractère auguste et surnaturel.

Mais notre enthousiasme esthétique était fâcheusement tempéré par de noires appréhensions. A la tête de cette troupe splendide marchait le lama gouverneur de Lhardé. ^{p.312} Ni lui ni les siens ne nous avaient salués, et il n'y avait rien de rassurant à voir des gens manifestement hostiles nous précéder sur la route : ce n'était pas un bon accueil que nous préparerai ces fourriers magnifiques.

Ce val de miracle nous avait presque insensiblement conduits à la plus grande altitude que nous ayons atteinte, 4350 mètres, sur le plateau de Tartsong, dominé encore de deux à trois cents mètres par quelques hauteurs. De là la vue plonge dans un dédale de vallées appartenant à différents bassins : après l'artiste, fête pour le géographe !

Mais cette ascension, terminée naturellement dans la neige, était une occasion tout indiquée pour perdre encore deux chevaux, et, le plus grave, c'est que nos hommes tombaient eux aussi. J'aurais dû pour être véridique mentionner à chaque page les troubles que la raréfaction de l'air nous a constamment causés ; un mouvement un peu brusque amenait une suffocation accompagnée d'une sorte de paralysie momentanée, et, pour avoir fait quelques mètres en courant, il est arrivé à tel d'entre nous de rester près d'une

demi-heure avant de recouvrer l'usage normal de son corps. Toute ascension, même lente et douce, était épuisante. Plusieurs de nos pédissèques s'affalèrent dans la neige sans pouvoir se relever, et il fallut de grands efforts pour les amener à l'étape. C'est sans doute à cette même cause que nous avons dû de perdre tant de chevaux ¹.

Nous comptions nous ravitailler en viande dans les nombreux campements d'été que nous rencontrerions sur ^{p.313} l'autre versant. Mais on refusa de rien nous vendre : ordre du beau lama rouge et or.

Enfin nous arrivons en vue de Kortsé, grosse agglomération autour d'une lamaserie. Nous en approchons déjà quand une troupe de cavaliers en armes s'avance et, arrivée en face de nous, s'arrête ; son attitude n'est pas précisément hostile, mais assurée et hautaine : de leurs grandes lances appuyées à terre les guerriers semblent dresser une barrière qu'on ne franchit



Les Tibétains arrêtent la mission

pas. Force nous est bien d'arrêter aussi, et le chef de nos guides se détache pour parlementer. Quelques mots suffisent : les cavaliers font demi-tour et s'éloignent, mais, au lieu de reprendre la marche, nos convoyeurs se mettent à débâter nos animaux et à poser les charges à terre.

Ayant en Afrique traversé des circonstances identiques, je n'avais point de peine à deviner : les cavaliers venaient de signifier à notre caravane l'ordre de nous abandonner à l'instant. J'essaie à peine de les retenir : ils n'écoutent même pas. Faut-il user de force ? Nous sommes sûrs alors d'être attaqués par

¹ Je crois que c'est également aux effets de l'altitude, plus encore qu'aux souffrances endurées, qu'il faut attribuer la surprenante nervosité de notre personnel pendant toute la traversée du Tibet. Sans motif, pour une contrariété insignifiante ou une discussion futile, ils tombaient dans des crises de véritable folie, s'emparaient d'armes et voulaient massacrer leurs compagnons ou se tuer eux-mêmes : « Une fois seulement mourir, pas deux fois mourir », hurlait avec désespoir notre cuisinier, qu'on venait heureusement de désarmer à temps. Il n'y eut pour ainsi dire aucun de nos Chinois ou Annamites qui ait échappé à ce singulier dérangement du système nerveux, d'autant plus remarquable que, dans les intervalles de ces scènes, les Annamites se montrèrent pleins de courage et de dévouement.

les tribus et de succomber. Tant qu'il y a un espoir, temporisons ! J'obtiens, tout juste, que nos bagages soient déchargés sur une petite plate-forme dominant la rivière, où de trois côtés il sera impossible à des cavaliers et difficile à des piétons de nous aborder, et déjà, piquant leurs bêtes de leurs lances pour déguerpir plus vite, nos convoyeurs disparaissent.

Peut-être cependant les gens du village se laisseront-ils amadouer : nous y envoyons le chef de notre escorte avec nos Tibétains. On les renvoie brutalement.

Nous ne sommes pas en brillante posture. Sans yaks, plus de bagages ! Faut-il les abandonner et partir à pied, chargeant de vivres nos montures ? Si c'est nécessaire, nous le ferons, mais ce sera une perte sensible et sans doute inutile, car, puisque les tribus ont résolu de nous arrêter, elles emploieront la force.

Dès lors il n'y a plus qu'un parti à prendre. Nous ^{p.314} savons d'où vient le coup : ici comme dans les villages précédents le lama de Lhardé a annoncé que Lhabrang n'autorisait pas notre passage. Il faut coûte que coûte prévenir la grande lamaserie. Elle a dû être avertie de notre arrivée prochaine par les autorités du Kan-Sou, informées par le vice-roi du Sseu-Tch'ouan. Certainement, aussitôt que le monastère saura que nous sommes là, il enverra des ordres et tous les obstacles seront levés.

Or, nous ne sommes plus qu'à trois étapes de Lhabrang, environ 60 à 70 kilomètres. Quelques cavaliers montés sur nos meilleurs chevaux — et quelques-uns, achetés à Lhardé, sont encore frais — pourront faire ce parcours en un seul jour. Sans doute ils courront des dangers, mais guère plus qu'en restant ici, puisque nous ne sommes pas en état de résister à une agression ouverte, et, si on ne nous attaque pas, il n'y a pas de raison qu'on les attaque non plus. On pourra bien leur barrer la route, comme on vient de le faire ici ; mais ces montagnes sont partout praticables aux chevaux, et un détour leur permettra de passer ailleurs.

Je charge donc le capitaine Lepage de remplir cette mission : il aura avec lui deux Chinois, dont un de nos lettrés qui sera utile à Lhabrang, et deux Tibétains, dont Renzé qui connaît la route. Boyve, toujours prêt à s'exposer, demande à l'accompagner, et j'y consens. Ils vont prendre des vivres pour trente-six heures et de doubles fourrures, car il leur faudra passer la nuit à la belle étoile, et là-bas, pour qui n'est point Tibétain, ce n'est point confortable. Je leur confie une somme d'argent en lingots assez importante pour qu'ils puissent acheter les concours nécessaires.

Fort sagement, Lepage attend l'approche de la nuit, afin que son départ attire moins l'attention et surtout qu'on n'ait pas le temps de se concerter pour le poursuivre avant que l'obscurité n'ait fait perdre sa piste ; il marchera toute la nuit et jugera, le jour venu, s'il y a lieu de continuer ou de se dissimuler jusqu'à la nuit suivante.

Le moment venu, nos camarades s'éloignent ^{p.317} rapidement. Bien que nous dissimulions notre émotion, chacun de nous ressent une réelle anxiété. J'ai eu beau dire que nos compagnons ne courraient guère, à eux six, bien montés et bien armés, plus de dangers, que nous immobiles, avec nos huit fusils pour toute défense : ce raisonnement, juste en théorie et qui m'avait autorisé à les exposer, n'excluait pas les hasards funestes et les rencontres fâcheuses.

En rentrant dans ma tente, j'ai la surprise désagréable d'y trouver le revolver de Lepage : il l'a sorti de sa poche pour la bourrer de l'argent que je lui confiais, et il a oublié de le reprendre. Impossible maintenant de le lui faire parvenir : il est déjà hors de vue. Il a d'ailleurs une carabine automatique à dix coups et un fusil Browning à cinq coups : il faut espérer que cela sera plus que suffisant.

Au milieu de la nuit, une fusillade éclate : nos sentinelles et, après elles, tous nos soldats déchargent leurs fusils avec entrain, je ne sais sur quoi et personne non plus, bien que chacun affirme avoir vu remuer des ombres. L'absence de chiens — bien entendu ceux de nos convoyeurs sont repartis avec eux — est vivement regrettable.

Le lendemain, je songe que le grand étendard chinois confié par le général, qui au début était chaque jour planté sur notre camp à côté du drapeau français, et que je ne vois plus depuis longtemps, nous vaudrait quelque considération : c'est bien le cas de montrer à ces brigands à qui ils ont affaire. « Mais au contraire », répond le sous-officier, « c'est par prudence que je le cache : sa vue ne pourrait que les exciter davantage. » Et c'est pourquoi depuis la première embuscade, il l'a soigneusement rentré. — N'oublions pas que sur les cartes ce pays fait partie de la Chine ! — A merveille ! s'il y a des dangers à braver, que ce soit sous notre drapeau national !

Quelques habitants du village s'approchent, non sans méfiance. Espérant amener peut-être un revirement et en tous cas nous procurer un supplément de vivres, nous les recevons bien, et ils s'approprient. Ils consentent à nous ^{p.318} vendre un peu de beurre, de lait et de délicieuse crème aigre. Cela ne témoigne pas de dispositions trop hostiles... à moins que ce ne soit un prétexte pour observer la disposition de notre camp, en vue d'une surprise : aussi, à la tombée de la nuit, quand nous sommes seuls, fais-je modifier et resserrer l'emplacement des tentes.

Toute la nuit, le vent, le tonnerre et la pluie font rage. On ne voit rien à un mètre. Le Père Dury, Fleurette et moi multiplions les rondes pendant nos heures de quart chaque fois nous trouvons nos sentinelles accroupies, la tête sous la capote, ne songeant qu'à s'abriter contre cette horrible tempête. Nous avons beau les exhorter par les arguments les mieux sentis, le pied et la canne, à remplir plus consciencieusement leur devoir, à la prochaine ronde nous les retrouvons de même. Nous ne pouvons cependant les passer par les armes !

Au matin, stupeur générale ! On a volé dans la tente où couchent le Père et Fleurette divers objets, dont deux appareils de photographie, et dans la mienne une petite caisse contenant des objets de cadeaux et notre réserve de cartouches et, même ma propre carabine, déposée à côté de moi, à portée de ma main ! Les cordes maintenant le bas de nos tentes ont été coupées, c'est par là que les objets ont été attirés au dehors ; le bruit effroyable et continu du vent dans la toile et du tonnerre aura détourné notre attention.

Nous restons consternés : ou bien nos sentinelles sont de connivence avec les brigands, ou bien ceux-ci sont d'une adresse et d'une audace inimaginables, et dans les deux cas nous sommes à leur merci. Dorénavant nous monterons nous-mêmes la garde à tour de rôle, mais ce succès aura sans aucun doute accru encore l'audace de nos ennemis.

La journée du lendemain se passe sans amener le moindre changement, avec les mêmes visites d'indigènes qui peut-être sont nos larrons de la nuit dernière et préparent quelque nouveau coup. Un divertissement nous est ^{p.319} cependant offert pour charmer notre ennui : plus de cinquante lamas à cheval, dont plusieurs de très haut rang que signalent des parasols d'honneur en soie jaune portés derrière eux, défilent de l'autre côté de la vallée avec une multitude d'hommes d'armes et de yaks chargés. Ils vont en pèlerinage à Lhassa.

Vers le soir, quelques cavaliers entrent au camp d'un air amical qui semble annoncer du nouveau. Ils s'asseyent avec nos gens, boivent du thé, causent de la neige et du beau temps, et, après une heure, estimant qu'ils ont suffisamment montré qu'ils ne sont pas de ces gens agités et dépourvus de *self control* qui ne savent supporter le poids d'une mission, ils tirent un papier. C'est un mot de Lepage !

« Malgré des rencontres fâcheuses qui nous ont causé beaucoup de retard, nous sommes à mi-chemin de Lhabrang. J'ai rencontré une caravane qui conduit à Kortsé des charges et devait revenir à vide : je l'ai engagée pour votre service et c'est son chef qui vous remettra ce billet. » Ainsi nous avons une caravane ! Où est-elle ? Mais tout près, les yaks paissent : demain à l'aube on chargera nos bagages. Nous voici tout à la Joie ! pourvu que dans la nuit, les gens de Kortsé ne modifient pas les dispositions de nos nouveaux amis.

Mais non, au jour ils arrivent, les bagages sont chargés et nous voilà en route. Notre piste passe devant le village de Kortsé, dressé sur un petit plateau,



Village de Kortsé

au confluent de deux vallées : les lamas étonnés sortent pour nous voir. Beaux joueurs de part et d'autre, nous échangeons des paroles aimables. Parmi eux se trouve un somptueux cavalier, chef de la tribu de Songkourt : c'est lui qui a escorté jusqu'ici les lamas que nous avons vus hier. Il n'est plus vêtu — ou mieux dévêtu — à la mode des Nomades, mais porte culotte, casaque et manteau en bourre de soie de couleurs brillantes : on sent qu'il vient de lieux plus confortables, et que nous ne sommes plus loin de notre salut.

Nous marchons environ trois heures. Il va sans dire ^{p.320} que nous avons l'œil ouvert. Tout à coup, regardant en arrière, j'aperçois une forte troupe de cavaliers qui s'approche à grande allure et disparaît cachée par un mamelon. Je fais en hâte serrer tout notre monde en avant des yaks — puisque le danger vient par derrière ; — chacun prend son fusil à la main.

Les cavaliers reparaissent en haut de la côte, et, poussant des cris perçants, chargent à toute allure, la lance en avant, sur deux lignes en bataille l'une derrière l'autre à cinquante pas.

« Faut-il ouvrir le feu ? » me demande-t-on. Mais non, je défends de tirer. Avec nos huit fusils à répétition nous pourrions exterminer les 80 ou 100 cavaliers qui arrivent, mais ensuite ? Sans aucun doute nos caravaniers, inquiets pour eux-mêmes, trouveraient moyen de nous fausser compagnie, et nous serions à la merci des tribus exaspérées. Tandis que cette charge, il est facile de le calculer, va avorter ridiculement, et peut-être n'aura-t-elle pas de suite.

Et en effet, les Nomades, dans un tumulte de cris ^{p.321} stridents, arrivent sur le rempart vivant de nos yaks, où leur élan se brise : tandis que de l'autre côté, hors de portée des lances et le doigt sur la détente, nous leur faisons face avec calme. Ils se trouvent assez penauds. Il est évident qu'ils aimeraient mieux être ailleurs ou s'être présentés plus civilement.

Mais comment sortir de là ? Engager une conversation par le canal de deux interprètes successifs quand les fusils sont prêts à partir est assez mal commode et j'attends avec quelque inquiétude un dénouement que je n'aperçois guère, lorsqu'une voix gouailleuse part de nos rangs : « Eh ! bonjour, les amis ! Où courez-vous donc comme ça ? : C'est un de nos soldats chinois, le chrétien, ancien musulman converti, tête un peu brûlée, mais infatigable, casse-cou, débrouillard comme pas un, et toujours le mot pour rire ! un vrai gamin de Paris !

Les Nomades saisissent la balle au bond : « Mais nous allons à Song kourt, notre pays, à deux jours d'ici. Et en effet, je distingue parmi eux, cherchant à se dissimuler, le beau chef vu à Kortsè, qui évidemment, sitôt après notre départ, a été chargé par les lamas de nous punir de notre témérité. « Eh bien ! allez, la route est large : bon voyage ! »

Obéissant à l'invite, et comme s'il ne s'était rien passé, les nomades s'écoulaient par la gauche de notre caravane, pendant que, prudemment, nous

nous déplaçons sur le côté droit, de manière à être toujours séparés d'eux. Puis ils prennent le trot et s'éloignent.



Les cavaliers Tibétains dépassent la mission¹

Mais bientôt, à un détour, nous les voyons arrêtés dans un défilé étroit qu'ils obstruent complètement. Nous ne pouvons aller nous jeter dans la gueule du loup. De l'air le plus naturel j'ordonne de faire halte pour le déjeuner ; il faudra bien que les nomades s'en aillent... ou alors nous aviserons.

Cependant quatre cavaliers s'approchent doucement, ^{p.322} disent quelques mots au chef de notre caravane, et s'en retournent vers leur troupe. Et voilà que nos convoyeurs déchargent précipitamment nos bagages. C'est le coup de Kortsè qui recommence : on les a sommés de filer

Mais Lepage doit être arrivé à Lhabrang et nos difficultés sont sans doute à leur terme. Patientons donc ! Nous dressons le camp sur l'emplacement le moins mauvais, et les cavaliers disparaissent.

Seulement, puisque Lepage croit que nous arrivons avec la caravane qu'il nous a envoyée, on va se contenter de nous attendre, et nous resterons là indéfiniment. Il faut avertir que nous sommes de nouveau bloqués. Nous n'avons plus qu'un cheval passable ; notre brave loustic, si on le lui prête, s'offre à tenter l'aventure. La nuit venue, il part, laissant la piste et gravissant directement la montagne, pour éviter les Tibétains sans doute postés sur la route.

Bien que cette vallée soit une route fréquentée, personne ne passe plus. De temps à autre, sur les crêtes des montagnes apparaissent des têtes : on nous surveille.

^{p.323} Pendant que nous sommes ainsi cernés et immobilisés, que deviennent nos camarades ?

D'abord la petite troupe a trouvé tous les cols occupés par des groupes de Tibétains : elle a dû, pour les éviter, faire des détours considérables et a

¹ Sur la photographie, ils sont pris au moment où ils dépassent nos hommes de pied conduisant en main quelques-uns de nos chevaux malades.

souvent été obligée de se cacher. Elle a ainsi mis non pas un jour, mais deux jours et demi pour atteindre Lhabrang : il y avait dix-huit heures qu'ils avaient achevé leurs provisions quand ils sont arrivés.

A l'approche du couvent, de jeunes lamas les ont assaillis à coups de pierres. Devant ces dispositions, il a paru prudent de ne pas entrer sans s'être fait annoncer. Un petit fonctionnaire chinois, sorte d'agent consulaire, réside à Lhabrang pour régler avec la lamaserie les affaires de commerce et de voisinage : les deux Tibétains et un Chinois allèrent le trouver pour qu'il prévînt la lamaserie. Pendant ce temps nos compagnons et le lettré chinois restèrent dans un ravin solitaire.

C'était à quatre heures que les trois hommes étaient partis et à six heures et demie ils n'étaient pas revenus. Le lettré s'offre à aller voir ce qui se passe, et nos camarades restent seuls, assis à côté de leurs chevaux.

Une heure s'écoule. Un Tibétain s'approche, puis d'autres. Ils n'ont pas l'air hostile. Ils regardent curieusement les deux étrangers ; finalement un homme demande par signe au capitaine de lui montrer son fusil. Il est peut-être imprudent de le lui donner, mais non moins de le refuser, signe de méfiance qui serait mal interprété. Lepage le donne donc.

Aussitôt le Tibétain bondit en arrière en poussant un cri d'appel ; une centaine d'hommes, sans doute cachés derrière le talus, se précipitent. Les deux Français s'élancent vers leurs chevaux, auxquels sont pendues leurs carabines, mais déjà les premiers arrivés ont prévu le mouvement et les empêchent d'approcher en les frappant.

De tous côtés les pierres les assaillent. En vain le ^{p.324} capitaine Lepage essaie en chinois de protester : nul ne le comprend et les pierres redoublent.

Pourquoi les Tibétains, dont beaucoup étaient armés de fusils, et la plupart de sabres, se sont-ils seulement servis de pierres ? Il est très probable qu'ils en avaient reçu la consigne, afin de faire croire à une querelle inopinée de paysans et de bergers, ainsi que l'insinue une lettre officielle, et non à un meurtre voulu. Quoi qu'il en soit, les pierres suffisaient bien. En un instant, la tête mal protégée par un léger chapeau mou, le capitaine Lepage perd son sang par quatre blessures ; étourdi, il sent que ses forces l'abandonnent. Il veut alors se défendre et cherche en vain son pistolet oublié.

« Boyve, passez-moi votre revolver, dit-il à son compagnon, qui n'avait pas voulu s'en servir sans l'ordre de son chef. Et Boyve le lui donne. Le capitaine tire, et un homme tombe ¹. Il veut redoubler, mais la cartouche rate, et cette arme perfectionnée, à mécanisme automatiquement actionné par le recul, cesse de fonctionner. Les deux Français sont désarmés.

¹ Il avait le genou brisé ; auparavant la balle avait traversé le bras d'un autre homme. On nous a fait visiter les deux blessés.

Heureusement, au coup de feu tiré par des gens qu'ils croyaient sans défense, les Tibétains ont reculé. Une idée de génie vient à nos compagnons : ils jettent à leurs assaillants tous les lingots d'argent — près de deux cents taëls (700 francs) — que je leur avais remis. Les Tibétains, voyant au lieu de balles tomber cette pluie merveilleuse, se précipitent pour se disputer les lingots.

Nos camarades profitent de la confusion pour gagner rapidement du terrain. Mais l'essoufflement dû à l'altitude — Lhabrang est encore à 3250 mètres — arrête presque tout de suite le capitaine. « Je n'en puis plus, dit-il à Boyve, abandonnez-moi et tâchez de rejoindre le commandant pour le sauver de ce guet-apens ». Mais Boyve, mieux protégé par son casque contre les pierres et moins sensible à la ^{p.325} suffocation, prend son chef dans ses bras et l'emporte. A quelques pas de là un ravin s'ouvre ; ils s'y blottissent derrière un rocher.

Les Tibétains ont fini de se battre pour ramasser les lingots et ils songent à leurs deux victimes : ne les voyant plus, ils se précipitent à leur poursuite. Mais il fait presque nuit — il est près de huit heures du soir : — ils passent sans les apercevoir. Leurs cris farouches s'éloignent, se dispersent, s'éteignent.

Il s'agit alors de trouver un abri plus sûr. Nos camarades ont remarqué en venant un piton ; s'ils l'atteignent, non seulement ils ne seront pas vus d'en bas, mais ils nous apercevront de loin, — ils croyaient que nous arrivions avec la caravane qu'ils nous avaient envoyée, — et ils pourront nous rejoindre et nous prévenir.

Mais Lepage n'a plus aucune force et veut de nouveau que Boyve l'abandonne pour le salut des autres. Boyve le porte presque jusqu'au sommet du piton : il leur faut plusieurs heures pour y arriver. Le froid est glacial, et ils n'ont pas leurs manteaux restés sur leurs chevaux. Le capitaine, affaibli par la perte de son sang, exténué par l'effort fait et l'espèce de paralysie engendrée par la suffocation, est pris d'une fièvre intense : Boyve est obligé de le réchauffer par la chaleur de son corps.

Quand le jour vient, ils aperçoivent des bandes qui se répandent à travers le pays en poussant des cris. Sans doute on les cherche pour les achever : ils réunissent des quartiers de roc qu'ils feront rouler sur les assaillants. La chaleur succède au froid et le soleil les brûle sur leur rocher sans ombre. La fièvre reprend Lepage : ils n'ont pas mangé depuis quarante-huit heures ni bu depuis vingt-quatre.

Vers le soir une des troupes de limiers a sans doute trouvé leur trace, car elle monte vers eux ; ils se préparent à rouler leurs rochers et à vendre chèrement leur vie, lorsqu'ils reconnaissent leur nom chinois crié à voix forte : ce sont des amis, ce sont leurs gens. On les porte jusqu'en bas de la montagne, on les hisse sur des chevaux ; des cavaliers ^{p.326} en croupe derrière

eux les soutiennent. Et on les conduit chez le roi mongol dont nous avons entendu parler dans le désert, qui leur fait servir une collation sur laquelle ils se jettent. De là on les transporte dans la petite ville chinoise, chez Ma-Lao-Yé qui en est le syndic.

C'est celui-ci qui les a sauvés. Le petit mandarin, auquel les soldats se sont d'abord adressés, n'avait pas reçu d'ordres, et, craignant d'agir à contre temps, il a pris un parti fort prudent : celui de quitter aussitôt Lhabrang ! Alors Ma-Lao-Yé s'est décidé à intervenir et il a couru avec nos hommes chercher les deux officiers. Mais ils sont arrivés juste après la bataille et ont failli être écharpés eux-mêmes : il a fallu, pour qu'on les épargnât, que Ma jurât que ces hommes étaient à son service et arrivaient du Kan-Sou.

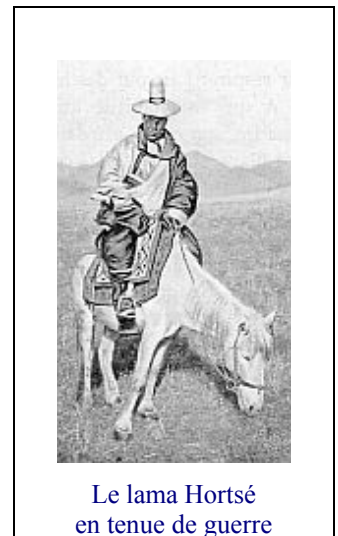
Le lendemain Ma est allé trouver le roi mongol, et lui a fait comprendre la gravité de cet assassinat. Le roi effrayé a mis en mouvement plusieurs escouades pour rechercher les disparus ; enfin on a relevé l'empreinte des souliers à clous, et c'est ainsi qu'on les a découverts.

Le lendemain, notre estafette, le gai luron chinois, est arrivé, épuisé, avec son cheval fourbu, ayant, malgré de nombreux détours pour éviter les Tibétains, couvert la distance en vingt-quatre heures et apportant la nouvelle que nous sommes derechef bloqués : sur les représentations énergiques de Lepage, le roi mongol est intervenu auprès de la lamaserie, et celle-ci, affectant d'avoir tout ignoré jusque-là, s'est décidée à envoyer pour nous délivrer le haut lama chargé de la surveillance des Nomades, auquel s'est joint volontairement Ma-Lao-Yé avec une troupe d'hommes à lui.

Et en effet, après quatre longs jours d'attente et d'alertes, nous voyons apparaître une troupe qui approche à fond de train, avec de grandes démonstrations d'amitié. A sa tête sont un Chinois à l'air énergique et un élégant Tibétain auquel on témoigne beaucoup de respect. Ce sont Ma-Lao-Yé et le lama Hortsé.

p.327 Il était temps : toutes les tribus voisines, nous considérant déjà comme leur proie, avaient rassemblé leurs guerriers et n'attendaient pour fondre sur nous que d'être assurées de l'approbation au moins tacite de Lhabrang. Malgré les courriers qu'on vient d'envoyer pour leur ordonner de nous respecter, elles ne semblent pas avoir renoncé à leur dessein : la troupe de secours a rencontré plusieurs rassemblements insolites et a dû faire feu sur eux.

Il va donc falloir continuer à prendre de grandes précautions pour la marche. Des patrouilles nous protègent de tous côtés, gravissent toutes les crêtes pour fouiller du regard les pentes opposées. Plusieurs fois des partis de cavaliers sont signalés, et



Le lama Hortsé
en tenue de guerre

le lama, qui sait sans aucun doute à qui il a affaire, n'hésite pas à commander le feu : c'est sa façon de les prier de s'écarter de notre route.

Nous coupons une succession de crêtes de 4000 mètres et de vallons à peine moins hauts, où s'élèvent de nombreuses tentes. Ne sortirons-nous jamais de ces altitudes ? Enfin le soir du deuxième jour nous nous mettons franchement à descendre : nous sommes entrés dans le val de Lhabrang, qui nous conduira en Chine. Une dernière fois nous dressons le camp, montons la garde, et goûtons les âpres jouissances de la vie du désert, de cette vie qu'on conquiert chaque jour sur les éléments ou sur l'homme.

Le lendemain nous traversons le vaste cirque ^{p.328} qu'occupe la tribu de Songkourt : nous revoyons, avec un sourire amical, les cavaliers qui si gaillardement nous chargèrent. Braves gens, combien nous vous savons gré de la virile émotion que vous nous avez procurée !

Dans ce cirque aboutissent un grand nombre de pistes qui de tous les points du désert convergent vers Lhabrang : le mouvement des pèlerins et des caravanes qui vont au grand monastère ou en reviennent est incessant. Mais l'animation y est en ce moment plus grande que jamais : le Bouddha vivant de Lhabrang, malade, vient d'arriver pour respirer l'air pur des hauteurs.

A qui est habitué aux grossières tentes noires des Nomades, son camp offre une apparence de splendeur. Tout y est blanc et azur. Dispersées à travers la prairie s'élèvent pour les lamas de hautes et larges tentes de toile blanche décorées de grands caractères bleus, initiales de la divinité. Au centre, la tente de l'homme-dieu est protégée des regards par une enceinte de toile blanche ornée d'un feston bleu ; un grand velum en décore l'entrée. Parmi ces couleurs fraîches, les lamas en robe rouge ou jaune d'or se promènent sur le tapis vert tendre du gazon, qu'encadrent d'argent les crêtes encore couvertes de neige.

Cette somptuosité au milieu d'une nature agreste, le calme exempt de soucis matériels qui semble émaner de tous ces personnages magnifiques, l'absence de tout ce qui révèle l'effort, la douleur, la violence, répandent sur ce tableau une sérénité divine : c'est bien une de ces scènes de paradis qu'aiment à représenter les artistes tibétains.

Puisque le Bouddha vivant a envoyé à notre secours, nous devons feindre d'ignorer qu'en réalité toutes nos épreuves doivent être attribuées à lui ou à ses représentants : maintenant nous sommes ses hôtes. Nous demandons donc à le voir pour le remercier de son intervention et lui exposer nos griefs.

Malade, comme on nous l'avait dit, il ne peut nous recevoir ; mais, en son nom, un des supérieurs de Lhabrang ^{p.329} nous fait un courtois accueil et nous exprime ses regrets de fâcheuses aventures : rien de tout cela ne serait arrivé, si le vice-roi du Kan-Sou avait prévenu le couvent. Tout ce qui nous a été volé nous sera rendu, et les coupables seront punis. Que demander de plus ?

La tente de ce lama est un petit palais : lit, table et fauteuils en bois laqué rouge ou noir, autel chargé de statuettes, de veilleuses, de fleurs, de baguettes d'encens fumantes, cassettes de laque, mille bibelots curieux et précieux, partout des tapis et des tentures de soie. Il nous offre de nombreuses sucreries, qui sans doute sortent toutes seules de terre en cet Eden, et finalement nous remet à chacun une belle écharpe, qu'on s'empresse de nous attacher à l'épaule pour attester la protection du Bouddha vivant.

Deux heures plus tard nous faisons notre entrée à Lhabrang.



@

CHAPITRE XIII

SORTIE DU TIBET. EN MONGOLIE. LE DALAI-LAMA. ARRIVÉE A PÉKIN.

@

^{p.330} On devine avec quelle joie nous retrouvons nos camarades. Ils souffrent encore, Lepage surtout, des blessures et des contusions qu'ils ont reçues et de la fièvre que leur ont causée leurs efforts et leurs privations.

Le roi mongol a fait rechercher les auteurs de l'attentat et dix d'entre eux ont été arrêtés ; quant aux objets qui avaient été enlevés, chevaux, carabines, manteaux, fusil, etc... tout a été retrouvé et restitué. Seuls les lingots d'argent ont échappé à la police du roi, mais celui-ci, sur la simple déclaration du capitaine Lepage, lui a fait remettre le montant de la somme.

Ce prince mérite donc toute notre gratitude, et je tiens à la lui témoigner. Mais en même temps il nous faut obtenir et la restitution des objets qui nous ont été dérobés devant Kortsè, et des excuses pour de semblables attentats dont la lamaserie est assurément responsable : pour l'honneur de notre pays et de toute la race blanche, nous ne devons pas laisser croire qu'on peut ainsi attaquer impunément des Européens.

Aussi bien chez le roi que chez le procureur général de la lamaserie, qui l'administre en l'absence du Bouddha vivant, on se confond en protestation d'amitié : les objets volés nous seront rendus sans qu'il en manque un seul. Mais ces assurances ne nous suffisent pas : nous constatons en effet que l'état d'esprit de la majorité des lamas nous est violemment hostile. Notre cour est constamment envahie par une foule de jeunes moines, qui outragent nos ^{p.331} gens et accablent de mauvais traitements les Chinois qui sont venus à notre secours. Il est à craindre qu'aussitôt après notre départ nos agresseurs seront relâchés, nos voleurs laissés en paix, et que pour la foule la morale de cette aventure sera que tout est permis contre les blancs.

Aussi exigé-je qu'on reconnaisse *par écrit*, les événements tels qu'ils se sont passés, en nous en exprimant le regret et en nous promettant complète réparation. Cela ne va pas tout seul, on le devine, et il faut souvent recourir à l'argument d'une plainte de notre ministre devant l'empereur. Un échange actif de notes diplomatiques, où on nous propose toutes sortes de formules que nous ne pouvons accepter, se poursuit entre la lamaserie, le roi et nous.

C'est cette correspondance qui nous révèle un détail saisissant. Le prince mongol signe ses lettres du titre de « roi du Ho-Nan ». Le Ho-Nan, on le sait, est la province la plus centrale de la Chine, où se trouvent deux des anciennes capitales ; et ce titre du roi du Ho-Nan a été décerné, ^{p.332} pour le récompenser

de l'avoir conquise, au plus illustre des généraux mongols de l'époque héroïque, Souboutaï, celui-là même qui vainquit la Russie et la Hongrie et baigna ses chevaux dans l'Adriatique.

Et c'est bien son descendant qui est ici. Lorsque les Mongols ont été expulsés de Chine, la dynastie des rois du Ho-Nan — rois sans royaume — s'est retirée dans la steppe ; quand, à leur tour, les Mandchous se sont emparés de l'empire, ils ont utilisé les Mongols pour tenir en respect les Tibétains et c'est ainsi qu'une horde a été envoyée s'établir dans cette région. N'était-ce pas émouvant de découvrir dans le petit prince qui la commande, vis-à-vis duquel nous faisons sonner haut notre qualité d'Européens, le descendant du ravageur qui a fait trembler l'Europe.

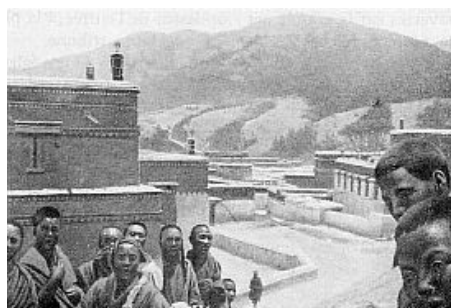
Toutes ces négociations comportaient de nombreuses entrevues, et certes, nous ne nous en plaignions point, car elles nous procuraient autant d'occasions de pénétrer dans la ville sainte, interdite aux profanes.



Vue générale de Lhabrang

Lhabrang se compose de deux villes, celle des laïcs et celle des moines, séparées par une distance de 500 mètres environ. Celle des laïcs comprend 2000 habitants, dont la moitié sont Tibétains et l'autre Chinois musulmans. Resserrée dans une gorge dont ses maisons escaladent les pentes, elle offre un aspect inattendu : toutes ses constructions sont à deux étages, et à toits plats en terrasse qui se touchent par-dessus les ruelles étroites, et c'est quelque village d'Égypte ou d'Algérie qu'on jurerait avoir sous les yeux.

Mais cette pittoresque bourgade n'est rien à côté de la ville lamaïque. Celle-ci est la plus importante de tout le Tibet après Lhasa et Tachilumpo.



Une rue de la ville lamaïque

Cinq mille moines y vivent dans des cellules blanches toutes pareilles, formant des quartiers bien déterminés ; ils sont répartis en une vingtaine de couvents ayant chacun sa règle propre, son supérieur particulier, son temple, sa bibliothèque, ses salles d'étude et de réunion. Et ces édifices sont les plus p.³³³ magnifiques que nous ayons vus dans tout l'immense empire.

Il n'y a rien de commun entre l'architecture chinoise et la tibétaine. La première, en dehors des tours et des portes de ville, ne bâtit que des constructions basses, en matériaux légers, brique, bois, torchis et papier, sans corridors ni escaliers intérieurs, et disposées invariablement en carré autour d'une cour. Les temples tibétains, plus encore que les demeures particulières dont nous avons parlé à Ta-Tsien-Lou et à Song-Pan-t'ing, sont des édifices d'une épaisseur et d'une hauteur considérable, atteignant à Lhabrang jusqu'à sept étages.



Cour intérieure du monastère

Ces grandes constructions présentent beaucoup d'analogie avec certaines églises italiennes de la Renaissance, Sainte-Marie-Majeure, par exemple. Le sanctuaire lui-même occupe le cœur de l'édifice ; des sacristies, des galeries, des salles diverses donnant sur l'extérieur par de grandes fenêtres presque pareilles aux nôtres l'entourent complètement. Il est plus long que large ; la nef centrale s'élève à une grande hauteur, les deux nefs latérales, plus basses, sont surmontées de galeries supportées par des piliers et p.³³⁴ ouvertes sur la grande nef ; au-dessus de l'entrée, à la place de notre orgue, est également une large tribune.

C'est exactement la disposition intérieure de nos églises ; ajoutons que les autels chargés de statues devant lesquelles fume l'encens, de fleurs artificielles et de lumières, les bancs pour les assistants, le trône pour le supérieur, la chaire, les bannières qui pendent à la voûte et entre les piliers, tout est pareil ; les murs sont couverts de fresques représentant le Paradis et un Enfer tel que le figuraient nos *imagiers* du Moyen âge. Souvent la façade est ornée de tentures noires à dessins blancs exactement semblables à celles que

nous employons pour les enterrements solennels ; des cartouches dorés portant le caractère de Bouddha figurent à merveille l'écusson du défunt. Mais ici ce sont des décorations de fête.

Tous ces édifices, suivant la règle fondamentale de l'architecture tibétaine, ont du fruit, c'est-à-dire qu'ils sont plus évasés à la base qu'au sommet ; ce n'est point seulement une question de solidité, mais aussi d'impression artistique, car les fenêtres sont dessinées d'après le même principe, et aussi les larges bordures peintes en vert foncé qui les encadrent. C'est un habile artifice pour donner l'illusion d'une hauteur plus grande.

Les toits sont en terrasse. Immédiatement au-dessous, une bordure de deux ou trois mètres de hauteur, d'un vermillon sombre obtenu en mélangeant de la terre rouge à de la paille hachée, fait le tour de l'édifice, agrémentée de motifs architecturaux dessinés en noir ou en ocre jaune, qui simulent des procédés de construction, poutres, chevrons, solives, usités sans doute autrefois. Aux angles on trouve souvent des gargouilles de bronze vert, représentant des monstres, dont quelques-uns ont des poitrines de femme comme les sphinx.

Des toits chinois, mais *tout en cuivre doré*, s'élevant au-dessus de la terrasse, signalent les trois temples les plus importants ; ce sont ceux que fréquente le Bouddha vivant, ^{p.337} et il nous fut impossible d'en visiter les sanctuaires renommés, car il en avait emporté les clefs dans la montagne.

Devant le principal d'entre eux, il nous arriva de tomber à l'improviste sur une cérémonie tout à fait étrange : je ne crois pas qu'aucun ouvrage sur le Tibet l'ait encore signalée.

Devant le portail était installé un orchestre comprenant des trompettes de toutes les tailles — quelques-unes dépassant un mètre, — des hautbois, des conques, des tam-tams, des cymbales. Tout autour de la terrasse qui s'étend devant le temple, formant un vaste demi-cercle, une trentaine de jeunes lévites exécutaient des danses sacrées. Elles se composaient de pas rythmés, accompagnés de balancements du buste ; les bras nus, étendus dans le prolongement des épaules, soutenaient l'excédent d'étoffe que présente par en haut la pièce de tissu rouge drapée qui constitue le vêtement monacal, et figuraient très exactement des ailes de chauve-souris. Pour que leur légèreté fût plus grande, les danseurs étaient nu-pieds, leurs bottes posées à côté d'eux. Les pas étaient tantôt lents et harmonieux, tantôt rapides, accompagnés de voltes et de bonds, mais toujours avec un rythme et un ensemble parfaits. Enfin, après une cadence vive, violente, presque frénétique, musique et danses s'arrêtèrent brusquement.

C'est tout à fait par hasard que du haut d'une terrasse nous avons surpris ce spectacle inédit ; le soleil, juste en face de nous, ne nous a malheureusement pas permis d'en prendre de photographie passable. Ces danses n'ont rien de commun avec les scènes carnavalesques, tant de fois décrites, par lesquelles les lamas figurent la défaite des démons : elles sont

véritablement gracieuses et nobles. Les anciennes religions, aussi bien l'hébraïque que la grecque ou l'égyptienne, comprenaient toutes des danses dans leurs cérémonies ; mais je crois bien que, mis à part les derviches tourneurs, il n'y a point d'autre exemple connu, à l'heure actuelle, de danses sacrées.

^{p.338} Cette ville lamaïque eût mérité une étude approfondie, plus encore, semble-t-il, que sa célèbre rivale Kounboum, mais nous ne pouvions nous y livrer : l'excitation restait très vive contre nous parmi les jeunes lamas, furieux que nous eussions traversé leur contrée jusqu'ici inviolée, et, à maintes reprises, malgré la présence des délégués du Bouddha vivant, nous faillîmes recevoir des pierres. La plus grande réserve était nécessaire, et d'ailleurs les négociations nous prenaient le plus clair de notre temps.

Enfin, le sixième jour, nous obtenions du roi mongol une lettre contenant explicitement ses excuses et ses regrets et nous promettant, outre le châtimement des coupables, la restitution des objets volés. Ce succès diplomatique nous permettait de sortir du Tibet non seulement avec la conscience du résultat scientifique obtenu, mais aussi avec l'espoir que nous avions effacé l'impression, désastreuse pour les Européens et jusque-là vivace, laissée par le meurtre de l'infortuné et vaillant Dutreuil de Rhins.

Une preuve inattendue, et vraiment invraisemblable, est venue attester que cet espoir était justifié, et que nous avions su acquérir quelque prestige : *un an plus tard, les objets volés devant Kortsè étaient remis à M. le Ministre de France à Pékin*. Les efforts patients et persévérants du roi mongol et de la lamaserie avaient tout retrouvé et repris. Qu'il n'y manquât pas une épingle, je ne le dirai pas : tout au contraire, il y manquait précisément une boîte d'épingles, mais *pas autre chose !* carabine, appareils photographiques, cartouches, montres, bijoux, tout le reste y était.

N'est-ce pas une démonstration extraordinairement forte que les peuples en apparence les plus rebelles à toute autorité et à toute discipline ne peuvent vivre et subsister sans une organisation susceptible, pourvu qu'on emploie les moyens appropriés, de donner des résultats qu'envieraient bien des sociétés civilisées. Ne dédaignons point les Barbares !

*

^{p.339} Descendant rapidement, nous franchissions après un jour et demi de marche une nouvelle « Barrière de l'empire », et rentrions en Chine.

Tout changeait aussitôt : des hauteurs alpestres nous tombions dans des vallées brûlantes ; du royaume de Bouddha dans un des foyers de l'Islam. Nous ne serions plus aveuglés par la neige, mais par le soleil, la poussière et le sable, car nous pénétrions dans la contrée du lœss, cette légère terre jaune que le moindre vent soulève, puis, au delà, dans les dunes et les steppes de la Mongolie qui s'avance jusqu'à cinquante kilomètres de Pékin.

Les étroites bandes de terres fertiles qui entourent ou traversent ces déserts et en assurent seules la maîtrise ont été le champ clos où de tout temps se sont heurtés Tibétains, Mongols, Musulmans et Chinois. Une nouvelle tâche commençait pour nous. Mais ces contrées ont été sillonnées par de nombreux voyageurs, et, réservant pour d'autres ouvrages les résultats scientifiques obtenus, je vais dorénavant brûler les étapes, en insistant seulement sur les épisodes caractéristiques.

A Ho-Tcheou, important centre mahométan, nous faisons sur l'Islam chinois des observations particulièrement intéressantes et découvrons la présence de confréries de l'Occident, dont on a jusqu'à présent ignoré la présence en Chine. Combien nous nous applaudissons d'avoir avec nous un lettré musulman, sans lequel, pas plus que les voyageurs précédents, nous n'eussions pu même soupçonner ces rapports secrets avec le Levant !



Montagnes de loess

A travers des montagnes de loess aux formes extraordinaires, châteaux, tours, temples, sphinx, que les jeux du vent ont modelées dans cette matière friable, nous atteignons Lan-Tcheou, capitale de la province du Kan-Sou. Entourée de hauteurs pittoresquement décorées de pagodes, elle est à cheval sur le Fleuve Jaune, que traverse un pont de bateaux long de 200 mètres, connu en Chine comme « le plus beau pont du monde » ; de fait il n'a point son ^{p.340} pareil dans l'empire : c'est le seul qui existe sur le Fleuve Jaune, et il n'y en a aucun sur le Fleuve Bleu.



Pont de Lan-Tcheou

Ce pont sert de trait d'union à deux univers : la Chine proprement dite, et les immenses solitudes de la Mongolie, du Tibet, du Turkestan, au-delà desquelles s'étend le monde occidental. Aussi supporte-t-il un incessant défilé, et le spectacle est-il presque comparable à celui du pont de la Corne d'Or. Toutes les races s'y coudoient : Tibétains vêtus de couleurs éclatantes, Turcs à la houpelande de drap, Mongols, Hindous du Pendjab, Chinois de toutes les provinces.

Ici s'arrête le domaine du chameau arrivant de Mongolie, aussi bien que celui de la mule et du cheval de bât, venant du Sseu-Tch'ouan ou des montagnes qui s'étendent jusqu'au Tibet. Sur la grande route qui unit la Chine des plaines au Turkestan, le vrai mode de transport est la voiture à deux roues, large d'un mètre cinquante, longue de ^{p.341} de trois, recouverte d'une bâche en berceau et attelée de trois, cinq ou sept chevaux, un dans le brancard, les autres en flèche par rang de deux ou de trois. Des voitures ! Pour qui sait les chemins vertigineux que nous venons de suivre durant un an et demi, ce seul mot suffit à faire comprendre à quel point est différent le pays où nous entrons.

Hélas ! le plus beau pont du monde va cesser de l'être : l'utilitarisme moderne a atteint Lan-Tcheou ! Comme chaque année, à la fonte des glaces, il faut le disloquer de peur qu'il ne soit emporté par la débâcle, et le rétablir ensuite, on a jugé sage de charger des ingénieurs européens de construire un pont en fer reposant sur des piles, et déjà ce pont est presque achevé. Le peuple en est fort irrité il est convaincu que le Génie du fleuve, outragé et blessé par les machines à vapeur qui servent à enfoncer les caissons, va se venger cruellement. Déjà les pluies ont manqué, la récolte est perdue, et la famine sévit. Près de dix mille cultivateurs sans ressource sont arrivés dans les ^{p.342} faubourgs pour mendier leur subsistance, et ils encomrent les portes, car on ne les laisse pas pénétrer. Ils vendent leurs enfants, qu'ils ne peuvent plus nourrir, et la mercuriale, pour les filles, est ainsi établie : un taël (3 fr. 50) par année d'âge, c'est-à-dire qu'une fille d'un an se vend 3 fr. 50 et qu'à dix ans elle vaut 35 francs.

On va se récrier d'indignation, mais quoi ! les parents doivent-ils préférer voir leurs enfants mourir de faim devant eux ? C'est la pauvreté du pays qui est surtout coupable, et l'inclémence du climat. L'esclavage est d'ailleurs paternel, à tel point que les esclaves ne sont désignés en chinois que sous le nom d'« enfants ».

Le vaillant Père Dury nous quittait pour retourner au Sseu-Tch'ouan. Sans lui, sans le dévouement si simple avec lequel il avait accepté de nous suivre, notre expédition eût été impossible ou nous eût conduits à notre perte, car, comment eussé-je pu, sans autre interprète, me séparer du capitaine Lepage et l'envoyer chercher du secours. Tout l'honneur de notre réussite doit revenir à ce modeste missionnaire, qui, après avoir enduré plus de souffrances et pris plus de peine qu'aucun de nous pour une tâche qui n'était point la sienne, est

retourné silencieusement à son apostolat, sans même se douter que sa conduite avait été héroïque.

On n'ignore pas sans doute que, tandis que nous traversions l'Asie du sud au nord, la mission Pelliot partie en juin 1906, six mois avant nous, la franchissait de l'ouest à l'est, et de nombreux journaux n'avaient pas hésité à assurer que nous devons infailliblement nous rencontrer, puisque nos itinéraires se coupaient. Même il s'était trouvé une personne, pleine d'une touchante confiance en ces affirmations, pour m'adresser une lettre avec prière de la remettre au docteur Vaillant, second de la mission Pelliot, lors de cette immanquable jonction. Depuis notre départ, nous n'avions eu aucune nouvelle les uns des autres.

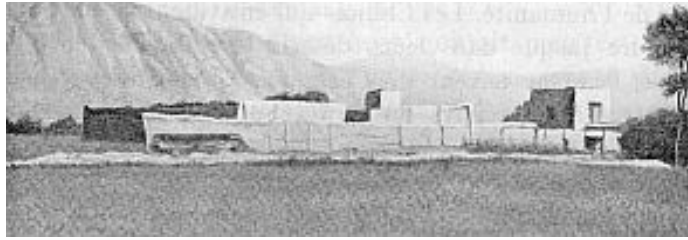
En arrivant à Lan-Tcheou, nous avons été étonnés d'apprendre que la mission Pelliot n'y était pas encore ^{p.343} passée ; personne ne savait ce qu'elle était devenue. Trois jours après, une dépêche arrivait : c'était M. Pelliot qui, à son tour, atteignant un télégraphe, demandait où nous nous trouvions. Ainsi, après deux ans, juste en même temps nous sortions des déserts, et nous allions nous rencontrer : les journaux ont toujours raison !

Quand de Lan-Tcheou on s'élève au nord vers Leang-Tcheou, on s'avance à travers des ruines. Cette route, mince ruban de terre fertile entre les déserts du Tibet et de la Mongolie, et unique trait d'union entre la Chine et le monde occidental, a été un des champs de bataille préférés de l'humanité. Les Chinois qui en avaient besoin pour atteindre jusque dans leurs déserts les insaisissables nomades, fléau et terreur de l'Empire, et pour assurer leur commerce avec le pays du Levant — car c'est la fameuse « route de la soie » — l'ont couverte de travaux de défense. C'est d'abord la Grande Muraille dont un des contreforts longe presque continuellement la route, ce sont d'innombrables places fortes, reliées par des châteaux, des tours, des postes à signaux. Ici tout respire la guerre, une guerre qui a commencé avec l'histoire et qui n'a point pris fin, car sur les ruines accumulées et successives — les dernières datent de treize ans — d'autres remparts s'élèvent, plus formidables que jamais.

Chose singulière, qui tient à des idées superstitieuses, nulle part les nouveaux habitants n'ont occupé les décombres, qui presque partout leur auraient offert des remparts encore solides et des maisons auxquelles il suffisait de refaire des toits, car, dans ce pays où il ne pleut presque jamais, les murs de terre cuits par le soleil deviennent presque indestructibles. Ils ont préféré reconstruire à neuf leurs demeures, mais, instruits par une expérience millénaire du sort qui les menace, ils les ont fortifiées avec autant de soin que leurs prédécesseurs. Si bien qu'on circule entre une profusion de tours et de remparts, les uns ruinés, les autres tout récents, mais ^{p.344} semblant s'attendre aux prochains assauts qui les renverseront eux aussi.

Avec ses châteaux féodaux au milieu de paysages brûlés par le soleil, ce pays évoque la Palestine à l'époque des Croisades. Cette impression de Levant

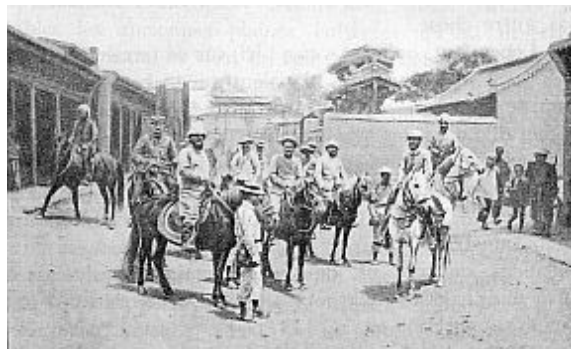
est augmentée par mille détails caractéristiques, puits à balancier — qu'on peut voir ailleurs en Chine, mais rarement, des eaux abondantes courant



presque partout à la surface du sol et rendant les puits inutiles, — noria identiques à celles de l'Inde, de la Syrie ou de l'Algérie. Sur les larges routes poussiéreuses ouvertes dans la terre jaune ou le sable, les chameaux sont nombreux, et surtout les alertes petits ânes, frères de ceux de Judée ou d'Égypte.

Le 6 juillet nous atteignons Leang-Tcheou, ville intéressante et contenant divers monuments anciens. Le lendemain la mission Pelliot y arrivait à son tour. On sait qu'après avoir pratiqué des fouilles en divers points du Turkestan, M. Pelliot avait eu la bonne fortune de faire un riche butin dans les grottes, pourtant connues, de Touen-Houang. Un bonze, il y a quelques années, avait découvert une cachette murée depuis le XI^e siècle et pleine de livres qui se trouvaient par conséquent les plus anciens qu'on possédât sur la Chine. L'explorateur anglais Stein était ^{p.345} bien passé par là et en avait acheté une partie, mais il en avait laissé suffisamment pour enrichir encore plusieurs bibliothèques, et Pelliot n'avait eu que l'embarras du choix. Il arrivait tout droit de sa caverne, avec des voitures chargées de ces précieuses acquisitions qui couronnaient si heureusement les patientes recherches qu'il avait poursuivies à travers le Turkestan.

Nous passâmes ensemble la journée du lendemain. Chacun de nos deux groupes, au fond de ses bagages, conservait pieusement, depuis plus d'un an, une bouteille de champagne réservée pour quelque événement sensationnel.



Rencontre avec la mission Pelliot

Devançant de quelques jours la date de la fête nationale, elle servit à célébrer la rencontre de deux missions qui s'étaient efforcées de bien servir la science

et leur pays, et dont la jonction au cœur de l'Asie, après tant de marches et d'aventures, témoignait de l'activité scientifique de notre patrie.

Puis, après nous être apportés les uns aux autres cette ^{p.346} bouffée d'air natal, nous nous séparons : la mission Pelliot va gagner Pékin par la grande route ordinaire, celle de Si-Ngan-fou, tandis que nous prendrons par la Mongolie.

Nous allons d'abord suivre la bordure du désert de Gobi, en longeant la Grande Muraille. Cette construction gigantesque, si fameuse qu'elle est pour le public une des caractéristiques de la Chine, a soulevé plus de moquerie que d'admiration : on veut y voir une manifestation de la sottise couardise d'un peuple qui n'imagine pour se défendre que de se tapir derrière un mur. Il m'a fallu quelque hardiesse pour heurter ce préjugé en exprimant dans un ouvrage précédent l'opinion que la continuité, en apparence absurde, de cette muraille répondait à une conception militaire irréprochable : elle constituait une route stratégique permettant aux troupes impériales de circuler sûrement et rapidement *sur la plate-forme qui la couronne*, opinion que m'avait inspirée une étude antérieure des anciennes fortifications de l'Inde.

Je m'empresse de le dire, l'aspect de la Muraille tout le long du désert n'est guère de nature à confirmer cette théorie : à voir son peu d'épaisseur, il est manifeste qu'elle était un obstacle au passage des cavaliers nomades, et pas autre chose.



La Grande Muraille (le long du désert de Gobi)

Cependant, qu'on y songe ! ici, sur ce terrain parfaitement plat, les défenseurs n'avaient aucun besoin de route pour se déplacer ; au contraire, quand nous retrouverons la muraille dans des montagnes escarpées, nous lui verrons une épaisseur de plusieurs mètres, et une hauteur presque nulle témoignant que ce n'était pas comme obstacle qu'on l'avait élevée, si bien que le double rôle de la Muraille me semble ainsi défini : arrêter l'ennemi dans les passages naturellement ouverts, et, dans les terrains impraticables, offrir une chaussée aux troupes de défense. Ce qui réalise une parfaite application, eu égard à l'époque et aux circonstances, des plus modernes principes de la fortification.

Mais dans quel triste état est aujourd'hui cet ouvrage ^{p.347} formidable ! Si par places il dresse encore intacte sa silhouette imposante, souvent c'est à peine si, en les cherchant, on en retrouve quelques vestiges. Et qu'on n'aille pas croire que ce sont les progrès de la civilisation et de la paix qui ont amené sa décadence : ce sont au contraire ceux de la ruine et de la mort. Le désert envahit tout, submergeant de ses sables les anciennes plaines cultivées qu'ont désertées leurs habitants, et c'est un spectacle lugubre que celui de cette vaste machine de guerre allongeant sa carcasse au travers des solitudes désolées, sans qu'on puisse comprendre aujourd'hui quelles populations elle devait protéger, ni contre quels ennemis.

Cependant, à Tchong-Wei, un nouveau coude du capricieux Fleuve Jaune ramène pour un instant la fertilité et, grâce à ses eaux drainées par une multitude de canaux, permet de vivre à une population assez nombreuse.

C'est là que ma mission se sépare de nouveau, cette fois définitivement. Mes officiers sont épuisés par cette longue et dure campagne ; les chaleurs accablantes que nous supportons en plein cœur de l'été dans ce désert de Gobi, ^{p.348} pareil au Sahara, au sortir même des rigueurs polaires du Tibet, risquent de compromettre gravement leur santé : je les dirige donc sur T'ai-Yuan-fou, point le plus rapproché atteint par un chemin de fer, à quelque trente jours de marche. En route, ils parcourront le sud du pays des Mongols Ortoss, et recueilleront une foule de renseignements et de documents précieux, notamment aux environs de Souei-To-tcheou, où ils vont découvrir le tombeau du célèbre général Mong-Tien qui construisit la Grande Muraille.

*



Habitations dans le loess près Souei-To-tcheou

Resté seul, je m'attache à compléter, par une enquête sur place, les renseignements recueillis durant tout notre voyage auprès des Mahométans sur une sorte de Mahdi, ^{p.349} né en ces régions, personnage très intéressant qui de 1860 à 1871 fut le chef de la grande insurrection et faillit créer un État musulman. Il a fondé une secte très vivace, dont nous avons trouvé les traces jusqu'au sud du Yunnan.

Puis je vais visiter le roi mongol d'Alachan. Divers voyageurs m'ayant précédé chez ce prince, je m'abstiendrai de raconter cette visite. J'y succédais, à quelques jours d'intervalle, à la mission russe Kozlov, qui venait de visiter tous les princes de Mongolie.

De là je gagne la communauté catholique de San-Tao-Ho. Rien de plus curieux que cette création des missionnaires belges. En pleine Mongolie, ils ont réussi, à force de travail, de plantations d'arbres, de canaux d'irrigations, à arracher aux sables un coin de terre arable, et, installés là avec des fidèles accourus de partout, ils constituent une sorte de petite république chrétienne. Il y a là une trentaine de villages, répartis en onze paroisses groupées autour de l'évêché. Dans ces déserts où oncques ne fut vu un mandarin, l'évêque et les curés sont les seuls chefs de ce petit peuple de cinq mille âmes : ce sont eux qui rendent la justice, nomment les « bourgmestres », distribuent les terres, font exécuter les travaux qui sauvent le pays de la mort. C'est une nouvelle république du Paraguay ; mais je ne crois pas que son peuple, accru tous les jours par l'arrivée de Chinois qu'attire la renommée de cet Eden, soit près de faire une révolution.

A trois jours de San-Tao-Ho, en pleine solitude, le comte de Lesdain et le Père De Boeck ont, en 1905, reconnu l'existence des vestiges d'une ville disparue, enfouie sous le sable. Leur relation m'avait fait concevoir l'intérêt d'exécuter des fouilles qui permettraient peut-être de découvrir en quel temps un pays qui présente aujourd'hui l'image la plus parfaite de la stérilité et de la mort avait pu nourrir une population nombreuse, et quel peuple avait vécu là. Un autre missionnaire, le Père Van Havere, qui, depuis, avait été à son tour visiter ces ruines, mais sans les moyens ^{p.350} nécessaires pour les mettre au jour, s'offrit généreusement à m'y conduire ¹.

Avec une petite armée de travailleurs, nous fîmes durant quinze jours des fouilles sur l'emplacement de PoroKhoto, la Ville Grise. A mon vif



Le désert de Mongolie autour des ruines de la ville grise

désappointement, nous n'avons trouvé aucun document écrit. Mais un grand nombre d'objets, vases, monnaies, pointes de flèches, ustensiles divers, ont été

¹ Cet excellent Père, pour qui je conserve une gratitude émue, est mort quatre mois plus tard. Combien d'autres, parmi les missionnaires qui nous ont si généreusement reçus et aidés, ont déjà, disparu, épuisés par leur vie de fatigues et de privations !

déterrés ; la forme toute particulière des tombeaux est de nature à provoquer un vif intérêt, ainsi qu'un procédé étrange d'ensevelissement, qui consiste à placer le cadavre dans une jarre ; on ne l'a signalé, à ma connaissance, que chez les anciens Perses, et aussi chez les Indiens des Andes péruviennes : les photographies de ^{p.351} leurs antiques jarres funéraires en deux parties les montrent identiques aux nôtres.



Fouilles dans le désert

Dans les replis de la sauvage Montagne aux Loups, dont les crêtes dentelées jaillissent de la mer de sable, nous visitons des lamaserias pareilles à celles du Tibet, mais encore plus séparées du monde, plus érémitiques, plus impressionnantes : leur existence au milieu de ces rocs superbes, mais infertiles, entourés de déserts, tient du prodige. Quelque opinion qu'on professe sur le bouddhisme, on se sent pénétré d'admiration pour une foi qui transforme en ascètes les plus farouches sabreurs qui aient été au monde, et en séjours de prière et de sanctification des gorges d'où toute vie semblerait bannie. Aussi, quand dans la nuit les gigantesques trompettes lancent le motif du Graal — du moins on le jurerait, tant la parenté est grande, — n'éprouve-t-on nulle surprise : ne sommes-nous point à Mont-Salvat ?



Embarquement sur le Fleuve Jaune

^{p.352} Quittant le chameau, je profite du long bief navigable, trop peu connu, qu'offre le Fleuve Jaune dans sa grande boucle à travers la Mongolie, pour le descendre en bateau. Puis je gagne la fameuse Ville Bleue (Koukou-Khoto).

Les quatre cités qu'elle contient aujourd'hui, celles des Mongols, des Mandchous, des Chinois et des Musulmans, suffisent à montrer à quel point la Mongolie est envahie, partout où se trouve un peu de bonne terre : le Tartare pasteur est progressivement refoulé vers l'ouest, et quand on quitte la Ville Bleue pour se diriger vers le sud-est, bien qu'on soit à plusieurs jours de marche au delà de la Grande Muraille, on peut aujourd'hui se croire tout à fait en Chine. Les Mongols qu'on y rencontre encore en grand nombre ne sont plus que des pèlerins allant aux fameux monastères de Wou-T'ai-Chan, et ce sont eux qui ont l'air dépaysés sur cet ancien domaine de leurs pères.

La route suit de larges vallées, dont les lignes molles, les coteaux infertiles, les habitants rares n'éveilleraient dans l'esprit que l'impression d'un lieu terne et insignifiant, si d'innombrables vestiges ne rappelaient, sans que l'œil ^{p.353} puisse échapper à leur déroulement infini, que nous sommes sur un champ de batailles éternelles. Ces coteaux sans caractère, la Grande Muraille les couronne, ces plats vallons sont coupés de ses rameaux multipliés, car elle était triple, quadruple, partout où le passage eût été facile à l'ennemi ; c'est dans les replis de son tracé, dans les anciennes places d'armes, que les modernes habitants abritent leurs demeures toujours peureuses. Ce furent ici les mêlées sans trêve des Barbares et de « l'Empire d'Or », et nulle part avec plus de constance les hommes ne se sont entretenus, parce que la nature y a supprimé toute barrière. Banale antithèse, mais combien frappante quand elle jaillit du sol que l'on foule !

L'évocation de ces siècles de luttes qui viennent à peine de prendre fin voici deux cents ans, la pensée que les Barbares n'ont été rejetés qu'à quelques journées de marche et que peut-être encore on les reverra passer sur ce sol où la Grande Muraille effondrée ne les arrêtera plus, obsèdent l'esprit tandis qu'on chemine.

Et, tout à coup, une stupeur pénètre notre méditation ^{p.354} et nous cloue au sol : de *l'intérieur du coteau*, par une baie qui s'ouvre dans la falaise abrupte, une face de géant nous regarde, calme, souriante d'un sourire ironique.



Statue colossale de Bouddha, à Yun-Kang

N'est-ce point une hallucination ? Voici d'autres visages encore qui émergent du sein profond de la colline : tous les dieux se mettent à la fenêtre pour nous

voir passer. Et même en voici un, affable mais souverain, qui nous accueille : devant lui la montagne s'est ouverte et laisse apparaître la colossale figure, haute de dix-sept mètres, assise dans une paix infinie, et semblant l'Esprit même de la terre.

O vision fantastique ! Toute cette paroi de rocher, sur près d'un kilomètre, est habitée par un peuple de dieux, qu'environne un cortège innombrable d'adorateurs. Chacun a son palais. On y pénètre par une porte haute de six mètres environ, taillée dans le flanc de la montagne et qui paraît minuscule ; le seuil passé, une ombre auguste nous enveloppe ; en haut seulement, très-haut, une lueur plane, et, en renversant la tête, on reconnaît le serein visage qui contemplait notre arrivée : une ouverture percée à sa hauteur lui laisse promener ses regards sur le monde et l'auréole de lumière.



Voûte du vestibule d'un des temples souterrains de Yun-Kang

Peu à peu les regards distinguent à travers l'obscurité le corps qui supporte ce chef lumineux, corps prodigieux, taillé à même le roc. Puis le cortège céleste se manifeste : de la voûte, des parois, sortent une armée, une cohue d'esprits de toutes tailles et de toutes formes. L'ombre s'anime. Tout un peuple est là, dans l'adoration et l'extase : les saints s'absorbent dans leur ineffable méditation, les esprits volent pour porter les ordres divins, les apôtres, la main levée et la bouche ouverte, célèbrent les louanges du dieu.

C'est une fantasmagorie merveilleuse. Une si débordante profusion d'art, qui n'a pu être réalisée qu'au prix de travaux dignes de l'Égypte, confond l'imagination. Mais ce qui porte l'émotion à son comble, c'est de trouver ces chefs-d'œuvre au sein de la terre, dans une ombre profonde : ils n'ont point été faits par ostentation pour exciter ^{p.357} l'admiration des hommes ; on trouve des figures sculptées jusque dans les couloirs absolument obscurs creusés dans le socle même des colosses. Non, le monde d'alentour a disparu : le dieu et ses adorateurs sont là chez eux, dans la paix et le silence, et rien autre qu'eux n'existe.

Ces temples n'étaient point inconnus : les ouvrages chinois les mentionnaient, surtout à cause des restaurations que les empereurs mandchous y ont fait faire ; et plusieurs missionnaires les ont vus. Cependant rien n'avait jamais été publié sur eux en Europe, et je me félicitais de pouvoir signaler à l'admiration publique, des monuments si extraordinaires, lorsque, la nuit venue, parcourant une liasse de journaux que m'avaient donnés les Pères de San-Tao-Ho, j'y trouvai précisément le ^{p.358} compte-rendu d'une visite que M. Chavannes, l'éminent membre de l'Institut, était venu faire six mois plus tôt à ces cavernes sculptées de Yun-Kang, dont il avait pris des photographies nombreuses.

Un pareil devancier me dispensait de tout autre souci que d'admirer pour mon compte, en pleine liberté d'esprit, ces grottes splendides. A mon sens, elles égalent les merveilles d'Abou-Simbel, d'Ellora ou d'Ajunta. Sans doute les restaurations qu'elles ont subies au cours des trois derniers siècles leur ont enlevé une partie de leur valeur archéologique ; et, du point de vue de l'art aussi, on souhaiterait les trouver telles que les siècles les avaient faites. Mais je n'ose en vouloir aux restaurateurs : nous ne sommes que trop portés à reléguer toutes ces œuvres gigantesques, dues à une foi intense desservie par une puissance et une volonté sans limites, dans un passé tellement lointain, que nous ne ressentons rien de commun avec lui. En les trouvant fraîches et neuves nous recevons tout d'un coup la sensation violente que ce passé n'est point aboli, qu'il se perpétue jusque dans le présent : et la survie, au siècle de l'électricité et de la navigation aérienne, de cet art colossal, à la fois raffiné et barbare, nous émeut comme la révélation de forces insoupçonnées, formidables et adverses.

*

Et maintenant nos efforts pour compléter l'œuvre de tant de grands explorateurs et achever de soulever les voiles qui dissimulaient au monde le mystérieux Tibet vont recevoir leur récompense. Tout près d'ici, à cinq jours de marche, retiré sur la montagne fameuse de Wou-T'ai-Chan, réside en ce moment le Dalai-Lama, le Bouddha vivant, l'inaccessible pontife-roi du Tibet qu'aucun de nos prédécesseurs n'avait pu approcher.

Le bruit causé par sa toute récente fuite aux Indes a attiré l'attention universelle sur ce personnage divin. ^{p.359} On n'ignore plus qu'il est l'incarnation permanente sur terre de Pradjapani ou Avalokiteçvara, le principal des esprits après Bouddha qui est la perfection même de Dieu. Quand son enveloppe corporelle vient à mourir, son âme passe dans le corps d'un enfant nouveau-né, qui, révélant lui-même sa qualité, devient le nouveau Dalai-Lama. Il jouit de la vénération la plus profonde auprès des Tibétains et des Mongols.

Mais à ce titre il en joint deux autres. Il est le supérieur direct des Saskya, le plus puissant des ordres monastiques, qui non seulement couvre de ses

couvents le Tibet et la Mongolie, mais en possède même en Chine au mont O-mei, au Wou-T'ai-Chan et à Pékin.

Enfin, depuis 1722, il est le roi de la partie centrale du Tibet, le Debadjung : c'est la Chine qui, victorieuse, a déposé le monarque d'alors et a transféré tous ses pouvoirs et ses honneurs au Dieu incarné, sous la suzeraineté de l'empereur.

On voit que, si par certains traits, il mérite le nom de pape du bouddhisme qu'on lui donne souvent, la ressemblance avec le souverain pontife de la religion catholique est loin d'être parfaite : il est à la fois plus et moins que lui, plus vénéré comme dieu, mais moins puissant comme chef spirituel et moins indépendant comme souverain.

En 1904, les Anglais, profitant de la guerre russo-japonaise, ont envahi le Tibet par l'Inde, les Tibétains, mal armés, ont été écrasés dans deux combats, et l'armée anglo-indienne est entrée à Lhassa. Mais le Dalaï-Lama s'était enfui, et il avait cherché un refuge en Mongolie, au grand monastère d'Ourga, près de la frontière russe. Depuis, la diplomatie chinoise et la difficulté d'occuper un pays si inhospitalier avaient contraint les Anglais à évacuer leur conquête ; mais la Chine ne voulait réinstaller le Dalaï-Lama sur son trône qu'à des conditions auxquelles il ne voulait point souscrire. Et c'est pour faciliter les négociations qu'il était venu se fixer au Wou-T'ai-Chan.



La terrasse centrale de Wou-T'ai-Chan

p.360 Wou-T'ai-Chan, la Montagne aux cinq terrasses, est un des lieux les plus augustes de la terre. Pendant quatre longs jours, quand on quitte les plaines de la Chine, il faut monter sans cesse. Par des vallées de plus en plus étroites et raides, on atteint une crête que couronne à 2500 mètres de hauteur, un des contreforts de la Grande Muraille, car là s'arrêtait autrefois le territoire de l'Empire.

Ce formidable témoignage de la puissance et de la faiblesse humaines tout ensemble marque encore la frontière entre les domaines terrestres et divins. Tout de suite au delà, s'étend une haute vallée, à pente très douce, toute tapissée de gazon. Point de villages, point de cultures, mais des monastères de plus en plus nombreux. Autour de chacun d'eux des sapins se pressent, leur faisant un rempart d'ombre et de mystère ; ces bois sacrés, qui font corps avec le couvent, en étendent la sainteté jusqu'au sommet de la montagne. Quelque

chose d'auguste se communique à tout le paysage : les cimes ont juste la hauteur qu'il faut pour élever le regard vers le ciel, sans écraser ; ce je ne sais quoi de pur, d'éthéré, qui caractérise la lumière et l'atmosphère dans les grandes altitudes ne permet point d'oublier que, même au fond de la vallée, on est déjà élevé très haut au-dessus des régions où s'agitent les hommes ; de beaux rochers violets qui percent le manteau vert des pentes gazonnées donnent du relief aux lignes et des contrastes aux couleurs ; des pins harmonieusement groupés couronnent les contreforts, les sommets arrondis. Ainsi l'atmosphère alpestre, la majesté des crêtes, le sévère éclat des rochers, la sérénité grave des sapins, ces monastères partout disséminés, et, par-dessus tout, la douceur singulière du val, tout cela semble avoir été disposé par quelque divin architecte pour composer la plus parfaite image du paradis bouddhique.

D'abord étroit comme un défilé, le vallon s'élargit à mesure qu'on le remonte, mais ce n'est pas un signe qu'on arrive au sommet : les montagnes plus espacées découvrent de nouvelles cimes toujours plus hautes. Enfin un cirque ^{p.361} spacieux et baigné de lumière, s'ouvre au carrefour de plusieurs vallées ; des temples apparaissent de tous côtés dans le fond, sur les pentes, aux cimes des contreforts qui séparent les vallées : c'est la première des cinq terrasses, celle du sud.

C'est là que le pèlerin qui comme nous arrive de Mongolie atteint le séjour sacré. Impatients d'arriver, franchissons cette terrasse : il sera temps de la visiter plus tard.

Pareil à une galerie gigantesque qui relierait deux temples, le défilé, orné de bas-reliefs sculptés sur les parois des rocs, se resserre, puis s'ouvre : un vaste amphithéâtre se déploie, que couronne au nord-ouest un diadème de neiges éblouissantes. C'est la terrasse centrale.

Au milieu s'élève une colline, de la base au faite couverte de temples. Un portique, puis un escalier majestueux, Propylées de cette Acropole, conduisant à une première plate-forme sur laquelle s'érige une blanche stupa de vingt-cinq mètres de hauteur qui, ainsi surélevée, semble gigantesque et de partout attire le regard. Les pagodes s'entassent les unes au-dessus des autres, jusqu'au sommet que dominent plusieurs temples aux murs rouges et aux toits jaune d'or, couleur réservée à l'empereur.

^{p.362} Là, en tout temps, de tous les points de la Chine et de la Mongolie, les pèlerins affluent ; leurs dons suffisent à faire vivre au milieu de cette solitude tout un peuple de moines, et enrichissent les pagodes dont plusieurs sont fort belles. En ce moment la présence du Dalaï-Lama attire un concours de fidèles encore plus considérable. Des rois mongols sont là avec des suites nombreuses. Un millier de Tibétains de l'escorte du dieu, les uns vêtus seulement de peaux de bêtes, les autres parés d'étoffes éclatantes, complètent un ensemble d'une étrangeté et d'une couleur merveilleuses.

Le Dalai-Lama s'est décidé à accepter l'invitation de l'empereur et à se rendre à Pékin où les négociations s'achèveront plus facilement. Il partira dans deux jours, et il semble que ce soit une mauvaise circonstance pour obtenir d'approcher ce dieu inaccessible ¹.

Mais, puisqu'il va à la capitale, il devra y traiter diverses affaires concernant les Européens, et notamment le meurtre de nombreux missionnaires français. Je fais donc savoir à son chancelier que, arrivant du Tibet, j'aurais été heureux de saluer le Dalai-Lama, mais qu'en raison de son départ je ne veux pas l'importuner ; je suis sûr qu'il regrettera d'apprendre que les populations de son pays nous ont attaqués et ont voulu nous massacrer comme tant de missionnaires nos compatriotes.

Mon interprète me regarde avec étonnement pendant que je lui donne ces instructions : « Pensez-vous que cette commission va lui faire grand plaisir ? » me demande-t-il. Non, je n'ai pas cette ingénuité ; mais précisément je compte sur le déplaisir du grand lama.

^{p.363} Et en effet, le soir même, il me fait dire qu'il me recevra le lendemain : il a parfaitement compris qu'il vaut mieux pour lui ne pas trouver en arrivant à Pékin une nouvelle plainte du ministre de France concernant notre agression.

Le commandant de son escorte d'honneur chinoise vient me chercher et me conduit au temple supérieur, qui domine toute la vallée. Là, la garde tibétaine est rangée : elle porte un uniforme très original, rouge avec des parements et des buffleteries orange, et le tricorne pour coiffure, tenue tout à fait semblable aux uniformes européens de l'ancien temps, qui ont sans doute servi de modèle ; mais l'armement se compose de fusils russes à répétition du dernier système.

Le Dalai-Lama est assis sur un trône, au-dessus d'une estrade ; en face de lui un fauteuil est préparé pour moi ; tout autour de la salle, ses conseillers se tiennent debout ². L'homme-dieu porte une tunique courte en soie jaune, une culotte orange, et des bottes jaune clair, de la forme spéciale aux Tibétains ;

¹ Rappelons qu'aucun Européen n'avait jamais vu le Dalai-Lama, ni même, à l'exception des Pères Huc et Gabet déguisés en lamas, pu approcher de sa résidence. Mais, depuis son arrivée à Wou-T'ai-Chan, il avait compris que l'appui des nations européennes lui serait utile pour résister à la fois à la Chine et à l'Angleterre, et il avait reçu M. Rockhill, le fameux explorateur du Tibet, devenu ministre des États-Unis, et le colonel russe baron de Mannerheim, qui arrivait d'une exploration au Turkestan et sur les confins tibétains.

² La gravure ci-contre dépeindra la scène mieux que je ne puis le faire. Seule de tout le volume, elle n'est pas la reproduction directe d'une photographie, mais elle a été dessinée d'après un croquis établi par moi aussitôt après ma sortie, et à l'aide des photographies que j'ai prises le lendemain tout le long du cortège, photographies malheureusement trop mauvaises pour être reproduites. Et c'est ce souci d'utiliser les documents qui a causé une légère inexactitude de fait : les costumes des lamas sont ceux qu'ils portaient le jour suivant ; durant ma réception tous étaient revêtus de chapes en drap d'or, et avaient la tête nue, ainsi que le Dalai-Lama lui-même.

autour du cou une écharpe rouge. Sa tête est nue, ses cheveux coupés courts, mais non ras ; il porte la moustache et la mouche, ses traits sont tout à fait européens, et on serait tenté de le prendre pour quelque officier de nos pays si son teint, ni bistre comme celui des Tibétains et des Mongols, ni jaune comme celui des Chinois, mais vraiment orange, ne rendait singulier et impressionnant ce visage par ailleurs si semblable aux nôtres ¹.



Le commandant d'Ollone offrant l'écharpe de félicité au Dalai-Lama

^{p.364} J'offre au Bouddha vivant une *khata*, en me conformant au curieux cérémonial qui lui est réservé. L'immense écharpe, longue de trois mètres, a été par avance roulée de ses deux extrémités vers le centre, formant ainsi deux coques accolées que je tiens sur mes mains réunies : un léger mouvement des doigts, et les coques se déroulent, déployant jusqu'à terre leur gaze brillante. Le Dalai-Lama répond aussitôt à cette offrande par celle d'une écharpe pareille.

On lui remet mes présents ; en retour, il m'offre dix pièces du précieux drap rouge du Tibet, et dix faisceaux de baguettes de l'encens réputé de son pays.

Le Dalai-Lama passe pour savoir toutes les langues sans les avoir apprises, mais sans doute, ainsi que le fait remarquer ironiquement mon interprète, il lui plaît de cacher sa science, et cela ne rend pas l'entretien facile : je parle en français, mon interprète traduit en chinois, un lama répète en mongol, et un autre enfin, en s'inclinant vers l'homme-dieu, lui transmet mes paroles. Il répond à voix basse, puis la même cascade de traductions m'apporte son auguste verbe. Chose vraiment miraculeuse, les réponses s'accordent à peu près avec les questions, et il n'est pas absolument certain que nous ne nous soyons pas compris.

¹ On a publié de soi-disant photographies du Dalai-Lama prises à Pékin : elles représentent divers personnages qui n'ont, comme traits, ni comme coupe de cheveux et de barbe, ni comme taille, vêtements et allure, aucune ressemblance avec lui. Il a d'ailleurs en réalité le bas du visage moins fin que sur mon dessin.

Il m'interroge sur mon voyage au Tibet, m'exprime ses regrets de la barbarie des Nomades qui refusent de lui obéir, ainsi que du meurtre des missionnaires, et me rappelle qu'il a jadis envoyé de riches présents au fils du roi des Français — le prince Henri d'Orléans. — Quand je me lève pour prendre congé, il m'offre une nouvelle écharpe, puis, sur un signe de lui, un lama en apporte une autre, plus belle et plus grande, et l'homme-dieu, me la remettant, me charge de la porter, en gage de son amitié, à notre empereur ! ¹.

L'intérêt d'une telle visite, on le conçoit, n'est guère ^{p.367} dans les discours échangés, forcément insignifiants. Ce qui était utile à connaître, c'était l'aspect de cette incarnation divine devant laquelle s'incline une notable fraction du genre humain : était-ce un moine confit en sainteté ? un simple figurant volontairement abruti dès l'enfance par son entourage ? ou bien une personnalité remarquable ?

Il faut écarter résolument les deux premières hypothèses. Non seulement le Dalai-Lama parle et agit en homme habitué à commander, mais il n'a, ni dans ses allures, ni même dans son vêtement, rien d'un moine. C'est un homme vigoureux, à figure et à tournure martiales, et à le voir, on s'explique la carrière d'aventures, si inattendue, qu'on lui voit mener. Parmi les lamas qui l'entourent on peut remarquer plusieurs figures de type hindou, pleines de finesse et d'intelligence.

Le lendemain le Dalai-Lama se mettait en route pour gagner Pékin. Dès l'aube des milliers de chameaux, ^{p.368} conduits par des Mongols, défilèrent, portant ses bagages. Puis ce furent des groupes, de plus en plus rapprochés et nombreux, de Tibétains, de Mongols, de lamas.

A 8 heures le canon tonna, et des portes ouvertes de la pagode supérieure on vit sortir une double file de lamas vêtus de rouge : ils s'étagèrent tout le long du monumental escalier de marbre qui gravit la colline. Enfin, au milieu d'un redoublement de détonations, un groupe éclatant parut à son tour : suivi de ses grands dignitaires en chapes de drap d'or, le Dalai-Lama descendit lentement l'escalier, soutenu de chaque côté par deux lévites. En cadence les files de lamas déjà disposés sur chaque marche se mirent en mouvement : on eût dit que l'escalier lui-même descendait, apportant des hauteurs sacrées le divin cortège.

En bas de la colline, au milieu d'une foule innombrable accourue de tous lieux, attendaient un tao-tai (gouverneur), un général, deux préfets, de nombreux escadrons de cavalerie, envoyés par la Cour de Pékin pour escorter le pontife-roi. Cette petite armée se mit en marche. Le Dalai-Lama, d'abord porté dans une chaise de soie jaune pareille à celle de l'empereur, en sortit bientôt pour monter à cheval, au milieu de sa garde tibétaine, et le cortège, trompettes sonnantes, partit aux grandes allures. L'homme-dieu avait quitté

¹ Cette mission de confiance a été remplie : j'ai eu l'honneur de remettre cette écharpe au président de la République.

l'expression un peu ennuyée que je lui avais vue la veille et regardait attentivement autour de lui. Avec son chapeau de cardinal en laque d'or et son court pourpoint de soie jaune, trottant vigoureusement au milieu des hommes d'armes, il semblait Richelieu au Pas de Suse, non l'inerte idole qu'on imagine.

Pendant tout le jour, tantôt mêlé au cortège, tantôt allant me poster pour jouir du spectacle et le photographe, je voyageai avec le Bouddha vivant. A l'entrée de toutes les pagodes les moines étaient rangés pour le saluer ; il



La pagode de cuivre à Wou-T'ai-Chan

s'arrêtait pour recevoir leurs hommages, et chaque fois cette multitude de prélats, de mandarins, de soldats chinois et tibétains rassemblés dans ces sites d'une étrange ^{p.369} beauté composaient un tableau splendide et invraisemblable. Et quand la marche reprenait, que toute cette pompe royale se déployait à travers le val solitaire, que les trompettes sonnaient comme s'il importait de faire savoir aux rocs, aux sapins et aux monts quel hôte sacré s'avavançait, je l'avoue, une religieuse émotion m'étreignait : et sous la couleur extrême-orientale et la teinte de modernisme jetée par les fusils, il me semblait voir la marche du peuple de Dieu au pied du Sinaï.

Le lendemain, quittant le Dalaï-Lama qui s'attardait, je prenais les devants. Je pouvais ainsi voir de mes yeux par quels préparatifs, les mêmes sans doute dans tous les temps, deviennent possibles ces déplacements de monarques asiatiques, dont le faste semble inexplicable au milieu de contrées hérissées d'obstacles et dépourvues de toute ressource.

Des milliers de travailleurs, amenés des plaines, achevaient une route large de plusieurs mètres, tracée en quelques jours ; ils l'avaient nivelée, débarrassée de tout caillou, ratissée ; sur les rivières des ponts avaient été construits, qui sans doute seraient emportés à la première pluie, mais qui permettaient aujourd'hui de passer aisément. Des camps étaient dressés à l'avance, où le pontife-roi pouvait à son gré faire halte ou séjourner : tout y était prêt, les tentes, alignées dans un ordre parfait et proportionnées au rang des personnages de la suite, les provisions, les fourrages, les abreuvoirs, les lanternes ; une tente magnifique, toute meublée, attendait le Dalaï-Lama. Après son passage, le personnel préposé à chaque camp le démonterait rapidement, et, marchant toute la nuit, irait le réinstaller en quelque point bien

choisi sur la future étape. Partout des arcs de triomphe en verdure, ornés de lanternes, d'oriflammes et d'inscriptions, étaient dressés, et tout ce désert s'était transformé en séjour de plaisance et de fête.

A mesure qu'on descendait vers les plaines, les préparatifs glorifiaient moins le dieu, mais davantage le ^{p.370} monarque : généraux, gouverneurs, vice-roi attendaient son passage, et une véritable armée était rassemblée pour lui rendre les honneurs. C'était une marche triomphale que la cour impériale avait préparée, mille fois plus imposante que l'entrée qu'elle lui réservait à Pékin même sous les yeux des étrangers, et ces honneurs extraordinaires, qu'on lui prodiguait là où la présence d'aucun témoin n'avait été escomptée, témoignaient assez de la puissance réelle de ce moine fugitif.

Pouvais-je souhaiter à ma mission une fin plus propre à donner au lecteur une vision synthétique de ce monde étrange, où nous avons vécu deux ans ? Monde primitif, violent, barbare, en un mot, distant du nôtre de quinze siècles, mais déjà tout proche dans l'espace, car, au terme de cette apothéose, le Bouddha vivant et ses montagnards s'en allaient tout uniment monter en chemin de fer, sans rien perdre, eux, de leur rudesse, lui, de sa divinité.

*

Et maintenant, que rapportions-nous de cette longue exploration ? 8000 kilomètres d'itinéraires, dont 2700 absolument nouveaux ; 2000 photographies de types, costumes, monuments, paysages caractéristiques ; plus de 200 mensurations complètes ; 46 vocabulaires de dialectes non chinois ; 4 dictionnaires d'écritures indigènes jusque-là inconnues ou indéchiffrées ; 32 manuscrits lolos ; 225 inscriptions relatives à l'histoire, en chinois, sanscrit, tibétain, mongol, mandchou, arabe, lolo ; les monographies à peu près introuvables de 42 villes ; de nombreux objets de collection, armes, ustensiles, poteries, monnaies, peintures, etc... enfin, des observations abondantes. L'ensemble de nos documents ne pourrait être présenté en moins de sept volumes, dont la publication est déjà commencée, avec la bienveillante collaboration de savants éminents.

Il serait prématuré d'indiquer les conclusions qui ^{p.371} en découleront. J'ai suffisamment marqué l'amplitude et la diversité des problèmes qui se posaient pour qu'on n'en attende point une solution immédiate ni même prochaine. Les races non chinoises de la Chine constituent tout un monde : de longues études et bien des recherches sur place seront encore nécessaires avant qu'il sorte de l'ombre où l'a maintenu sa défaite. Nous serons trop heureux si les résultats de nos efforts attirent l'attention du public et des spécialistes et provoquent la vaste enquête qui s'impose.

Qu'il me soit permis de reporter tout l'honneur de ces résultats sur ceux qui m'ont aidé : les missionnaires tout d'abord, qui partout ont mis à notre disposition avec le plus patriotique empressement leur personne et celle de leurs fidèles ; et surtout mes dévoués compagnons.

Le zèle de M. de Boyve à s'occuper de tous les détails assurait aux autres membres pleine liberté pour l'enquête scientifique. Sa vaillance et son dévouement ont sauvé le capitaine Lepage et par suite toute la mission.

Aucune expédition dans la Chine occidentale n'avait jusqu'ici compris de sinologue. La présence du capitaine Lepage nous évitait les infidélités coutumières aux interprètes, et nous permettait de comprendre les documents écrits : elle explique pourquoi nous n'avons pas trouvé d'obstacle dans bien des endroits réputés difficiles. Et si notre récolte a été abondante, non seulement dans les pays inconnus, mais là même où nous passions après d'autres, c'est à la science de cet officier que nous le devons.

L'énorme travail géographique accompli est presque entièrement l'œuvre du capitaine de Fleurette, qui a été pour moi un second accompli, et a dirigé en toute liberté, et avec un plein succès, plusieurs explorations particulièrement difficiles.

Grâce à de tels concours, le programme qui m'était assigné a été rempli. Et cependant, aujourd'hui que nous ^{p.372} sommes parvenus au terme de notre tâche, nous sentons que tout est encore à faire. Si immense, si divers est ce monde des Barbares, que chaque découverte ne fait que mieux mesurer la profondeur de notre ignorance.

Mais, d'y avoir pénétré, nous gardons en notre cœur un peu de cette horreur sacrée que la révélation des mystères causait jadis aux initiés : il nous semble qu'un coin de voile s'est soulevé, nous laissant deviner dans l'ombre quelque chose du passé qui survit et de l'avenir qui se prépare.

Chapitres : [I](#) — [II](#) — [III](#) — [IV](#) — [V](#) — [VI](#) — [VII](#) — [VIII](#) — [IX](#) — [X](#) — [XI](#) — [XII](#) — [XIII](#)

@

Nom du document : ollone_barbares.doc
Dossier : F:
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Les derniers Barbares
Sujet : série Chine
Auteur : Henri d'Ollone
Mots clés : Chine ancienne, ethnographie, Lolos, Lolotie, Si-Fan,
Miao-Tseu, Tibet, Mongolie, exploration, Sseu-Tch'ouan, Yunnan, argol
Commentaires : <http://classiques.uqac.ca/>
Date de création : 27/02/06 10:30
N° de révision : 2
Dernier enregistr. le : 27/02/06 10:30
Dernier enregistrement par : Pierre
Temps total d'édition : 6 Minutes
Dernière impression sur : 27/02/06 10:41
Tel qu'à la dernière impression
Nombre de pages : 238
Nombre de mots : 81 023 (approx.)
Nombre de caractères : 461 834 (approx.)